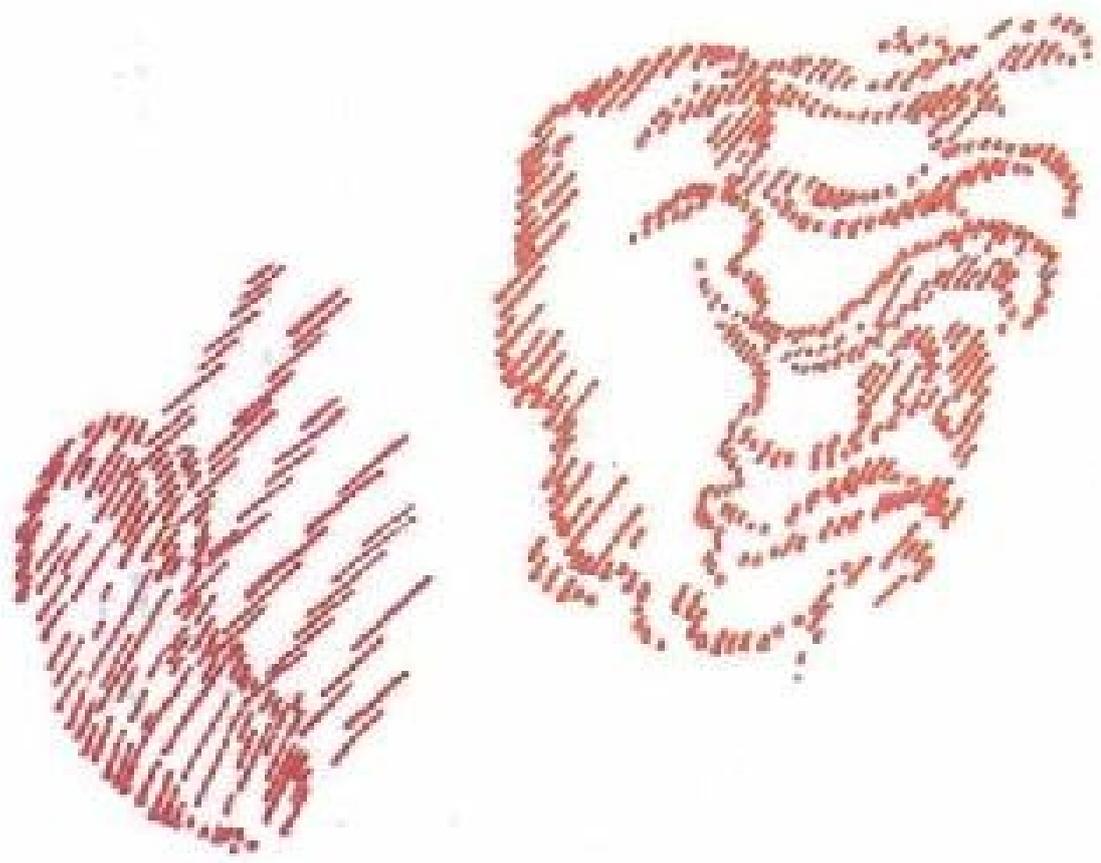


SCIENCE DE L'ESPRIT - SCIENCE DE L'ESPRIT

SCIENCE DE L'ESPRIT

SCIENCE DE L'ESPRIT - SCIENCE DE L'ESPRIT

Rudolf Steiner



**Cosmos spirituel
et
Organisme humain**

SCIENCE DE L'ESPRIT

RUDOLF STEINER

COSMOS SPIRITUEL

ET

ORGANISME HUMAIN

16 conférences faites en diverses villes
du 14 octobre au 9 décembre 1922

Traduction française :

conférences 3, 4, 5, 12, 13, 14, 16 : Claudine Villetet

conférences 7, 8, 9 : Germaine Claretie

conférences 1, 2, 6, 10, 11, 15 : Jean-Marie Jenni

Éditions Anthroposophiques Romandes

2004

Traduction faite d'après un sténogramme non revu par l'auteur.

L'édition originale porte le titre :

Geistige Zusammenhänge in der Gestaltung des menschlichen Organismus

GA 218 3^e édition

© Copyrights 2004. Tous droits réservés by
Éditions Anthroposophiques Romandes

Traduction autorisée par
Rudolf Steiner-NachlaBverwaltung / Dornach

Imprimerie NOVOPRINT Barcelone Espagne

ISBN : 2-88189-182-9

TABLE DES MATIÈRES

Avis au lecteur.

PARTIE I

Les expériences du sommeil de l'être humain, leurs arrière-plans spirituels et leur signification pour la vie de veille

PREMIÈRE CONFÉRENCE Stuttgart, 9 octobre 1922.

(1) Connaissance de l' « inconscient ». Sommeil et rêve. – Premier stade du sommeil : indéfinition du soi et aspiration au spirituel. Conséquence lors de l'état de veille : mise en rapport des objets séparés avec le contexte général. – Deuxième stade du sommeil : la crainte provenant de la dissociation de la vie de l'âme conduisant à l'immersion dans les forces planétaires. Conséquence lors de l'état de veille : rafraîchissement de la circulation sanguine et des processus de respiration. – Troisième stade du sommeil : expérience des constellations des étoiles fixes. Conséquence lors de l'état de veille : réchauffement des processus de l'alimentation. – Reconduction de l'être humain vers le réveil à travers les trois stades par les forces lunaires.

La vie du psycho-spirituel entre la mort et une nouvelle naissance

DEUXIÈME CONFÉRENCE Stuttgart, 14 octobre 1922.

(2) Connaissance imaginative du psycho-spirituel. Différence avec l'image du souvenir. Sagesse formatrice du corps en tant que contemplation du tableau psycho-spirituel prénatal. Rapport de l'être humain avec l'univers contemplé par la connaissance inspirative. Passage de l'expérience à la manifestation de l'univers spirituel. L'appel de la nouvelle incarnation. Être moral et le Moi après la mort, sphères lunaire et solaire. L'événement du Christ et sa signification.

PARTIE II

Correspondances spirituelles dans la structure de l'organisme humain

PREMIÈRE CONFÉRENCE *Dornach, 20 octobre 1922.*

(3) La vision, phénomènes concomitants. Rencontre du Moi et du corps astral avec le corps éthérique et le corps physique. Forces structurantes dans la tête, dissolvantes dans le système rénal. La formation de la mémoire, processus intermédiaire entre un rythme de consolidation lent et un rythme rapide de dissolution.

La vie rénale porteuse d'imaginations. Signification de la tête et du système rénal pour les périodes septennales de la vie humaine. Ces rythmes dans l'œil. Rythmes troublés : crampes infantiles, illustration de ces rythmes dans la statue du Représentant de l'humanité.

DEUXIÈME CONFÉRENCE *Dornach, 22 octobre 1922.*

(4) La nature de la digestion extérieure : destruction de l'élément éthérique et astral dans la nourriture. Revivification des aliments par le corps éthérique et renforcement terrestre (matérialisation) grâce à l'oxygénation par le cœur. Astralisation par les reins. Formation d'organes en liaison avec le système-tête et l'azote. Renforcement général grâce au Moi et du système hépatique-biliaire et l'hydrogène. Causes de la maladie. Inflammation et tumeur. Rate et son rapport (liaison, connexion) avec le soufre. Changements culturels et transformations physiologiques.

TROISIÈME CONFÉRENCE *Dornach, 23 octobre 1922.*

(5) Caractéristiques de l'ancien âge de lumière et du nouvel âge de lumière. Maladie et santé. L'homme et la lumière. Maladie et guérison au cours de l'âge des ténèbres. La nouvelle relation avec la lumière : le connaître dynamique. L'événement christique et la vivification de la lumière morte.

PARTIE III

L'aspect caché de l'existence humaine et l'impulsion du Christ

CONFÉRENCE de branche, *La Haie, 5 novembre 1922.*

(6) Les états de l'existence de l'homme dans le sommeil et dans la vie entre la

mort et une nouvelle naissance. Action réciproque du sommeil et de la veille. 1^{er} état du sommeil : angoisse des mondes et aspiration divine. 2^e état du sommeil : reflets des mouvement planétaires. 3^e état du sommeil : reflets du ciel stellaire. Conditions avant et après la venue du Christ. Vie entre la mort et une nouvelle naissance. Chemin vers une nouvelle naissance à travers les planètes et les êtres stellaires. Le second homme produit par la vie morale sur terre. Importance de l'événement du Christ pour la vie après la mort et la vie après la naissance de l'être humain.

PARTIE IV

Expérience de l'âme humaine dans le monde spirituel pendant le sommeil et après la mort

PREMIÈRE CONFÉRENCE *Londres, 12 novembre 1922.*

(7) La vie du sommeil. Ahriman le tentateur. La préparation à une nouvelle vie terrestre par l'exposition aux forces des planètes. Influence des planètes Lune, Vénus et Mercure pour déterminer le sexe, la famille et le peuple choisis lors de la naissance.

Le combat des êtres lucifériens et ahrimaniens et la nature humaine

DEUXIÈME CONFÉRENCE *Londres, 16 novembre 1922.*

(8) Environnement de l'homme : nature sensible et suprasensible. L'homme transformé en « automate moral » par Lucifer et enchaîné à la Terre par Ahriman. Jahvé-Lune et les entités de Mercure et de Vénus en lutte avec Ahriman. Les entités de Mars, Jupiter et Saturne contre Lucifer. Certaines maladies préservent de Lucifer et Ahriman. La force du Christ salvatrice et rédemptrice.

Expériences entre la mort et une nouvelle naissance sous l'aspect des conséquences karmiques et édification de la nouvelle vie

TROISIÈME CONFÉRENCE *Londres, 19 novembre 1922.*

(9) Dissolution du corps éthérique après la mort. Forces lunaires de naissance et de mort. Le « porteur du karma ». L'expérience rétrospective après la mort.

Jugement terrestre et jugement post-mortem. Le souvenir des vies terrestres crée un obstacle pour traverser les sphères des planètes. L'aide du Christ. Le Minuit des mondes ; désir de nouvelles vies terrestres compensatrices. Prise en compte de la mémoire karmique. Action de Michael-Christ ; préparation du futur corps physique et sa transmission à d'autres individus.

PARTIE V

Connaissance exacte des mondes suprasensibles au sens de l'anthroposophie

PREMIÈRE CONFÉRENCE *Londres, 17 novembre 1922.*

(10) Conférence semi-publique. L'exactitude de l'investigation spirituelle. Vie intensive dans la pensée pure : expérience du corps temporel. Expérience du monde des images éthériques après la mort. Exercice de la conscience intégrale et volontairement vide : continuité du souvenir dans le sommeil et dans la veille. Expérience des reflets des mondes planétaire et stellaire. Expérience du futur : vie après la mort. Exercice de la volonté conduisant à des degrés supérieurs de conscience : magie idéelle au service de la constitution du germe spirituel destiné à la nouvelle vie terrestre. Réunion immédiate de l'âme, après la mort, avec les âmes liées.

Le Christ du point de vue anthroposophique

DEUXIÈME CONFÉRENCE *Londres, 18 novembre 1922.*

(11) Conférence semi-publique. Approfondissement de notre rapport avec le Christ par la connaissance. Le lien avec le monde spirituel dans les temps archaïques par les maîtres des mystères. Conduite de la pensée, la parole mantrique et la connaissance de l'existence prénatale comme base culturelle. La grande entité solaire en tant que guide après la mort. Transformation par l'événement christique ; chemins vers la liberté. Importance de la voie de développement anthroposophique. Voies de l'initiation et de la piété naïve pour arriver au Christ. La découverte du Christ en soi-même.

Questions relatives à l'éducation et à l'enseignement

TROISIÈME CONFÉRENCE *Londres, 19 novembre 1922.*

(12) Conférence semi-publique. Le corps du temps ; importance de sa vie pour les périodes de la vie humaine. Nature de la vie psychique des enfants jusqu'à la septième année ; importance de la vie des adultes pour la génération suivante. Développement de l'enfant dans la deuxième période de sa vie à travers l'amour voué au professeur et à son savoir, à ses compétences, à ses jugements. Question inconsciente concernant le destin, la nature du bien et du mal ; exigences de l'enfant de neuf ou dix ans relatives au comportement de l'enseignant ; passage à la forme imagée dans l'éducation morale. Choix du moment opportun. Influence impondérable de la personnalité du professeur qui agit à partir d'une expérience réelle ; appréhension intellectuelle de l'élément moral dans la troisième septaine : personnalité moralement libre dans le domaine social.

PARTIE VI

L'art de l'éducation fondé sur la connaissance de l'être humain

CONFÉRENCE *Londres, 20 novembre 1922.*

(13) Connaissance de la sphère psychique et de la sphère spirituelle dans la nature enfantine. Influence de l'environnement sur la formation de l'organisme infantin. Importance de l'imitation et des forces héréditaires. Après le changement de dentition, l'âme s'en remet totalement à l'autorité incontestée de l'éducateur. Concepts vivants par des images réelles. Apprentissage de la lecture et de l'écriture. Écoute des exigences de la nature enfantine. Aspect pédagogique et didactique de l'eurythmie. Action de l'eurythmie et de la gymnastique dans la vie ultérieure. But de l'éducation : un être humain libre.

PARTIE VII

La relation de la vie terrestre de l'être humain avec la vie entre la mort et une nouvelle naissance

CONFÉRENCE *Stuttgart, 4 décembre 1922.*

(14) Souvenir et amour. Essence de l'art. La vie humaine terrestre comme reflet de la vie entre la mort et une nouvelle naissance. La morale et la liberté sur terre, souvenirs de l'expérience prénatale des hiérarchies et de soi-même. Expérience de solitude prénatale et capacité à se souvenir. Importance des actions inspirées par l'amour pour l'avenir. Puissance du souvenir et de l'amour dans la parole et le son musical. Signification de l'art. Religion et art. Science et art.

PARTIE VIII

Les expériences de l'homme dans le cosmos éthérique

CONFÉRENCE *Berlin, 7 décembre 1922.*

(15) Le sens de la connaissance spirituelle. La recherche spirituelle. La compréhension des résultats de la recherche spirituelle. Nouvelle conscience pour le travail sur soi. Le regard intérieur et extérieur dans la vie terrestre et la vie après la mort. Conscience de soi dans la vie après la mort par l'expérience alternée des hiérarchies et de soi-même. Formation du germe spirituel pour le prochain corps physique. Tâches grandioses accomplies dans le monde spirituel. Influences des planètes lors de la descente vers la Terre. Importance pour la médecine de la vie entre la mort et une nouvelle naissance. Germe spirituel précédant le corps éthérique dans l'existence terrestre : possibilité d'une pensée dépourvue de conscience. Connaissances spirituelles sur terre à l'origine de la lumière pour la vie après la mort.

PARTIE IX

L'homme et les mondes suprasensibles, entendre, parler, chanter, marcher, penser

CONFÉRENCE *Stuttgart, 9 décembre 1922.*

(16) Étude de la formation de l'oreille : métamorphose d'un être humain entier. Les extrémités étaient, au début de la période embryonnaire, ébauches d'oreille soumises à l'influence de la pesanteur. Les mouvements des jambes deviennent après la mort monde sonore : écoute de la qualité morale des actes. Naissance de la mémoire, faculté d'aimer. Formation du langage. Formation des organes des sens à partir de l'esprit. Le triple processus de l'audition. La dimension temporelle, une réalité pérenne. Importance de la connaissance des faits spirituels pour la vie après la mort. La compréhension du monde suprasensible avec l'entendement humain habituel. La pratique de la moralité par la connaissance de l'esprit : la pleine responsabilité de l'être humain.

Notes.

Œuvre écrite de Rudolf Steiner disponible en français.

AVIS AU LECTEUR

Au sujet de ses publications privées, Rudolf Steiner s'exprime de la manière suivante dans son autobiographie *Mein Lebensgang* (chapitre 35 et 36, mars 1925) :

« Le contenu de ces publications était destiné à la communication orale, non à l'impression...

Il n'y est rien dit qui ne soit le résultat de l'anthroposophie, qui est en train de s'édifier. Le lecteur de ces publications privées peut pleinement les considérer comme une expression de l'anthroposophie... C'est pourquoi on a pu sans scrupule déroger à l'usage établi qui consistait à réserver ces textes aux membres. Il faudra seulement s'accommoder au fait que dans ces sténogrammes, que je n'ai pas revus, il se trouve des erreurs.

On ne reconnaît la capacité de juger le contenu d'une telle publication privée qu'à celui qui remplit les conditions préalables à un tel jugement. Pour la plupart de ces publications figurent, au moins parmi ces conditions, la connaissance de l'enseignement anthroposophique sur l'homme et le cosmos et celle de l'histoire selon l'anthroposophie, telle qu'elle découle des communications provenant du monde de l'esprit. »



PARTIE I

PREMIÈRE CONFÉRENCE

Stuttgart, 9 octobre 1922

Les expériences du sommeil de l'être humain, leurs arrière-plans spirituels et leur signification pour la vie de veille.

En parlant aujourd'hui de la vie de l'âme, on use volontiers d'une expression qui regroupe de nombreux éléments et qui est l'aveu d'une part, qu'en matière des forces de l'âme et autres, il faut parler de choses qui n'entrent pas dans notre conscience ordinaire. D'un autre côté on avoue simultanément son impuissance à parler de telles forces. L'expression sous laquelle on regroupe ce qui doit correspondre à cela est l'inconscient, on parle de l'inconscient. On suggère, en abordant l'essence particulière des connaissances humaines, que l'homme, lors de son processus de connaissance, est tout d'abord tributaire de l'observation du monde extérieur, de l'expérimentation et de l'intelligence. On suggère de même découvrir lors de l'investigation de sa conscience toutes sortes d'éléments : pensées, sentiments, mouvements volontaires etc.

On prend conscience aussi que dans la vie de l'âme se présentent des mouvements et des manifestations dont on ne peut avoir de connaissance approfondie ni par la méthode de l'observation scientifique extérieure, ni en voulant pénétrer jusqu'à l'essence de ce qui pourtant se manifeste dans la vie de l'âme humaine lors d'une observation de soi par les forces ordinaires. On parle alors d'inconscient et l'on renonce en même temps à entrer d'une quelconque manière dans ce monde de l'inconscient. Ce renoncement est d'ailleurs tout à fait justifié eu égard aux moyens cognitifs usuels admis. En effet, personne ne pourra progresser dans la connaissance de la vie de l'âme avec ces moyens-là au-delà d'une certaine conception. Celle-ci veut que les représentations, les sentiments et les mouvements volontaires qui surgissent dans la conscience diurne soient des expressions de l'être humain dont on voit bien qu'elles sont liées à la corporéité extérieure et que l'on trouvera difficilement des arguments irrévocables pour

prétendre que des manifestations, d'évidence si intimement liées aux circonstances corporelles, puissent ressortir d'une existence particulière dépassant le corps.

Or, vous savez fort bien que nos considérations anthroposophiques reposent avec le plus grand sérieux précisément sur le constat que les moyens de la connaissance admis aujourd'hui communément ne permettent véritablement pas de pénétrer dans les profondeurs de l'âme. Vous savez que du point de vue anthroposophique il est parfaitement juste, considérant ces moyens usuels, de parler d'un inconscient. À tout prendre, il n'est même pas besoin – comme nous le ferons lors de la prochaine conférence – de considérer les deux extrêmes de la vie que sont naissance et mort. Il suffit de considérer le banal sommeil quotidien pour s'assurer qu'une réelle connaissance de l'âme ne saurait s'empêcher d'objecter aux assertions issues des moyens d'investigations normaux qu'il appert que les moyens d'investigation usuels – la pensée, le sentiment et la volonté – sont à tel point dépendants des circonstances corporelles que l'on peut fort bien affirmer que les expériences de l'âme surgissent comme d'un subconscient à partir du corps, que la vie organique prend le dessus lors du sommeil, que la pensée, le sentiment et la volonté ne peuvent se manifester. On ne peut en fait rien en dire de plus. On peut tout au plus conclure, par la présence des rêves dans le sommeil, qu'une vie de l'âme se déroule peut-être lors du sommeil ; mais ce sont là des affirmations aléatoires. Au fond personne ne peut, avec les moyens ordinaires de la recherche, rien affirmer à propos de l'âme si ce n'est qu'elle se manifeste par des phénomènes dépendants de circonstances corporelles.

Or, c'est bien parce qu'elle prend très au sérieux l'impuissance des moyens d'investigation ordinaires que l'anthroposophie doit recourir à d'autres moyens. Vous savez au demeurant que l'on recourt aux moyens déjà si souvent décrits de l'imagination, de l'inspiration et de l'intuition. Ce genre particulier de moyens de connaissance, qu'il faut tout d'abord développer à partir des facultés ordinaires de l'âme et qui ne peuvent l'être qu'à condition de vouloir réellement s'engager dans le développement de soi permet d'atteindre une compréhension de ce qui normalement reste incompréhensible.

Sans entrer dans les descriptions, déjà si souvent présentées, de l'imagination, de l'inspiration et de l'intuition, j'aimerais maintenant utiliser ces trois degrés de la connaissance pour décrire un domaine important du subconscient, ou de l'inconscient, de l'être humain, un domaine où l'âme vit entre l'endormissement et le réveil. J'ai fait déjà de telles descriptions sous d'autres points de vue, mais j'aimerais en soulever un aspect particulier. J'aimerais simplement décrire ce que les moyens de la connaissance imaginative, inspirative et intuitive permettent de dire à propos du sommeil. La conscience ordinaire ne connaît en fait que certains contenus qui lui sont accessibles du réveil au sommeil, qui diminuent de netteté lors de l'endormissement pour disparaître dans le sommeil où règne alors un état d'inconscience jusqu'au prochain réveil. Lors de la conscience diurne et au moyen des outils habituels de la connaissance, l'être humain ne peut rien dire de sa vie de

l'âme durant le sommeil. Car ce qui se déroule, pour autant qu'il existe une vie de l'âme dans le sommeil, ne remonte pas dans la conscience de jour ordinaire.

Pour la conscience diurne, les ténèbres règnent sur la vie de l'âme dans le sommeil. Or, l'état de sommeil commence dès lors que le degré de l'imagination est atteint, les ténèbres commencent à se métamorphoser en lueur, si bien que la connaissance imaginative permet alors de constater, du moins pour ce qui touche des premiers stades du sommeil, une certaine vie de l'âme. Il est ensuite possible de pénétrer plus avant dans les expériences de l'âme par l'inspiration et l'intuition. Il ne s'agit pas alors de scènes que l'on verrait devant soi, mais la connaissance imaginative, inspirative et intuitive permet d'éprouver des états de l'âme qui s'apparentent au sommeil, en ce sens que l'on éprouve une relation au corps physique pareille à celle qui règne lors du sommeil, mais à la différence que l'on est alors parfaitement conscient. Ainsi, du fait que l'on éprouve la vie de l'âme lors de la vie pleinement consciente diurne de la même manière que lors du sommeil, on peut observer la vie de l'âme humaine lors du sommeil, et la décrire.

Vous savez qu'à l'endormissement, des images de la conscience diurne peuvent s'imposer dans un rêve, imprécises et vagues. Ce monde des rêves ne nous aide tout d'abord guère à la connaissance de la vie de l'âme. Car, ce que notre connaissance de jour nous révèle à propos des rêves reste encore bien extérieur et les rêves ne se montrent pas d'une manière telle que l'on puisse fonder quelque chose sur eux avant d'avoir développé une connaissance particulière du sommeil. Celui qui s'intéresse sérieusement aux états de sommeil sait que les rêves apportent plus de trouble que de clarté dans la question. L'expérience que fait l'âme reste inconsciente. Il faut donc que je vous la décrive, grâce à la connaissance imaginative, inspirative et intuitive, comme si elle était consciente. Je vous décrirai donc la vie de l'âme entre l'endormissement et le réveil comme si elle était consciente. [...] Les expériences de l'âme sont inconscientes, mais ce que je vais vous décrire, comme si cela était conscient, sont des expériences que l'âme fait réellement. Même si l'âme n'en sait rien, ce sont néanmoins des réalités qui n'agissent pas seulement durant le sommeil, mais bien plus encore sur l'organisme humain physique, le plus souvent encore lors de la conscience de veille. Nous portons toujours en nous, durant la veille, les effets des expériences vécues dans le sommeil. Même si au regard de la culture extérieure les actes humains issus de la conscience revêtent une grande importance pour ce qui touche l'homme lui-même ils sont de peu de poids ; mais ce qui compte pour lui au plus haut point, ce sont les expériences vécues inconsciemment entre l'endormissement et le réveil.

Lorsque les perceptions sensorielles se sont peu à peu éteintes, lorsque les impulsions volontaires s'arrêtent, l'âme connaît tout d'abord un état indifférencié. C'est un vécu où le sentiment du temps qui s'écoule subsiste certes, mais où toute notion d'espace disparaît. Si bien que cette expérience peut être comparée à un genre de natation, de mouvement dans un tout général, un monde d'une substance indifférenciée. Il faudrait d'abord créer un vocabulaire pour décrire ces

vécus de l'âme. L'âme vit comme une vague dans une grande mer, une vague qui se sent toutefois dotée d'une organisation, qui se sent entourée de partout d'une mer et qui ressent en elle les effets de celle-ci comme au quotidien on ressent, perçoit ou pense des impressions colorées, sonores ou caloriques. Mais, alors que de jour on se ressent comme enclos dans notre peau, comme situé en un certain endroit, on se sent alors – je dis que l'on se sent, mais on le vit ; je le décris comme si cela était conscient ; le fait est présent, seule fait défaut la conscience du fait – comme une vague dans une mer générale, on se sent tantôt là tantôt ici, car, comme je l'ai dit, le sentiment précis de l'espace est aboli. Il reste par contre un sentiment du temps.

Cette expérience est liée à un sentiment d'abandon. C'est comme une descente dans l'abîme. L'être humain serait de fait exposé à bien des frayeurs s'il devait vivre ne serait-ce que cette première partie de son sommeil en toute conscience et sans préparation. Il lui serait presque insupportable de perdre la notion de l'espace et de ne vivre que dans une notion générale du temps, de se sentir comme immergé dans une mer générale de substance où presque rien n'est discernable, si ce n'est son propre être perdu dans un être général. On se sent – si l'on pouvait justement en être conscient – comme flottant au-dessus d'un abîme. À cela est lié quelque chose qui résonne en l'âme comme un énorme besoin de s'appuyer sur l'esprit, un besoin impérieux se fait jour de se lier à quelque chose de spirituel. On a perdu, dans cette mer générale toute l'assurance liée aux choses matérielles de l'état éveillé. On sent – si l'on pouvait en être conscient – une profonde aspiration à un lien avec le divin spirituel. On peut dire aussi : on sent que de se mouvoir dans cette substance indifférenciée du monde est comme un abri dans le giron du divin spirituel. J'aimerais insister encore sur la manière dont je dois vous décrire les choses : je vous les décris comme si l'âme les vivait consciemment. Mais elle ne les vit pas ainsi.

Songez seulement que pendant la vie diurne consciente il se passe des quantités de choses dans votre organisme dont vous ignorez absolument tout et qui sont pourtant des réalités. Admettons que vous éprouviez de la joie ; votre sang ne puise pas alors comme lors de la tristesse. Vous éprouvez votre joie ou votre tristesse dans votre conscience, mais vous n'en éprouvez pas les différences de pulsation du sang. Néanmoins cette pulsation est une réalité. C'est ainsi qu'il y a d'un côté ce que j'ai décrit comme un ondolement dans une substance universelle indéfinie et, de l'autre, comme un besoin du divin ; ce sont des réalités pour la vie de l'âme. La connaissance imaginative ne fait rien d'autre que d'amener ces réalités à la conscience, tout comme la conscience diurne élève à la conscience les pulsations du sang de la joie ou de la peine. Les faits sont présents et interviennent dans la vie éveillée, si bien qu'en réalité, à notre réveil le matin, lorsque notre organisme a été régénéré durant la nuit, nous le devons au fait que ces réalités se sont déroulées dans notre âme durant le sommeil. Les événements qui se déroulent dans l'âme, lorsque celle-ci est séparée du corps pendant le sommeil, revêtent une très grande importance en tant qu'effet sur la vie diurne qui

leur fait suite.

Il nous serait impossible d'utiliser correctement notre corps physique si nous ne nous étions pas libérés, dans le sommeil, des choses physiques, extérieures et sensorielles et si nous n'avions pas plongé dans l'expérience indéfinie dont je vous ai parlé. Un effet du premier stade de notre sommeil qui fait surface, c'est le besoin de relier à une généralité tout ce que nous voyons de si nettement différencié autour de nous, c'est le besoin de relier le monde sensible à une dimension divine. Nous pouvons nous demander pourquoi l'être humain ne se contente pas des choses qu'il trouve les unes à côtés des autres autour de lui, pourquoi il ne se contente pas de vivre sur terre en acceptant les plantes, les animaux etc. ? Pourquoi se met-il à philosopher – même les gens simples se mettent à philosopher, lesquels au demeurant comprennent mieux ces choses que les philosophes – pourquoi se demande-t-il comment les choses tiennent ensemble, pourquoi fait-il un lien entre le particulier qu'il observe et le général, pourquoi demande-t-il à fonder le particulier dans la généralité du cosmos ? Il ne le ferait pas si, pendant le sommeil, il ne faisait pas réellement l'expérience de l'immersion dans l'indéfini. Il n'accéderait pas non plus à un sentiment du divin s'il ne faisait pas l'expérience de cette réalité, son sentiment du divin, lors des premiers stades de son sommeil. Nous sommes redevables au sommeil, précisément quant à l'intériorité de l'être humain, de choses extraordinairement importantes.

Pour connaître l'âme lors de stades plus avancés du sommeil, l'imagination ne suffit plus, il faut faire appel à la connaissance inspirée. Ce qui se présente alors comme faits réels dans la vie de l'âme – et trouve son reflet dans la conscience inspirée comme, disions-nous, la pulsation du sang lors de la joie ou de la tristesse – c'est tout d'abord une certaine dispersion de l'âme devant d'innombrables détails, d'innombrables êtres. L'âme éparpille réellement sa vie en parties et cet éparpillement est lié à quelque chose qui, en montant à la conscience, apparaît comme la crainte. Donc, après avoir vogué au-dessus des abîmes dans la substance du monde indéfini et en nourrissant une nostalgie du divin spirituel, l'âme entre dans ce qui serait la crainte si elle en était consciente. Cette crainte provient avant tout du fait que l'âme n'évolue plus dans un tout indéfini, mais se disperse dans les êtres psycho-spirituels les plus divers, avec lesquels elle noue une certaine parenté ; si bien qu'elle ne se sent plus former une entité, mais une multiplicité. Cette multiplicité est alors éprouvée comme une crainte. Or, l'être humain doit de quelque manière surmonter cette crainte.

Lors de la période de développement de l'humanité qui précéda le Mystère du Golgotha, les centres d'initiation répandaient des exercices religieux, dont on savait qu'ils parviendraient aux individus, et par lesquels les âmes enrichissaient leurs expériences du monde sensible avec des représentations appropriées des divinités. Or, en ces temps-là, l'être humain était constitué de telle sorte qu'il recevait dans de sa conscience de veille des illuminations provenant du monde spirituel. Plus l'on remonte dans l'histoire de l'humanité, plus on découvre que les

hommes disposaient d'une sorte de clairvoyance qui s'estompa par la suite. Pour les hommes d'alors l'existence pré-terrestre en tant qu'être psycho-spirituel, était l'objet d'une contemplation intérieure. Ce n'était pas une acquisition ni un simple objet de foi, mais une certitude vécue intérieurement, quelque chose qui leur était resté de leur existence pré-terrestre.

Si vous me permettez une comparaison triviale je dirais que c'est comme un héritage. Lorsque l'on hérite une fortune de ses parents, on remarque qu'elle intervient dans notre vie sans qu'on l'ait acquise par soi-même, mais simplement reçue de ses ancêtres. C'est ainsi que les hommes des temps reculés savaient que les expériences de leur âme constituaient l'héritage de leur existence pré-terrestre. Ils reconnaissaient l'origine des expériences de leur âme. Il faut rappeler sans cesse que l'homme s'est libéré de telles expériences, que notre époque ne connaît plus, dans la conscience de veille, des expériences qui seraient l'héritage d'une vie pré-terrestre. Ces hommes des temps passés étaient donc plus facilement conduits par leurs maîtres des mystères vers l'attitude appropriée envers ce qui se présentait ainsi dans leurs âmes. Ils emportaient la force, qu'ils acquéraient par les impulsions venant de leurs centres des mystères, au-delà de la veille jusque dans leur sommeil et surmontaient ainsi la crainte dont je vous ai parlé. La crainte remonte donc des profondeurs du sommeil. La force qui permettait que cette crainte n'obscurcisse pas le réveil, mais se transforme en quelque chose de vivifiant pour l'organisme, devait donc être réunie le jour précédent ; ainsi sont liés les jours et les nuits. La nuit, un certain stade du sommeil apporte la crainte ; dans cette crainte doit se déverser la force qui a été rassemblée le jour d'avant par une certaine religiosité, une certaine attitude de vie religieuse. La réunion de ces deux éléments produit, dans le jour suivant, un rayonnement qui apporte les forces de régénération à l'organisme.

Une véritable science de l'esprit ne peut plus se contenter de parler abstraitement de l'existence d'une régence divine quelconque. Il ne peut plus s'agir de décrire les choses selon leur apparence physique et de dire simplement : eh oui, il y a une direction universelle générale dans les apparences sensibles ! La science spirituelle doit décrire très concrètement l'action divine régissant l'univers. On ne peut plus se contenter de dire simplement, pour peu que l'on veuille être digne des devoirs qu'appelle le développement de l'humanité, que l'on se sent frais et dispos après une nuit de sommeil, que Dieu y a dispensé ses bienfaits. Il faudrait désespérer de la science si d'un côté on appliquait sa rigueur s'agissant du monde sensible et que de l'autre, s'agissant du monde spirituel, on se contentait de phrases générales comme : eh bien, il y a là derrière quelque chose de divin ! On progresse graduellement vers quelque chose de plus en plus défini, on peut remarquer que la crainte qui se présente dans ce deuxième stade du sommeil se trouve en quelque sorte mêlée à ce qui provient du jour d'avant, des sentiments religieux dont la force agit maintenant au cours de la nuit pour produire, à nouveau, la force de régénération dans l'organisme physique le jour d'après. C'est ainsi que l'on comprendra de mieux en mieux comment le véritable

esprit vit dans le physique alors que les moyens de connaissance actuels ne reconnaissent que le corps physique et se contentent d'une rhétorique générale quant au spirituel qui pourrait vivre au-dedans ou au-dessus de ce corps physique. L'humanité sombrera de plus en plus en décadence si elle ne se donne pas la peine d'étendre à la recherche du monde spirituel la rigueur qu'elle sait appliquer à l'observation et à la connaissance du monde extérieur. On découvre, en appliquant la connaissance inspirée à l'étude du deuxième stade du sommeil, que l'expérience intérieure de l'âme prend un tout autre aspect que lors de la vie de veille.

Or, la science ordinaire, pour peu que l'on veuille l'appliquer rigoureusement aussi, permettrait de constater que l'âme est impliquée dans les processus de la respiration, de la circulation du sang et dans ceux de l'alimentation qui les traversent ; que l'on peut éprouver quelque chose lorsque l'on fournit un quelconque effort. On sent que le psycho-spirituel est relié aux processus corporels et lorsque l'on décrit la respiration ou la circulation sanguine, on sait que l'on décrit aussi la vie de l'âme qui s'y trouve durant la veille. L'expérience de l'âme, entre l'endormissement et le réveil, ne se trouve pas dans le sensoriel ; elle constitue néanmoins une expérience intérieure qui peut être mise en relation avec quelque chose, comme la vie sensorielle diurne avec les processus de respiration ou de circulation du sang. Il s'avère que l'expérience intérieure nocturne est liée au développement de forces comparables aux forces de la respiration et de la circulation du sang, un déploiement de forces reflétant le mouvement des planètes de notre système solaire. Remarquez que je ne dis pas que nous sommes, pendant le sommeil, dans le mouvement des planètes ou que nous y soyons liés ; je dis que nous sommes dans quelque chose qui en est un reflet, un système solaire en miniature, ses mouvements en miniature, en quelque sorte.

Ainsi, de même que notre vie de l'âme diurne est dans la circulation du sang, de même elle est, durant la nuit, dans les reflets des mouvements planétaires de notre système solaire. Le jour on peut dire qu'il circule en nous des globules blancs et rouges ainsi que l'air par nos inspirations et nos expirations ; et la nuit on peut dire qu'il circule en nous un reflet des mouvements de Mercure, Vénus, Jupiter. Notre vie de l'âme nocturne est, en quelque sorte, un petit cosmos planétaire. Notre vie personnelle de jour devient une vie cosmique entre l'endormissement et le réveil. La connaissance inspirée découvre alors que le soir, lorsque nous sommes fatigués, les forces du jour qui maintiennent la pulsation du sang – peuvent continuer, tout d'abord par leur inertie propre, à sustenter la vitalité durant la nuit, mais qu'elles ont besoin ensuite d'une impulsion venant de l'expérience du reflet planétaire cosmique. Au réveil nous sommes comme vaccinés par la rémanence des effets provenant des reflets des mouvements planétaires dans notre âme durant le sommeil. C'est en cela que consiste le lien de notre vie individuelle avec le cosmos. Les forces dont nous avons besoin le jour pour une conscience appropriée, ne pourraient pas nous parvenir correctement au réveil si nous n'avions pas les effets rémanents des expériences de la nuit.

Vous voyez alors que les gens qui se plaignent d'insomnie ont souvent tout à fait

tort. Ils se laissent souvent tromper. Mais je ne veux pas m'étendre maintenant sur ce sujet, car ceux qui se laissent abuser ainsi ne croient de toute façon pas cela. Ils croient ne pas avoir dormi alors qu'ils n'étaient que dans un sommeil anormal, par lequel ils croient que leur âme n'a pas quitté leur corps pour faire l'expérience de l'existence planétaire. Ils étaient dans un état vague certes, mais qui néanmoins a permis à l'âme de faire les expériences que l'on fait dans un sommeil normal. Mais je ne veux pas m'étendre maintenant sur ces cas exceptionnels.

Il en est, en règle générale, comme je vous l'ai dit, l'homme traverse lors du deuxième stade de son sommeil l'expérience d'une vie cosmique. Je vous ai dit que, lors des époques précédant le Mystère du Golgotha, des impulsions venaient des centres des mystères, par lesquelles l'homme recevait la force de se hisser au-dessus de la crainte, de résister en quelque sorte au sentiment de dispersion et de vivre correctement l'expérience nécessaire. Cette force permettait d'accéder à l'expérience des planètes sans s'attarder dans celle de la dispersion. L'angoisse provient de l'expérience de la dispersion ; l'expérience de se trouver dans les planètes [11](#) était permise grâce aux forces décrites, emportées avec soi à partir du jour précédant. À partir du Mystère du Golgotha, les hommes ont la possibilité, en dirigeant leur âme vers les événements de ce mystère, d'acquérir les forces qui, avant, étaient conférées, comme je l'ai décrit, par les mystères. Celui qui ressent correctement intérieurement le Mystère du Golgotha trouve en Christ un puissant guide à l'instant où l'âme aborde, dans le sommeil, la région de l'angoisse. Ainsi cette nouvelle humanité trouve, par l'expérience du Christ, ce que l'ancienne recevait par les mystères.

Après le stade du sommeil dont je vous ai ainsi parlé, l'homme aborde une étape que je me permettrai de décrire plus brièvement que les précédentes, après m'être si longuement attardé sur la description du petit cosmos planétaire. L'homme pénètre maintenant dans l'expérience des étoiles fixes. Après avoir traversé l'expérience du cosmos planétaire, il se trouve dans celle des reflets des étoiles fixes et, le plus souvent, des constellations du zodiaque. Cette expérience est un fait très réel de la troisième étape du sommeil. L'homme commence à y faire nettement la différence entre le Soleil, les planètes et les étoiles fixes. L'homme d'aujourd'hui ne comprend pas pourquoi l'ancienne astronomie considérait le Soleil comme une planète et en même temps comme une sorte d'étoile fixe. Pour la deuxième étape du sommeil, le Soleil a véritablement une qualité de planète. On découvre maintenant la position bien particulière qu'il occupe dans l'expérience terrestre de l'homme. On découvre aussi le Soleil par rapport aux constellations, par exemple celles du zodiaque. Bref, on s'insère encore plus intensément dans le cosmos que ce n'était le cas lors de l'étape précédente. On fait l'expérience des étoiles fixes, ce qui apporte à l'être humain des impulsions encore plus importantes pour sa vie diurne du lendemain que celles lui provenant des expériences des planètes.

Ces dernières, si je puis me permettre cette expression, apportent l'embrasement des processus de respiration et de la circulation sanguine. Mais la

substantialité, l'incorporation des substances matérielles dans ces processus, le fait que ces processus soient aussi le support de l'alimentation permanente de l'organisme, le transport des aliments à travers l'organisme, ce qui nous paraît être la partie la plus matérielle et qui procède de forces plus hautes que le simple mouvement de la circulation, cet embrasement-là pour la vie diurne repose sur la rémanence de l'expérience des étoiles fixes. Notre âme et notre esprit, participant à notre existence physique, dépendent de la manière dont les substances physiques circulent en nous, et cela est en relation avec les cieux les plus hauts, si j'ose utiliser cette expression ! Cela dépend de notre expérience dans le troisième stade de notre sommeil, du reflet des constellations d'étoiles fixes, au même titre que nous sentons à l'état de veille notre estomac et nos poumons. De même qu'il y a de jour en notre corps des mouvements de respiration et de circulation, de même il y a de nuit dans notre âme, dans la substance de notre âme quelque chose d'intérieur du reflet des mouvements planétaires. De même que nous avons en nous, de jour, estomac, poumons, cœur, de même nous avons de nuit en nous les constellations des étoiles fixes ; elles sont alors notre intérieur. L'homme devient ainsi, durant son sommeil, véritablement un être cosmique. Ce troisième stade du sommeil est aussi le plus profond, celui à partir duquel l'homme revient peu à peu vers son réveil. Pourquoi y revient-il ? L'homme ne saurait retourner à sa vie de veille si certaines forces n'avaient pas pris place dans son âme pour le conduire à nouveau dans son organisme physique.

Je vous ai donné divers aspects des forces dont il est question et je voudrais maintenant en donner un aspect plutôt cosmique. En abordant l'expérience des étoiles fixes au moyen de la connaissance intuitive, on découvre que les forces qui guident l'être humain vers son réveil dans son corps physique sont des forces lunaires, c'est-à-dire ce qui, dans le monde spirituel, trouve son reflet physique dans la Lune. Cela ne dépend aucunement de la pleine Lune, ou des lunaisons, mais du fait que la Lune peut envoyer ses rayons spirituels à travers la Terre. Cela dépend certes des métamorphoses qui s'expriment dans la visibilité de la Lune, mais cela nous conduirait dans des finesses dont nous ne voulons pas parler aujourd'hui. [...]. On pourrait dire que l'homme est sans cesse traversé par les forces spirituelles qui se manifestent physiquement par la Lune, comme lors du sommeil son âme est traversée par des forces planétaires et par des forces qui se manifestent physiquement par les constellations des étoiles fixes. Ces rayonnements restent même de jour, puisque les effets sont rémanents après le réveil. Ce sont donc les forces lunaires qui nous guident vers le réveil. En réalité ce processus est extrêmement compliqué ; on pourrait aussi le décrire comme suit : lorsque l'on tire sur un élastique, il arrive un point où il revient sur lui-même ; nous étirons de même les forces lunaires jusqu'à ce qu'elles reviennent nécessairement sur elles-mêmes. Ce point de retour est atteint dans le troisième stade du sommeil. Les forces lunaires sont de toute manière impliquées intimement dans tout processus d'incorporation de l'âme et de l'esprit au monde physique, elles nous guident sur le chemin du retour, stade par stade, vers le réveil.

Voyez-vous, tout ce que l'homme porte dans ses forces de représentation, de sentiment, en tant qu'initiative durant la période de veille lui provient de l'effet des expériences des étoiles fixes durant son sommeil. Tout ce que l'homme porte dans ses forces de représentation et de sentiment en tant que discernement, sagesse et intelligence lui provient des expériences planétaires durant son sommeil. Mais tout ce qui afflue du cosmos vers l'être humain doit absolument prendre le chemin du corps physique. L'expérience des étoiles frémit au réveil à travers le métabolisme des aliments. Notre alimentation ne parviendrait pas correctement dans le cerveau, où elle permet de développer les forces d'initiative, si tout ce processus n'était pas embrasé par nos expériences nocturnes des étoiles fixes. Il ne nous serait pas non plus possible de penser raisonnablement si notre circulation de l'air et du sang n'était pas embrasée par les effets rémanents des expériences vécues durant le sommeil, dans le monde des planètes.

Ces choses ne sont valables qu'en général ; il se présente toujours des gens qui, souffrant de fortes insomnies, contredisent apparemment ces faits ; il convient alors d'expliquer les anomalies. Lorsqu'on les étudie réellement, elles ne contredisent pas ces vérités. Mais ces vérités, valables dans les cas généraux, permettent d'expliquer les cas particuliers de manière significative. Une véritable connaissance de la nature de l'homme n'est possible que si l'on prend conscience du fait que celui-ci ne se résume pas à un corps physique enclos dans sa peau, mais qu'il vit dans la totalité du monde. Cette vie dans la totalité du monde se soustrait simplement à la conscience ordinaire trop atténuée durant la vie de veille. Notre participation à l'ensemble du cosmos ne nous est consciente tout au plus que par nos perceptions de la lumière. Peut-être y a-t-il encore, çà et là, quelques sentiments assourdis en l'homme, entre son réveil et son endormissement, de sa participation au cosmos. Mais tout ce qui est donné ainsi se tait durant la veille afin que l'homme puisse développer sa conscience individuelle, afin qu'il ne soit pas perturbé par tout ce qui intervient dans sa vie à partir du cosmos. Durant la nuit c'est l'inverse. L'homme y vit le cosmos, certes un reflet seulement du cosmos, mais un reflet fidèle, comme je vous l'ai dit. Lors du sommeil l'homme fait une réelle expérience cosmique et comme cette expérience lui est nécessaire, sa conscience diurne en est, pour cette raison, estompée.

Le développement humain consiste en ce que l'homme s'insère progressivement dans le cosmos jusqu'au moment où il se sentira consciemment dans le Soleil, dans la Lune et dans les étoiles, comme il se sent aujourd'hui consciemment sur la Terre. Il jettera alors son regard du haut du cosmos sur la Terre, comme il jette aujourd'hui consciemment son regard de la Terre vers le cosmos. Mais le regard sera essentiellement différent.

Pour prendre honnêtement à cœur, dans toute son ampleur, le développement humain, il faut se rendre à l'évidence que la conscience même de l'être humain est soumise à une évolution, que la conscience corporelle dont l'homme jouit actuellement n'est qu'un passage vers une autre conscience, qui n'est rien d'autre que le reflet des réalités de l'âme telles que l'homme les vit déjà dans son

sommeil ; il en a besoin puisque leur seule rémanence peut le porter durant le jour. La suite de l'évolution sera que l'être humain aura, dans sa conscience diurne, ce qui reste aujourd'hui encore dans son inconscient ; mais cela demande que l'homme se familiarise avec la science de l'esprit ; car de même que tout nageur doit savoir dans quelle direction il progresse, la conscience actuelle a besoin aussi d'une direction à sa progression. On ne peut plus se laisser simplement porter, comme c'est le cas lorsque l'on recourt aux moyens de connaissance usuels. Il faut une direction. Or cette direction ne peut être donnée que par la science spirituelle anthroposophique, car elle seule dévoile, selon les besoins de l'homme actuel, ce qui vit déjà en lui, mais ne lui est pas encore conscient. Il doit amener cela à sa conscience, à défaut de quoi il ne fera aucun véritable progrès cosmique.

Je vous ai parlé aujourd'hui d'une partie de ce que l'on jette communément dans le fourre-tout conceptuel de l'inconscient. Dans la prochaine conférence, j'essaierai de décrire les expériences de l'être humain qui se cachent derrière la mort et la naissance.



DEUXIÈME CONFÉRENCE

Stuttgart, 14 octobre 1922

La vie du psycho-spirituel entre la mort et une nouvelle naissance

Je vous ai parlé la dernière fois d'une région de la vie inconsciente, je veux dire de la vie qui, pour la conscience ordinaire de l'être humain tel qu'il se présente actuellement sur terre, reste inconsciente. J'ai parlé du caractère de la vie du sommeil et j'ai essayé de vous décrire très concrètement les expériences de l'âme entre l'endormissement et le réveil. Vous aurez peut-être reconnu que ces expériences constituent des manifestations intelligibles de la vie éternelle et permanente de l'âme humaine, car vous aurez certainement vu que les expériences de l'âme dans le sommeil relèvent sans ambiguïté du monde spirituel. Vous savez aussi que la connaissance des expériences suprasensibles peut être acquise par ce que je vous ai exposé oralement, mais que j'ai aussi écrit dans mes ouvrages *Initiation, comment acquérir les connaissances des mondes supérieurs* et *Science de l'occulte* ^[2] et autres.

Vous savez que la connaissance telle qu'elle se présente dans la conscience ordinaire peut être développée en connaissance imaginative, inspirative et intuitive. Les expériences comme celles que l'âme fait inconsciemment dans le sommeil sont, en quelque sorte, éclairées par la force que l'âme humaine, par son acte de connaissance, peut acquérir en se hissant à l'imagination, l'inspiration et l'intuition. Ce même développement permet aussi l'investigation d'un domaine d'expériences inconscientes dont le sommeil n'est qu'un pâle reflet ; je veux parler de celui que l'âme quitte en franchissant le seuil de la naissance au monde physique et qu'elle rejoint en franchissant le seuil de la mort. Je vais m'employer aujourd'hui, du moins par une esquisse, à décrire ce qui se passe pour l'âme humaine derrière la naissance ou la conception, et derrière la mort.

Dès que l'être humain atteint la connaissance imaginative – je ne vais pas maintenant décrire comment acquérir cette connaissance imaginative, je l'ai fait à plusieurs reprises déjà – ce qui se manifeste tout d'abord, étendu devant lui, c'est

un grand tableau unitaire de sa vie terrestre physique. Dans sa conscience habituelle l'être humain n'a, dans son âme, que le souvenir de sa vie terrestre. Qu'est-ce donc que le souvenir ? Il est constitué d'images qui indiquent par leur contenu les expériences vécues dès la naissance ou dès un point un peu plus tard. Mais ce sont des images dont on ne peut pas dire, selon les connaissances habituelles de la vie humaine telle qu'elle se présente aujourd'hui, qu'elles sauraient exister en dehors de la présence d'un corps physique. La science physique actuelle a parfaitement raison d'affirmer que les souvenirs dépendent de la constitution du corps humain. Elle a raison aussi d'affirmer que les souvenirs font défaut pour les toutes premières années de la vie, qu'ils se développent avec l'organisme physique et qu'ils disparaissent à nouveau lorsque le corps physique arrive au soir de sa vie. Lors de certaines pathologies cette science peut aussi découvrir, par des examens de l'organisme physique après la mort, que le défaut de mémoire dépend de certains organes. La science n'a certes pas encore établi de conclusions, mais celui qui pénètre dans l'esprit des résultats de cette science découvrira qu'il arrivera un moment où l'on pourra démontrer que les images de la mémoire normale sont liées à l'organisme physique humain.

Mais lorsque l'on dit que la vie, du moins sa composante psycho-spirituelle, se présente devant soi, dans la connaissance imaginative, comme un tableau, il ne s'agit pas d'une rétrospective de notre vie parcourue à l'envers, en quelque sorte comme feraient surface les diverses images du souvenir dans le courant de cette vie. Ce que l'on contemple par la connaissance imaginative n'a, en vérité, rien des images abstraites du souvenir habituel. Il se présente à la connaissance imaginative une expérience organique active, loin de la simple passivité des images du souvenir, et qui contient une force intérieure comme la force de croissance active dans notre organisme lorsque nous transformons les substances du monde extérieur pour nous alimenter et qui – nous pouvons le dire – les transforme si merveilleusement selon ce que notre organisme doit recevoir pour sa constitution. Ce qui vit alors en nous et qui s'active dans la création n'a rien de commun avec ce qui nous parvient, simplement de manière plus passive, de nos images du souvenir.

Voyez nos pensées. Elles éclairent notre conscience ; ne sommes-nous pas, pour notre vie terrestre, infiniment redevables à notre pensée ? Ce n'est que par elle que nous sommes des êtres humains et que nous sommes mêmes pleinement conscients de notre humanité. Mais ce ne sont pourtant que des images fugaces liées au corps physique, comme la flamme d'une bougie est liée à son combustible, la cire. Ce que la connaissance imaginative contemple de la vie psycho-spirituelle, formant la base de la vie physique, ce qui lui apparaît comme un magnifique tableau n'a rien de passif, cela possède une vie intérieure, se présente certes psycho-spirituellement devant nous, mais nous en prenons connaissance immédiatement, de même que sans intermédiaire l'œil perçoit immédiatement le rouge sur un objet extérieur. Nous pouvons donc dire que par la connaissance imaginative nous n'avons pas de simples pensées jaillissant dans notre conscience,

mais que nous devenons totalement conscients des forces agissant sur notre organisme.

On m'a reproché et même jugé absurde ce que j'ai écrit dans mon petit livre *Guides spirituels de l'homme et de l'humanité* ^[3]. J'y dis que toute la sagesse de l'adulte ne parvient pas au niveau de celle du petit enfant, laquelle est certes inconsciente ; qu'il suffisait pour s'en convaincre d'observer, à l'aide de nos connaissances les plus érudites, le cerveau ou tout l'organisme humain dans ses premières années et de constater que l'homme ne se forme tout d'abord que de l'intérieur. Toute l'activité d'un sculpteur, le plus génial soit-il, n'arrive pas à la cheville des performances plasticiennes du psycho-spirituel du petit enfant s'activant à la formation de son cerveau. C'est en songeant à cela que l'on acquiert un concept correct de la mystérieuse sagesse qui est à l'œuvre, qui n'est pas seulement celle que l'on conserve dans un cerveau pour expliquer le monde, mais qui est en elle-même un organisme de forces psycho-spirituelles qui traversent, d'heure en heure, l'organisme extérieur de l'enfant pour en faire un organisme adulte. Essayez donc une seule fois de vous faire en esprit une image fugace de ce qui est à l'œuvre si magistralement et avec tant de sagesse dans l'enfant – et que le discernement et la sagesse intellectuelle humaine ne sauraient suivre –, de ce qui durant des années travaille dans l'inconscient, pour la formation de la parole humaine par exemple. Essayez de vous faire une image – laquelle ne sera certes qu'abstraite – de l'activité pleine de sagesse qui conduit l'être humain jusqu'au point où il peut faire appel à sa conscience et utiliser son discernement.

Ainsi, dirais-je, ce discernement donne naissance à une sagesse éphémère conformée selon la sagesse qui agit tout d'abord sur l'être humain à partir des forces universelles les plus profondes. Mais il faut comprendre que lorsque nous formons la surface supérieure de notre être, je veux dire le discernement intellectuel humain, l'action du plasticien merveilleux qui a formé l'enfant avec tant de sagesse continue dans les couches inférieures. C'est ce qui se trouve ainsi dans les profondeurs en tant qu'organisme de forces, que la connaissance imaginative contemple dans le tableau d'ensemble. Cette connaissance imaginative ne se trouve donc pas devant des images abstraites de souvenirs, dont on ne sait si elles se maintiendront à la disparition de l'organisme, étant liées à celui-ci, mais elle a devant elle le système des forces qui construisent l'organisme et qui ne lui sont par conséquent pas plus liées que les forces du sculpteur ne sont liées à sa sculpture. Avant que la matière ne devienne ce qu'elle doit devenir, il faut que la force du sculpteur s'exerce sur elle. Pour que l'être humain puisse devenir l'organisme physique qu'il est sur terre, il faut que soit présente, derrière l'existence humaine, une organisation de forces totalement non-physiques, de forces suprasensibles.

C'est la première représentation que nous devons acquérir, lorsque nous nous élevons à la connaissance imaginative.

Dès que nous sommes en mesure de contempler l'élément psycho-spirituel actif

dans l'existence terrestre, qui non seulement est indépendant de l'organisme physique, mais qui en est aussi la cause, nous sommes dès lors capables aussi de nous abstraire de notre vie terrestre (pour utiliser un terme logique) de la même manière que nous pouvons nous abstraire d'une pensée dans le monde physique. Par les méditations dont je vous ai parlé à maintes reprises, il nous faut acquérir la force non seulement de nous abstraire d'une pensée, de refouler une pensée, mais aussi d'absorber dans notre conscience le puissant tableau que nous avons tout d'abord acquis par nos efforts dans la contemplation du psycho-spirituel de la vie terrestre. Lorsque nous sommes en mesure, dirai-je, d'éteindre dans la connaissance désintéressée, altruiste, l'image de ce que nous sommes en tant que psycho-spirituel lors de notre vie terrestre, alors seulement se présente véritablement devant nous notre être psycho-spirituel éternel, alors seulement se présente dans notre conscience l'être psychospirituel concret que nous étions avant de quitter le monde spirituel pour descendre dans notre existence physique terrestre. Nous apprenons à nous contempler en tant qu'êtres psycho-spirituels dans nos existences pré-terrestres et nous apprenons à en parler non pas en termes abstraits, mais sous l'angle de son développement dont j'ai à vous parler aujourd'hui.

Voyez-vous, lorsque nous sommes dans la vie terrestre et que nous parlons de nous-mêmes, nous nous sentons liés à notre corps physique ; lors de notre conscience de veille, nous nous sentons liés au corps physique. Ce sentiment peut paraître atténué, vague, il n'en est pas moins réel et se manifeste particulièrement dès que la maladie ou une perturbation quelconque se présente dans le corps. Nous ne sentons alors pas seulement le corps en général, mais certaines de ses parties. Nous sentons par exemple nos poumons, notre estomac, notre cœur ou les organes de la tête. Dans la vie ordinaire tout cela est noyé dans un sentiment assourdi de nos fonctions vitales. L'homme est le seul être vivant qui est capable durant sa vie, lorsqu'il n'est pas totalement épargné par la maladie, de ressentir ses différents organes. Bref, durant sa vie entre la naissance et la mort, l'être humain se sent uni par la perception de son être à son corps physique, à tout ce qui est enclos dans sa peau.

À l'instant pourtant, avant de franchir son existence terrestre, lorsqu'il possède une vie psycho-spirituelle mais n'est pas lié à sa vie physique terrestre, il ne sentira évidemment pas comme son être intérieur son corps physique ou ses divers membres. Mais il possède néanmoins un être intérieur. Il faut que je vous dise que l'âme produit en son intérieur des images durant le sommeil, même si elle n'en est pas consciente. Mais, dans l'état où elle est avant de quitter l'existence psycho-spirituelle, elle a conscience d'une autre intériorité. Cette conscience d'une autre intériorité n'est que recouverte, lors de notre existence physique, par le fait que le corps devient un organe de connaissance. Il enténèbre la vue de l'âme qui n'existe que lorsqu'elle est détachée du corps. Ce dont l'âme fait alors l'expérience n'est pas ce qui se trouve à l'intérieur de la peau du corps physique, mais ce qui constitue l'organisation du cosmos. De même que l'être humain est relié à ses

poumons, son estomac, son cœur et autres lors de sa vie terrestre, de même, lors de son existence suprasensible, il est relié à ce qui constitue d'ordinaire son monde extérieur, et qui devient son monde intérieur. Nous observons l'existence terrestre comme un monde extérieur lorsque nous sommes dans l'existence suprasensible entre la mort et une nouvelle naissance. De même que nous sommes, je dirais, incarnés dans nos poumons etc., de même nous sommes incorporés dans les forces qui ne nous apparaissent que comme de pâles reflets dans les mouvements planétaires et les constellations des étoiles fixes, toutes forces qui traversent et tissent le cosmos. Ce qui constitue le monde cosmique extérieur lors de notre vie terrestre devient notre monde intérieur lors de notre existence extraterrestre.

Ne vous laissez pas tromper par l'idée que les êtres humains sur terre, chacun dans son corps individuel, partageraient le même monde unique ; ce qui caractérise précisément l'existence extraterrestre, c'est que nous y partageons le même monde et ne nous y différencions que par la force intérieure de notre âme, alors que sur terre nous nous distinguons physiquement en occupant chacun un espace, qui nous est propre, dans notre peau. Dans l'existence extraterrestre l'être humain est tout autant une individualité, il n'y est cependant pas séparé de son voisin par un espace, mais par une force intérieure de l'âme, par des forces de cohésion dans son intérieur. Dans ces forces de cohésion afflue toutefois ce qui correspond spirituellement à l'univers, ce qui se présente physiquement dans le Soleil, la Lune, les planètes et les étoiles.

Devant un être humain sur terre nous ne percevons certes avec nos sens que son visage, l'éclat de ses yeux, les mouvements de ses membres, mais nous sommes alors conscients aussi, grâce au fait que nous sommes nous-mêmes des êtres psycho-spirituels, que derrière le visage et l'éclat des yeux, que dans l'incarnat de la peau et dans les mouvements des membres vit aussi un être psycho-spirituel. De même, celui qui est en mesure de contempler le monde spirituel sait qu'il n'est pas vrai de dire que le Soleil, la Lune, les planètes et les étoiles fixes ne sont que ce que prétendent des astrophysiciens d'aujourd'hui. Leurs descriptions ressemblent à celles que ferait celui qui ne décrit de l'être humain que les mouvements musculaires locaux du visage, les battements des cils sans voir dans ces mouvements l'expression d'un être psycho-spirituel. Celui qui est en mesure de contempler le monde psycho-spirituel découvre dans les manifestations de la Lune, du Soleil, etc., la physionomie d'un être cosmique psycho-spirituel – comme derrière un visage humain. Il contemple dans les mouvements des planètes l'expression d'événements psycho-spirituels au même titre que l'on découvre des impulsions psycho-spirituels derrière les mouvements des membres.

Or, avant de franchir le seuil du monde terrestre, l'homme vit dans l'arrière-plan psycho-spirituel des manifestations extérieures de la Lune, du Soleil, des planètes et des étoiles, et dans leurs mouvements se manifeste le psycho-spirituel cosmique qui correspond au psychospirituel de chaque être humain. Ainsi je peux

dire en tant qu'être terrestre qu'en moi vivent poumons et cœur et en tant qu'être supra-terrestre – avant ma descente sur terre en vue de la constitution de mon corps physique – qu'en moi vivent Lune et Soleil, tout en étant toutefois conscient qu'il ne s'agit pas des reflets terrestres du Soleil et de la Lune, mais de leur arrière-plan psychospirituel. Tout le monde spirituel me traverse et œuvre en moi lorsque je suis dans la vie supraterrrestre. Lorsque l'on a compris cela, on nourrit en soi une profonde vénération pour la véritable existence des mondes dans laquelle l'être humain a été enserré. On comprend aussi les merveilleux rapports qui existent entre l'être humain et l'univers. On apprend à contempler l'homme dans sa vie terrestre physique et l'on se dit : à l'intérieur de la peau ne vit pas seulement ce que tu perçois au moyen de tes yeux physiques, ce que l'anatomiste découvre lors de la dissection d'un cadavre, mais aussi le but ultime de toute l'activité cosmique. L'ancienne parole : « l'homme est une image de la divinité », reprend alors toute sa signification d'intime profondeur. La connaissance inspirative permet d'observer les expériences que l'être humain vit dans l'existence pré-terrestre au contact des forces spirituelles divines qui forment le fondement du cosmos.

S'agissant dans la science de la vie humaine terrestre nous parlons du germe humain physique se développant dans le sein de sa mère pour devenir un enfant. Ce germe est évidemment quelque chose de petit qui grandit peu à peu. Dans son existence pré-terrestre, l'être humain vit aussi comme en germe, à la différence que ce germe est le vécu de tout le cosmos psychospirituel. L'être humain ne fait en quelque sorte qu'un avec le cosmos psycho-spirituel ; les forces spirituelles divines vivent en lui, œuvrent en lui, s'emploient à former en lui l'immense germe spirituel contenant les forces qui doivent traverser l'existence spirituelle jusqu'à la naissance ou à la conception, pour ensuite refaire surface dans l'homme intérieur lorsqu'il s'active, en plasticien, à la formation de son organisme physique. Les merveilles de cet organisme physique s'expliquent alors, car il constitue le but de ce que l'homme, en tant que germe cosmique de sa vie intérieure, expérimente en pleine conscience de manière si grandiose et incommensurable par la contemplation dans le psycho-spirituel. Le germe physique de l'homme lui vient du monde physique, le germe spirituel du monde spirituel. Nous sommes, d'une certaine manière, avant de descendre dans notre incarnation physique, un immense germe cosmique psychospirituel déversé dans l'univers qui se relie ensuite au germe humain physique qui l'accueille.

Nous contemplons notre existence cosmique lorsque nous observons, par la connaissance inspirée, notre existence pré-terrestre. De même que nous reconnaissons ici ne faire qu'un avec notre organisme, de même nous reconnaissons, par cette contemplation, ne faire qu'un avec l'univers entier. Dans ce monde-ci, l'être humain regarde les manifestations extérieures de l'esprit dans la nature, dans l'existence humaine ; il pressent l'existence d'un monde spirituel divin derrière les manifestations sensorielles physiques. Lors de sa vie pré-terrestre, il est traversé, imprégné, tissé par l'existence spirituelle divine qui agit

en lui de telle sorte qu'il en reçoit les forces qui tendent vers l'existence terrestre physique. Ici nous levons notre regard vers le magnifique ciel étoilé alors que là-bas nous l'abaissions vers la magnifique constitution de l'être humain physique tel qu'il vit sur terre. Je dirais que nous regardons de la Terre vers le ciel lors de notre vie terrestre et que nous regardons du ciel vers la Terre lors de la vie pré-terrestre. Nous comprenons alors la Terre comme étant l'œuvre divine telle qu'elle devrait vivre en réalité en notre âme. Tout cela constitue tout d'abord des expériences immédiates de la vie pré-terrestre.

Toutefois, après avoir traversé notre vie pré-terrestre, il se présente comme une sorte d'évanouissement des êtres spirituels divins en nous. Nous ne sommes pas encore entourés d'une nature, car nous n'avons évidemment pas non plus les yeux ni de quelconques organes physiques pour la contempler. Nous n'avons autour de nous qu'une sorte de pénétration des rayons du spirituel divin. C'est là le grand bouleversement dans notre vie pré-terrestre ; d'abord nous faisons l'immédiate expérience d'être au sein même de l'existence spirituelle divine, d'en être imprégnés, puis vient un moment où nous observons par nos yeux spirituels le monde spirituel qui nous entoure et qui demeure, certes, un monde spirituel, mais nous devons nous dire alors : avant nous avons vécu avec les êtres spirituels et maintenant ils se manifestent à nous par leurs actes, nous sommes maintenant devant leur manifestation. Cette manifestation psycho-spirituelle ne nous vient pas seulement après notre arrivée sur terre, c'est une manifestation de ce que nous avons vécu auparavant.

Nous quittons le monde de l'expérience pour celui de la manifestation. Tout comme, passant du monde de l'expérience à celui de la manifestation, on se dit que les êtres spirituels divins se sont retirés de l'expérience immédiate terrestre et, bien que certes présents, ils ne peuvent être contemplés que par notre contemplation psycho-spirituelle, de même s'éveille dans notre vie psycho-spirituelle pré-terrestre ce que l'on peut comparer à un désir dans notre organisme physique. L'être humain est imprégné d'un désir dans la mesure même où lors de la vie pré-terrestre le monde devient manifestation. C'est alors seulement que l'être humain se sent une individualité séparée du reste du monde. Nous quittons l'expérience qui est en même temps expérience du monde et expérience propre de l'être humain. Car nous sommes durant un certain temps, entre la mort et une nouvelle naissance, non seulement des êtres humains, mais aussi des êtres cosmiques. Conscience cosmique et conscience humaine font alors un. Arrive un moment où la conscience cosmique et la conscience humaine se séparent, où le monde n'est plus notre propre expérience, mais où il ne fait que se manifester, où une intériorité séparée du monde se fait jour en nous.

Avant, notre intériorité ne faisait qu'un avec le monde, alors que maintenant elle s'en sépare et s'annonce d'abord par un désir intérieur, un vœu, une volonté. Désir, vœux et volonté visent toujours un but. Or, désir, vœux et volonté tendent ici vers notre prochaine et imminente vie terrestre. Nous sommes emplis des images de notre prochaine vie terrestre et nous y puisons les forces qui se

retireront dans l'inconscient lors de notre passage par le stade embryonnaire terrestre. Elles sont encore conscientes ; mais la conscience s'estompe graduellement et il s'installe un désir grandissant, alors que les manifestations du spirituel divin, elles aussi, commencent à s'enténébrer et où nous devons nous dire en tant qu'être pré-terrestre : le monde spirituel qui s'offrait à nous dans une rayonnante clarté s'assombrit de plus en plus autour de nous. Les forces du désir grandissent en raison inverse de l'assombrissement du monde extérieur dans notre existence spirituelle ; le monde intérieur gagne en force et cette force intérieure nous dépouille complètement de la conscience de notre future vie terrestre. Durant une période qui précède de peu la conception, la vision de la future vie terrestre nous est complètement ravie.

Alors qu'auparavant nous avons contemplé notre future vie terrestre comme une manifestation de notre but, du tableau grandiose du monde dans lequel nous avons vécu, maintenant nous sommes aveugles devant la vie terrestre, mais acquérons alors une autre vision. Peu avant notre arrivée sur terre, à l'instant où la vision de la Terre disparaît, se dévoile à notre vue le monde éthérique. Les manifestations éthériques qu'hébergent la lumière et les forces de vie s'offrent à notre contemplation. Ce sont des forces qui agissent non pas à partir d'un centre vers l'espace, mais à partir de la périphérie du monde vers la Terre et s'y déversent. Le monde éthérique s'offre à notre vue spirituelle. Il se présente comme un nuage universel contenant toutes les formes possibles et dans lequel, grâce à nos forces de désir qui nous restent, nous puisons notre propre corps éthérique, lui donnons une forme, une empreinte de ce que nous étions auparavant, dans le monde psychospirituel, pour l'attacher à une substance physique qui nous est offerte par le développement de l'hérédité, et nous nous acheminons ainsi vers notre vie terrestre.

Je ne vous donne ici qu'une esquisse de ce qui se présente à la connaissance imaginative et inspirative lorsque l'être humain élargit sa conscience au-delà de la conscience terrestre habituelle. En progressant dans son développement vers sa conscience actuelle liée, au sens le plus étroit, à sa corporéité physique, l'être humain a perdu une conscience originelle. J'y ai souvent fait allusion. J'ai souvent dit que l'histoire de la vie terrestre humaine extérieure ne suffisait pas, qu'elle devait être complétée par une histoire du développement de l'âme, une histoire qui nous montre que l'être humain a modifié son état de conscience et que la conscience actuelle ne permet plus que de combiner, au moyen de la raison, les perceptions des organes sensoriels et ce qui provient de la corporéité physique. Plus nous remontons dans les temps anciens, plus nous voyons, chez les humains, la présence de facultés de clairvoyance originelle, quoique rêveuse. Ce que l'homme acquiert par la connaissance imaginative et inspirative c'est une connaissance pleinement consciente, je dirais aussi pleinement consciente que les connaissances mathématiques.

Les hommes des temps anciens avaient une clairvoyance vague et rêveuse, mais emplie de sagesse. Ces hommes ne ressentaient pas seulement ce que l'homme

actuel ressent dans sa conscience habituelle lorsqu'il regarde en lui-même, mais ils contemplaient et ressentaient une partie de ce dont je vous ai parlé. Jetant notre regard sur des temps encore plus anciens, les tout premiers temps égyptiens où tout document historique extérieur fait défaut, où seule nous aide la *Science de l'occulte*, nous découvrons des êtres humains qui n'avaient pas besoin de s'astreindre à de quelconques exercices, comme ceux dont je vous ai souvent parlé, pour contempler leur vie pré-terrestre ; ils pouvaient en parler parce qu'ils en portaient en eux le souvenir. L'homme actuel a acquis sa liberté par l'abandon de cette faculté au profit de la faculté du souvenir abstrait de ses expériences terrestres.

L'humanité des origines n'avait pas seulement ce genre de souvenir, vivant dans son âme, mais elle pouvait en outre, en jetant son regard dans l'âme, en tirer non seulement des images de la vie physique, mais aussi ce dont je vous ai parlé. De même que l'homme d'aujourd'hui se souvient d'événements passés il y a trente ans, de même l'homme d'alors pouvait, d'une certaine manière, se souvenir des expériences de sa vie pré-terrestre telles que je vous les ai décrites grâce à la science spirituelle. L'homme d'alors était aussi convaincu de l'existence pré-terrestre que nous le sommes des événements de nos souvenirs et comme nous sommes convaincus de ne pas être nés le matin seulement ; il savait grâce à la vie de son âme que sa vie remontait à son existence pré-terrestre. Surgissait alors en lui la certitude que ce dont il faisait ainsi l'expérience préexistait dans un monde psycho-spirituel avant sa descente dans le monde physique terrestre ; que cela franchissait la porte de la mort et était indépendant de l'organisme physique et édifiait celui-ci dans la même mesure qu'il édifiait la suite de son existence après le franchissement du seuil de la mort.

Que sort-il ainsi de l'existence physique ? Ce dont nous faisons l'expérience dans la vie physique par la pensée est déjà lié à l'organisme physique ; seul ce qui se présente en tant que volonté, d'une manière si admirable, et prend sa source dans l'être humain – si bien qu'il ne peut en prendre connaissance que par la pensée, par des représentations et se dire : je veux lever ma main et mon bras tout en ignorant ce qui se trouve entre la pensée et le mouvement du bras – tout ce miracle qui se situe là, entre-deux, la contraction des muscles, tout cela réside dans l'inconscient comme les événements du sommeil pour l'âme. Ce qui se présente en tant que volonté reste pour sa plus grande part inconscient, c'est-à-dire que cela ne fait que se refléter dans la vie de la pensée. Celui qui jette un regard de nature inspirative ou intuitive dans cette vie de la volonté y fait toutefois des découvertes grandioses. Dans la vie physique terrestre que nous ne considérons qu'extérieurement, nous exerçons nos activités, et notre époque matérialiste peut même nourrir la croyance que ces actions s'épuisent dans le seul monde physique, qu'elles n'ont aucune autre signification.

Celui qui jette son regard dans la vraie nature de la volonté, que l'on ne saurait observer par la conscience diurne habituelle, voit que l'évaluation de tous les composants de ses mouvements, à mesure que l'homme progresse dans l'existence

physique, relève non pas de la pensée, mais est composée par la volonté. Nous disons dans notre existence terrestre : une action est bonne, une autre est mauvaise, nous sommes satisfaits ou nous ne le sommes pas. Nous nous imaginons qu'il s'agit là d'un jugement abstrait ajouté simplement à l'action. Pour peu que l'on regarde toutefois avec notre regard d'inspiration ou d'intuition dans notre volonté, nous verrons qu'à partir de ce qui n'est que pensée se tisse un être véritable, que le jugement : je peux me féliciter ou je suis mécontent de mon action, devient un fait intérieur de nature volontaire, un être achevé au tréfonds de notre nature humaine, un être qui arbore, si je puis m'exprimer ainsi, un visage approprié à nos actions ici-bas sur terre. Les actions mauvaises qui nous ont mécontentés, en pleine conscience humaine, produiront en notre intérieur un être au visage répugnant ; les actes qui au contraire nous ont satisfaits produiront un être au visage sympathique.

L'appréciation de notre action devient véritablement, en nous, un être intérieur ; mais à mesure que nos pensées se rendent dépendantes de notre organisme – chez l'enfant elles ne l'étaient pas encore car elles œuvraient à la formation de son corps, ensuite seulement elles sont devenues abstraites –, à mesure que nos pensées deviennent, oserais-je dire, un cadavre dans notre organisme, il se forme dans les tréfonds de celui-ci, l'être de moralité de l'homme auquel il a donné lui-même sa forme au cours de sa vie. Cet être de moralité est maintenant présent et il s'unit à l'être de son Moi. Celui-ci le porte ensuite avec lui vers le monde spirituel à travers le seuil de la mort. Après le franchissement du seuil, l'être humain commence par déposer son corps physique – vous pouvez consulter cela dans mon ouvrage *Théosophie* –, il se trouve maintenant dans son corps éthérique ; il y dispose encore de la conscience de ses actes terrestres. Or, cette conscience commence à se consteller d'une conscience cosmique. Ce qui constitue le corps éthérique commence à se dissoudre dans l'éther cosmique général ; à la naissance il s'est contracté et maintenant il se dilate. L'homme vit maintenant dans ce que j'ai décrit dans ma *Théosophie* par corps astral. Il se familiarise peu à peu avec cela dans le cosmos, mais il est encore en possession de l'organisme moral spirituel qu'il s'est formé. Il l'emporte tout d'abord avec lui, il doit vivre encore avec lui.

Il se présente alors pour lui une tâche qui est en relation avec ce dont je vous ai déjà parlé, à savoir la vie du sommeil chez l'être humain : je vous disais que dans son sommeil l'homme doit trouver la force de revenir dans son organisme physique et que cette force lui provient de ce que l'on peut nommer les forces lunaires. Les forces lunaires sont celles qui introduisent l'homme dans son existence terrestre – même à chaque réveil matinal. L'être humain séjourne dans la sphère lunaire dès qu'il a déposé son corps physique et son corps éthérique. Il ne peut toutefois pas encore disposer, dans cette sphère, de la conscience cosmique générale, il est encore lié à la Terre par son organisme moral terrestre. Il doit s'extraire de cet organisme, il doit laisser dans la sphère lunaire ce qu'il s'est pourtant acquis par lui-même, [...] par tous ses comportements moraux et

immoraux sur terre ; il doit s'en défaire ici pour aborder la sphère solaire et le monde stellaire. Il ne s'agit plus alors pour lui de pénétrer dans un reflet de ces mondes, comme je vous en ai parlé en ce qui touche le sommeil, mais il doit réellement pénétrer dans le monde solaire et stellaire, il doit s'extraire de la sphère lunaire.

Cela fait aussi partie des expériences que l'humanité des origines faisait par sa conscience clairvoyante et dont elle pouvait parler aisément ; alors que l'homme d'aujourd'hui ne peut en avoir la connaissance que par le développement de ses forces psycho-spirituelles. L'humanité des origines pouvait en parler par les forces élémentaires dont elle disposait. Ces hommes étaient toutefois conduits – comme nous le sommes aussi par la science et par les établissements d'enseignement qu'il n'y avait évidemment pas autrefois – par ce qui provenait des centres de mystères. Ce que les hommes d'alors pouvaient contempler, touchant l'existence pré-terrestre et post-terrestre était en quelque sorte orienté par le savoir des mystères que la connaissance supérieure permettait aux initiés d'acquérir. C'est alors que les membres de cette humanité apprenaient – de la part de ceux qui étaient, pour les conditions d'alors, les savants pour qui la connaissance devenait une expérience intérieure – qu'il n'est pas possible d'échapper par ses propres moyens de la sphère lunaire après la mort, mais qu'un Être spirituel doit venir à lui du cosmos, un Être dont le reflet physique extérieur est le Soleil. Cet Être doit venir à lui pour l'extraire de la sphère lunaire.

L'homme doit alors déposer derrière lui ce qu'il porte comme péché, comme dette d'origine terrestre, il doit être conduit dans la sphère innocente du cosmos par ce que les anciens initiés appelaient l'Être solaire dont tous les vieux mystères font une grandiose description. Tu as besoin, disait-on alors, de la force qui vient du ciel à ta rencontre. L'homme était alors organisé autrement, j'ai souvent évoqué cette différence. Il possédait alors en lui des forces de clairvoyance, sur terre, il connaissait l'existence du monde suprasensible par la contemplation intérieure. Il ne craignait pas vraiment la mort ; car qu'était alors la mort ? Une expérience de la vie ; l'homme voyait en son for intérieur un élément indépendant de la mort. Il possédait dans son corps cet élément indépendant et parce qu'il le possédait, il pouvait voir venir à lui l'Être solaire, il pouvait en accueillir l'aide après sa mort.

Or, le progrès de l'humanité consiste justement en la perte de ses facultés naturelles de contempler son élément éternel. L'humanité a acquis la conscience intellectuelle, totalement attachée au corps physique, complètement dépendante du corps physique ; notre conscience terrestre dépend totalement de notre organisation corporelle physique. Cette conscience terrestre nous enténèbre le monde spirituel tant avant la naissance qu'après la mort. Il n'en est plus de l'homme actuel comme de l'homme des origines, ni même encore des premiers Égyptiens ; il n'emporte plus avec lui, en franchissant le seuil de la mort, une certaine lumière intérieure pour éclairer l'espace du monde suprasensible – si je puis me permettre cette expression –, et faire « allègrement diligence » vers l'Être

solaire suprême qui le tirera de la sphère lunaire. L'élément dont il disposait entre sa naissance et sa mort lui permettait de reconnaître l'Être solaire suprême.

Vous voyez, il ne faut pas s'achopper au terme ; les anciens initiés, selon leur science, se devaient d'appeler cet Être l'être solaire suprême. Mais vint une époque, au cours du développement de l'humanité, où celle-ci aurait perdu le pouvoir de pénétrer dans les mondes où il faut pourtant qu'elle entre si elle ne veut courir à sa perte. D'un autre côté, il fallait aussi que l'humanité acquière sur terre le seul état de conscience possible qui permette à l'homme l'accès à la liberté. Cela aurait conduit l'humanité à un état effroyable, un état où l'homme aurait été complètement détaché du monde suprasensible, où il aurait perdu l'accès au monde suprasensible – précisément par la perfection acquise sur terre qui le prédestine à la liberté. Il aurait perdu le lien avec l'être spirituel qui l'extrait de ses attaches terrestres pour lui permettre la vie après la mort.

Et qu'advint-il pour le progrès véritable de l'humanité ? Aucune théorie, aucune connaissance extérieure abstraite ne pouvaient suffire. Seul pouvait suffire que l'Être, qui ne vivait alors que dans le monde suprasensible pour venir à la rencontre des hommes dans leur parcours entre la mort et une nouvelle naissance, descende sur terre pour que l'homme terrestre pût se lier à lui. Cette descente, c'est l'événement du Golgotha. L'être du Christ est descendu en Jésus de Nazareth pour adopter une existence terrestre.

L'être humain forge sur terre son lien avec le Christ Jésus. Ce qui trouve le chemin de l'âme par la contemplation du Christ Jésus, la participation à la souffrance du Mystère du Golgotha, c'est cela, s'il en nourrit sa conscience terrestre, qui crée le lien. En ne se nommant pas seulement un moi qui peut être libre, mais en prononçant les paroles pauliniennes : « Non pas moi, mais le Christ en moi », l'être humain prend cette parole pour sa vérité ici sur terre en imprimant au moi -acquis ici et dont la force consisterait à le détacher du monde suprasensible – un lien avec ce qui est advenu sur terre par le sacrifice de l'être du Christ. Cela, l'homme le porte avec lui à travers la mort. La faculté qui assure la vie après la mort relevait, chez l'homme des origines, de forces élémentaires. Maintenant, dès le Mystère du Golgotha, elle relève du lien que l'homme terrestre, par sa conscience et dans sa vie de l'âme, établit avec le Christ et avec le Mystère du Golgotha. Car sans cela la conscience que l'on acquiert par le corps physique serait perdue à la mort en même temps que celui-ci et l'on ne saurait trouver le chemin à travers les mondes spirituels. Si au contraire, on trouve son guide sur terre, c'est-à-dire le Christ qui a traversé le Mystère du Golgotha, si l'on a relié ses forces spirituelles à l'humanité terrestre du Christ au sens de la parole paulinienne : « Non pas moi, mais le Christ en moi. », on trouve le chemin vivant à travers le seuil de la mort. C'est pourquoi il faut considérer la parole de Paul avec le plus grand sérieux lorsqu'il dit : « Si le Christ n'était pas venu sur terre, s'il n'avait pas vaincu la mort, toute foi serait vaine. »

Les anciens initiés disaient à l'être humain : – Un être suprasensible fera suite à

la conscience que vous avez de toute votre nature humaine et vous conduira hors de l'existence lunaire, vers la pure existence cosmique. – Les nouveaux initiés doivent dire aux hommes : contemplez ce qui est advenu par le Christ lors du Mystère du Golgotha, recevez dans votre conscience la substantialité du Christ avec toute sa force ! Elle vous accompagnera à travers la mort et vous conduira vers les mondes que vous aurez à traverser entre la mort et une nouvelle naissance. Dans la sphère lunaire, vous abandonnerez derrière vous votre être de moralité, que vous retrouverez à votre retour dans cette sphère. Dans votre destin terrestre sera reflétée l'image de ce que vous avez d'abord laissé derrière vous dans la sphère lunaire.

Ce dont je vous parle maintenant n'est accessible par la connaissance scientifique humaine que grâce à des forces qui ne sont apparues que vers le dernier tiers du 19^e siècle. Ces forces étaient auparavant plus ou moins obscurcies. Elles étaient présentes dans l'humanité, mais sous le voile du rêve, comme dans l'humanité des origines dont je vous ai parlé. Au cours des premiers siècles chrétiens, l'humanité n'avait pas, comme nous, la possibilité d'acquérir des connaissances par l'imagination, l'inspiration et l'intuition ; elle avait en revanche une clairvoyance atavique, et au temps du Mystère du Golgotha il existait encore des initiés qui disaient aux hommes qui avaient leur confiance : Le Christ qui se trouvait dans le monde de votre existence prénatale dont vous vous souvenez, le Christ, qui ne se trouvait jadis que dans les sphères extra-terrestres, est descendu sur terre par la croix du Golgotha. C'est pourquoi aussi, au cours du développement du christianisme oriental, tout au long des quatre premiers siècles chrétiens, on a porté le regard sur le Christ descendant vers la Terre. Vous trouverez partout dans les descriptions des premiers siècles chrétiens – cette littérature a été depuis lors détruite dans sa plus grande partie – le Christ descendant des mondes cosmiques et prenant une existence terrestre en Jésus de Nazareth. On attribuait alors la plus grande importance à cette descente, à cette inclination vers la Terre.

À la disparition des initiés, vers le quatrième siècle ap. J.-C. et jusqu'à l'apparition de la nouvelle connaissance initiatique vers la fin du 19^e siècle, il a fallu fixer dans les documents ce qui était auparavant une contemplation immédiate. Il fallut instaurer une tradition ; l'humanité devait perdre les anciennes connaissances initiatiques afin de trouver le chemin de la liberté de la conscience. C'est ainsi que l'humanité perdit peu à peu, jusqu'au dernier tiers du 19^e siècle, le souvenir de la descente de l'être supraterrestre du Christ vers l'existence terrestre en Jésus de Nazareth. On porta peu à peu le regard sur le fait historique de Jésus en oubliant le Christ, en désapprenant de parler de l'être suprasensible du Christ. Il nous faut recommencer aujourd'hui à parler du Christ suprasensible, il nous faut comprendre ce que signifie que le Christ maintient notre âme en vie ; car le corps s'est transformé au cours du développement humain. Pourquoi les hommes étaient-ils clairvoyants ? Parce que le corps était plus « tendre » et les glandes plus mobiles. C'est précisément l'activité des glandes

qui s'est durcie, et plus ce durcissement progresse, plus le corps humain se durcit aussi. Avec la progression de l'épaississement de l'activité glandulaire, ce qui soutient l'intellectualité chez l'être humain se forme de plus en plus et devient un outil performant de la compréhension. Il s'ensuit que l'être humain doit établir d'autant plus activement le lien de son âme avec le monde spirituel. Les initiés savaient cela aux premiers siècles chrétiens déjà, ils l'exprimaient avec un courage qui fait défaut aujourd'hui. Ils disaient que l'homme deviendrait de plus en plus malade dans son corps physique sans la venue du Christ qui le soigne à travers l'âme. C'est pourquoi le Christ fut vénéré non pas dans l'abstrait, mais surtout pour ses forces de guérison, en tant que Médecin de l'univers, en tant que Sauveur.

Toutes ces choses doivent à nouveau faire l'objet d'une acquisition ; elles ne peuvent être acquises que si l'homme jette un regard vers les mystères de la naissance et de la mort. La faculté de contempler ces mystères n'est donnée que par l'acquisition de la connaissance imaginative, inspirative et intuitive. Il faut pour le moins en reconnaître peu à peu l'existence, cette seule reconnaissance permet déjà d'en acquérir la contemplation en son âme.

Voilà ce que je voulais vous exposer à propos des liens entre l'homme et les mondes qu'il aborde par la mort et qu'il quitte à la naissance.



PARTIE II

PREMIÈRE CONFÉRENCE

Dornach, 20 octobre 1922

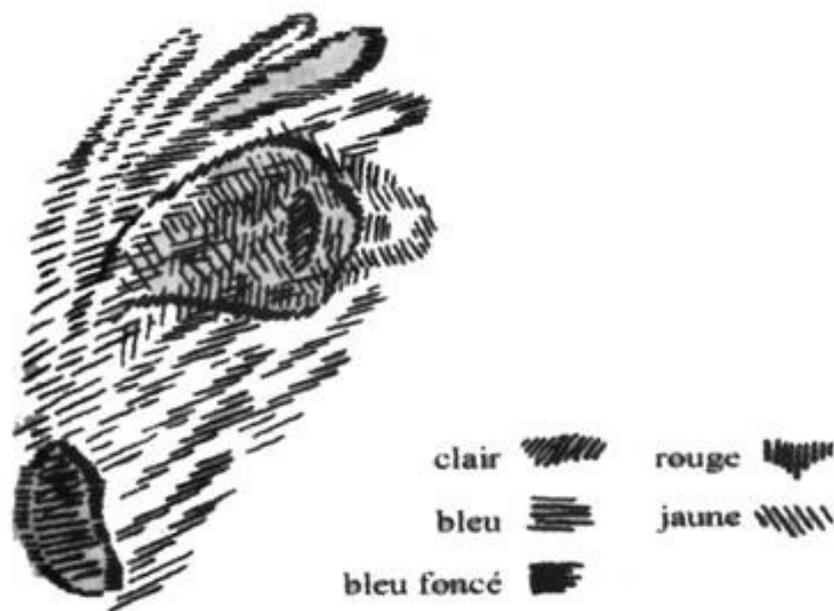
Correspondances spirituelles dans la structure de l'organisme humain

Les récentes études que nous avons entreprises ici ont pour objet d'une part les grands événements de l'histoire de l'évolution humaine en général au cours de la vie de la Terre, et d'autre part de l'être humain en particulier. Et les choses sont ainsi faites qu'au fond, on ne peut avoir de compréhension profonde de l'un de ces deux domaines sans l'étudier en opposition à l'autre. Je voudrais ainsi compléter aujourd'hui les grands panoramas historiques, qui nous ont été présentés il y a quelque temps, par une étude de l'homme lui-même, afin que dans une certaine mesure, ces deux exposés se rejoignent au cours des jours prochains. Quand nous décrivons l'être humain selon la conception anthroposophique du monde, qui a souvent été présentée, nous devons distinguer en lui d'abord l'organisme physique, qui est pénétré de l'organisme éthérique ; dans ce système formé des organismes physique et éthérique, s'insèrent l'organisme astral et le Moi. D'après la manière dont l'homme passe à l'état de sommeil, pour revenir ensuite à l'état de veille, nous pouvons déduire qu'un lien plus fort unit d'une part organisme physique et organisme éthérique, et d'autre part Moi et organisme astral. Car bien que ces quatre membres de la nature humaine soient emboîtés dans l'homme à l'état de veille, ils se séparent pendant le sommeil, de sorte que d'un côté Moi et organisme astral restent d'une certaine manière plus unis, tandis que de l'autre, organisme physique et organisme éthérique se tiennent davantage. Si bien que l'organisme astral et l'organisme éthérique ne sont pas si solidement unis que par exemple le Moi et l'organisme astral ou les organismes physique et éthérique.

Si nous voulons approcher ces choses l'une après l'autre, nous devons placer devant notre âme leur façon spécifique d'agir. Et là, je voudrais partir des faits.

L'homme voit le monde qui l'entoure. Que veut dire : l'homme voit le monde qui l'entoure ? Regardons cela du point de vue uniquement des faits. L'homme voit le monde qui l'entoure, cela veut dire qu'une chose quelconque agit sur lui. Mais nous devons nous demander : lorsqu'il s'agit de l'homme total, sur quoi agit tout d'abord le monde environnant ?

Eh bien, pour une observation superficielle, il semble que soit capté par la vue ce qui provient du monde ambiant et que cela agisse sur l'organisme physique humain, or il n'en est rien. Quand nous sommes en face du monde extérieur, que nous le regardons, nous avons certes l'œil physique (en clair sur le dessin).



Mais tout ce qui se passe dans l'œil physique n'est qu'indirect. En réalité, ce qui se passe en premier lieu est un processus dans le Moi et dans l'organisme astral. Je veux indiquer cela en mettant un peu de jaune dans l'œil pour représenter le Moi – naturellement, cela pénètre ensuite dans l'organisme – et un peu de rouge, représentant l'organisme astral. Cela doit être bien clair pour nous : ce qui entre en ligne de compte en premier lieu, quand nous voyons, ce sont des processus dans le Moi et dans l'organisme astral. Vous pouvez découvrir cela immédiatement, en effet, si vous observez de façon approfondie ce qui se passe quand vous voyez. Il vous suffit de réfléchir à ceci : quand vous voyez par exemple du rouge, pouvez-vous, au moment où vous voyez le rouge, démarquer vous-mêmes votre Moi, de ce rouge. Vous ne le pouvez pas. Vous ne pouvez pas vous distinguer de ce rouge, vous êtes ce rouge. Ce rouge est quelque chose qui emplit totalement votre conscience. Vous n'êtes rien d'autre que ce rouge. Disons que vous pouvez le constater avec une netteté particulière si vous vous représentez que ce rouge est la seule chose que vous puissiez voir. Vous voyez une grande surface rouge. Il vous faut d'abord réfléchir, en regardant cette grande surface rouge, pour vous rappeler que vous êtes un Moi. Il vous faut tout d'abord isoler le Moi. Mais

pendant que vous regardez la grande surface rouge, pendant ce temps-là, le rouge et le Moi sont mêlés. Il en va de même avec l'organisme astral de l'être humain.

La première chose que nous devons donc considérer quand nous voyons, ce sont des processus dans le Moi et dans l'organisme astral. Pour l'œil, ce qui intervient – voyez un peu la complexité des considérations sur l'œil – c'est le système rénal de l'homme ; je le dessine ici de façon schématique (bleu foncé). Ce système rénal appartient en premier lieu à l'organisme physique et comporte des parties solides. Vous savez ce que je vous ai souvent répété : l'homme ne possède pas une grande quantité de parties dures et minérales. En réalité, il est à 90 % une colonne d'eau. Mais il a quand même des composants durs. Ces derniers nagent constamment dans un milieu fluide, aqueux. Si bien qu'il nous faut considérer en même temps ce système rénal comme le point de départ d'un élément aqueux, lequel n'est pas seulement le produit de l'élimination par le système rénal, mais traverse tout l'organisme, et monte en particulier aussi dans l'œil.

Mais cet élément aqueux qui rayonne d'une certaine manière à partir du système rénal dans tout l'organisme, jusque dans l'œil, n'est absolument pas un élément aqueux mort, il est vivant. Vous auriez une représentation tout à fait fautive de ce qu'est en l'homme l'élément fluide, aqueux, si vous vous imaginiez qu'à l'intérieur de l'organisme humain vivant (voir dessin, bleu) on a affaire à de l'eau semblable à celle qui coule dans le ruisseau. Ce n'est pas le cas. Dans le ruisseau, nous avons de l'eau morte, dans l'organisme humain, nous avons un élément fluide vivant. Il n'y a pas que le plasma fluide qui soit vivant, tout ce qui est fluide dans l'organisme humain est vivant. Et dans cet élément fluide sont partout finement dissoutes ces particules solides, dont je vous ai déjà parlé, qui sont comme emportées sur les vagues de cet élément fluide jusque dans les yeux. C'est également sur les vagues de cet élément liquide interne que l'organisme éthérique de l'homme rayonne dans les yeux. Dans l'œil, deux choses se rencontrent maintenant. L'organisme éthérique de l'homme (bleu) qui emplit l'œil et de là, le nerf optique ; et ce qui afflue à présent dans ce liquide pénétré de l'organisme éthérique, c'est l'image astrale qui naît dans le corps astral humain (rouge). Et ici, en jaune, c'est ce que le Moi fait naître ; cela afflue ici, et continue plus loin.

Ainsi arrive conjointement dans l'œil et dans le nerf optique de l'être humain l'impression venant du monde extérieur, laquelle était en fait d'abord dans le Moi et dans le corps astral, puis, arrive de l'intérieur, le corps physique et le corps éthérique ; le corps physique porté sur les parties minérales de la nature humaine, le corps éthérique porté sur ses parties fluides.

Mais ces phénomènes ne restent pas dans l'œil, ce que l'œil transmet là rayonne dans le reste de l'organisme. Dans la vue, nous avons affaire à une rencontre entre ce qui se déroule sur un mode extrêmement complexe dans le Moi et le corps astral et un courant opposé qui vient de l'intérieur de l'organisme, celui des corps physique et éthérique, le corps physique étant dans les parties minérales et le

corps éthérique étant porté par les vagues du liquide vivant.

Ce que je vous ai montré pour la vue se déroule en fait sans relâche dans l'organisme humain. Constamment se rencontrent dans l'organisme humain le corps éthérique, comme « poussé » – j'aimerais dire – par le corps physique sur les vagues du liquide vivant et le corps astral, impulsé par le Moi, portant tout ce qui est impressions extérieures. Toute notre situation intérieure, toute notre complexion humaine générale dépendent de la manière dont ces deux courants se rencontrent en nous, car ils doivent le faire de façon juste. Que veut dire « se rencontrer de façon juste » ? Là, nous avons de nouveau affaire à quelque chose d'extraordinairement complexe. L'organisme-tête de l'être humain (voir dessin ci-dessous) est un reflet plastique des forces qu'avait l'homme dans l'existence pré-terrestre, alors qu'il avait une nature purement psychique et spirituelle.



La forme de la tête est le produit d'un modelage. Elle se met en place très tôt au cours de la vie embryonnaire, et elle ne conserve en réalité que cette force modelante. La tête humaine, si elle n'avait pas cette force de modeler, serait un corps mort. Cette tête humaine est une merveilleuse construction. C'est une empreinte fidèle du corps physique, du corps éthérique, même du corps astral et du Moi ; elle reflète la manière dont ces corps, venant des mondes supraterrrestres, entrent dans l'existence terrestre. La formation de la tête reflète vraiment les expériences cosmiques que l'homme fait dans l'existence pré-terrestre, elle ne conserve que les forces plastiques modelantes. Chez l'enfant, c'est de sa tête que part en réalité toute la force plastique modelante. De la tête rayonne dans le reste de l'organisme ce qui donne à l'être humain, pendant sa croissance, le modelé approprié à ses organes.

Ce qui émane donc de la tête, est une force modelante pure. Ainsi la réception, quand quelque chose pénètre dans la tête, comme au moment de l'acte de

perception visuelle, engendre immédiatement une force formatrice. Ce qui entre par les yeux veut prendre forme intérieurement dans l'être humain. Cela veut avant tout former les nerfs, le système nerveux de telle sorte que, d'une certaine façon, à l'intérieur de l'homme il y ait une sorte de copie de ce qu'était l'impression extérieure. On peut donc dire : dans cette direction (flèches de haut en bas dans le dessin ci-dessus) depuis les sens vers l'intérieur, se dirige une force formatrice. Cette force veut faire de l'homme, de façon subtile pourrait-on dire, une statue. Il en est véritablement ainsi : tout ce que nous voyons veut faire de nous de façon subtile une statue. Une autre force vient à la rencontre de cette première, par exemple ici depuis le système rénal, dans tout ce que j'ai décrit ici (flèches de bas en haut). Elle dissout continuellement ce qui veut être formé là. Imaginez ce qui se passe. Si je voulais vous dessiner cela, je devrais dire : depuis l'œil, une image très fine, une forme veut se constituer. Ce processus veut aller jusqu'à l'apparition d'une forme physique. Il s'exerce toujours une sorte d'influence qui fait comme s'agglutiner des substances salines, normalement en solution, comme si elles voulaient devenir un sel solide. Il y a donc en permanence une tendance à la forme. Et d'en bas, vient toujours une tendance à la dissoudre. Nous avons donc perpétuellement dans l'organisme humain, du dehors vers le dedans, une tendance à la formation d'une statue qui est continuellement dissoute de l'intérieur.

Ce processus issu de la rencontre de l'astral avec l'éthérique, lequel vient au-devant de l'astral sur les vagues de l'élément liquide, est d'une importance immense pour la vie humaine, il en est comme la signature. Car supposez que quelqu'un vous fasse ce soir une communication. C'est une impression. Elle est appréhendée par les sens d'une autre façon que la vision d'une surface rouge, mais c'est aussi une impression. Ce qui vous est communiqué veut devenir une forme en vous. S'il lui est possible de prendre forme, cela vous reste en mémoire. Et si vous avez une tête très encline à saler immédiatement toutes les impressions, vous disposez d'une merveilleuse mémoire. Vous êtes toujours en mesure de débiter comme un automate ce que vous a dit une personne quelconque. Mais ce n'est pas le cas pour la majorité des gens, leur tendance à dissoudre est très forte : le rayonnement, émanant de l'élément liquide lié au corps éthérique, qui vient à la rencontre des forces plastiques exerce en permanence une action dissolvante. C'est en réalité un courant chaud qui dissout sans cesse. Quand on observe ce phénomène, on découvre quelque chose d'extraordinairement intéressant.

Quand on veut mémoriser les choses humainement et non comme un automate humain, il faut empêcher, lorsqu'on vous fait part de quelque chose, que vous ayez immédiatement une formation saline intérieure si forte que vous êtes à tout instant en mesure de le répéter. Ce type de personnes existe, mais elles sont dépendantes ; elles ne se souviennent plus elles-mêmes des choses, elles sont, au contraire, sollicitées par les choses, elles deviennent des automates. Si l'on veut devenir un être autonome, il faut que puisse se dérouler le processus suivant.

Ce que l'on vous dit et ce qu'on lit se trouve d'abord dans le Moi et dans le corps

astral et veut maintenant pénétrer, à travers l'organisation du cerveau, à travers l'organisation de la tête, d'abord dans l'élément liquide, puis se consolider, engendrer une sorte de formation minérale, une formation saline. Mais il est bon que le courant interne vienne éteindre cela, de sorte que l'impression pénètre tout au plus dans l'élément liquide – où elle perd ses contours nets – et ne parvient pas au stade de formation solide. De ce fait, la chose reste uniquement dans le corps astral. Or, on dort la nuit suivante. L'impression sort avec le corps astral et le Moi. Elle se renforce pendant le sommeil (voir dessin, droite). Elle entre de nouveau au moment du réveil (à gauche) et peut être de nouveau éteinte ; et cela se répète en général trois ou quatre fois. Ce n'est qu'au bout du quatrième sommeil que la force d'extinction n'est plus assez forte, alors la formation plastique, qui n'est plus dissoute à l'intérieur, s'installe avec la fermeté suffisante pour devenir la base des représentations de la mémoire, des souvenirs.



Vous direz : mais je me souviens également des choses que j'ai entendues hier, alors que je n'ai pas dormi plusieurs fois dessus. Tout à fait exact ; mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Le fait que vous vous souveniez des choses que vous avez entendues hier vient de ce que la chose est encore dans le corps astral et impressionne éventuellement encore le corps éthérique. Mais on n'oublie pas tout de suite après un jour, ni un deuxième ni un troisième. Si la chose est vraiment oubliée, c'est que la force dissolvante interne est encore si puissante au bout du quatrième jour que toute l'impression est dissoute ; elle est vraiment dissoute. Car l'impression dissoute, même à sa quatrième entrée, par une force dissolvante intense encore assez forte est oubliée inéluctablement.

C'est très intéressant. Et ce fait, que l'on peut observer par l'Imagination quand on regarde simplement comment nous retenons les choses, nous mène à une autre découverte, il nous montre que la tête, le chef de l'être humain, est un patron beaucoup plus lent que le reste de l'être humain. Quand nous parlons d'une organisation triple de l'être humain et que nous plaçons l'organisme rythmique au milieu, nous avons d'un côté l'organisme neuro-sensoriel, l'organisme-tête, de l'autre l'organisme du métabolisme et des membres, et nous pouvons donc dire l'organisme-tête a en réalité, dans tout son développement, dans tout son être et son devenir, un rythme beaucoup plus lent que l'organisme du métabolisme et des membres. Les choses sont telles que tandis que cette concentration interne (à

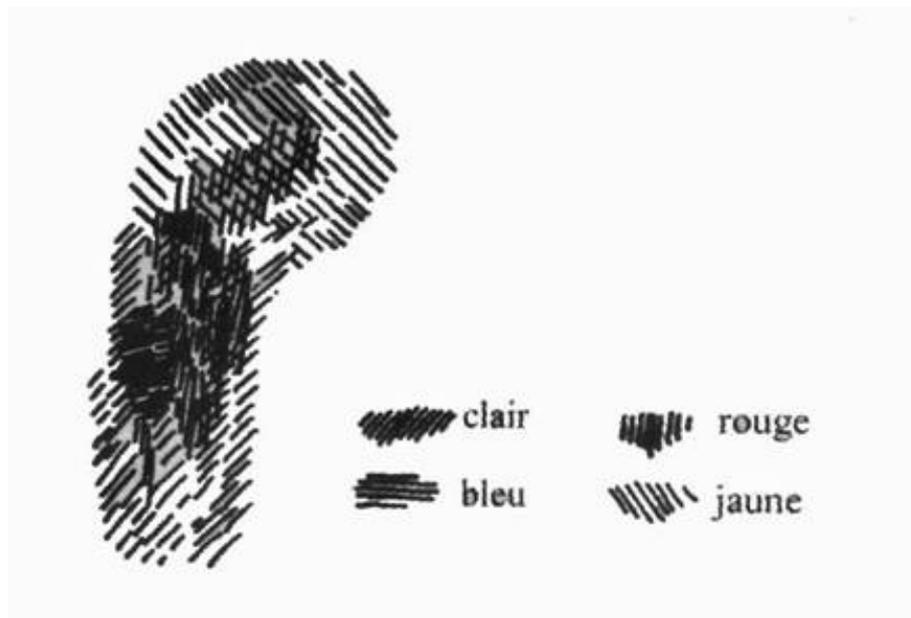
gauche dessin p. 44) cette mise en forme – ce n'est pas exact, mais je le dis à titre d'exemple – s'est faite, pour une impression quelconque, en une seconde, il y a eu du côté du système rénal déjà quatre impacts visant à l'éteindre. Il y a donc déjà eu quatre attaques destinées à éteindre l'impression (voir dessin p. 41).

Cela se traduit par le fait que notre pouls bat quatre fois pendant que nous respirons une fois. Le système respiratoire est ce qui agit en direction de la tête, à partir du système rythmique, et lui apporte le rythme quatre fois plus lent. Le pouls, la circulation du sang, est ce qui agit en direction du système du métabolisme et des membres depuis le système rythmique et lui apporte le rythme quatre fois plus rapide. Ce rythme quatre fois plus rapide de la circulation du sang est l'expression de tout ce qui exerce une action dissolvante. Le rythme quatre fois plus lent de la tête est l'expression de tout ce qui exerce une solidification, de tout ce qui voudrait faire de l'homme une statue.

Il est intéressant de constater que cette rencontre que je vous ai décrite, celle du rythme rapide du système rénal et du rythme quatre fois plus lent de ce qui provient des influences extérieures, se passe aussi dans le rythme de la respiration et de la circulation sanguine ; qu'en réalité, dans l'espace d'une perception, l'être humain est soumis à quatre attaques dissolvantes. D'où la nécessité, pour nous, de dormir quatre fois sur une impression extérieure, afin qu'elle soit suffisamment fixée.

Les choses s'imbriquent de façon merveilleuse si l'on peut étudier réellement en profondeur la configuration interne de l'organisme humain. Mais cela est lié encore à autre chose.

Vous voyez donc que chez l'être humain, lorsqu'on s'élève vers la tête, on trouve une cadence vitale quatre fois plus lente que du côté des organes digestifs ou du système rénal. Le système rénal travaille très rapidement et apporte ce qu'il élabore intérieurement jusqu'à l'éthérique qui nage sur les vagues de l'eau vivante. Quand l'homme ferme les yeux, atténue consciemment son activité cérébrale et regarde ensuite ce qui flue à partir des reins, ce sont les imaginations qui nagent sur l'eau vivante ; son propre monde intérieur se présente à lui en imaginations. C'est une formation extraordinairement intéressante. Si nous avons ici le système rénal (voir dessin) l'eau vivante flue depuis ce système rénal dans tout l'organisme.



Ce qui est éliminé n'est que le superflu qui va vers l'extérieur du fait de sa texture relativement solide. Mais simultanément cette eau vivante, imprégnée par l'organisme éthérique part dans tout l'organisme. Dans cet organisme éthérique on ne trouve que des imaginations (rouge), il est pénétré d'imaginations. Ces imaginations peuvent être considérées comme l'image de son propre organisme quand on atténue la conscience cérébrale et toutes les perceptions sensorielles. C'est ce qui se produit quand la situation est saine. Mais quand le rein est malade et irradie trop fortement l'eau vivante, toutes sortes de choses y surgissent ; on obtient les apparitions subjectives bien connues, symptomatiques chez les malades du rein. Ce qui travaille là, ce qui est au fond un heurt continué impulsé par la chaleur corporelle interne, une salve d'images intérieures qui rencontre ce qui vient du dehors, et veut devenir plastique, travaille quatre fois plus vite que ce qui arrive de l'extérieur vers l'intérieur.

Cela se montre dans le fait que nous pouvons distinguer certaines périodes dans notre vie, pour autant que les périodes soient considérées comme prenant leur origine dans l'organisme éthérique, comme des émanations de ce que j'ai précisément dessiné ici. Nous devons parler des périodes de sept ans, ce que nous faisons effectivement en évoquant le changement de dentition, la puberté etc. Nous pouvons dire par exemple : l'organisme physique, après la septième année, au moment où il va recevoir les secondes dents, est au terme d'une période. C'est alors que l'organisme éthérique déploie, jusqu'à la puberté, une activité spécifique. Mais depuis la tête s'exerce une action opposée à ce qui se déroule dans ces processus périodiques, rythmiques des septaines, une action qui veut perpétuellement ralentir ces processus, car la tête a un rythme beaucoup plus lent. La tête n'arrive qu'à la fin de la vingt-huitième année au stade où se trouve la majeure partie de l'être humain à la fin de la septième année. Là réside un mystère très important du développement humain individuel.

Extérieurement, cela s'exprime uniquement par le fait que nous pouvons

considérer notre croissance comme achevée, intérieurement et extérieurement, sur tous les plans à l'approche de la trentième année seulement. Tout ce qui vient de la tête ne se parachève vraiment qu'à cette époque-là. À vingt-huit ans, la tête n'a en réalité que sept ans. C'est quelque chose que l'on retrouve dans l'homme tout entier. De même qu'on a d'un côté un rapport spécifique entre la respiration et la circulation sanguine, on retrouve au cours de toute la vie, de tout son devenir, un rapport analogue entre les processus qui ont lieu dans la tête et ceux du système digestif, plus généralement du système du métabolisme et des membres. Eux aussi se rencontrent sur un rythme de un à quatre. C'est d'une grande importance pour la vie. Par exemple, tout ce que nous apportons à un enfant en pédagogie et sur le plan éducatif entre la septième et la quatorzième année ne se déploie que lentement dans la tête, ne finit de s'y installer qu'à la trente-cinquième année ; jusqu'à cette trente-cinquième année, ces choses ont retenti dans la tête. Il faut compter quatre fois sept ans. Les sept premières années vont de la septième à la quatorzième année, la deuxième septaine va de la quatorzième à la vingt-et-unième, la troisième de la vingt-et-unième à la vingt-huitième, la quatrième de la vingt-huitième à la trente-cinquième. C'est alors seulement que la tête est pleinement là.

Voilà qui jette une lumière extraordinaire sur l'importance d'une méthode appropriée d'éducation et d'enseignement, car l'enseignement et l'éducation doivent être conçus de manière à apporter suffisamment de substance. Si vous vous préoccupez seulement des choses qui intéressent l'enfant entre sept et quatorze ans, de ce qui l'occupe, de ce qui est adapté à son pouvoir de compréhension, vous lui apporterez ce qu'il veut comprendre à l'instant présent. Mais les processus dans l'homme-membres, dans l'homme métabolique, qui sont d'abord les porteurs, les porteurs physiques de ce qui est reçu, disparaissent après ces sept années. Maintenant, même si la matière a disparu, quelque chose doit rester, doit être assimilé par la tête, doit pouvoir durer jusqu'à la vingt-et-unième année, où la matière disparaît une nouvelle fois ; mais quelque chose doit pouvoir demeurer jusqu'à la vingt-huitième année où la matière est encore une fois une autre, et quelque chose doit pouvoir encore aller jusqu'à la trente-cinquième année. Ce reliquat est, à ce moment encore, complètement dans le corps éthérique, d'où il n'est pas si aisé de l'écarter, car le corps éthérique ne subit pas le même genre d'élimination.

Vous voyez comment les choses sont en interaction dans la vie humaine et que nous devons vraiment savoir que quand nous avons vingt-huit ans, si nous étions seulement une tête, nous n'aurions en fait que sept ans. Quand nous avons trente-cinq ans, si nous n'étions qu'une tête, nous n'aurions en réalité que quatorze ans. Ce que veut la tête de l'être humain est continuellement attaqué dans son développement paisible par le système des membres et du métabolisme. Si l'on veut comprendre l'être humain, on ne doit pas accorder la même valeur à la substance de la tête et à la substance du reste de l'organisme ; mais on doit au contraire considérer l'interaction entre l'organisme métabolisme-membres et celui

de la tête comme un phénomène rythmique, et cela va jusque dans les organes particuliers.

Prenez l'œil. Dans l'œil, s'étendent d'un côté le nerf optique, de l'autre des vaisseaux sanguins (voir dessin, rouge). Le réseau de ces vaisseaux sanguins introduit dans l'œil l'organisme métabolisme-membres. La présence du nerf optique y introduit l'organisme neuro-sensoriel. Regardez à présent à l'intérieur de l'œil. Il y a dans l'œil un rapport de un à quatre entre les processus qui se déroulent dans le nerf optique, dans la rétine et le rythme de la pulsation sanguine. Dans l'œil, il y a continuellement deux séries de vibrations qui s'effectuent sur des rythmes de un à quatre. Les processus optiques internes reposent sur cette vibration conjuguée de deux rythmes différents. Or ce qui se déroule dans la choroïde veut dissoudre déjà dans l'œil ce qui veut se consolider dans le nerf optique. Ce dernier voudrait continuellement créer dans l'œil des formations aux contours nets. La choroïde, avec le sang qui y coule, veut continuellement les dissoudre.



Tout ne se déroule pas de façon si grossière qu'on se l'imagine habituellement, les artères de l'œil ont vraiment un cours propre, les veines s'insèrent ensuite (voir dessin, rouge), mais il n'y a pas de liaison directe. Précisément dans l'œil, la circulation dans l'artère est telle que le sang, d'une certaine manière, flue au dehors et est réabsorbé seulement après par la veine ; de légers mouvements d'écoulement et de réabsorption apparaissent ainsi. Croire que le sang artériel passe là immédiatement dans le sang veineux n'est qu'un point de vue absolument faux et grossier. Il n'en est pas ainsi. Il y a un léger écoulement suivi d'une réabsorption. Dans cet écoulement vibre le rythme de la circulation et dans le nerf voisin vibre le rythme de la respiration, ils se conjuguent dans l'œil. La vision naît du choc de ces deux rythmes dans l'œil. Imaginez que ces deux rythmes soient identiques : dans ce cas, nous ne verrions pas.

Supposez que vous courez à côté d'une voiture. Si vous courez à la même vitesse que la voiture, vous ne sentirez rien du tout. Mais si vous allez quatre fois plus lentement que la voiture, tout en la tenant, vous sentirez une tension. La voiture continuera sa route et il vous faudra la retenir si vous voulez la ralentir. C'est ce qui se passe à l'intérieur de l'œil. La fonction du nerf optique est de vouloir freiner

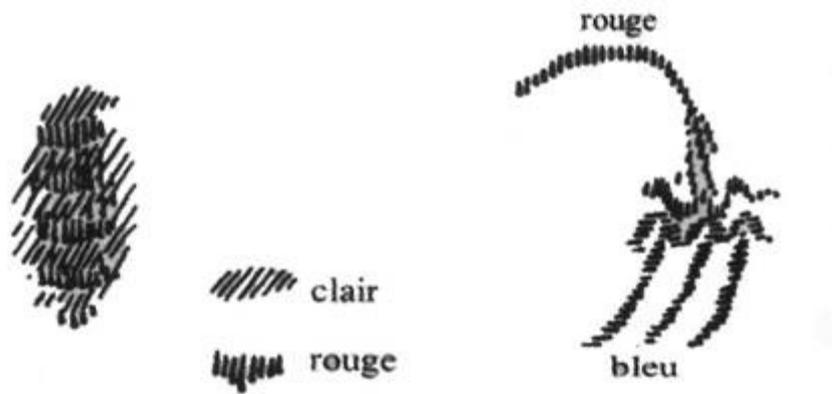
ce rythme qui est quatre fois plus rapide. Dans ce ralentissement se forme la perception qui surgit comme perception visuelle, de même que la voiture vous devient perceptible quand vous courez quatre fois plus lentement qu'elle ; si vous allez aussi vite qu'elle, vous ne la sentez pas.

Et vous-mêmes, par quel biais vous ressentez-vous comme un Moi ? Vous vous éprouvez vous-mêmes du fait que votre tête est quatre fois plus lente que le reste de votre organisme. En ressentant la cadence de l'organisme membres-métabolisme avec les fonctions de la tête on engendre la sensation intérieure de soi, la perception de soi intérieure.

D'innombrables symptômes pathologiques humains reposent sur le fait suivant : chaque organisme jouit d'un équilibre particulier entre ce quatre et ce un. On peut toujours dire, selon l'organisation spécifique de l'être humain, qu'il y a un certain équilibre. N'est-ce pas, ce n'est jamais exactement un à quatre, il y a toutes les nuances possibles ; ce sont elles qui individualisent les hommes. Il existe toutefois un rapport précis pour chaque individu. S'il est troublé, si le rapport normal est de un à quatre chez un homme d'un âge donné, et si certaines conditions le modifient et le portent à un septième, c'est que la force dissolvante travaille trop, l'homme ne peut plus devenir suffisamment « statue ». Vous n'avez qu'à vous souvenir de certaines formes de maladies où l'homme se liquéfie trop intérieurement, vous y verrez le type de ce déséquilibre.

Il peut se produire de même le cas où l'autre courant va trop vite. Il apparaît alors des phénomènes de crispation. Quand l'astral vibre trop vite à travers l'organisme éthérique et physique, quand il le traverse comme un éclair et ne s'en empare pas suffisamment lentement, apparaissent les phénomènes de crampes.

Prenons par exemple les crampes infantiles ordinaires. Elles ne reposent sur rien d'autre que sur le fait que, chez l'enfant, l'organisme astral et le Moi doivent plonger correctement dans les organismes physique et éthérique. Alors seulement doit s'instaurer le rapport juste. Imaginez maintenant que l'organisme astral et le Moi, qui entrent en vibrant dans l'homme des membres et du métabolisme, vibrent trop vite. L'autre homme ne peut pas saisir immédiatement cela. Si la vibration est correcte, vous avez par exemple une partie de l'homme physique et éthérique qui doit être imprégnée par l'homme astral et le Moi, imprégnée lentement. Je voudrais dire : chaque courant de l'astral doit s'emparer correctement d'une goutte de l'eau vivante imprégnée d'éthérique. Dans le cas où le rythme est correct, ces deux réalités s'adaptent l'une à l'autre. Mais si la vibration entre trop rapidement, (dessin rouge, clair) l'astral perce l'éthérique, et donc aussi l'eau vivante, et des états de crispation apparaissent. Nous pouvons voir apparaître alors les crampes infantiles, parce que là le rythme juste ne s'est pas imposé lors de la pénétration (dessin ci-dessous).



Cela est d'une très grande portée : une maladie très maligne face à laquelle on demeure actuellement fort perplexe, trouvera ainsi au moins son explication : un trouble particulier au niveau de l'harmonie des rythmes. La paralysie infantile, maladie extrêmement maligne est une maladie de ce type ; on peut l'expliquer ainsi, mais cela ne donne pas pour autant immédiatement sa guérison, parce que cette dysharmonie est provoquée par des facteurs bien antérieurs.

Il n'est possible d'observer l'organisme humain qu'en tenant vraiment compte de ces réalités, quand on sait non seulement de façon abstraite, que l'homme dort avec son Moi et son corps astral en dehors des corps physique et éthérique, mais quand on sait aussi que, dans ce qui, pendant le sommeil, est en dehors des corps physique et éthérique se trouvent les impulsions pour une activité vitale beaucoup plus lente que dans les deux autres corps. Quand il dort, l'homme est presque totalement homme-membres tant dans le métabolisme que dans le cerveau, car tout se déroule alors sous l'influence de l'homme-membres et du métabolisme.

Or intérieurement, l'homme, en ce qui concerne tout ce qui est soumis au rythme lent, est très fortement exposé aux forces ahrimaniennes, et il est exposé aux forces lucifériennes en ce qui concerne tout ce qui correspond au rythme rapide. Vous pouvez vous dire, en regardant le groupe sculpté [\[4\]](#) : tout ce qui est ahrimaniens y est soumis au rythme lent, qui durcit les formes, les rend pointues et raides. Tout ce qui est luciférien y est travaillé sur un rythme soutenu arrondissant tout par sa plus grande rapidité, il ne fige donc pas les choses, mais leur donne un mouvement ondulant. Vous pouvez voir dans les formes plastiques qu'on a affaire à une combinaison de rythmes dans un rapport de trois ou quatre à un.

Ces choses sont importantes pour la compréhension de l'organisme sain comme pour celle de l'organisme malade. Et on verra que ces notions complémentaires qui ne peuvent venir que de ce qui est appelé ici science anthroposophique de l'esprit seront nécessaires à la science. Je poursuivrai ces considérations pour faire ensuite une synthèse où nous rencontrerons d'un côté l'histoire, issue de l'être humain, et de l'autre l'être humain issu de l'histoire.



DEUXIÈME CONFÉRENCE

Dornach, 22 octobre 1922

Correspondances spirituelles dans la structure de l'organisme humain

Je voudrais montrer aujourd'hui que les connaissances éclairant la nature de l'être humain peuvent servir de base pour saisir des correspondances historiques plus vastes, afin que demain nous puissions nous pencher éventuellement sur certains faits de l'époque actuelle à la lumière de ces considérations. J'ai parlé avant-hier de l'homme lui-même, de sa constitution. Je voudrais le faire aujourd'hui à partir d'un autre point de vue.

Regardons l'homme tel qu'il est dans la vie, jour après jour, sous ses aspects les plus quotidiens. Pour se maintenir en vie, l'homme doit se nourrir. Il doit faire entrer en son propre organisme ce que nous appelons habituellement des substances de la nature, provenant des règnes animal, végétal, en partie aussi du règne minéral. Mais ce que l'homme prend dans le monde extérieur est soumis, dans son organisme, à une puissante métamorphose. Quand nous prenons des aliments, nous les introduisons habituellement dans notre organisme sous la forme où ils sont au-dehors, dans la nature qui nous entoure. Nous leur faisons subir tout au plus une préparation culinaire. En outre, nous recevons en nous, par notre respiration, l'air comme il se trouve dans le monde ambiant. Écartons pour l'instant ce qui est au fond encore plus important, par exemple la lumière, que nous recevons aussi telle quelle de notre environnement alors que les aliments et l'air doivent subir une transformation considérable dans notre organisme avant de pouvoir l'emplir, avant d'y devenir, d'une certaine manière, humains.

Ce processus, décrit d'une façon extérieure, est aujourd'hui fort bien connu. Nous prenons les aliments, tout d'abord sous leur forme d'origine, éventuellement un peu élaborés. Nous leur faisons subir une première transformation par les sécrétions des glandes, de tout l'appareil digestif, nous les prenons en nous, nous les imbibons d'une substance appelée la ptyaline, sécrétée par les glandes salivaires. Nous faisons ensuite progresser les aliments dans notre appareil digestif. Je n'ai pas à vous décrire ici le chemin qui est ainsi parcouru, mais plutôt tout le processus qui se déroule. Le fait que nous ingérons les aliments, que nous

les travaillions, les soumet à une transformation notoire par rapport à ce qu'ils sont au-dehors, dans le monde environnant. Jamais des processus extérieurs ne pourraient faire des aliments ce qu'ils deviennent en nous. Dans le laboratoire de chimie nous pouvons travailler des façons les plus diverses les substances dont sont composés nos aliments : il ne s'y passe pas ce qui se passe quand nous acheminons ces aliments jusque dans notre estomac d'abord puis dans notre appareil digestif. Là, ils deviennent effectivement quelque chose de tout autre que ce qu'ils étaient à l'extérieur.

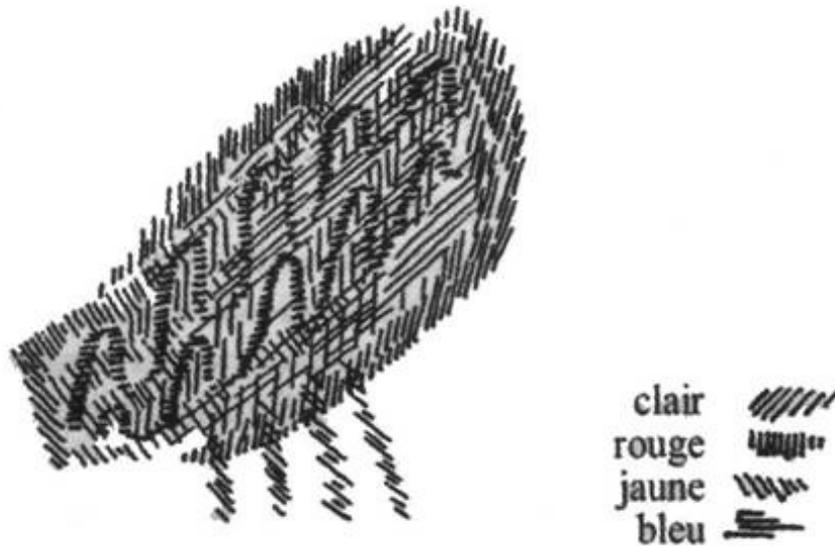
D'abord, toute trace de la vie extérieure en est éliminée. Les hommes consomment de la viande. Elle provient du monde extérieur, du règne animal. Mais tandis qu'ils la mangent, ils rejettent précisément par la prédigestion, aimerais-je dire, et la digestion ensuite, tout le caractère que ces aliments ont de propre dans les corps animaux. Toute la vie que portent les aliments d'origine végétale, du fait qu'ils appartenaient à l'être vivant de la plante, doit également être expulsée. Nous n'assimilons guère que les composants minéraux sous leur forme de substances extérieures. Quand nous ajoutons à nos mets du sel, qui est extérieurement de nature minérale, quand nous ajoutons du sucre qui, quoique du règne organique, est pratiquement tué par le raffinage, nous prenons quelque chose de déjà mort, qui ne subit qu'une moindre transformation en nous, une transformation que l'on pourrait réaliser également dans un laboratoire. Mais tout ce qui pénètre en nous des règnes animal et végétal doit d'abord être complètement tué, si je peux m'exprimer ainsi.

Par la cuisson déjà, nous introduisons les aliments dans ce processus de destruction en les chauffant etc. La digestion se charge de mener ce processus à terme si bien que, quand nos aliments ont effectué un certain chemin jusqu'à l'intestin, quand ils sont arrivés dans ces organes digestifs inférieurs, tout ce qu'ils sont extérieurement – du fait de la dépendance où se trouvent les aliments animaux par rapport au corps astral et au corps éthérique de l'animal, et de celle où se trouvent les aliments végétaux par rapport au corps éthérique des plantes – a pratiquement été expulsé d'eux. Dans le trajet qui les conduit de la bouche à l'intestin, il faut d'abord que tous les aliments soient anéantis.

C'est en somme lorsque les aliments sont parvenus aux organes glandulaires qui les font passer de l'intestin dans les vaisseaux lymphatiques et sanguins, qu'ils doivent être revivifiés, sur un chemin de retour. Les aliments doivent mourir en nous et doivent être ensuite revivifiés. Dans notre organisme humain, nous ne pourrions pas supporter une continuité de la vie animale ou végétale dans nos aliments. Nous pouvons recevoir sans transformation tout au plus la nature inorganique, car elle est porteuse de nos propres lois. Nous ne pourrions pas manger par exemple du chou et le laisser approcher, pendant la digestion, des villosités intestinales en maintenant en lui les mêmes forces éthériques qu'il possède en tant que plante. De même l'éthérique et l'astral des animaux, doivent être d'abord éliminés. Ensuite, ce que nous mangeons doit être assimilé et revivifié par notre propre corps éthérique. La vie des aliments en nous doit venir de nous-

mêmes.

Ce phénomène a lieu sur le parcours des vaisseaux qui partent de l'organisation intestinale pour aller au cœur. Nous pouvons donc dire : quand les aliments arrivent dans le sang, que le sang baigne le cœur, les aliments que nous avons ingérés, en les anéantissant, sont assimilés par notre corps éthérique. Vous pouvez donc vous représenter la chose de la façon suivante : quand les aliments parviennent de la bouche à l'intestin, les dernières traces du monde extérieur s'estompent peu à peu. Mais ici (voir dessin rouge) ils sont revivifiés sur tout le trajet qui les conduit au cœur.



Cette revivification signifie qu'ils sont accueillis par notre propre corps éthérique. Mais l'on aurait un caractère trop peu terrestre s'il ne se passait que ce que je vous ai décrit jusqu'à présent. On serait, en effet, une créature composée que jusqu'au cœur avec un appareil buccal et digestif, et on devrait ensuite devenir ange, car le corps éthérique prendrait en lui les aliments et les dissoudrait totalement. Nous ne pourrions pas être terrestres. Il nous faudrait être des bouches volantes auxquelles serait rattaché un pharynx, avoir en outre un estomac, un intestin et un cœur, puis tout cela, n'est ce pas, serait reçu par notre corps éthérique. Mais nous devrions alors être un corps éthérique, dans lequel les aliments iraient se volatiliser. Nous ne pourrions pas être des hommes terrestres. Nous devons cette possibilité à l'assimilation de l'oxygène de l'air. À ces aliments imprégnés de corps éthérique s'ajoute l'oxygène de l'air, ce qui nous permet de rester des hommes terrestres, des hommes de chair ici-bas, entre la naissance et la mort (voir dessin, clair). L'oxygène transforme donc à nouveau en substance terrestre vivante ce qui irait se volatiliser sinon dans notre corps éthérique. L'oxygène est la substance qui reconduit dans la sphère terrestre ce qui sinon ne se constituerait que d'un élément éthérique. Nous sommes parvenus maintenant à la liaison du cœur et des poumons. Le cœur ne ferait pas encore de nous des

hommes terrestres, mais il conduirait au stade où nous pouvons adjoindre notre corps éthérique au cœur et où nous volerions sur la Terre sous forme d'anges pourvus d'appendices peu esthétiques tels que bouche, gosier, viscères et vaisseaux sanguins jusqu'au cœur. Mais du fait que le cœur est lié aux poumons et en reçoit l'oxygène, l'accueil des aliments n'est pas seulement un processus d'éthérisation, mais également un processus de retour à la Terre.

Il est à présent nécessaire que ce qui a été assimilé par notre corps éthérique et imprégné d'oxygène pour faire de nous des hommes terrestres, soit intégré au corps astral. Ce n'est pas encore assimilé par le corps astral, mais uniquement par le corps éthérique. Il faut qu'une activité se déploie pour que tout ce qui s'est formé jusqu'à l'activité du cœur et des poumons soit reçu par l'organisme tout entier, de telle sorte que l'organisme astral soit aussi impliqué dans ce processus. C'est le système rénal de l'homme qui se charge de cette activité : il élimine à présent des substances ingérées ce qui en est inutilisable, et conduit le reste dans tout l'organisme par des voies que la physiologie actuelle ne décrit pas du tout, qui sont pourtant bien présentes.

Maintenant, toute cette bouillie, si je puis m'exprimer ainsi, est vraiment vivante car si elle a été totalement tuée dans l'intestin, elle a été revivifiée et chargée ensuite d'oxygène par l'activité du système rénal qui s'étend en rayonnant sur tout l'organisme. Elle est introduite dans le corps astral, si bien que ce dernier peut participer à l'élaboration ultérieure de l'action des aliments en nous (voir dessin plus haut, jaune).

Cet organisme astral, dans la mesure où il reçoit ses impulsions du système rénal est, quant à lui, en liaison avec le système de la tête et des sens qui lui tient lieu comme de couverture. Le système de la tête et celui des reins conjuguent à présent continuellement leur action de sorte que les substances, rendues fluides, imprécises, par l'activité du cœur, contribuent, au stade suivant, à la formation des différents organes. S'il n'y avait que la bouche, l'estomac, les intestins, le cœur et les poumons, nous n'aurions pas du tout d'organes solides et l'estomac lui-même devrait être un organe vague et mouvant, comme aussi les poumons et le cœur. Tout cela ne pourrait pas être solide. Ces organes reçoivent leur forme à partir des reins, et ceux-ci sont aidés par ce qui vient de la tête.

En effet, les organes doivent continuellement recevoir une forme, pas seulement au cours de l'enfance, car ils sont continuellement détruits. Tous les sept à huit ans, un organe comme l'estomac, par exemple, est totalement remplacé. Toute sa substance disparaît en un renouvellement incessant. Il y a toujours des forces modelantes pour renouveler ces organes. Dans l'enfance, ce travail est beaucoup plus intense. Mais plus tard, ces forces formatrices sont encore là. Voilà comment cela se passe (voir dessin ci-dessous) :



Le système rénal qui rayonne les forces d'un côté ne modèlerait les organes que d'une façon unilatérale : par exemple, il modèlerait un poumon – vu de côté – en le limitant à l'arrière très distinctement, mais en lui laissant des contours imprécis vers l'avant, ce qui donnerait une impression de liquéfaction vers le dehors. Il faut que la force de la tête vienne alors à sa rencontre : c'est ainsi que la surface antérieure est formée par la tête ; les diverses formes de l'être humain ont toujours leur origine dans les forces rayonnées par les reins et endiguées ensuite par celles de la tête qui donnent des contours plus précis aux organes, qui les arrondissent. Depuis la tête, les surfaces sont formées extérieurement, tandis que les reins envoient une sorte de rayonnement dans l'organisme. C'est à peu près comme si je voulais modeler quelque chose. Je prends dans une main une quelconque substance molle, et je m'exerce à la jeter d'une main et à la lisser de l'autre (voir dessin ci-dessous, jaune, rouge).



Le premier jet peut être comparé au travail des reins ; je pourrais m'imaginer avoir un baquet d'où je prends mon matériau ; je le projette vers le haut ; là, je le lisse et obtiens de cette façon ces organes qui, en vérité, sont le produit d'une dynamique de rayonnement et d'une dynamique modelante. Les organes sont donc formés sous la double action du système rénal et du système-tête, et les

forces du corps astral y sont à l'œuvre. C'est quelque chose qui se déroule avec une métamorphose extraordinairement intense de l'azote. L'azote n'est ici déjà plus ce qu'il est à l'extérieur, car l'azote qui conserve encore une ressemblance avec l'azote extérieur s'en va ensuite par l'acide urique et l'urée. Mais ce qui rayonne à partir des reins et est travaillé, c'est un azote transformé intérieurement, jusque dans les forces actives du corps astral.

Ainsi les aliments ingérés par l'homme parviennent au stade d'être reçus dans l'astralité, dans le corps astral de l'organisme humain. Ces processus que je viens de vous décrire se déroulent aussi, mais un peu différemment, chez l'animal. L'animal est le siège des mêmes processus, certains sont même encore plus poussés chez les animaux supérieurs. Mais chez les animaux inférieurs, on trouve seulement tout au plus des esquisses de ce qui se passe ensuite chez l'homme. On le trouve chez les animaux supérieurs parce qu'ils dérivent du genre humain ; on le trouve encore, mais sous un aspect déformé et dégénéré.

Bien ; mais tout ce qui est formé ainsi reçoit encore d'autres rayonnements. Nous avons donc tout d'abord cette phase où les aliments sont tués. Nous avons ensuite avec le pancréas l'une des dernières glandes qui va jusqu'à vivifier les choses quand elles se dirigent vers la lymphe. Elles peuvent alors être admises dans le corps éthérique. Puis, par la communication du cœur et des reins, le tout est poussé dans le corps astral. Mais maintenant, le Moi aussi doit être engagé. Tout ce qui se trouve dans notre organisme doit être saisi par le Moi.

Je vous ai montré comment ce qui s'unit à nous est d'abord investi par l'organisme éthérique et l'organisme astral, assimilé par le système rénal et introduit par rayonnement dans l'astral et comment il est rendu terrestre à l'aide de l'azote. Nous serions des anges si l'azote n'agissait pas en nous en maintenant notre corps astral à l'intérieur du monde terrestre par le système rénal. Mais tous ces facteurs ne nous donneraient pas une forme qui permette au Moi de participer à l'ensemble si le système du foie n'était pas là (voir plus haut). C'est le système du foie qui introduit le tout dans le Moi. Vous voyez que c'est la continuation de l'action du cœur, car cette action du cœur va jusque dans les intestins mêmes.

L'aspiration par les vaisseaux lymphatiques appartient encore au cœur. Le cœur est en règle générale l'organe qui, avec les poumons, pousse les substances extérieures dans notre propre corps éthérique. De là, c'est le système rénal qui les pousse dans notre corps astral. Et le système du foie, avec sa sécrétion de bile, pousse le tout dans ce qui est à proprement parler notre Moi. Le système du foie et de la bile ne se trouve que dans le règne animal supérieur ; chez les animaux inférieurs, on ne trouve même pas d'acide biliaire dans les substances corporelles. Le système du foie avec sa construction spécifique de la veine porte etc. conduit le tout à être saisi par le Moi – cela peut être mis en évidence dans chaque partie également sur le plan anatomique. S'il n'y avait que tout ce qui est rayonné par les reins dans le corps, cela ne serait assimilé que par le corps astral. La présence du foie, la sécrétion de la bile mélangée au bol alimentaire dès le stade intestinal,

cette imprégnation de produits hépatiques (voir 3^e dessin plus haut, bleu) pousse la substance rayonnée par les reins dans l'organisme du Moi. Notre organisme du Moi prend ainsi part par l'intermédiaire du foie, dont le représentant physique essentiel est l'hydrogène, à toute la construction de l'organisation humaine. L'homme n'a, en fait, rien à prendre au-dehors de vivant ou d'astral ; ce qu'il prend au-dehors doit être métamorphosé par lui dans son système organique personnel afin que cela puisse être reçu dans son propre corps astral, dans son propre corps éthérique et dans son système du Moi.

Nous avons là toute l'organisation normale de l'être humain. Pensez combien tout cela doit concorder ! Par exemple, l'activité rénale ne doit pas être interrompue ; si elle l'est du fait du blocage ou de la contraction d'un rein cela ne concerne pas le corps astral. En réalité, c'est même l'inverse : si le corps astral n'est pas en ordre, le blocage des reins ou la contraction apparaît. Si bien que nous avons par l'état des reins – reins bloqués ou contractés – une image nette de ce qui se passe dans le corps astral de l'homme, de même que, par un cœur dégénéré, nous avons une image très exacte de ce qui se passe dans le corps éthérique de l'homme. Je vous ai dit la dernière fois qu'il y avait là même un accord du rythme. Dans ce qui rayonne vers le haut à partir des reins (voir 3^e dessin plus haut, jaune) il y a toujours quatre poussées, tandis que dans l'activité d'en haut, de la tête qui parachève en arrondissant, il n'y a qu'un coup. Il y a là le même rapport qu'entre le souffle et le pouls. Si je peux utiliser encore une fois cette comparaison, je devrais donc arrondir ici avec la main quatre fois plus lentement. C'est en effet ainsi que procède l'organisme (voir 2^e dessin plus haut).

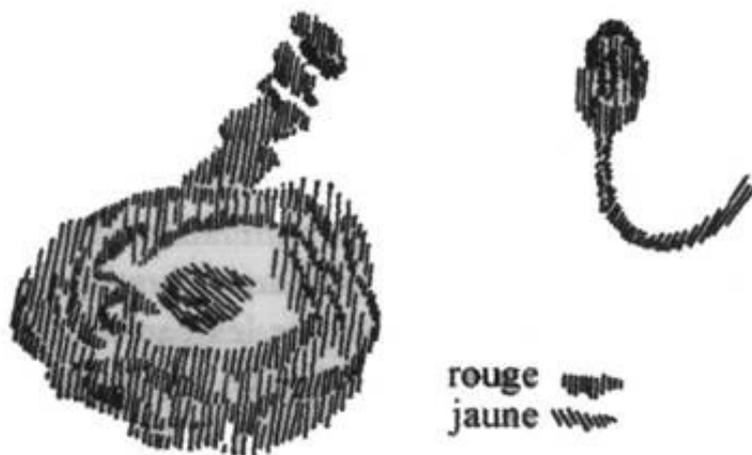
Il faut donc que tout soit accordé de façon extrêmement fine, sinon cela ne va pas. Être malade signifie que cela, justement, ne va pas. Supposez par exemple ceci : le corps éthérique fonctionne parfaitement bien ; mais le corps astral n'est pas assez fort pour accueillir tout ce qui afflue du cœur vers les reins pour l'élaborer de façon correcte. Cela peut affluer du fait que le corps éthérique travaille trop intensément. Je disais qu'il fonctionnait correctement, mais supposons maintenant qu'il travaille trop intensément. Quand le corps éthérique travaille trop intensément et que le corps astral est normal, il peut se produire un blocage des reins avec ses conséquences typiques. Si le corps éthérique est normal et que le corps astral travaille trop fort, les reins sont trop peu sollicités. Ce qui rayonne est capté par le corps astral, parce que ce dernier travaille trop fort, sans que les reins puissent jouer leur rôle régulateur de façon correcte. Les reins sont ainsi exclus et le symptôme en est la contraction rénale, qui mène en même temps, par contrecoup, à une dégénérescence de la fonction cardiaque du cœur.

Vous voyez que de cette façon, on peut avoir une vue d'ensemble de ce qui se passe dans l'organisme humain et qu'on peut déceler, au vu de la dégénérescence des organes, une dysharmonie des rapports entre les éléments constitutifs de l'entité humaine : corps physique, corps éthérique, corps astral et Moi.

Il faut bien savoir que toutes ces choses doivent être en accord mutuel et

conjuguer leurs actions de façon juste. Supposez par exemple qu'un système organique ne soit pas correctement irrigué par un élément constitutif quelconque de l'organisme humain, par exemple par le corps astral ; il peut y avoir alors deux possibilités : ou bien ce qui provient du système rénal – rappelons que la tête induit la dynamique d'arrondissement des formes, tandis que le système rénal envoie des rayons – reçoit de trop fortes stimulations : tout ce qui travaille du cœur en direction du système rénal représente une stimulation trop forte pour le système rénal. C'est dans ces stimuli trop forts que vous devez chercher les causes de toutes les inflammations, de tout ce qui est de type inflammatoire et ulcéreux dans l'organisme humain. Il suffit alors de rechercher la voie par laquelle une telle inflammation apparaît en un endroit quelconque de l'organisme, et chercher ensuite à rétablir l'équilibre à l'aide d'un remède, destiné à limiter cette influence excessive sur l'activité rénale.

Le moyen le plus simple d'atteindre cet objectif est d'essayer d'endiguer la trop forte production de chaleur corporelle interne rayonnante par administration de substances présentes dans les organes floraux des plantes, qui provoquent un refroidissement interne. C'est le caractère particulier de ces substances, qui se développent dans les organes floraux des plantes, de permettre l'enrayement d'inflammations en provoquant un refroidissement interne. Mais il peut aussi se produire que l'activité modelante de la tête, qui s'oppose à l'activité rénale, soit trop intense. Alors apparaissent des formations tumorales. Là, l'activité plastique-créatrice de formes rondes, je dirais presque l'activité cristallisante, est trop grande, apportant de la chaleur depuis l'extérieur – mais il faut l'apporter sous une forme juste – on enveloppe, pour ainsi dire de l'extérieur, la tumeur de chaleur, pour obtenir une guérison progressive (voir dessin, jaune, rouge).



Toutes les tumeurs se soignent en réalité de l'extérieur, on doit seulement, par l'injection de substances qui se répandent d'une façon particulière, provoquer

dans l'organisme, à l'aide d'une substance déterminée par une voie quelconque, l'encerclement de la tumeur par des rayons (rouge). Si bien que, si vous réussissez à irradier la tumeur de l'extérieur, à l'entourer de rayons, vous entraînerez progressivement sa dissolution ; à ce moment elle se désintègre, elle disparaît. Si vous avez une inflammation, vous devez introduire un élément refroidissant, par le biais de l'appareil digestif, dans l'organe enflammé. Une inflammation doit être traitée de l'intérieur (voir dessin à droite).

Il faut simplement trouver les voies adéquates. Chaque substance se répand sur un mode spécifique dans l'organisme humain. Il y a par exemple des substances qui, lorsqu'elles pénètrent par la bouche dans l'organisme humain, ne se préoccupent pas de l'œsophage ; tout ce qui est pepsine, ptyaline etc. leur est indifférent, elles ne se soucient par exemple que du cœur. À d'autres en revanche, c'est le cœur qui est indifférent ; elles sont conduites par l'estomac et le cœur aux reins et ce n'est que là qu'elles deviennent actives. Chaque substance a ainsi une affinité interne avec un organe. Il suffit donc d'utiliser les substances adéquates. Mais il y a aussi des substances qui, si vous les injectiez, ne se soucieraient nullement d'un carcinome gastrique. Elles n'ont aucune affinité avec lui, mais sont fortement attirées par un carcinome du sein.

On doit donc trouver la voie juste pour traiter un ulcère ou une inflammation de façon interne, ou pour cerner, pour assiéger un mal de l'extérieur. Les tumeurs, il faut les assiéger de l'extérieur. C'est ainsi qu'il faut étudier les choses dans l'organisme, et elles doivent concorder parfaitement. Il faut naturellement connaître pour cela les organes supérieurs de la nature humaine. Il est impossible de parler des reins si l'on se contente de placer l'homme sur la table de dissection et de l'ouvrir après sa mort. Certes, on trouve les reins à côté du foie, mais que sait-on d'eux, sinon que tous deux se composent de cellules, présentent des structures cellulaires différentes. Mais les reins ont une relation intime avec le corps astral, et le foie avec le Moi. C'est cela qui les caractérise avant tout. Sans cette connaissance, toute tentative de définition ou d'observation est absurde.

Quand vous prenez maintenant un organe comme la rate, la physiologie et la médecine courantes ne sont pas en mesure aujourd'hui d'en dire grand-chose. Vous trouvez dans tous les manuels qu'on ne sait rien dire de la rate. Vous le constaterez partout, vérifiez-le. Il n'y a là au demeurant rien d'étonnant. Et voyez-vous, le génie de la langue est en fait plus sage que la science en ce domaine. En ce cas – dans d'autres cas, c'est le génie de la langue allemande qui se révèle porteur d'une sagesse extraordinaire – c'est le génie de la langue anglaise qui désigne la rate par le terme de « spleen ». Et c'est une désignation extraordinairement pertinente, car la rate est liée à toutes les activités de l'être humain qui dépassent le Moi, qui concernent déjà le soi spirituel, et la rate est précisément l'organe du soi spirituel. Nous pénétrons avec elle dans le domaine de l'esprit. Mais il faut le supporter. La plupart des hommes ne peuvent pas supporter ce qui est véritablement spirituel, et de ce fait, ils ne sont pas stimulés par l'activité de la rate pour s'activer dans le domaine de l'esprit, dans la sphère spirituelle, mais ils

deviennent « spleeniques ». Ils sont tirés vers le bas. Le « spleen » n'est rien d'autre qu'un esprit qui, au lieu d'aller dans la tête, reste pris dans les viscères. « Spleen » est donc une excellente dénomination qui indique précisément la réalité spirituelle correspondant à la rate sur le plan organique.

C'est pourquoi la rate a une action équilibrante, comme cela est exposé dans la brochure élaborée par Madame le Docteur Kolisko, de notre Institut physiologique de Stuttgart ^[5] l'activité de la rate y est présentée liée à la formation des plaquettes et à toute l'activité de digestion. C'est la première fois qu'est entreprise une véritable présentation systématique scientifique de l'activité de la rate. Si un tel travail était réalisé dans un autre institut de recherche, on le considérerait rapidement comme un événement qui fait date. Mais il se trouve que quand quelque chose prend naissance dans nos cercles, au sein de notre Société, cela ne pénètre pas dans le monde. On n'en parle pas. Ce n'est pas pour une simple question de gloire qu'il serait nécessaire d'en parler, mais parce que ces recherches pourraient avoir une influence bénéfique sur toute notre époque. Mais les causes initiales de ce silence se trouvent déjà dans notre Société anthroposophique : je voudrais compter le nombre de nos membres qui ont eu l'occasion d'apprécier réellement toute l'importance de cette chose. Il n'est alors guère étonnant que, si la Société anthroposophique ne se soucie pas de ce qui se passe chez nous, cela n'agisse pas à l'extérieur. En fait, dans notre travail, nous sommes non seulement exclus de la scène publique, mais, pour les choses les plus importantes, nous sommes aussi exclus de l'intérêt que devrait nous porter la Société anthroposophique ! Mais c'est une chose pour laquelle je ne veux faire, aujourd'hui du moins, qu'une parenthèse. Ce qui est important, c'est que nous ne puissions véritablement comprendre l'organisme humain qu'en comprenant sa structure supérieure.

Vous voyez avec quelle finesse ces choses doivent s'accorder. Au moindre dysfonctionnement de l'organisme astral, un trouble se manifeste dans l'organisme, car les reins cessent immédiatement de travailler correctement et toutes les conséquences de ce trouble se font alors sentir.

Mais ce n'est pas toujours ainsi pour l'homme ! Cela change d'époque en époque. L'homme est une organisation extrêmement fine ; mais elle est sujette à fluctuations. Si nous faisons un retour en arrière de quelques siècles – au regard de l'évolution globale, quelques siècles ne représentent que peu de choses – nous arrivons au moment où a commencé l'époque proprement dite du développement de l'âme de conscience. Nous arrivons vers les 15^e, 14^e, 13^e siècles de l'ère chrétienne. Il en a vraiment été ainsi que, précisément dans le monde civilisé et si grotesque que cela puisse paraître aux gens aujourd'hui, presque pendant toute la période allant du 9^e au 14^e siècle, l'activité rénale était la plus importante ; depuis, c'est l'activité hépatique qui est devenue prépondérante pour la totalité de la nature humaine.

Je voudrais dire : l'anatomie et la physiologie de l'être humain se modifient au

cours des siècles, des millénaires, et l'on ne peut étudier l'histoire sans se pencher sur la structure fine de l'être humain, ni savoir que des métamorphoses des phénomènes extérieurs de civilisation, comme celle que l'on constate dans le passage du Moyen Âge à l'époque moderne, sont également liées à une métamorphose de toute l'organisation humaine.

Il faut revenir à ce genre de considérations sinon nous aurons d'un côté la science, qui, ne manipulant finalement que le scalpel et la sonde, devient de plus en plus irréligieuse et antireligieuse, et de l'autre la vie religieuse, qui n'a plus rien à dire sur le monde, mais ne s'adresse plus qu'aux instincts égoïstes de l'homme concernant la vie après la mort. Ces deux domaines se côtoient sans communiquer. Notre religiosité actuelle a totalement oublié que Dieu a créé le monde. Elle parle encore du divin, mais elle a oublié que Dieu a créé le monde et que l'on peut trouver dans les choses du monde les traces de la création divine. Il ne faut pas seulement parler de métamorphoses nébuleuses et abstraites de la civilisation à travers l'histoire, mais on doit savoir comment, à travers la fine organisation humaine, à travers ce réglage de l'horlogerie infiniment subtile de l'organisme humain, les forces créatrices divines transforment l'être humain ; comment, en tirant d'abord un peu plus fort la corde de l'activité rénale, si je puis dire, puis en la relâchant, puis en tirant la corde de l'activité hépatique, elles créent à chaque fois une civilisation musicale différente.

C'est seulement si nous ne nous limitons pas à voir un Dieu séparé, mais si nous suivons ce Dieu jusque dans ses activités particulières, que nous répondrons à un besoin de l'humanité future ; sinon elle finira par ne plus cultiver qu'un savoir abstrait et parviendra à la science purement matérialiste. C'est uniquement si nous pouvons pénétrer jusque dans les détails concrets des actions de la substance dans l'œuvre créatrice divine que nous pourrions pénétrer la religion de science et ramener la science à la religion.

Et voyez-vous, au tournant des 12^e, 13^e, 14^e siècles est apparue en Europe une conception que j'ai déjà décrite sous ses aspects les plus divers, et qui se reflète dans la légende du Graal, dans la légende de Perceval, dans tout ce qu'ont écrit des poètes comme Wolfram von Eschenbach, Hartmann von der Aue, Gottfried de Strasbourg etc. Dans leur œuvre surgissent certains motifs. Dans l'épopée de Perceval, dans l'épopée authentique de Perceval un motif particulier apparaît : on veut soudainement montrer comment l'homme doit se développer jusqu'au stade qu'on appelait alors « saelde ». « Saelde », c'est l'impression d'un certain sentiment de bonheur intérieur, apparenté à ce que nous appelons béatitude, mais non identique ; « saelde » c'est un état d'immersion dans un certain sentiment de bonheur intérieur. Ce concept surgit et domine toute la civilisation des 13^e et 14^e siècles. Tous les thèmes poétiques, tous ceux de la littérature en prose également, mais particulièrement celui de Perceval, sont pénétrés de ce sentiment, tout y conduit. On aspire à cet état de « saelde », à ce sentiment de bonheur intérieur, mais qui ne doit pas être irréligieux, qui ne doit pas être une impression de bien-être intérieur corporel, mais le sentiment d'être traversé en son âme par des forces

créatrices divines.

Pourquoi ces motifs apparaissent-ils ? Ils apparaissent à la suite du passage de l'activité rénale à l'activité hépatique. Vous pouvez comprendre cela si vous vous penchez sur la physiologie. Les anciens physiologistes étaient – sous un certain rapport, naturellement – de meilleurs physiologistes que les physiologistes matérialistes actuels. Ils étaient en effet les auteurs de l'Ancien Testament, où l'on disait par exemple, quand on avait fait de mauvais rêves – j'ai déjà attiré votre attention là-dessus – : « Le Seigneur m'a puni cette nuit par mes reins. » Cette connaissance de certains rapports entre une activité rénale anormale et les mauvais rêves se maintint, et aux 8^e, 9^e, 10^e siècles on était encore profondément imprégné de cette certitude : l'activité rénale rend lourd. L'activité rénale était peu à peu devenue quelque chose de lourd pour les hommes.

Naturellement, on ne parlait à l'extérieur que de quelque chose que l'on trouvait lourd. On n'arrivait pas bien à sortir de soi. On collait à ce qui était terrestre. Et là on ressentait du côté physique cette omniprésence de bile, mais qui était associée à un état d'illumination bienheureuse totale, une libération, une libération intérieure, un sentiment intérieur de bonheur divin, une aspiration à échapper au caractère renfermé du rein. Le rein développe aussi une activité de pensée ; les reins développent l'activité de pensée étriquée en l'homme par le biais du système ganglionnaire, ce qui est lié par induction au système de la moelle épinière et au système cérébral ; il développe en effet ce penser qui a joué un grand rôle, précisément au Moyen Âge. On le nommait à l'époque l'état de fol, la sottise. Ce chemin de la simplicité d'esprit à l'illumination, saelde, devint le thème de l'histoire de Perceval. Perceval va de la simplicité d'esprit à la connaissance bienheureuse.

Il ne faut pas considérer cela seulement de façon abstraite, mais avec son sentiment et sa sensibilité. Au début, Perceval est tel qu'il émerge de sa culture alourdie. On ne parvient pas vraiment à le faire bouger. Ce n'est que plus tard que vient le saelde, l'état de béatitude en lui, après qu'il ait traversé le doute. Le doute est en lui, le fait d'être ébranlé de part en part par le système du cœur et des poumons. Après l'avoir traversé, il trouve l'entrée dans l'état de saelde, de béatitude.

Et il est ainsi possible de suivre jusque dans les différentes parties de l'organisme humain les ambiances qui se succèdent dans la grande histoire universelle. On peut dire : ceux qui donnent le ton, ceux qui ont donné forme à ce motif de Perceval, étaient les pionniers, les précurseurs de cette nouvelle organisation humaine qui est passée de l'ancienne activité rénale à la nouvelle activité hépatique.

Il ne faut pas faire fi de ces choses-là. Il ne faut pas dire : ce sont des choses inférieures, qui appartiennent au monde des sens. Dieu n'a pas eu de mépris pour créer la matière inférieure, il l'a au contraire créée. La connaissance se doit de suivre jusque dans les derniers prolongements du monde matériel l'activité

créatrice divine, de ne pas se limiter à faire œuvre d'historien distingué qui décrirait Perceval en disant : quand on étudie Perceval, on ne doit pas se préoccuper en même temps de quelque chose d'aussi vulgaire que l'activité physiologique de l'être humain.

Le monde est un, et, pour comprendre les grandes correspondances historiques, on doit pouvoir véritablement éclairer en même temps les correspondances particulières à l'échelle humaine. Des époques plus anciennes, même au Moyen Âge, avaient encore des notions de tout cela. Vous pouvez les retrouver dans des récits tels que *Le pauvre Henri*, où nous voyons encore se produire des guérisons morales etc.

Ces choses devaient vous rappeler aujourd'hui que toute la connaissance humaine est une grande unité, que ce qu'il faut saisir avec les idées religieuses suprêmes peut descendre de ce que les hommes considèrent souvent comme un domaine inférieur, au point de ne pas vouloir le regarder. L'erreur est due à la forme qu'a prise la science actuelle, science qui ne sait pas que l'on doit suivre la trace de l'esprit jusque dans les ramifications de la matière les plus extérieures ; ce n'est qu'ensuite qu'on apprend peu à peu à comprendre le monde, ensuite seulement qu'on apprend à se hisser à une conception du monde réellement religieuse ; alors qu'elle n'est généralement qu'une conception égoïste, qui spéculer sur les motivations égoïstes de l'être humain, sans pouvoir s'élever au stade de la connaissance véritable. Nous nous dirigeons ainsi vers une décadence de la civilisation, et non vers son essor.

L'essor de la civilisation est lié au fait que les gens reçoivent en eux la lumière et observent le monde dans la lumière et non dans l'obscurité. La physiologie et l'anatomie actuelles, qui étendent l'homme sur la table de dissection, qui ne tiennent compte que des symptômes de maladie encore observables par une science matérialiste, ne parviennent pas à comprendre véritablement l'homme.

On peut dire : les aliments sont ingérés, tués, vivifiés, astralisés, transformés dans le Moi, c'est alors seulement qu'on comprend la ptyaline, la pepsine dans la nourriture reçue et tuée. Les aliments, conduits dans la lymphe, vers le cœur, enflammés par le cœur, irradiés par les reins, astralisés, reçus par la fonction hépatique, sont introduits dans le Moi. Alors le tout peut être pris par l'activité de la rate qui fait de l'homme, en certains cas, un être enthousiaste, un être qui reçoit de la force du monde spirituel ou bien, en d'autres cas, un être mélancolique, qui baisse la tête, qui n'a envie que d'être assis sur une chaise, qui préférerait ne pas se laisser pénétrer par l'esprit, ne pas penser. De tels hommes sont nombreux aujourd'hui. Ils sont désespérants, assis sur leurs chaises comme une masse pesante sans tête. L'activité de la rate qui pourrait être quelque chose d'élevé en l'homme, exerce sur eux une action oppressante. À la place de l'enthousiasme, ils éprouvent de la mélancolie, un spleen qui se manifeste aujourd'hui sous les formes les plus diverses.

On a besoin aujourd'hui d'un tel travail, qui puisse transformer la plus grande

quantité possible de spleen en enthousiasme, en feu, pour que la civilisation ne soit pas une civilisation d'hommes endormis, mais d'hommes éveillés. C'est en réalité ce qui doit provenir de l'anthroposophie ; être éveillé, avoir de l'enthousiasme, transposer la connaissance en une activité réelle, en actes, de telle sorte que l'homme non seulement connaisse, mais devienne quelqu'un par l'anthroposophie. C'est alors seulement que le but de l'anthroposophie peut réellement être atteint. On devient somnolent par l'anthroposophie en accordant beaucoup trop d'attention à la qualité physique de la rate, en ne faisant pas fructifier ses hautes qualités spirituelles. Voilà qui met le doigt sur quelque chose dont a grand besoin l'humanité actuelle. Elle a besoin de feu, d'enthousiasme, de pouvoir s'enthousiasmer pour quelque chose. Tant que nous n'en sommes pas capables, nous pensons trop à nous-mêmes et cela veut dire que nous accordons une importance trop grande à ce qui est sécrété en nous : acide urique, urée, substances destinées en réalité non pas à circuler en cercle – cellule, albumine –, mais à passer dans cette albumine fluctuante qu'en principe nous sommes totalement.

Nous sommes au fond une grande cellule en mouvement soutenu, car nous avons en nous le carbone, nous recevons l'oxygène quand les aliments sont éthérisés, nous recevons l'azote quand les aliments sont irradiés par l'activité rénale, nous recevons l'hydrogène quand la fonction hépatique entre en jeu, liée à l'activité des sens, nous recevons ainsi le soufre, soit celui qui ne convient pas, mais qui remplit la plupart des discours actuels, soit le soufre qui convient. Nous recevons ce qui nous est nécessaire pour être des créatures vivantes, faites d'albumine, de carbone, d'oxygène, d'azote, de soufre aussi, mais, comme je l'ai dit, ce doit être du soufre convenable. Aujourd'hui, c'est l'autre soufre qui surabonde, celui dont parlaient les étudiants de ce professeur de philosophie de Würzburg : il était devenu si ennuyeux qu'il ne lui restait plus que deux étudiants. Il ne pouvait faire sa conférence que pour trois, et il était le troisième. Finalement, il n'y eut plus personne, et il a trouvé écrit sur sa porte : « boîte à soufre ». Ce n'est pas de ce soufre-là dont je veux parler, qui est trop répandu aujourd'hui. Ce que l'homme doit devenir, c'est un être traversé de part en part de vie, d'âme et d'esprit. Et cela, on peut fort bien le devenir si l'on observe la substance jusque dans ses ramifications extrêmes. C'est alors que nous aurons une physiologie, qui permette réellement d'approcher la nature humaine de façon thérapeutique.



TROISIÈME CONFÉRENCE

Dornach, 23 octobre 1922

Correspondances spirituelles dans la structure de l'organisme humain

Vous aurez remarqué que, généralement, dans mes exposés, je n'utilise pas volontiers l'expression : « nous vivons dans une époque de transition ». Toute époque est en effet une époque de transition, un passage d'un stade antérieur à un stade ultérieur, et la véritable question qui se pose c'est : dans quelle mesure une époque quelconque est-elle une époque de transition et qu'est-ce qui transite, en fait ?

Or notre époque, pour celui qui peut observer le monde spirituel, est effectivement le théâtre d'un passage très important, qui a toujours été évoqué par la sagesse antique. Aux époques où l'on parlait encore d'un monde spirituel, même si ce n'était plus qu'à partir d'anciennes connaissances qui avaient la nature du rêve, il a toujours été annoncé que l'âge dit des ténèbres parviendrait à son terme et qu'un âge lumineux commencerait. Si l'on examine les paroles des anciens sages et qu'on les prend au sérieux, on découvre qu'ils ont situé cet événement au passage du 19^e au 20^e siècle, où nous nous trouvons précisément. Mais nous n'avons pas à nous engager par l'anthroposophie dans un renouvellement de l'ancienne sagesse de rêve. J'ai souvent dit qu'il n'était pas du tout question de cela, mais qu'avec l'anthroposophie, il s'agit des connaissances auxquelles on peut accéder actuellement par la recherche spirituelle. L'anthroposophie ne veut donc pas la remise à jour d'une sagesse antique quelconque, mais une connaissance actuelle. Toutefois, en ce qui concerne ce passage de l'âge des ténèbres à l'âge de lumière, la connaissance actuelle ne peut que rejoindre le message de l'ancienne sagesse.

Certes, on ne peut guère dire, surtout si l'on regarde les événements actuels d'un point de vue extérieur, que l'humanité européenne civilisée, dont nous sommes, évolue du pire vers le meilleur : il n'en reste pas moins vrai que ce que l'ancienne sagesse a voulu signifier par l'entrée dans l'âge de lumière est une réalité que nous devons prendre en compte aujourd'hui. Il nous faut seulement comprendre les choses de façon juste. Je voudrais d'abord expliquer à l'aide d'un

exemple la différence entre un âge dit en ce sens « de lumière » et un âge « de ténèbres ».

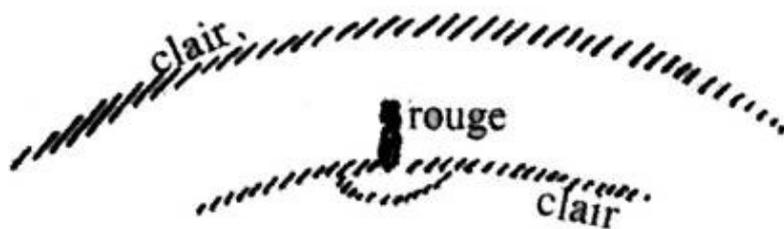
Les hommes qui ont parlé autrefois, au cours du cinquième millénaire avant notre ère, d'un âge des ténèbres et d'un âge de lumière ont considéré que cet âge des ténèbres faisait suite à un âge de lumière antérieur et ont affirmé qu'après un certain temps cet âge des ténèbres sera suivi d'un nouvel âge de lumière. Nous apprendrons donc beaucoup de choses si nous jetons un regard en arrière pour savoir en quoi, dans les affaires humaines essentielles, l'âge de lumière qui avait régné vers le 7^e ou 8^e millénaire avant Jésus-Christ se distingue de l'âge des ténèbres ultérieur que nous devons maintenant quitter.

Comme je vous l'ai dit, je voudrais expliquer cela à l'aide d'un exemple, l'exemple de la pratique thérapeutique. Cet exemple est tout à fait significatif pour notre propos, car on peut y voir beaucoup de choses. Dans cet âge ancien de lumière, dans cette ère de clarté, on ne guérissait pas en examinant le corps physique humain. On n'y pensait même pas. Pendant cet ancien âge de lumière, on n'a pas parlé de maladie au sens où on l'entend encore aujourd'hui et qui disparaîtra à l'avenir. En ces anciens temps, il arrivait naturellement que les organes d'un être humain présentent des défaillances de tel ou tel type, qu'une personne souffre de troubles de telle ou telle nature, mais on n'a pas alors parlé de maladie, on a dit en ce cas : il y a une mort et c'est elle qui s'empare de l'être humain. Et là où nous disons aujourd'hui : « cet homme est malade », on voyait à l'époque une sorte de combat entre la vie et la mort. En ces temps anciens, on ne parlait donc pas de maladie et de santé, mais on disait d'un homme qualifié aujourd'hui de malade : la mort livre un combat en lui. Et le rétablissement de la santé était considéré comme un combat, une expulsion de la mort. On parlait donc de vie et de mort, et la maladie n'était qu'un visage particulier de la mort, elle était une petite mort, pourrais-je dire ; la vie, c'était la santé.

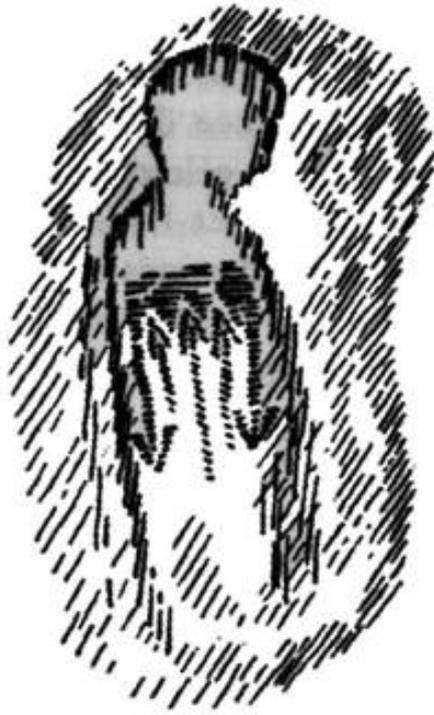
Pourquoi parlait-on ainsi ? On parlait ainsi parce qu'on soignait à cette époque entièrement à partir du corps éthérique de l'être humain. On ne se souciait pas à l'époque du corps physique, mais on soignait uniquement à partir du corps éthérique de l'être humain.

Comment pratiquait-on ? Eh bien ! supposons qu'une personne de cette époque ait été atteinte de ce que nous appelons aujourd'hui une pneumonie. La maladie qu'engendrait alors une inflammation pulmonaire était d'un type quelque peu différent, mais on peut toutefois parler de pneumonie. On se disait : cette personne est devenue trop dépendante de la contrée de la Terre où elle vit. C'était une époque où l'émigration, le changement de lieu de résidence était plus rare qu'aujourd'hui. En général, la majorité des hommes restaient toute leur vie au même endroit. On disait toutefois dans un tel cas : cette personne est devenue trop dépendante de l'endroit de la Terre où elle est née. On savait, en ces temps-là, très précisément que l'homme avait déjà une existence avant sa venue sur terre, et qu'il déterminait lui-même, au cours de l'existence pré-terrestre, par une prévision, par

son destin, le lieu de la Terre où il vivrait. On se disait donc : si une personne souffre de pneumonie, d'inflammation pulmonaire avant sa quarantième année ou plus tôt encore, elle n'a pas choisi correctement son lieu terrestre. Elle n'est pas bien adaptée au lieu de son séjour terrestre. Bref, on faisait découler la maladie du rapport entre l'organisation humaine et le lieu de la Terre où l'on se trouvait.



Si je voulais dessiner cela (voir dessin), nous aurions le schéma suivant : on se représentait la Terre comme cela et on disait : si la personne vit là, elle est trop dépendante de ce coin de terre et il faut la soigner en la libérant intérieurement de cette dépendance extérieure. On peut le faire en la mettant en relation avec le cosmos environnant, avec le ciel extérieur. On disait : le ciel était la patrie de l'être humain avant qu'il vienne sur la Terre. Il n'est pas bien adapté à la Terre. On doit le soigner en le mettant dans une relation juste avec le cosmos. On le faisait en disant : on doit alléger cet homme, parce qu'il subit trop fortement les influences terrestres, la pesanteur et tout ce qui lui est associé ; il faut introduire, en lui les forces supraterrrestres. Or des forces supraterrrestres agissent dans telles ou telles fleurs. On faisait alors subir à ces dernières une préparation destinée à en extraire le suc en sachant que cette plante fleurit à une certaine saison – qu'elle fleurit sous l'influence du cosmos à cette saison-là. On étudiait ensuite l'influence exercée par cette saison sur l'être humain. C'est à cette fin que dans les temps anciens, on cherchait à établir les formes de dépendance de l'être humain envers des phénomènes célestes par le moyen d'une sorte d'horoscope. Et l'on donnait ensuite à l'homme des remèdes destinés à provoquer une vibration globale du corps éthérique. On se disait : si cela est l'homme (voir dessin, rouge), son corps éthérique est là (clair) ; il souffre de pneumonie parce que son corps éthérique est trop attiré par la Terre dans la région du poumon (bleu) et parce que les forces terrestres ont une trop grande influence sur lui. Il faut lui apporter des suc extraits de fleurs qui agiront en lui en dominant ces forces (jaune). On lui apportait donc des forces qui le mettaient en relation avec le cosmos. On essayait ainsi de faire entrer tout le corps éthérique en des vibrations correctes pour compenser les vibrations incorrectes. On se demandait donc toujours : que doit-on faire avec le corps éthérique ?



clair	//////
rouge	
jaune	\\\\\\\\
bleu	=====

Pourquoi pouvait-on procéder de cette manière ? Parce qu'on avait une représentation claire du corps éthérique humain. Dans ces temps anciens, on ne voyait pas seulement le corps physique humain, mais on le voyait briller, on voyait le corps éthérique. L'homme était un être de lumière, et de même qu'aujourd'hui on peut juger d'après le teint pâle d'une personne qu'elle est malade, on déterminait l'état de santé d'un être humain d'après le corps éthérique et la manière dont il se colorait : par exemple en rouge, en bleu ou en vert. Sur quoi fondait-on donc la connaissance de l'être humain à cette époque ? Sur la lumière, sur ce qui en l'homme était lumière. Il faut prendre cela à la lettre : c'était l'âge de lumière, l'âge où l'on voyait réellement la lumière qui vivait dans l'homme.

Si vous observez l'homme sous le rapport de la santé et de la maladie d'un point de vue actuel, vous trouverez qu'il faut dire également aujourd'hui : la lumière a une influence extrêmement forte sur la santé humaine. L'homme doit chercher à recevoir les justes quantités de lumière dans son organisme. Nous savons bien que les enfants en bas âge qui souffrent d'un manque de lumière sont atteints de rachitisme ou d'autres maladies qui sont en rapport avec le manque de lumière ; elles ont naturellement aussi d'autres causes, car une maladie n'a jamais une cause unique, mais celles du type rachitique sont fortement liées au manque de lumière. On peut constater à quel point les enfants qui habitent en ville, dans des appartements peu lumineux, sont sujets au rachitisme tandis que pour des enfants qui peuvent être suffisamment exposés à la lumière, le risque est, en moyenne naturellement, bien moindre. Aujourd'hui nous pouvons donc dire que l'homme prend de la lumière en lui.

Mais la lumière que l'homme reçoit en lui aujourd'hui, si je peux m'exprimer ainsi, c'est de la lumière minérale. L'homme reçoit par réflexion la lumière

envoyée sur la Terre, sur les minéraux, ou bien directement la lumière du Soleil. C'est de la lumière minérale. La lumière qui tombe sur les prairies, sur l'arbre, nous est présentée de façon minérale. C'est de la lumière morte que nous absorbons aujourd'hui par notre peau, par tout notre être. Dans cet ancien âge de lumière qui a précédé l'âge des ténèbres, les hommes étaient conscients que cette lumière morte n'était rien pour eux.

L'historien d'aujourd'hui, même celui qui est spécialisé dans l'histoire des civilisations, ignore ce genre de choses. La lumière que nous apprécions tant aujourd'hui, n'était pas pour ces hommes des temps anciens si estimable que cela. Ils faisaient à peu près la même différence entre la lumière qu'ils prisait et celle que nous apprécions aujourd'hui qu'entre l'assiette posée sur la table et la tarte qui est dedans ou une quelconque autre chose qui se mange. Nous mangeons la tarte ; nous apprécions naturellement l'assiette, mais nous ne la mangeons pas, elle est secondaire. De même, pour les anciens, il y avait accessoirement, auprès de la lumière qu'ils appréciaient, la lumière que nous préférons aujourd'hui. La lumière qu'ils appréciaient venait du règne végétal. Nous ne la prenons plus du tout aujourd'hui comme elle a été reçue dans les temps anciens lumineux. Aujourd'hui, nous nous réjouissons quand nous pouvons aller au Soleil. L'homme des temps anciens se réjouissait de marcher dans une prairie, de traverser une forêt, parce qu'il inspirait par sa peau la lumière que la forêt avait déjà aspirée, qui était vivifiée dans la forêt et la prairie. Et l'autre lumière, la lumière morte, n'était qu'un ingrédient. Pour nous, l'ingrédient est devenu la chose principale.

L'homme antique vivait dans la lumière que lui donnaient les fleurs, les arbres de la forêt. Pour lui, c'était une source de lumière qui l'inondait intérieurement de vie, une lumière intérieurement vivante, pas une lumière morte. Notre joie abstraite devant la forêt, devant les fleurs, nos comportements somme toute fort petit-bourgeois, béotiens au regard d'une dimension cosmique, ne peuvent absolument pas nous donner une idée des expériences d'autrefois. Notre sentiment de la beauté, si intense soit-il, demeure petit-bourgeois en comparaison de la jubilation intérieure de l'âme qu'éprouvaient les hommes d'autrefois en voyant la forêt, la prairie et plus généralement tout ce qui vivait à l'extérieur. L'homme d'autrefois se sentait lié à ses arbres, à la plante qui lui était plus spécialement destinée. Il éprouvait des sentiments très vifs de sympathie ou d'antipathie pour telle ou telle plante. Nous traversons par exemple des prairies comme, en automne, celles qui entourent le Goetheanum. Nous émettons le jugement béotien que le colchique est beau. Quand l'homme d'autrefois passait à côté de ces plantes-là, il devenait triste, sa peau se desséchait même un peu. Il ressentait même une perte de tonus dans ses cheveux. Tandis que lorsqu'il passait près des plantes rouges comme notre coquelicot, ses cheveux devenaient duveteux, doux. Il ressentait donc pleinement la lumière du monde des plantes. C'était l'âge de lumière, qui déterminait toute sa vie culturelle et qui guidait aussi son pouvoir de guérison, c'est-à-dire la faculté de combattre la mort par l'observation et le traitement du corps éthérique.

Cela perdura longtemps. Nous voyons encore, quand, par exemple, nous jetons un regard sur l'ancienne médecine grecque, sur Hippocrate, qu'on y parle des humeurs de l'être humain, de la bile noire et de la bile claire, du sang et du mucus. Ces termes évoquent des souvenirs de l'ancien âge de lumière. Le mucus était au fond le représentant du corps éthérique, le sang celui des vibrations que le corps astral provoque dans le corps éthérique etc. Ces manières de voir avaient encore cours et ce n'est guère qu'à l'époque de Galien, au moment où la nouvelle culture de l'humanité se mit à prendre en compte le monde physique pur, que la conception de l'être humain, dans la mesure où elle devait être la base des processus de guérison, prit aussi un caractère physique. Le regard se tourna vers le corps physique humain.

Mais c'est au grand tournant du 15^e siècle, dans la première moitié du 15^e siècle, que l'on cessa vraiment de connaître l'existence du corps éthérique humain, de savoir comment il se manifestait dans les tempéraments, que l'on commença à ne plus regarder que le corps physique de l'être humain. La médecine physique ancienne était encore un peu différente de ce qu'elle devint plus tard, aux 18^e et 19^e siècles. Elle avait encore des traditions, du moins en ce qui concernait la guérison d'autrefois par l'intermédiaire du corps éthérique, et on a en fait l'impression, en face de cette ancienne médecine européenne, qu'on y avait gardé des préceptes antiques, simplement transposés dans le domaine physique. On voyait l'organisme physique humain comme étant constamment sous l'influence de l'organisme éthérique. Ce n'est qu'à l'époque moderne, celle de Copernic, de Galilée que l'on regarda progressivement le corps physique humain à l'exclusion du reste et que l'on perdit le savoir très précis des époques antérieures. On pense aujourd'hui que si l'homme mange telle ou telle substance trouvée dans la nature, elle reste la même dans l'organisme humain. Ce n'est pas vrai. Seuls les sels restent approximativement les mêmes, mais tout ce qui provient du règne animal et végétal – je l'ai dit hier – devient quelque chose de tout autre dans l'organisme humain.

L'organisme humain le transforme totalement. On savait que la structure interne de l'organisme physique humain « n'est pas de ce monde » et l'on savait que le fait de tomber malade n'est au fond rien d'autre qu'une continuation des phénomènes entraînés par l'acte humain de manger. Et il y eut effectivement une époque où, sous l'influence particulière des médecins arabes, on considérait toute digestion comme un processus pathologique partiel, où l'on avait ce point de vue qui n'est absolument pas faux : quand l'homme a mangé, il a pris en lui quelque chose d'étranger et il est en réalité malade. Il doit d'abord, par son organisme interne, par le fonctionnement de ses organes internes, surmonter la maladie. Si bien que l'on oscille en permanence entre « être légèrement malade », « surmonter un peu la maladie », « guérir un peu ». On se rend malade en mangeant et on guérit en digérant. Pendant toute une époque ce fut effectivement une conception qui avait – si je puis m'exprimer ainsi – quelque chose de très sain, car il n'y a pas en fait de frontière entre ce que l'on appelle aujourd'hui

manger sainement et manger à en tomber malade. Pensez seulement avec quelle facilité on peut nuire à soi-même en mangeant. Ce que l'on peut encore surmonter normalement passe très rapidement du côté où l'on ne peut plus le surmonter. Alors, on est malade, justement. Mais on ne peut vraiment pas tracer une limite véritable.

Il en va de même pour les contusions : on ne peut pas tracer de frontière nette entre ce qui se rétablit de façon tout à fait naturelle et la part prise par un processus de guérison qu'il a fallu stimuler. On considérait donc autrefois, à juste titre, le fait d'avoir une maladie interne comme un prolongement de l'acte de manger, que l'on n'aurait pas accompli de façon tout à fait juste.

C'est également une très bonne coutume d'ajouter du sel, du poivre ou du paprika à un mets quelconque qu'on ne supporte pas. On apprête ainsi des mets que l'on ne tolérerait pas sinon. Là non plus, il n'y a pas de limite marquant le seuil où le poivre ou autres deviennent des médicaments nécessaires à une personne ; il n'y a pas de limite entre le fait d'ajouter, pour digérer correctement, du poivre ou du paprika ou, lorsque c'est plus gênant encore, une substance du règne minéral. Il y a peu de différence entre un condiment et un médicament : les deux domaines se recoupent ; il n'y a pas de véritable frontière.

Ce que l'on savait très exactement c'est que, lorsque l'être humain absorbe une substance quelconque du monde extérieur, cette dernière porte préjudice à son organisme intérieur et qu'il doit absolument la dominer. Que j'enfonce un clou rouillé dans mon organisme obligeant celui-ci à l'expulser par suppuration, ou que j'apporte à mon estomac une substance qui ne doit pas rester telle quelle, obligeant mon organisme à déclencher tous les processus d'assimilation nécessaires, il n'y a là qu'une différence de degré. Mais on savait que l'organisme humain n'est pas de cette Terre, qu'il ne peut s'y maintenir que s'il est continuellement stimulé pour dominer les forces de cette Terre. En effet, nous ne mangeons pas pour recevoir tel ou tel aliment en nous, mais pour développer intérieurement les forces qui dominent cet aliment. Nous mangeons pour opposer de la résistance aux forces de cette Terre et nous vivons sur cette Terre du fait que nous opposons cette résistance.

Mais cela est tombé peu à peu dans l'oubli. On se mit à envisager tout cela de façon matérialiste et on est réduit à essayer telle ou telle substance de telle ou telle plante dans l'espoir d'apporter une aide. Oui, voyez-vous, c'est ce que l'on a pensé autrefois et ce qu'il nous faut penser à nouveau à l'âge des ténèbres. Oui, tout est devenu sombre. On a regardé autrefois dans le clair corps éthérique ; on le considérait comme l'être humain véritable. À présent, on ne voit plus rien de sa lumière. On perçoit seulement les endroits où se trouvent des substances et on s'en tient à la lumière morte. Or cette lumière morte n'a tout d'abord produit pour l'homme que des concepts abstraits, que l'intellectualisme. Aujourd'hui, cependant, nous nous dirigeons vers la nécessité de retrouver la connaissance de la lumière de façon nouvelle. Autrefois, l'homme avait ce savoir intérieur : je

possède un corps éthérique lumineux. Maintenant, nous devons de plus en plus affiner notre faculté de connaître, la faculté de connaître l'éthérique dans le monde extérieur, notamment dans le monde des plantes.

Goethe a fait les premiers pas sur ce chemin dans sa théorie de la métamorphose. Il a saisi le tout de façon encore intellectuelle, abstraite, en concepts. Il faut que ces concepts se transforment de plus en plus en images. Il nous faut bien savoir que nous devons parvenir à observer le monde des plantes en images lumineuses. Alors que l'être humain a brillé durant l'ancien âge de lumière, à l'avenir c'est la nature qui nous entoure, dans la mesure où elle est représentée par le monde végétal, qui doit briller dans les imaginations les plus variées des formes végétales. Alors nous retrouverons les médicaments dans les plantes, précisément par l'éclat des formes végétales. Cette nécessité s'impose à nous. Tandis que les hommes de l'antique âge de lumière ont regardé une lumière intérieure, il incombe à l'homme d'aujourd'hui de contempler le monde extérieur et d'y voir une lumière, la lumière dans le monde extérieur.

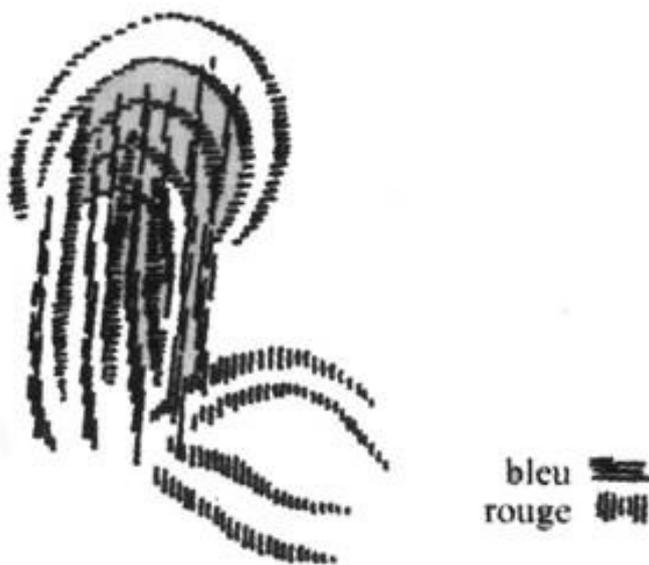
Et cette lumière peut être intensifiée si l'on approfondit sans cesse la science de l'esprit. Vous pouvez dire : « Science de l'esprit, anthroposophie, je n'y lis rien d'autre que des concepts et quand je lis la *Science de l'occulte*, je n'y trouve que des concepts ; je n'ai pas là une vue réelle. » Si, mes chers amis ! Cette *Science de l'occulte* a un double but : d'abord, que l'on découvre ce qu'elle contient ; mais ce n'est pas tout. Si vous avez lu ma *Science de l'occulte* comme un livre quelconque, vous ne connaîtrez que l'allumette. Mais si vous voulez du feu, vous n'avez pas le droit de dire que cette allumette, ce n'est pas du feu ! C'est un non-sens de dire que quelqu'un me donne du feu quand il me donne une allumette, cela ne ressemble pas à du feu. Si vous dites que la *Science de l'occulte* ne ressemble pas à la clairvoyance, c'est exactement comme si vous disiez que l'allumette ne ressemble pas à du feu. Elle ne ressemblera à du feu que quand vous la frotterez. Et si cela ne marche pas la première fois, frottez une seconde fois etc.

Voilà comment il faut procéder avec la *Science de l'occulte*. Si vous l'avez lue comme un livre ordinaire, ce n'est qu'une l'allumette ; mais si vous l'avez vraiment frottée à votre être tout entier, vous remarquerez qu'elle s'enflamme. Simplement, elle n'a pas encore vraiment pris feu ! Mais elle peut prendre feu, mes chers amis ! Celui qui dit que ce que l'on veut atteindre est très lointain, ne voit que l'allumette, il ne veut pas l'enflammer. Mais vous n'aurez jamais de feu si vous vous contentez de regarder l'allumette. Il en est donc effectivement ainsi : on doit d'abord savoir ce qu'est une allumette, sinon on risque de se laisser aller à l'illusion de pouvoir faire du feu avec une épingle. Vous ne pouvez évidemment pas faire du feu avec une épingle – c'est-à-dire avec la science moderne ; vous le pouvez seulement avec une allumette, avec la véritable allumette ; avec elle on peut faire du feu !

Le genre humain est placé aujourd'hui devant cette nécessité, et c'est peut-être surtout dans le domaine des connaissances et des compétences médicales que l'on verra si ce passage de la simple observation de ce qui est sombre dans la matière –

ce que l'on se contente de faire quand on regarde la fleur comme on le fait aujourd'hui – à la contemplation imaginative que permet l'embrasement de l'allumette, pour reconnaître ensuite comment chaque chose agit sur l'homme. Quiconque réfléchit un peu devra se dire : voilà ce qui incombe à l'humanité actuelle, elle doit quitter les ténèbres pour entrer dans la lumière, elle doit apprendre à distinguer la lumière.

Je veux éclairer ces propos par un nouvel exemple. Supposons qu'un médecin d'aujourd'hui diagnostique par exemple une dilatation du cœur. Il pratique les examens d'usage et détecte cette dilatation. On ne peut pas faire grand-chose d'un tel diagnostic. On va éventuellement essayer de voir si tel ou tel remède peut aider, mais sans voir réellement de rapport. On ne voit pas de rapport parce qu'on n'a pas une vision claire et globale de la situation. Or cette vision montrerait la chose suivante. Admettez que, comme je vous l'ai souvent dit, l'homme renouvelle son organisme tous les sept ans. Mais je vous ai dit aussi comment se passe ce renouvellement. Les substances non élaborées sont sans cesse envoyées, depuis le système rénal, vers le haut, l'avant ou l'arrière.



Le modelé est réalisé à partir de la tête (voir dessin ci-dessus) des vagues de ce type (bleu) partent donc continuellement du système-tête, pour engendrer la forme. Les rayons envoyés, quatre fois plus vite ai-je dit, par le système rénal (rouge), sont interrompus et modelés par les vagues.

Prenez un organe comme le cœur (voir dessin ci-dessous). Là aussi un échange de ce type s'effectue au bout de sept, huit ans chez tout être humain. Le cœur est renouvelé, il est refait à neuf. Ce que vous constatez pour les ongles qui poussent vers l'extérieur, qui repoussent toujours quand on les coupe, se passe aussi dans l'être humain tout entier : c'est à partir du centre qu'il renouvelle sans cesse la matière. Supposez à présent que l'homme rythmique soit troublé, que les rayons émanant du système rénal aient une fréquence beaucoup trop rapide pour son

organisation, qu'il n'y ait donc pas le juste rapport de quatre à un. Ce rapport varie chez chaque être humain, chaque être humain est individualisé, comme est individualisée au demeurant toute sa construction. Supposez donc qu'il y ait là un trouble, que le rayonnement du système rénal soit trop rapide. Que va-t-il se passer ?



Le processus de renouvellement est continu. Supposons qu'avant que l'ancien cœur ne soit complètement rejeté, (voir dessin ci-dessus) le nouveau soit déjà inséré (rouge) : c'est trop vite. Si le renouvellement va trop vite, des symptômes comme la dilatation du cœur apparaissent. Devant un début de dilatation du cœur, vous pourrez montrer, avant tout autre chose, qu'il y a un trouble de l'activité rénale. Si vous prenez au sérieux précisément cette réalité du renouvellement de l'être humain en sept ou huit ans, vous verrez : si ce qui doit être renouvelé est prêt au bout de six ans, l'ancien n'est pas encore assez rejeté et l'organe se dilate ou du moins présente une tendance à la dilatation. C'est ainsi qu'on doit apprendre à regarder les choses, à les voir dans un mouvement vivant. C'est la tâche qui nous attend. Nous devons voir avant tout des phénomènes que l'on a jusqu'ici, toujours observés de façon limitée. Comment le médecin établit-il aujourd'hui son diagnostic ?

Le médecin d'aujourd'hui établit son diagnostic en dessinant de préférence les contours extérieurs du cœur, de ce qui est vraiment organe achevé. Or il ne s'agit pas tellement de regarder comment est l'organe achevé, car il est justement en perpétuelle dissolution et reconstitution. Or, dans ces gestes de disparition et de réapparition alternés, il y a un élément intérieur plus mobile, et si je le dessine, c'est au fond comme si je dessinais l'éclair : c'est en perpétuel mouvement. Si donc je veux comprendre l'être humain, je dois saisir la vie qui l'anime. Or, je ne retrouve aujourd'hui cette vie que si je comprends le monde entier et, à partir de ce dernier, l'être humain.

Voilà ce qui nous incombe : tout doit se transformer en une connaissance mobile. C'est à l'école qu'il nous faut commencer avec cette mobilité. Maintenir les enfants dans l'immobilité à l'école est une chose terrible. J'ai toujours trouvé

extrêmement pénible qu'on donne par exemple aux enfants un triangle quelconque fixe avec lequel ils devront faire toutes sortes de choses. Cette fixité ne vaut rien. On devrait au contraire leur donner un triangle qui puisse se déplacer. Le but, c'est de bien apprendre à l'enfant que tout doit être conçu dans le mouvement (voir dessin).



Il est bien sûr terriblement difficile de s'entendre sur ces choses avec ceux qui préfèrent avant tout leur tranquillité et refusent tout ce qui oblige l'homme à être actif. Il est difficile de s'entendre avec des gens qui voudraient leur paix et leur tranquillité et qui se fâchent quand les enfants bougent et se démènent ; et voici qu'il faudrait de surcroît que les outils pédagogiques soient mobiles aussi, ce serait vraiment terrible ! Mais il en est bien ainsi : nous devons nous mettre en marche vers ce qui est vivant. En résumé, nous sommes placés devant l'exigence de nous élever vers l'âge clair, lumineux. Nous devons quitter l'âge des ténèbres et entrer dans l'âge lumineux.

Et parce que les hommes ne peuvent pas – c'est-à-dire qu'ils se persuadent ne pas pouvoir – parce que les hommes ne veulent pas, parce que les hommes s'agrippent à ce qui est ancien et ne veulent pas entrer dans le nouveau, parce que ce qui est ancien n'est plus adapté, nous vivons les terribles catastrophes actuelles. Et nous en connaissons d'autres si les hommes ne consentent pas à entrer dans le nouveau.

Ce qui se présente à nous sous forme de catastrophe, c'est la réaction de l'âge des ténèbres, qui n'appartient plus au présent. Mais il est bien sûr terriblement difficile d'accéder à une compréhension de ce phénomène, parce que c'est tout au plus dans le contraste entre l'ancienne génération et la nouvelle que paraît une sorte de pressentiment de cette nouvelle ère de lumière. Les jeunes disent généralement : ah, les anciens sont des philistins. Cette appréciation a des précédents. Le grand philosophe allemand Johann Gottlieb Fichte en a déjà eu la prémonition lorsqu'il prononça la parole devenue célèbre selon laquelle on devrait souhaiter voir disparaître toutes les personnes de plus de trente ans, parce que l'on n'est convenable que jusqu'à sa trentième année [16](#). C'est une sentence fichtéenne bien connue, et comme Goethe, au moment où Fichte a lancé cette

affirmation, était considérablement plus âgé, il en fut extrêmement fâché et fustigea toute cette théorie dans la seconde partie de son *Faust* [7]. C'était en effet très irritant, pour Goethe, n'est-ce-pas. On trouve donc que la jeunesse s'accorde sur le fait que les anciens sont des philistins, mais jusqu'à présent ces choses n'ont pas encore vraiment été prises au sérieux, parce que les jeunes se cantonnent dans cette position jusqu'à un certain âge et deviennent ensuite, en règle générale, encore plus philistins que leurs aînés : ils versent allègrement à leur tour dans le béotisme. Les choses doivent être considérées intérieurement de ce côté-là aussi.

Je pense donc que c'est vraiment de cela qu'il s'agit : ou bien le spenglerisme [8], c'est-à-dire le déclin de l'Occident, ou bien l'acceptation de ce nouvel âge de lumière qui pointe pour s'opposer aux ténèbres où les hommes faisaient figure de ver de terre face au cosmos. Ce n'est pas autre chose. Mais il fallait, au cours de l'histoire, que l'homme fût un certain temps un ver de terre, pour ne pas être emporté par la lumière. Ce n'est que pendant l'âge des ténèbres qu'il put conquérir sa liberté, plus précisément à la fin de cet âge, à l'époque moderne. Il ne put acquérir la liberté que parce que la lumière ne l'importuna pas et qu'il put mener une existence de ver blanc.

Or, je vous disais que les hommes de l'ancien âge de lumière ont reçu la lumière principalement du monde végétal. Les plantes, d'une certaine manière, buvaient la lumière cosmique et l'être humain buvait à son tour dans la coupe de lumière que les plantes lui offraient.

Aujourd'hui, nous n'avons que la lumière morte. Mais c'est sur les rayons de cette lumière morte que le Christ est venu pour accomplir le Mystère du Golgotha. C'est le grand mystère cosmique de l'époque moderne. Si nous avons aujourd'hui aussi en dehors de nous la lumière morte, nous pouvons donner vie au Christ en nous. Et si nous portons le Christ de façon juste en nous, nous vivifions toute lumière sur terre autour de nous, nous introduisons de la vie dans la lumière morte, nous exerçons nous-mêmes une action vivifiante sur la lumière. Cela veut dire qu'il nous faut entrer dans la nouvelle époque de lumière avec la juste impulsion du Christ. C'est le reniement de cette impulsion christique qui empêche en somme les hommes de bien voir qu'un âge de ténèbres s'achève et qu'une ère de lumière commence.



clair // // // //
rouge // // // //
jaune // // // //

Il en est vraiment ainsi. Quand la plante sort de terre, (voir dessin), elle forme son ovaire en haut avec les forces de l'année précédente, comme je vous l'ai déjà démontré ; seuls les pétales se développent à partir de la lumière de cette année : ce qui tire la plante hors de la Terre date de l'année précédente. C'était donc une lumière conservée, que les plantes, à l'ancien âge de lumière, ont donnée aux hommes. Il nous faut justement trouver la possibilité de saisir, dans le monde, la lumière morte avec le sentiment qui naît en nous quand nous recevons la force du Christ dans la contemplation vivante du Mystère du Golgotha. Comme je l'ai montré, nous vivifions alors la lumière. Mais nous ne le pouvons que si nous cherchons à regarder toutes choses sous le jour que j'ai tenté de vous exposer dans ces conférences.



PARTIE III

CONFÉRENCE de BRANCHE

La Haye, 5 novembre 1922

L'aspect caché de l'existence humaine et l'impulsion du Christ

Il m'est toujours agréable de parler dans le cadre des branches, comme ici à La Haye, après des conférences ou des manifestations publiques, et je vais tenter ce soir d'évoquer un complément plus intime de ce que j'ai eu l'occasion de dire en public. Ce qui importe avant tout, en ce qui touche la connaissance spirituelle et l'acquisition d'un lien vivant intérieur avec le monde spirituel, est de contempler sous une lumière correcte ce que l'on nomme les parties cachées de l'existence humaine. Ces parties cachées sont ce qu'il y a de plus important pour évaluer la vie humaine dans son ensemble. La pensée extérieure matérialiste ne l'avoue pas volontiers, mais c'est pourtant le cas. Personne ne peut connaître l'existence humaine sans la capacité d'aborder ses aspects cachés.

On pourrait reprocher aux dieux, si je puis m'exprimer ainsi, d'avoir déposé en la partie cachée de la vie à l'être humain ce qui constitue sa part la plus importante et, en quelque sorte, de ne pas le lui révéler immédiatement. Mais s'il n'en était pas ainsi, l'être humain serait sans force au sens élevé. Car c'est précisément par l'effort que nous mettons à acquérir notre dignité humaine, par le travail que nous effectuons au niveau de l'âme et de l'esprit, afin de devenir, au sens propre, des êtres humains, que nous pouvons nous lier aux forces qui traversent toute notre existence. C'est justement par cela que nous acquérons des forces psychospirituelles qui traversent de part en part notre existence. [...] ¹⁹ C'est en cela que réside ce qui peut rendre fort, ce qui fortifie et imprègne l'homme en son être le plus profond.

Ainsi, pour évoquer, plus en détail en quelque sorte, le thème que j'ai abordé, je vous parlerai encore une fois, mais d'un certain point de vue, des parties cachées de l'existence humaine, celles qui sont voilées par l'inconscience du sommeil. Je vous communiquerai ensuite des éléments qui concernent des états de l'existence

restant inconscients dans la vie terrestre : les états de conscience de la vie prénatale et de la vie après la mort.

Dans la vie du sommeil, l'homme traverse d'abord l'étape du rêve – dont l'existence est des plus douteuses et la signification des plus ambiguës pour la vie humaine, pour autant qu'on l'interprète comme il se présente. Ensuite l'être humain sombre dans le sommeil inconscient qu'il ne quitte qu'à son réveil, lorsqu'il se saisit, avec son moi et son corps astral, des corps éthérique et physique pour en faire, par sa volonté, au sein de monde physique, son instrument de perception et de travail. Or, c'est ce qui se situe en deçà de la naissance et au-delà de la mort qui est voilé dans l'entité humaine qui devient inconsciente lors du sommeil. Je vais tenter de vous décrire les circonstances traversées ainsi par l'homme, comme si elles étaient conscientes. Elles ne peuvent le devenir que par la connaissance imaginative, inspirative et intuitive. Or, cela ne diffère que par les moyens de connaissance appliqués à ce que l'homme vit, quoiqu'il en soit, chaque nuit. Celui qui contemple la vie du sommeil en tant qu'initié moderne, sait de quoi il s'agit. Mais la vie du sommeil n'est pas pour autant autre pour l'initié que pour tout être humain qui la traverse inconsciemment. Il est ainsi possible à l'initié de décrire véritablement, simplement, comme s'il en faisait une expérience consciente, ce qui reste ordinairement inconscient. C'est ce que je vais faire tout d'abord.

Après le passage des rêves – comme je l'ai dit – l'homme arrive dans ce qui, pour la conscience ordinaire, est une absence de conscience. Cette absence de conscience se présente toutefois à la vue suprasensible de telle manière que l'être humain, dès son sommeil, entre dans une existence comme troublée, embrumée. S'il en prenait conscience il se sentirait comme épanché dans un monde éthérique. Il se sentirait hors de son corps, mais sans limitation, comme répandu ; il percevrait son corps comme quelque chose d'objectif, d'extérieur. Cet état, qui se présenterait si l'homme était conscient, emplirait son âme d'une certaine crainte ou angoisse : on ressent avoir perdu le support solide de son corps physique, on se sent comme au bord d'un précipice.

Pour parler d'un seuil du monde spirituel il faut que se présente d'abord ce à quoi l'homme doit se préparer : le sentiment de perdre le support qu'offre le corps physique et l'angoisse de se trouver devant l'inconnu, l'indéfini.

Comme nous l'avons déjà dit, ce sentiment d'angoisse ne se présente pas au dormeur ordinaire ; il n'est pas dans sa conscience, mais il est tout de même là. Ce qui s'exprime, lors de la conscience diurne, par des phénomènes très subtils, mais néanmoins réels, dans le corps physique en situation d'angoisse, comme par exemple une contraction des vaisseaux, est quelque chose d'objectif qui ne se présente pas s'il n'y a pas l'angoisse. Il se passe donc quelque chose d'objectif en dehors et en plus du vécu conscient de l'angoisse et de l'inquiétude. L'homme fait là l'expérience objective de l'angoisse psycho-spirituelle qu'il rencontre en franchissant le seuil du sommeil. Ce sentiment de peur est lié à autre chose

encore : une profonde aspiration à l'élément spirituel divin inondant et imprégnant le monde.

Si l'homme pouvait vivre en pleine conscience, après son endormissement, il éprouverait tout d'abord, pendant les premiers instants, voire le plus souvent pendant des heures, à la fois une angoisse et une aspiration à l'existence divine. Toute l'attitude religieuse que l'on adopte durant la période de veille dépend avant tout du souvenir de l'angoisse et de la profonde aspiration au divin vécus pendant la nuit. Ce sont, en quelque sorte, des expériences spirituelles projetées dans la vie physique qui nous emplissent, pendant le jour, des effets rémanents de l'angoisse et de la soif du divin et nous poussent à chercher la réalité dans le monde.

Ce n'est toutefois l'expérience que des premiers stades du sommeil. Dans la suite du sommeil il se passe quelque chose de singulier : l'âme est comme divisée, comme éparpillée en d'innombrables âmes. Si l'homme faisait l'expérience consciente de cette situation, ce que seul l'initié moderne peut faire parfaitement, il se sentirait comme muni de nombreuses âmes et aurait le sentiment d'être perdu. Chacun des êtres-âmes, qui n'est que le reflet d'une âme, représente quelque chose dans quoi l'homme s'est perdu. Lors de cette étape du sommeil, l'être humain se présente différemment selon qu'on l'observe avant ou après le Mystère du Golgotha. Car, devant ce sentiment de dispersion en d'innombrables copies de l'âme, l'homme a véritablement besoin d'une aide extérieure cosmique.

Dans les temps anciens, avant le Mystère du Golgotha, les initiés envoyaient parmi le peuple leurs élèves qui dispensaient aux être humains certains enseignements religieux éveillant en eux, durant leur vie diurne consciente, certains sentiments. Ces enseignements vécus à travers les actes cultuels renforçaient les âmes de manière à ce qu'un reflet de ces sentiments soit transporté dans le sommeil.

Vous voyez l'action réciproque du sommeil et de la veille ! D'une part l'homme fait l'expérience, dans la première partie de son sommeil, comme d'une aspiration vers Dieu qui le prédispose à développer la religion au cours de la veille. Pour peu que cette attitude religieuse soit cultivée pendant le jour – et elle l'était par les initiés aux temps anciens – elle confère des forces utiles au deuxième stade du sommeil : l'âme se sent alors suffisamment forte pour affronter sa dispersion et pour simplement subsister au sein de sa multiplicité.

C'est là que réside la difficulté chez les hommes non religieux ; ils ne disposent pas, durant leur sommeil, de cette aide devant leur dispersion en d'innombrables âmes et ils reviennent à la conscience diurne sans en rapporter le renfort religieux nécessaire. Car tout ce qui est vécu dans la nuit est réfléchi comme effet dans la vie diurne. Il n'y a pas si longtemps, au 19^e siècle, l'irréligion occupait une grande place dans l'humanité. Les hommes ont néanmoins continué de profiter des effets de la religiosité passée, vécue loyalement. Mais avec la persistance de l'irréligiosité apparaîtront des effets importants : les hommes transporteront dans leur conscience de jour le sentiment de la dispersion de l'âme, ce qui aura pour

conséquence de contribuer à les priver, dans leurs organes, des forces de cohésions indispensables à la bonne répartition des effets de la nourriture dans l'organisme. Les conséquences de l'irrégiosité se manifesteront, dans un avenir proche, par des maladies significatives chez l'être humain.

Ne croyez surtout pas que l'élément psychospirituel soit sans rapport avec l'élément physique ! Il n'y a certes pas une relation directe, où l'irrégiosité d'aujourd'hui serait punie de maladie par quelque dieu démoniaque. Cela ne se passe certes pas dans l'existence d'une manière extérieure, mais il demeure un lien intérieur entre ce que l'homme vit sur le plan psycho-spirituel et sa constitution physique. Pour garder sa santé durant le jour, l'homme doit nécessairement emporter dans les profondeurs de son sommeil un sentiment d'appartenance aux êtres du monde divin spirituel ; il doit immerger le noyau de son être propre éternel dans le règne des êtres spirituels divins. L'homme ne peut emporter vers son réveil les forces de régénération nécessaires à sa vie diurne qu'à la condition de cultiver l'attitude correcte dans le monde psycho-spirituel entre son endormissement et son réveil.

Lors de la deuxième étape de son sommeil, l'homme atteint un point où il remplace sa conscience habituelle par une expérience cosmique – et non pas par une conscience cosmique. Comme je l'ai déjà dit, seul l'initié est capable d'amener cette expérience à la conscience, mais l'expérience est commune à tous les hommes lors de leur sommeil. Lors de cette étape, l'homme est dans un état d'existence tel que son être intérieur accomplit les reflets des mouvements planétaires de notre système solaire. À l'état de veille, nous nous sentons dans notre corps physique. Lorsque nous parlons de notre existence humaine physique, nous disons : en nous se trouvent nos poumons, notre cœur, notre estomac, notre cerveau etc., c'est notre intériorité physique.

Lors de la deuxième étape du sommeil, notre intériorité psycho-spirituelle est le mouvement de Vénus, de Mercure, du Soleil, de la Lune. Nous ne portons néanmoins pas en nous tout le jeu des mouvements planétaires de notre système solaire, mais ce sont leurs reflets astraux qui constituent alors notre organisation intérieure. Nous ne saurions être comme étirés dans tout le cosmos planétaire, mais nous sommes néanmoins d'une dimension gigantesque par rapport à celle de notre vie physique consciente. Nous ne portons pas en nous la réelle Vénus, lors de notre état de sommeil, mais un reflet de son mouvement. Ce qui se passe là en notre élément psycho-spirituel, lors de la deuxième étape du sommeil, ce sont des circulations de mouvements planétaires dans la substance astrale, de même que – stimulé par la respiration – notre sang circule dans notre organisme. Nous avons donc durant la nuit, circulant en notre vie intérieure, comme un reflet du cosmos.

Avant de vivre l'expérience des mouvements planétaires, nous devons avoir traversé l'éclatement de notre âme. Comme je l'ai dit, avant le Mystère du Golgotha les hommes recevaient l'enseignement de leurs initiés, ce qui les préparait à affronter l'éclatement de l'âme, mais aussi à s'orienter dans les

mouvements planétaires constituant, durant leur sommeil, leur intérieur. Après le Mystère du Golgotha, cet enseignement est remplacé par autre chose. Il se fait que l'homme peut maintenant accueillir en lui comme un sentiment, une disposition d'âme, une vie de l'âme, lorsqu'il se relie correctement au Mystère du Golgotha, à l'apport que le Christ a fait à l'humanité par ce Mystère. Lorsque l'homme se sent assez fortement lié au Christ pour prononcer la parole de Paul : « Non pas moi, mais le Christ en moi », il a développé ce qui l'accompagne dans son sommeil et lui donne la force de surmonter l'éparpillement de son âme et de s'orienter dans le labyrinthe des mouvement planétaires. Car nous devons absolument nous orienter, même si les mouvements planétaires en notre âme, au lieu de la circulation sanguine qui continue dans notre corps endormi, sont inconscients.

Après avoir vécu cela, nous entrons dans le troisième stade du sommeil. À ce stade s'ajoutent des expériences nouvelles, alors que celles des stades précédents subsistent. Il s'agit de ce que je nommerais les expériences des étoiles fixes. Après avoir vécu la circulation des planètes, nous faisons maintenant, véritablement l'expérience des formes stellaires fixes, celles que l'on appelait par le passé les constellations du zodiaque. L'expérience faite ici est nécessaire à l'âme humaine, car l'homme doit en transporter les effets dans sa vie consciente pour disposer des forces qui contrôlent et vivifient son organisme physique à partir de son âme.

Tout homme parcourt en effet, durant la nuit, un stade préparatoire éthérique, dans l'angoisse du monde et l'aspiration au divin, suivi d'un stade planétaire, où il ressent dans son corps astral les mouvement des planètes, et d'un stade stellaire où il ressent son élément psycho-spirituel intérieur – s'il en a la conscience – comme un reflet du firmament fixe.

Or, à celui qui chaque nuit est capable de contempler les étapes du sommeil se pose, dirais-je, une question importante. L'âme humaine, l'organisme astral et l'organisation du Moi, quittent le corps physique ; leur intériorité est alors emplie par les reflets des mouvements planétaires et des constellations. La question qui surgit alors est celle-ci : pourquoi, chaque matin, après son sommeil, l'homme retourne-t-il dans son existence physique ?

Or, la science initiatique montre que l'homme ne reviendrait pas si, tout en franchissant le plan des mouvements planétaires et des formes stellaires, tout en s'épanchant dans les reflets de l'existence cosmique, il ne pénétrait pas à la fois dans les forces lunaires.

L'homme étend sa vie dans les forces spirituelles lunaires, précisément dans les forces du cosmos qui trouvent leurs reflets physiques dans la Lune physique et ses variations. Alors que toutes les forces planétaires et stellaires tendent essentiellement à extraire l'être humain du corps physique, les forces lunaires œuvrent sans cesse, au réveil, à son retour dans le corps. La Lune est d'ailleurs liée à tout ce qui veut extraire l'être humain du monde spirituel pour le conduire vers son existence physique. Il n'importe pas que la Lune soit dans une phase physique déterminée, croissante, décroissante, nouvelle, pleine, montante ou descendante –

cela peut certes avoir une importance dans un autre contexte –, car la Lune est toujours présente dans le monde spirituel : nous parlons des forces lunaires qui sont à l'origine du retour de l'être humain dans le monde physique, dans son corps physique.

Vous voyez qu'avec l'esquisse de la description du séjour de l'être humain entre son endormissement et son réveil, j'évoque une image du séjour de l'homme dans le monde spirituel. Il en est bien ainsi. Nous faisons chaque nuit l'expérience d'un reflet de ce que nous vivons entre la mort et une nouvelle naissance. En remontant avec notre regard imaginatif, inspiratif et intuitif vers notre existence pré-terrestre, nous nous contemplons tout d'abord, en tant qu'entité humaine psychospirituelle, à un stade très précoce de l'existence pré-terrestre. Nous nous contemplons comme ayant une conscience cosmique. Nous ne sommes pas alors dans une vie où ne règnent que des reflets du cosmos, comme dans le sommeil, mais nous sommes effectivement répandus dans le véritable cosmos. Au milieu environ de notre séjour entre la mort et une nouvelle naissance, nous jouissons d'une conscience totale en tant qu'êtres psycho-spirituels – d'une conscience au demeurant bien plus claire et plus intense que celle que nous pouvons avoir sur terre –, entourés d'entités divines spirituelles, des hiérarchies spirituelles. De même que nous travaillons sur terre avec les forces naturelles, avec les outils de la nature extérieure, de même il se déroule dans le monde spirituel un travail entre nous et les entités des hiérarchies supérieures.

En quoi consiste ce travail ? Eh bien, en collaborant avec un nombre inouï d'entités spirituelles universelles élevées, l'homme psycho-spirituel tisse le germe spirituel cosmique de son corps physique. Cela peut paraître étrange, mais tisser le germe spirituel à partir du tout cosmique constitue le travail le plus grand que l'on puisse concevoir dans l'univers. Cet ouvrage n'est pas seulement celui de l'être humain, dans l'état caractéristique qui est alors le sien, mais aussi celui d'une foule céleste innombrable d'entités divines spirituelles. L'organisme le plus compliqué imaginé sur la Terre est des plus simple et primitif en regard du colossal tissu, de dimension cosmique, grandiose, élaboré, ajusté puis condensé enfin à la conception ou à la naissance, par l'adjonction de la matière terrestre physique, pour devenir un corps humain.

Lorsqu'il est question de germe ici sur terre, il s'agit de quelque chose de petit qui grandira par la suite. Le germe spirituel dont il est question, et dont nous disons qu'il est à l'origine du corps physique humain est d'une dimension gigantesque. Dès le moment où l'homme entreprend son chemin vers sa naissance, son germe psychospirituel humain grandiose se rétrécit sans cesse. L'être humain l'élabore sans relâche, le rassemble et le concentre en prévision de son corps physique.

Les anciens initiés ne parlaient pas en vain, quoique de source clairvoyante ne convenant plus aux hommes d'aujourd'hui. Ils disaient du corps humain qu'il était le « temple des dieux ». Il l'est en effet, car, à chaque séjour entre la mort et une

nouvelle naissance, l'âme humaine [{10}](#) tisse son corps physique, avec l'aide des entités divines, à partir de la substance universelle. Après quoi, sur un mode que nous allons encore devoir décrire, il lui confère sa forme physique. Lorsque l'être humain tisse le germe spirituel de son corps, dans l'état qui est alors le sien, l'état de son âme, la situation de son âme peut être comparée à ce que l'initié moderne nomme l'intuition. L'âme de l'homme vit alors au sein des actes divins. Elle est complètement répandue dans l'existence cosmique divine. Elle vit, en cette phase centrale entre la mort et une nouvelle naissance, ce que vivent les dieux.

Lorsque l'être humain s'approche de la conception ou de la naissance, cette situation change. Il a comme l'impression en sa conscience que les êtres divins spirituels des hiérarchies supérieures l'abandonnent. Il lui reste alors comme une manifestation, un reflet, comme si, les entités s'étant retirées, elles avaient laissé derrière elles, devant l'âme humaine, des images embrumées, comme si un voile d'images était tissé de ce qui auparavant constituait un tapis de réalité. La conscience intuitive se transforme peu à peu en une conscience inspirative cosmique. On ne fait plus l'expérience directe des êtres divins spirituels, mais on vit désormais entouré de leur manifestation. En revanche, il se forme dans la conscience de l'âme, de plus en plus, un élément intérieur, un moi. À l'apogée, dirais-je, de la vie entre la mort et une nouvelle naissance, on vit totalement avec les êtres divins spirituels des hiérarchies supérieures ; le moi n'a pas de force intérieure, il ne reprend conscience de lui-même qu'au moment où les dieux se retirent pour ne laisser d'eux que leur manifestation. L'apparence des dieux, leur rayonnement, pénètrent comme dans une conscience inspirative ; en compensation, l'homme se ressent maintenant en tant qu'être propre. Il se fait jour alors en lui comme un désir, un genre de convoitise.

Au milieu, entre la mort et une nouvelle naissance, l'homme travaille au germe spirituel de son corps physique, mû comme par une satisfaction intérieure profonde. Il jette certes un regard vers le but, son corps physique pour sa prochaine incarnation, mais il n'en conçoit aucune convoitise et ne nourrit que de l'admiration, pourrait-on dire, pour ce qu'est le corps physique humain, du point de vue universel. Dès l'instant où l'homme ne vit plus dans le monde des dieux, mais dans celui de leur manifestation, le désir se réveille en lui de retrouver une incarnation sur terre. Au fur et à mesure que la conscience du moi se renforce, ce désir s'accroît. On s'éloigne des dieux comme pour s'approcher de ce que l'on deviendra sur terre en tant qu'homme terrestre. Ce désir prend une force croissante et, de surcroît, ce que l'on contemple extérieurement prend un autre visage. Avant l'on vivait au sein de purs êtres des hiérarchies divines spirituelles, on se savait ne faire qu'un avec eux. S'il était alors question d'une intériorité, il ne pouvait s'agir que du cosmos ; or le cosmos, c'étaient ces êtres au niveau de conscience élevé, et avec lesquels on vivait.

Maintenant, il y a une apparence extérieure et, dans celle-ci, apparaissent progressivement les premières images de ce qui constitue les reflets physiques des êtres divins spirituels. De l'être que l'on a connu comme grand Être solaire,

provient maintenant l'apparence vue à partir de l'intérieur du monde, et dans laquelle se présente le Soleil, vu comme de l'extérieur. Ici sur terre nous levons le regard vers le Soleil. Lorsque nous descendons vers la Terre, nous voyons le Soleil, tout d'abord, à partir de l'autre côté. Mais avec le Soleil surgissent aussi les étoiles fixes et, derrière celles-ci, les mouvements planétaires. Ainsi se font jour des forces bien particulières : les forces lunaires. Ce sont elles qui nous tiennent prisonniers. Ce sont elles qui maintenant nous transportent progressivement vers notre existence terrestre.

L'être humain qui descend vers l'incarnation terrestre a effectivement cette vision : il passe de l'expérience vivante des hiérarchies spirituelles divines à l'image de celles-ci. Ces images des êtres spirituels deviennent peu à peu celles des étoiles, et l'être humain pénètre maintenant dans quelque chose qu'il observe néanmoins tout d'abord de l'arrière, en quelque sorte : il entre dans ce qui lui apparaît, ici sur terre, comme cosmos. Ce que l'homme accomplit ainsi peut être observé dans ses détails, et la science initiatique moderne en est capable dans une large mesure.

La connaissance effective de la vie repose précisément sur l'observation des détails.

Personne ne peut prétendre connaître l'homme sans se donner les moyens de dépasser la seule observation de son existence terrestre. Car quelle importance donner à l'existence terrestre ? Lors de notre séjour, d'une durée prodigieuse, entre la mort et une nouvelle naissance, la Terre ne nous est tout d'abord rien du tout. Ce qui s'éclaire alors, je dirais comme notre monde extérieur, ce sont des mondes devenus divins dans lesquels nous vivons et qui ne nous deviennent extérieurs comme étoiles, que lors de notre nouvelle approche d'une existence terrestre.

L'être humain sait, tout d'abord, que le germe spirituel qu'il a tissé pour lui-même fait un avec l'univers entier, l'univers spirituel. Ensuite, lorsque les mondes spirituels divins perdent de leur réalité pour devenir des manifestations divines spirituelles, ce germe devient progressivement davantage encore son corps ; il est maintenant, lui aussi, un reflet du cosmos. Enfin, de ce corps surgit un désir d'incarnation, une conscience du moi dans son corps.

Or, presque tout, de ce corps, demeure encore intouché par l'existence terrestre, c'est, en effet, un corps spirituel. Jusqu'à un certain stade, le sexe, par exemple, de l'être qui est sur son chemin d'incarnation est encore tout à fait indéterminé, car, durant la période immense, entre la mort et une nouvelle naissance et jusqu'à l'approche immédiate de l'incarnation, il n'y a aucune nécessité d'une différenciation sexuelle.

Les conditions qui règnent alors sont de toute autre nature que les relations terrestres entre homme et femme. Il y règnent certes aussi des relations que l'on retrouve sur terre, mais celles qui touchent l'homme et la femme ne deviennent significatives que très tard, à l'approche de l'incarnation. Or nous pouvons

observer dans le détail comment l'être humain, qui, selon ses conditions karmiques particulières, pense devoir s'incarner en femme, choisit de s'approcher du germe physique humain, auquel il veut se lier, à une période qui correspond sur terre à la pleine lune.

Nous pouvons affirmer qu'en une quelconque région de la Terre où l'on observe une pleine lune se situe la période que les êtres choisissent pour descendre s'incarner sur terre en tant que femmes. C'est à ce moment-là seulement que cette décision est prise. La nouvelle lune est la période que choisissent les êtres qui désirent s'incarner dans des corps masculins. L'être humain aborde donc l'existence terrestre par la porte de la lune. La force dont l'homme a besoin pour aborder la vie terrestre est réfléchi, quant à elle, vers le cosmos, on se meut à sa rencontre lorsque l'on provient du cosmos. Pour l'homme, cette force s'épanche vers le cosmos lorsque sur terre se présente la lune noire. La force dont a besoin la femme s'épanche vers le cosmos à la pleine lune, lorsque la face illuminée de la lune regarde la Terre. Sa face sombre est alors tournée vers le cosmos, et les forces qui lui correspondent sont celles dont un être humain a besoin s'il veut s'incarner en tant que femme.

Ce que je vous dis ici montre que les connaissances astrologiques, tombées complètement en décadence du fait des astrologues actuels, étaient bien fondées et le sont encore, pour peu que l'on contemple intérieurement les rapports entre les choses et pour peu aussi que l'on complète le regard calculateur porté sur les constellations par une contemplation spirituelle. Il est véritablement possible d'entrer dans ces détails.

De toute évidence, n'est-ce pas, l'homme atteint un certain stade dans le cosmos d'où il redescend. Il quitte le cosmos spirituel pour entrer dans le cosmos éthérique. Je ne parle en fait toujours que du cosmos éthérique ; ni l'aspect physique des étoiles ni l'aspect physique de la lune n'entrent encore significativement en considération. L'instant décisif, le moment important où l'être humain décide de descendre sur terre dépend, comme déjà dit, de la phase lunaire. Or, l'être humain est souvent exposé aux phases de la lune lors de sa descente sur terre et il peut s'exposer de manière décisive à une nouvelle lune pour devenir homme ou à une pleine lune pour devenir femme. Or, la descente ne s'opérant pas très vite et, l'exposition durant un certain temps, l'homme peut encore décider, d'une certaine manière, s'il veut aussi s'exposer à la prochaine pleine lune. Il a donc utilisé la nouvelle lune pour devenir homme et dispose encore de la prochaine pleine lune.

Dans ce cas il s'emplit de forces lunaires qui n'agissent plus sur la détermination du sexe, mais principalement sur l'organisation de sa tête ainsi que sur ce qui dépend de l'action extérieure venant du cosmos, sur la tête, lorsque se présente la constellation dont je viens de vous parler. S'il a décidé de devenir homme et qu'il s'attarde encore dans le cosmos, s'exposant à l'action de la pleine lune suivante, il recevra une chevelure noire et des yeux bruns. Si bien que nous

pouvons dire que la manière d'aborder la lune détermine non seulement le sexe, mais aussi la couleur des cheveux et des yeux. Un être humain s'étant exposé à la pleine lune pour devenir femme et s'exposant par la suite à la nouvelle lune, aura des cheveux blonds et des yeux bleus.

Si bizarre que cela puisse paraître, notre incorporation, en tant qu'être psychospirituel, dans un organisme physique et éthérique est totalement prédéterminée par notre expérience cosmique. La couleur des cheveux et des yeux n'est toutefois pas définie avant notre approche, lors de notre descente vers l'existence terrestre, des forces de la lune.

De même que nous traversons les forces lunaires, qui nous guident effectivement vers l'existence terrestre, nous traversons aussi celles des autres planètes. Il n'est absolument pas indifférent d'aborder les forces de Saturne, par exemple, d'une manière ou d'une autre. Nous pouvons par exemple traverser les forces de Saturne alors qu'agissent, par une certaine constellation, les forces du Lion. Si nous traversons les forces de Saturne amplifiées par celles de la constellation zodiacale du Lion, nous acquérons la force en notre âme, pour autant que le karma le permette, d'affronter intelligemment des circonstances extérieures de la vie qui, sans cela, nous condamneraient sans cesse à l'abatement. Si Saturne se trouve, disons, plutôt sous les forces du Capricorne, nous deviendrons des hommes faibles, facilement effondrés devant les circonstances extérieures de la vie.

Nous portons tout cela en nous par la préparation à partir du cosmos de notre vie terrestre. Il est naturellement possible de vaincre cela par l'éducation, mais en aucun cas si, partageant l'avis matérialiste, nous disons : tout cela n'est que nonsens, nous n'avons aucun besoin de considérer cela. C'est, au contraire, précisément en développant véritablement ces forces [{11}](#) que nous pourrons vaincre cela. Et l'humanité apprendra à nouveau à ne pas se contenter de donner du bon lait à boire et de bons aliments à manger à ses enfants – ce qui reste toutefois important – mais aussi à prendre en considération la présence, chez tel ou tel enfant, d'influences de forces saturniennes ou jupitériennes.

Admettons, par exemple, que nous constatons chez un être humain que, par son karma, il est soumis à des forces saturniennes mêlées à des influences du Capricorne ou du Verseau, si bien qu'il est faible devant les difficultés de la vie. Il faudra dans ce cas, si nous voulons l'aider, trouver chez lui d'autres forces, bienfaisantes, capables de le conforter. Nous devons nous demander, par exemple, s'il a traversé ou non les sphères de Jupiter, Mars ou autres. Il sera toujours possible de corriger ou d'annuler une chose par une autre.

Il nous faudra donc apprendre à replacer l'être humain, non seulement dans le contexte de son existence terrestre, son alimentation, sa boisson, mais aussi dans celui des influences provenant de son périple spirituel dans les mondes cosmiques, entre la mort et une nouvelle naissance.

À l'approche de son incarnation, à proximité de son parcours terrestre, l'être

humain subit comme une perte de son essence (ou de son être). N'était-il pas relié, comme nous l'avons vu, à ce dont il a tissé le germe spirituel de son corps physique ? Puis, lors de sa descente vers la Terre, n'a-t-il pas enrichi ce germe avec les expériences des étoiles fixes et des planètes ? Or, à un stade bien précis, aux abords de l'incarnation, le germe spirituel n'est plus là {12}. Il est descendu, avec ses forces, sur terre en tant que système de forces. Il a échappé à l'homme. Il s'est lié, de manière autonome, à la substance héréditaire physique offerte par ses ascendants, son père et sa mère. Ce qui est tissé ainsi dans l'organisme descend sur terre avant l'être humain en tant qu'être psycho-spirituel. À l'instant où l'homme perçoit avoir cédé à ses parents l'ouvrage qu'il a tissé dans le cosmos, au dernier stade avant son existence terrestre, il est capable – du fait même qu'il n'a plus à œuvrer à son germe spirituel, mais aussi parce qu'il l'a remis au courant héréditaire – de prélever de l'éther du monde ce dont il a besoin pour constituer son propre organisme éthérique. C'est alors qu'il contracte (rétracte, comprime) son organisme éthérique. Se liant maintenant à cet organisme éthérique il se lie, avec son aide, à ce qu'il a préparé grâce à ses parents. Il prend en charge son propre corps physique où est contracté tout le tissu cosmique de son germe spirituel et où a été inclus dans sa trame ce que l'être humain y a lié, lors de sa descente, en traversant telle ou telle région stellaire. Il ne passe, en effet, pas arbitrairement devant la nouvelle lune ou la pleine lune, pour devenir, par pur hasard, homme ou femme, noir ou blond aux yeux bleus ou bruns. Au contraire tout cela est lié intimement aux résultats du karma précédent.

Tout vous montre que les expériences de l'être humain, faites dans le sommeil sous forme d'images du monde des planètes et des étoiles fixes, sont, durant son périple entre la mort et une nouvelle naissance, des expériences réelles. L'homme les traverse, elles deviennent partie intégrante de son intériorité. En outre, les forces lunaires sont toujours présentes lorsqu'il y a lieu de conduire l'être humain à nouveau vers la Terre. Elles se distinguent radicalement des autres forces cosmiques par leur tendance à conduire vers une nouvelle existence terrestre. Au matin elles conduisent au réveil et, avant la naissance et après que nous ayons traversé toutes les expériences que je vous ai esquissées, elles nous conduisent vers une nouvelle existence terrestre.

Revenons, une fois encore, sur l'élément astral et l'organisation du moi qui se trouvent à l'extérieur du corps physique entre l'endormissement et le réveil ! Cela ne saurait être constitué ni d'os ni de sang, mais est d'essence psycho-spirituelle. En revanche, cela contient, comme tissée en lui, la totalité de notre valeur morale. De même qu'éveillés nous sommes constitués d'os, de sang et de nerfs, de même, ce qui sort du corps physique durant le sommeil pour y revenir au réveil est constitué des jugements, devenus réalités, que nous avons portés sur nos propres actes moraux.

Une bonne action effectuée le jour entraînera un reflet correspondant dans le « corps de sommeil » {13}, dans le psycho-spirituel qui quitte le corps pendant la nuit. La qualité morale vit en lui. Au franchissement du seuil de la mort, l'être

humain emporte avec lui les jugements moraux qui prennent alors forme de réalités. L'homme crée véritablement, entre sa naissance et sa mort, un second homme. Ce second homme sort, chaque nuit, du corps, c'est le produit des actes moraux ou immoraux. Il franchit avec nous la porte de la mort.

Or ce produit, inséré dans notre noyau essentiel éternel, n'est pas le seul élément constitutif de l'être psycho-spirituel qui sort du corps chaque nuit. Toutefois, à la mort, alors que nous demeurons d'abord dans le corps éthérique puis dans le corps astral, nous ne voyons guère autre chose que cet être humain moral. On observe ses bonnes et ses mauvaises actions : on est cela. Comme on est ici un homme de peau, un homme d'os, un homme de sang ou un homme de nerfs, on est alors, à sa propre observation, un homme de qualités morales ou immorales.

Après la mort nous parcourons, tout d'abord, la sphère lunaire puis la sphère des étoiles fixes pour atteindre le temps où nous commençons précisément, avec l'aide des êtres des hiérarchies supérieures, à élaborer le germe spirituel de notre prochain corps physique. Or, si nous emportions avec nous le second être moral jusque dans ces parties les plus élevées où nous travaillons à notre germe spirituel, nous formerions un véritable avorton. Il est nécessaire qu'il existe un temps, entre la mort et une nouvelle naissance, où l'homme est extrait de son corps de qualités morales. Et en effet, il dépose son corps de moralité dans la sphère lunaire. Nous quittons la sphère lunaire en ayant déposé le corps de moralité afin de franchir la sphère pure des dieux où nous élaborons notre corps physique.

Il me faut, une fois de plus, revenir sur la différence qu'il y a entre les temps anciens, précédant le Mystère du Golgotha, et les temps actuels. Les anciens initiés enseignaient à leurs élèves et, par le truchement de ceux-ci, à toute la population de la civilisation d'alors, la chose suivante : afin de trouver le chemin menant hors du monde que j'ai appelé dans ma *Théosophie* le monde de l'âme, lequel se trouve en vérité encore totalement dans la sphère lunaire, et menant vers ce que je nomme le pays de l'esprit, l'être humain doit faire siens sur terre les sentiments qui, par l'Être spirituel solaire, le conduiront plus haut, au sortir de la sphère lunaire, lorsqu'il aura complètement déposé son bagage des reflets moraux.

Voyez-vous, tout ce que l'histoire nous enseigne à propos des trois ou quatre premiers siècles chrétiens n'est, en somme, qu'une falsification. Le christianisme était alors quelque chose de tout différent. Il était tout différent parce qu'il y régnaient encore les conceptions résultant de la compréhension des anciennes connaissances initiatiques. On savait, grâce à cette sagesse initiatique, que dans l'au-delà, le grand Être solaire prend l'homme par la main pour le conduire hors de la sphère lunaire, après qu'il y ait déposé son bagage moral, et pour l'y ramener plus tard, à son retour. Cela conférait à l'homme la force – qu'il n'aurait pas pu trouver en lui-même – d'endosser à nouveau, à son retour, l'être moral, avant sa naissance, afin d'être en mesure d'accomplir son destin en son âme et d'éviter que

cela ne pénètre dans son corps physique et ne provoque un avortement ou une lourde maladie physique. Il est nécessaire que soit déposé puis repris dans le monde lunaire le bagage moral, afin de préserver le corps physique de sa contamination.

Les initiées d'avant le Mystère du Golgotha et jusqu'au 3^e siècle après, disaient à leurs élèves : le grand Être solaire n'était auparavant qu'en haut, dans les mondes spirituels. Avec le progrès de l'humanité sur terre, la conscience du moi est devenue si claire qu'elle s'assombrit d'autant dans les mondes spirituels. Car plus notre conscience du moi devient claire en notre corps physique, ici sur terre, plus elle s'assombrit en haut. L'être humain n'accéderait plus du tout à l'Être solaire, il ne trouverait plus en lui-même la force de franchir, après la mort, la sphère lunaire pour aller vers les régions plus élevées, si le Christ n'était pas descendu par le Mystère du Golgotha. L'Être que l'homme rencontrait jadis uniquement dans le monde spirituel est descendu et, depuis le Mystère du Golgotha vit ici sur terre. L'homme peut se relier à Lui par la parole de Paul : « Non moi, mais le Christ en moi. »

Il prend ainsi en lui les forces de la Terre que lui confère le Christ sur terre et qui lui serviront à déposer, dans la sphère lunaire, son être moral devenu un être autonome, pour entrer ensuite dans les sphères supérieures et y tisser le germe spirituel de son corps physique. L'homme acquiert la force aussi de reprendre librement, lors de son retour dans la sphère lunaire, le fardeau karmique constitué des reflets de ses bonnes et mauvaises actions qu'il y avait laissé. Nous sommes devenus des hommes libres au cours de notre développement. Nous le sommes toutefois devenus parce que nous avons acquis la force intérieure libre par la force du Christ, ici sur terre, de nous charger de notre karma lors de notre descente vers une existence terrestre. Il importe peu que cela nous convienne ou non, nous le faisons pour peu que nous soyons de bons chrétiens, au stade de développement que je vous ai décrit, [le stade de l'homme libre].

Je me suis ainsi employé à vous montrer quelques aspects des connaissances de l'initiation moderne, à propos de la part que nous disons cachée de l'existence humaine et comment, en vérité, il n'est pas possible d'expliquer ce qui concerne l'homme sans jeter un regard sur cette face dite cachée. Je vous ai montré aussi en quoi consiste l'impulsion du Christ pour l'homme d'aujourd'hui ; car nous devons sans cesse revenir sur celle-ci. À notre époque, postérieure au Mystère du Golgotha, l'homme ne peut aucunement être accompli sans trouver le chemin vers l'impulsion du Christ. La science spirituelle anthroposophique doit porter la lumière correcte précisément sur cette impulsion. Car la manière dont elle a été éclairée par le passé, à partir d'une conscience assombrie, priverait une grande part de l'humanité – songez par exemple à l'Orient ou aux habitants d'autres parties du monde – de la possibilité d'accueillir l'impulsion du Christ. Le christianisme tel qu'il est approfondi par la science spirituelle anthroposophique – pour peu que l'on comprenne correctement ce qui constitue le nerf central de la science spirituelle – sera effectivement accueilli avec un grand désir, précisément

par les Orientaux qui disposent d'une antique spiritualité, et malgré le caractère décadent de celle-ci.

Par cette voie, la paix qui jaillira de l'âme et de l'esprit humain pourra s'étendre sur la Terre, une paix dont la Terre a grand besoin – chacun ne le ressent-il pas ainsi ? Il faudra comprendre davantage encore l'inanité de toute théorie à propos d'institutions et la nécessité, au contraire, de s'adresser directement aux âmes des hommes. Mais on ne pourra pas s'adresser à ces âmes en ignorant tout de leur véritable patrie, des expériences que l'être humain vit de l'autre côté de l'existence physique, dans des états de conscience autres. Ces états de conscience peuvent fort bien ne pas exister dans la vie terrestre, leurs effets, cependant, sont là. C'est une merveille, pour celui qui observe la vie par la vision spirituelle, de voir en chaque visage humain un reflet du destin cosmique vécu par elle entre la mort et une nouvelle naissance !

J'ai évoqué devant vous comment le destin qui nous fait homme ou femme, noir ou blond, aux yeux bleus ou bruns peut être compris comme l'action du cosmos spirituel. Rien n'est compréhensible dans ce monde sans le recours à l'observation du cosmos. L'homme ne se sentira à nouveau véritablement homme qu'en se disant l'enfant, grâce à la contemplation spirituelle, des liens tissés derrière l'existence sensorielle, physique. L'homme actuel peut fort bien ne rien en savoir encore, il ne se languit pas moins, pour autant, de ces connaissances. Tout ce qui se développe aujourd'hui convulsivement dans les domaines les plus divers, spirituels, juridiques ou économiques n'est, à tout prendre, que l'action du spirituel.

On ne pourra remettre tout ce qui est saisi par les forces descendantes à des forces ascendantes que pour autant que l'on veuille bien se donner la peine de découvrir les liens avec l'existence supraphysique. L'homme physique ne retrouve sa signification que si on le replace, en quelque sorte, au confluent de toutes les forces sublimes qui agissent entre la mort et une nouvelle naissance. C'est pourtant bien là la tragédie de la conception matérialiste : elle empêche la véritable connaissance du monde matériel lui-même. Nous posons le cadavre humain sur la table de dissection et étudions soigneusement tous ses organes, tous ses tissus, toutes ses parties physiques. Nous faisons cela pour découvrir la matière. Mais nous ne pouvons absolument pas la connaître ainsi, car elle est l'effet de l'esprit. On ne peut connaître la matière que si l'on remonte les stades où, dans le monde spirituel, elle a été tissée. L'homme ne comprendra son existence matérielle physique que s'il pénètre avec son âme dans le monde psycho-spirituel cosmique.

Nous serons de véritables anthroposophes en nous pénétrant de la conscience que nous devons étendre, sans cesse, la connaissance de nos liens avec le monde de l'âme et de l'esprit. Je ne pense pas que vous vous moquerez de moi si je vous dis que le monde a besoin aujourd'hui de véritables anthroposophes, pouvant élever la conscience de l'humanité par l'expérience du spirituel, même si celle-ci

demeure du domaine du reflet, et même si l'on est pas soi-même clairvoyant. Il n'est pas encore nécessaire que nous soyons clairvoyants pour agir de manière bienfaisante par nos connaissances spirituelles. Il n'est pas non plus nécessaire que l'homme connaisse la composition de la viande pour que celle-ci le nourrisse, ni qu'il soit clairvoyant pour agir, par son travail, sur tout le contexte de la vie des mondes supérieurs. Lorsque l'homme accepte les enseignements du clairvoyant, c'est comme s'il se nourrissait d'esprit. La clairvoyance n'ajoute, en somme, rien à ce que nous pouvons devenir grâce à nos connaissances du monde spirituel. Elle ne satisfait que notre besoin de connaissance, lequel existe à juste titre. Il faut, certes, que des gens existent pour étudier la composition de la viande, mais ces connaissances ne sont pas nécessaires pour que la viande nous nourrisse. Il faut donc qu'il existe aussi des clairvoyants, en nos temps modernes, qui étudient les liens de l'homme avec le monde spirituel ; mais pour apporter à l'humanité ce dont elle a besoin, il faut que nous disposions d'âmes saines. Celles-ci montreront leur capacité d'assimilation des connaissances spirituelles qui leur sont proposées, elles les absorberont, les digéreront et les incorporeront à leur travail. Il s'agit d'une nécessité pour l'humanité entière : un travail sur le monde extérieur qui soit véritablement traversé par l'esprit.



PARTIE IV

PREMIÈRE CONFÉRENCE

Londres, 12 novembre 1922

Expérience de l'âme humaine dans le monde spirituel pendant le sommeil et après la mort

Vous vous en souvenez sans doute, la dernière fois que je vous ai parlé ici, je vous ai décrit les expériences que fait l'âme humaine pendant le sommeil. Je voudrais aujourd'hui continuer ces considérations, en me plaçant à un certain point de vue. [\[14\]](#)

Il faut bien dire que, lorsqu'on ne connaît de la vie humaine que son côté diurne – l'état de veille – on n'en connaît que la moitié ; car des choses de la plus haute importance se passent pendant notre sommeil. Je n'ai pas besoin de vous expliquer ici que les connaissances dont je vous parle, aujourd'hui encore, sont obtenues grâce à la « clairvoyance exacte », que je vous ai déjà définie ici-même. Je pose donc comme condition préalable que vous l'admettiez : ce que je vais vous dire est issu de la clairvoyance exacte.

Quand l'homme abandonne sa conscience de veille et s'enfonce dans ce que j'appellerai la conscience de sommeil, qui est à vrai dire une inconscience pour les hommes d'aujourd'hui, il n'est plus dans son corps physique ni dans son corps éthérique. Il est, pendant qu'il dort, un être purement spirituel. Ce qu'il vit alors, je vous l'ai montré l'autre jour sous un certain aspect. Je vais aujourd'hui le considérer sous un tout autre aspect. Vous vous en souvenez : j'ai dit que l'homme endormi fait son entrée dans l'éther du monde, ce qui provoque en lui une certaine peur de l'inconnu, de l'indéterminé, de l'indifférencié. Vous vous rappelez qu'à ce moment, quelque chose s'éveille dans l'âme, que l'on peut exprimer par le mot « nostalgie », bien que cette manière de parler soit empruntée à la vie consciente de veille.

Une nostalgie du divin ! Vous vous rappelez aussi que l'homme, dans la seconde phase de son sommeil, reproduit en quelque sorte les mouvements des planètes et que, pour celui dont l'âme a des liens avec le Mystère du Golgotha, le Christ apparaît à ce moment comme Guide au sein des expériences assez chaotiques de cette étape. Puis on sort de la sphère des planètes et on fait l'expérience des étoiles

fixes. Ainsi, depuis le moment où on s'endort jusqu'au moment où l'on se réveille, on vit dans tout le cosmos extra-terrestre. Je vous ai dit également que les forces lunaires (c'est-à-dire ce qui correspond spirituellement aux phénomènes lunaires du monde sensible) tendent continuellement à ramener l'homme dans son corps physique et dans son corps éthérique, chaque fois qu'il se réveille.

Eh bien, je voudrais tout d'abord éclairer d'un autre côté cette somme d'expériences qui vont de l'endormissement au réveil. Le jour, pendant notre vie de veille – si nous ne nous enlisons pas dans les idées matérialistes – nous donnons à notre vie un fondement religieux et un fondement moral. Tout homme doit ressentir qu'indépendamment de sa connaissance de la nature, il a des obligations morales, des responsabilités, et de plus, il sait que tout son être est rattaché à un monde spirituel ; ce sentiment, c'est ce qu'on peut appeler la conscience religieuse. L'homme possède, à l'état de veille, ces deux sortes de conscience : morale et religieuse. Mais il n'a la conscience religieuse qu'à la condition d'être dans un corps physique, car des esprits d'un rang cosmique très élevé vivent avec lui dans ce corps physique. Son corps éthérique est tout pénétré des intentions et des volontés morales émanant des hautes entités.

La conscience religieuse de l'homme est sous la dépendance de son corps physique et sa vie morale dépend de son corps éthérique. Ceci nous amène à distinguer deux parties dans l'éther du monde, auquel le corps éthérique de l'homme est emprunté : la première partie se subdivise en chaleur, lumière, éther chimique et éther de vie. Mais un élément moral est à la base de tous ces constituants de l'éther du monde. Ce facteur moral n'existe qu'à proximité des étoiles et des planètes. Tant que vous vivez sur la Terre, vous êtes plongés dans cette essence morale de l'éther, mais vous n'en savez rien à l'état de veille. À l'état de sommeil, par contre, vous percevez cette essence morale aux environs des divers corps célestes. Dans l'intervalle qui sépare les corps célestes, l'élément moral est refoulé hors de l'éther par l'effet de la lumière solaire. La lumière du Soleil (mais non le Soleil en tant que corps céleste) possède bien en elle la source originelle de toute moralité – du moins en ce qui nous concerne –, mais dans la mesure où le Soleil brille, il chasse par sa lumière l'essence morale hors de l'éther.

C'est pourquoi lorsque nous regardons le monde avec nos yeux nous y voyons des fleurs, des sources, etc., mais nous n'y mettons aucune nuance morale : la lumière solaire tue l'élément moral. Lorsque nous nous endormons, nous sortons de notre corps physique et de notre corps éthérique, nous devenons des êtres psycho-spirituels ; mais nous ne possédons rien d'autre que ce que nous avons acquis, à l'état de veille, en regardant la nature. Si paradoxal que cela puisse paraître, nous laissons dans notre lit (avec le corps physique et le corps éthérique) notre sentiment religieux et notre sentiment moral. Nous vivons, entre l'endormissement et le réveil, comme des êtres amoraux. Car nous sommes dans un monde éclairé par la lumière solaire. Et, du fait que l'ordonnance morale est expulsée hors de l'éther, celui-ci est accessible à l'entité ahrimannienne. Oui, l'entité d'Ahriman parle à l'homme pendant son sommeil. Ce qu'elle lui dit est très

redoutable. C'est à bon droit que l'on appelle Ahriman « l'esprit qui ment ».

Il persuade l'homme, pendant son sommeil, que le Mal est bon et que le Bien est mauvais. On a lu récemment dans les journaux des articles sur une question qui a déjà préoccupé les savants : pourquoi les criminels dorment-ils d'un si bon sommeil, tandis que des hommes très moraux, qui ont bonne conscience, ont quelquefois un très mauvais sommeil ? Cela s'explique par ce que je viens de vous dire. Celui qui a développé en lui une forte conscience morale, celui qui est bon et pieux, qui ressent les choses d'une façon morale, emporte ce sentiment dans son sommeil, et il dort mal, parce qu'il croit avoir commis beaucoup de fautes. Mais celui qui est un méchant homme, qui n'a pas de conscience morale développée, n'éprouve pendant son sommeil aucun remords. C'est alors qu'il prête spirituellement l'oreille aux insinuations d'Ahriman, lui enseignant que le Mal est le Bien. Les criminels, quand ils dorment, sont tranquilles et satisfaits !

Vous direz peut-être que cela est injuste, mais c'est un fait que la science officielle a déjà découvert. En réalité, pendant le sommeil, la tentation d'aimer le Mal est très puissante. Alors, le matin, au réveil, l'homme emporte facilement en lui des forces démoniaques de perversion. Mais dès qu'il retourne dans son corps physique et dans son corps éthérique, les remords s'éveillent aussi chez l'homme qui n'est pas foncièrement bon.

Retenons donc que, pour l'homme terrestre, pendant le sommeil, il y a un grand risque de succomber à la tentation ahrimaniennne. Mais ce risque n'est devenu grave qu'au cours des temps. Il ne l'était pas dans les époques anciennes. Autrefois, comme je vous l'ai dit souvent, l'homme n'avait pas une aussi forte conscience de son Moi. Même durant le jour, cette conscience restait faible. Il en résultait que, pendant son sommeil, il ne se tournait pas aussi énergiquement qu'aujourd'hui vers la puissance du Mal. Actuellement, l'évolution de l'humanité traverse une crise. Il faut que les hommes se cuirassent contre ce qui les assaille ainsi. Ce qui préservait les hommes d'autrefois, c'est que, lorsqu'ils s'endormaient, ils fusionnaient en quelque sorte avec l'âme-groupe de leur race, de leur tribu, etc. Nous en avons encore gardé quelque chose, même à l'état de veille, quand nous nous sentons très liés à un peuple, parfois à une lignée – comme le sont les aristocrates –, mais le sommeil ôte aux hommes d'aujourd'hui toute tendance de ce genre. Il est difficile de rester aristocrate quand on dort ! En somme, le sommeil nous éduque, il est un grand maître ; il nous enseigne le Mal et il nous enseigne la démocratie.

Je viens de dire que l'homme endormi est fortement exposé au Mal ; mais à l'état de veille, cette tentation conflue avec sa conscience religieuse et avec sa conscience morale ; l'une lui est donnée par les entités qui vivent dans son corps physique, et l'autre par des entités qui vivent dans son corps éthérique. Car tout a changé lors du Mystère du Golgotha. L'homme d'autrefois, avant de se réveiller, avait la conscience très nette de ce qu'il venait de vivre, et même de ce qu'il avait vécu avant de descendre s'incarner sur la Terre. Il savait qu'il était venu du monde

spirituel et qu'il avait traversé la sphère des astres. Les hommes actuels ne le savent généralement plus, mais en revanche, ils sont devenus intelligents – ou ce que nous appelons ainsi. Ils ont acquis la force du jugement, la discrimination. Nous sommes particulièrement lucides dans nos jugements quand nous venons de nous réveiller, parce que c'est notre corps physique qui nous confère cette force. Nous pénétrons plus avant que l'homme ancien dans notre corps physique et dans notre corps éthérique, nous nous ancrons plus solidement en eux. Au contraire, l'homme des temps anciens portait plutôt ces deux corps comme on porte ses vêtements. Lorsque nous marchons en direction d'un arbre, nous ne sommes pas tentés de dire : « je porte mon être humain (c'est-à-dire, mon corps physique) vers cet arbre ! » Mais c'est ainsi qu'on parlait très couramment dans la haute Antiquité. Nous disons : « Je marche vers cet arbre », et nous trouvons cette manière de parler tout à fait naturelle.

De ce fait, l'homme actuel n'a plus conscience de son rapport avec le monde spirituel et avec le monde stellaire ou planétaire. L'homme actuel dit : « Je mange de la viande, des légumes, des œufs. » Ce sont des produits du monde physique. Ne croyez pas que je tourne ces choses en dérision ! Non, tout cela est excellent et fait partie de notre vie terrestre. Mais l'homme d'autrefois savait qu'il n'avait pas besoin *seulement* de ces forces terrestres qui sont dans le bœuf et dans les choux, etc. – il savait qu'il lui fallait aussi, pour vivre, les forces de Jupiter, de Vénus et de Saturne, etc. L'homme actuel se sent lié à la Terre et il a grandement le souci de savoir ce qu'il doit manger pour garder un corps sain. L'homme d'autrefois se sentait davantage lié aux astres et il se disait : « Si, ici-bas, je suis incapable de faire telle ou telle chose, c'est parce que je me suis mal comporté lors de ma descente à travers les astres, avant de m'incarner. Il faudra que je répare cette erreur, lors de ma prochaine descente. » Ainsi, l'homme d'autrefois pouvait se prescrire à lui-même *une diététique spirituelle*. Il y avait dans les anciens Mystères des Guides, des Maîtres, qui étaient un peu semblables à nos médecins actuels, mais le médecin actuel ne donne des prescriptions que pour le corps – et on ne saurait le lui reprocher. Les thérapeutes des anciens Mystères prescrivaient, par exemple, contre tel ou tel mal, d'améliorer son rapport avec Vénus ou avec Saturne.

Si un patient éprouvait une attirance trop forte pour son corps physique, il apparaissait au thérapeute comme un homme qui voudrait toujours dormir tout habillé, et non rejeter ses deux corps (physique et éthérique) comme on rejette ses vêtements. Le thérapeute, alors, lui prescrivait : « Va te promener, le soir, lorsque se lève la pleine lune, et marche dans la clarté lunaire en récitant tel ou tel *mantram* ! »

Ce thérapeute savait qu'un tel comportement était propre à combattre l'influence de Saturne par les influences lunaires. Et il savait aussi que son patient souffrait d'avoir trop fortement subi l'influence de Saturne au temps où il descendait des mondes spirituels pour s'incarner sur la Terre. La Lune et Saturne sont des corps célestes antagonistes. Le thérapeute ordonnait ainsi une diététique

spirituelle, un régime spirituel.

Nous avons des régimes physiques, et ils nous conviennent tout à fait. Mais nous devons réapprendre à intégrer des régimes spirituels dans des régimes physiques. C'est une nécessité, à notre époque ! Alors seulement, nous pourrions accomplir nos tâches dans la vie terrestre.

Étant donné qu'à ma grande satisfaction, je pourrai faire encore deux autres conférences dans cette ville, je n'ai pas besoin, aujourd'hui, de me hâter par trop, comme j'y suis souvent obligé, et je vais pouvoir vous familiariser peu à peu avec ce que je désire vous faire connaître pendant mon séjour.

Les hommes d'autrefois étaient doués d'une clairvoyance élémentaire ; ils pouvaient encore tourner leurs regards vers la vie prénatale, pré-terrestre, que l'homme a passée dans les mondes spirituels, avant de s'unir, sur la Terre, à un corps physique et à un corps éthérique. Une telle investigation ne peut être faite, de nos jours, qu'à l'aide d'une vraie science spirituelle.

Grâce à la connaissance inspirée (inspirative), on voit clairement qu'on a vécu dans un monde purement spirituel où il n'y a ni règne minéral, ni règne végétal, ni règne animal, un monde dans lequel on ne perçoit pas non plus les astres qui entourent la Terre, vus d'ici-bas. En revanche, on y perçoit les entités des hautes Hiérarchies. Entre la mort et une nouvelle naissance, nous vivons, un certain temps, parmi ces entités spirituelles. Ensuite, nous nous dirigeons vers la Terre à travers les sphères stellaires et planétaires et nous éprouvons plus ou moins de sympathie, d'attraction, pour certaines de ces sphères. C'est ainsi que nous préparons notre existence terrestre. Je vais concrétiser la chose par un exemple.

Lorsque nous sortons du monde purement spirituel, nous traversons d'abord la sphère des étoiles fixes, dont je ne vous parlerai pas encore aujourd'hui, mais seulement la prochaine fois. Puis, nous traversons les sphères de Saturne, de Jupiter et de Mars, puis la sphère solaire, et puis enfin, les sphères de Mercure, de Vénus et de la Lune. Vous pouvez vous rendre compte que, dans ce parcours, nous abordons chaque astre par la face opposée à celle qu'on voit depuis la Terre, voici, p. ex., Jupiter. De la Terre, nous voyons Jupiter nous présenter une face brillante. Lorsqu'un être humain désincarné fait le parcours dont je vous parle, il aborde Jupiter par sa face opposée, par son « revers ». Il en est ainsi de toutes les planètes et de la Lune. L'âme désincarnée voit toujours les planètes par leur « revers ». D'ailleurs elle n'a pas d'yeux ! Elle recevra les yeux plus tard, avec un corps physique. Ce qu'elle voit, c'est le côté spirituel de Saturne, de Jupiter, etc. Et elle reçoit leurs forces différemment, selon ses sympathies ou ses antipathies à leur égard.

Or, voilà ce qui peut arriver : un être humain, qui a vécu d'une certaine façon dans sa vie terrestre passée, peut avoir le sentiment qu'il est bon pour lui, cette fois, de s'incarner dans un corps féminin. Les âmes qui descendent sur la Terre ont le choix de leur sexe. Naturellement, leur destinée terrestre dépendra de ce choix pour une large part. Mais pour l'âme, il n'est pas suffisant de décider : « je

serai une femme ! » Il faut s'y préparer. Il faut se rapprocher de la Terre à un moment où les terriens voient la lune en opposition au Soleil, donc « pleine ». À ce moment, l'âme qui va s'incarner la verra obscure, puisqu'elle l'aborde par l'autre face.

Cela signifie qu'elle la trouve habitée par d'autres entités que dans le cas contraire. Celles-ci vont préparer l'âme à une destinée féminine.

Par contre, s'il y a « nouvelle lune » pour les terriens, l'âme désincarnée aborde cet astre par sa face brillante, ou du moins par l'élément spirituel de cette clarté lunaire. Elle se prépare alors au sexe masculin.

Mais l'âme voyage aussi, précédemment, à travers les sphères planétaires, comme je l'ai dit. La sphère de Vénus se trouve de l'autre côté du globe terrestre. Il n'a pas alors à traverser sa sphère à proprement parler. Ce sera un être humain qui ne fera pas grand cas des liens familiaux. Dans le cas contraire, les rayons de Vénus le guident en quelque sorte vers une famille bien déterminée. Il aborde alors Vénus par sa face obscure. Il en va de même pour Mercure qui l'oriente vers un certain peuple. Ne tenons compte que du spirituel ! Les âmes sont préparées par Vénus en ce qui concerne la famille et par Mercure en ce qui concerne le peuple, la nationalité.

Ces choses-là montrent que toute la vie de l'homme sur la Terre dépend des liens qu'il noue – ou ne noue pas – pendant sa descente à travers les sphères planétaires. C'est cela que nous devons apprendre à nouveau, et comprendre ! Savoir que nous ne sommes pas seulement des créatures de l'hydrogène, de l'oxygène, etc., mais encore des créatures des astres ! Toutes les forces de l'univers ont agi sur nous lors de notre descente sur la Terre ! Et nous en avons encore un certain souvenir, lorsque nous dormons. Mais, comme vous le savez, un souvenir est toujours plus faible que l'expérience à laquelle il remonte.

Songez-y ! Lorsque vous avez eu la douleur de perdre par la mort un être aimé, cette douleur s'affaiblit au bout de quelque temps. Ainsi s'affaiblissent dans le sommeil les expériences intenses que nous avons vécues dans le monde des esprits. C'est pourquoi l'homme est exposé, durant son sommeil, à la tentation dont je vous ai parlé tout à l'heure. Quand nous dormons, il ne nous reste qu'un vague écho, une ressouvenance cosmique de ce que nous avons vécu entre la mort et une nouvelle naissance.



DEUXIÈME CONFÉRENCE

Londres, 16 novembre 1922

Le combat des êtres lucifériens et ahrimaniens et la nature humaine

Je vais avoir quelques communications à vous faire sur les puissances et les entités spirituelles qui vivent dans l'environnement suprasensible de l'homme et qui prennent part à son existence terrestre. Vous comprendrez que tout ce qui se passe entre ces entités spirituelles, dans le monde suprasensible, diffère beaucoup de ce que font les hommes terrestres, si bien qu'il est difficile de parler de l'être et de l'activité de ces Intelligences dans le langage humain. Celui-ci a été créé pour les conditions terrestres. Cependant, puisque ces choses doivent être dites actuellement, je les dirai sous la forme d'images. Vous comprendrez pourquoi beaucoup d'expressions que j'emploie ici paraissent avoir été tirées de l'expérience sensible, de la condition humaine, telle qu'elle est ici-bas. Ce que ces expressions veulent traduire est juste, mais elles ne sont que des images empruntées à la condition humaine d'ici-bas.

Nous avons autour de nous, sur terre, la nature avec ses différents règnes : le règne minéral, le règne végétal, le règne animal, et aussi – peut-on dire – le règne humain. Cette nature que nous percevons est en quelque sorte doublée par une autre nature, laquelle est spirituelle, suprasensible. L'homme perçoit par ses sens la nature ordinaire, sensible ; il ne perçoit pas la nature suprasensible, mais elle a une grande influence sur son existence terrestre.

L'homme a, d'autre part, en lui-même, une nature physique et il la perçoit à l'intérieur de son être, sous forme d'instincts et de passions, qui sont, bien entendu, de nature astrale, mais qui montent de sa nature physique. Ce que l'homme perçoit ainsi en lui à l'aide de ses instincts, désirs et passions, c'est quelque chose qu'il sent inférieur à lui – un règne d'entités qui sont intimement liées à lui, mais dont il pressent qu'elles sont « sous-humaines ».

Lorsque nous observons à l'aide de nos sens tout ce qui nous entoure, nous ne voyons que la surface de la nature, l'extérieur de la nature. Au-dessus, nous

devinons la nature suprasensible, et au-dessous, nous découvrons aussi une nature « sous-sensible », inférieure ; lorsque nous regardons en nous-mêmes, nous pressentons qu'elle existe derrière nos instincts.

La nature suprasensible qui nous entoure ne peut être appréhendée que par celui qui est doué de compréhension spirituelle et qui ne s'arrête pas, comme le fait la science, aux processus commandés par les lois naturelles. Jamais la nature suprasensible ne se découvrira aux regards du savant actuel, ne surgira de ce que la science peut étudier avec ses méthodes ! On s'en rend compte lorsqu'on exerce son regard spirituel à saisir ce qui n'est pas conforme aux lois naturelles, ce dont on dit généralement : « Ceci n'est soumis qu'aux lois du hasard ! »

C'est au hasard que sont assujetties, dans notre environnement, les variations irrégulières de l'atmosphère terrestre. Si vous étudiez de près, par exemple, un brouillard londonien, vous pourrez le ramener, en gros, à certaines lois, mais non dans les détails. Pour les détails, en tout ce qui concerne les vents, les pluies, etc., on dit qu'ils dépendent du hasard. Et si vous voyez qu'on prédit dans les journaux le temps qu'il fera durant les jours prochains, vous ne pouvez pas vous y fier avec la même assurance que si l'on vous affirme que le Soleil, demain matin, se lèvera. Les lois naturelles sont donc relativement indépendantes des processus météorologiques. On peut avoir un certain don prophétique en cette matière, et cultiver ce don par l'exercice, mais ce don ne se fonde pas sur les lois naturelles, il est inspiré ou intuitif.

Eh bien, dans tous ces phénomènes météorologiques, dans les sautes du vent et de la pluie, vivent des entités qu'on ne voit pas, car elles n'ont pas un corps qui soit visible à nos yeux terrestres. Elles n'en existent pas moins ! Elles ont un corps qui n'est fait que d'air et de chaleur, et qui ne renferme ni eau, ni aucun autre liquide, ni Terre solide.

Ce corps d'air et de chaleur se forme, se désagrège, se reforme, change très rapidement. Ce qu'on voit dans les formes des nuages, ce qu'on sent dans les souffles du vent, ce n'est que leur expression extérieure, leurs actes. Nous avons donc dans notre atmosphère, à la périphérie de la Terre, un monde d'entités aériennes et caloriques. Elles appartiennent à la catégorie que j'ai souvent appelée, dans mes écrits et dans mes conférences, les êtres lucifériens.

Ils ont, à l'égard de l'homme, une tendance très particulière. Bien qu'ils vivent parfois dans des phénomènes déplaisants, ils tiennent extrêmement à la qualité morale de l'ordre social humain. Leur idéal serait que l'homme n'ait plus de véritable corps physique, ou tout au moins, un corps physique tout à fait exempt des éléments « terre » et « eau ». Ils voudraient que l'homme ne soit fait que d'air et de chaleur, car alors, ils le rendraient foncièrement moral, sans lui concéder la moindre liberté : ils en feraient des automates moraux.

Ces entités lucifériennes luttent perpétuellement, dans le cours de l'année, pour arracher l'homme à la Terre, pour le rendre étranger à la Terre, pour le priver de la Terre – et pour l'attirer entièrement dans leur sphère. Elles sont particulièrement

dangereuses pour les hommes, car elles tendent à les exciter, à les rendre fanatiques d'un mysticisme nébuleux. Ces mystiques cèdent facilement à la tentation luciférienne qui est : éloigner l'homme de la Terre, lui conférer une nature quasi-angélique.

Si singulier et si paradoxal que cela puisse paraître, les puissances qui s'expriment dans le vent et la pluie, qui respirent en quelque sorte dans le vent et la pluie, dans tous les phénomènes purement atmosphériques, sont en même temps celles qui haïssent le plus la liberté humaine, qui ne veulent pas la connaître, qui veulent la rendre impossible – bref, qui veulent faire des hommes des automates moraux, des natures quasi-angéliques. Et elles livrent une violente bataille, si on peut se servir de cette locution toute terrestre, en vue d'y parvenir. Ces entités ont, en quelque sorte, leurs citadelles, leurs forteresses dans l'air – vous comprenez bien qu'il ne s'agit là que d'une image !

En face d'elles, il y en a d'autres, que j'ai déjà mentionnées dans ma dernière conférence sous un tout autre rapport. Ces autres entités sont celles qui ont un rapport précis avec nos instincts, nos désirs et nos passions. Elles ne résident pas à l'intérieur de l'homme : là, on ne trouve que leurs effets. Ces entités vivent directement sur la Terre, mais d'une telle façon que l'homme ne puisse pas les voir. Elles n'acquièrent jamais un corps accessible aux yeux de l'homme. Elles ont un corps qui vit dans les éléments « terre » et « eau ». Leurs effets dans le devenir terrestre sont notamment le flux et le reflux des océans, puis, les phénomènes volcaniques et sismiques – en face desquels les sciences naturelles restent extraordinairement perplexes et désarmées, comme vous le savez.

L'investigateur spirituel y voit la manifestation d'un monde d'entités « *sous-humaines* », lesquelles sont assujetties aux puissances que j'ai toujours appelées les entités *ahrimaniennes*. Ces entités ont auprès d'elles diverses entités subalternes, et l'on peut descendre ici jusqu'à toute une catégorie d'esprits élémentaires que le folklore connaît souvent sous le nom de « cobolds ». Toutes sont contenues dans les éléments « terre » et « eau ». Toutes sont ahrimaniennes. Elles se proposent une tout autre tâche que les entités lucifériennes dont j'ai parlé précédemment. Quand on embrasse du regard l'ensemble de ces entités dites « adverses », les lucifériennes et les ahrimaniennes, on ne peut pas leur en vouloir réellement ! Comment pourrait-on en vouloir aux entités lucifériennes, qui voudraient faire de nous des êtres foncièrement et naturellement moraux ?

Mais, sous leur influence, l'homme ne pourrait jamais devenir un être libre. Il deviendrait, comme je l'ai dit, un automate moral. Cependant, elles ont les meilleures intentions du monde. Les entités ahrimaniennes ont leurs citadelles, si l'on ose dire, juste au-dessous de la surface terrestre, dans le sol et le sous-sol, mais leurs effets montent dans le métabolisme des hommes et ce que l'on voit dans les marées océaniques, ou plus rarement dans les phénomènes volcaniques et sismiques, est étroitement lié au flux et au reflux du métabolisme humain. Ce sont là des activités ahrimaniennes.

Ainsi, pendant que les esprits lucifériens édifient leurs citadelles dans l'air, pour lutter contre ce qui est terrestre et pour ce qui est moral, les esprits ahrimaniens les combattent : ils cherchent à durcir l'homme, à le rendre semblable à eux-mêmes. L'homme deviendrait alors infiniment savant, en ce qui concerne le monde matériel, et incroyablement intelligent ! Ces esprits ne peuvent pas y parvenir directement, mais indirectement. Après des millénaires d'efforts, ils ont déjà réussi à créer dans la vie de la Terre toute une race d'entités sous-humaines. Car ils s'emparent de la nature instinctive de l'homme, lorsque cette nature est particulièrement forte et mauvaise. Ils l'accaparent et l'homme devient leur proie pour toute la durée de son incarnation présente.

Lorsque l'homme a ainsi succombé, pendant sa vie terrestre, aux impulsions ahrimaniennes, lorsqu'il est particulièrement grossier et débauché, alors, tout de suite après sa mort, les entités ahrimaniennes, peuvent absorber, aspirer en elles son immoralité et en faire des êtres sous-humains invisibles, dont il existe déjà toute une population ; elle habite le sol et le sous-sol, elle s'incarne véritablement dans les éléments aqueux et terreux de notre globe.

Qu'est-ce que les esprits ahrimaniens projettent de réaliser, grâce à ces êtres sous-humains ? Toute une race, faite d'eau et de terre exclusivement, et que connaissent encore aujourd'hui certains travailleurs des mines qui ont gardé une certaine clairvoyance. Ces êtres ont été arrachés à l'entité humaine au moment de la mort. Ahriman et ses cohortes guettent le décès des hommes que leur karma a prédisposés à la grossièreté et à la débauche et Ahriman espère toujours que de tels hommes finiront par dire : « Je ne veux plus retourner dans le monde spirituel. Lorsque j'aurai abandonné mon corps physique, je ne veux pas m'élever à une vie spirituelle supérieure, mais m'incarner dans un de ces êtres sous-humains, sous-sensibles... Pour cela, je dois rester attaché à la Terre. Je ne mourrai plus. »

Effectivement, si paradoxal que cela paraisse lorsqu'on sait que les esprits ahrimaniens sont extraordinairement intelligents, on constate que ces esprits espèrent peupler finalement toute la Terre de semblables « sous-hommes ». De ce fait, ils rendraient le globe terrestre immortel et quasi indestructible ; ce globe ne pourrait plus se volatiliser dans l'espace universel !

Ainsi, nous avons dans notre environnement terrestre deux cohortes d'entités bien différentes : la cohorte aérienne qui voudrait rendre l'homme moral, mais le soulever au-dessus de la Terre – et la cohorte terrienne, qui gîte immédiatement sous la surface du globe, qui voudrait tirer l'homme à elle et l'enchaîner pour toujours à la Terre. Ces deux cohortes suprasensibles vivent dans le règne minéral, dans le règne végétal, dans le règne animal et dans le règne humain physique. Elles sont obligées de se tolérer mutuellement, tant que l'homme ne se livre pas exagérément à ses désirs et à ses passions.

En ce qui concerne le règne minéral, voici ce que je voudrais dire : la divinité qu'on appelle « Dieu le Père » dans la religion chrétienne a établi la paix entre ces

adversaires, dès les temps les plus anciens. Dans le règne de la nature et dans la partie animale de l'être humain (là où n'intervient pas son âme), Dieu le Père a établi la paix depuis les origines.

Par conséquent, lorsque vous prenez dans votre main un cristal, un minéral, une plante, vous ne remarquez aucun conflit d'entités adverses dans ces créatures. Mais dès que vous arrivez à l'âme qui pénètre le corps humain, il en va autrement. Là, les entités lucifériennes disent aux ahrimaniennes : « Nous avons promis à Dieu le Père de ne pas nous quereller au sujet des minéraux, des végétaux et des animaux, et même au sujet de l'homme, tant qu'il est resté l'être inconscient des premiers temps, car il vivait à la façon d'un animal. Mais nous nous battons terriblement au sujet de l'homme moderne, car il a acquis la conscience de soi. » Et, effectivement, une guerre effroyable se déchaîne au sujet de l'homme moderne, entre les entités d'air et de feu, d'une part, et les entités de terre et d'eau, d'autre part. – Aujourd'hui, l'humanité est devenue adulte en ce qui concerne sa connaissance de la nature extérieure, dans laquelle les esprits lucifériens et les esprits ahrimaniens se tolèrent mutuellement. Mais l'homme ne sait rien de ce qui vit au-delà du monde des sens, rien du monde suprasensible et rien de la nature sous-humaine, sous-sensible. Dans ces deux domaines, les entités que je viens de définir se livrent une guerre sans merci.

L'entité qu'on appelle Jéhovah ou Jahvé, dans l'Ancien Testament, réside dans la Lune. Je vous ai dit, au début de cette conférence, en quel sens je me sers d'expressions de ce genre. Jahvé a donc son siège dans la Lune. Cela signifie qu'en tant qu'être spirituel, il appartient, dans le cosmos, à la colonie d'esprits qui s'expriment dans les phénomènes physiques de la Lune. Sa tâche, dans l'ordonnance du monde, est de guider vers la Terre l'homme qui va se réincarner et qui descend des mondes spirituels pour se vêtir d'un corps. Mais cette entité, Jahvé se réserve aussi d'agir plus tard, dans l'homme terrestre, incarné, et de régler chez lui tout ce qui se rapporte aux forces de la reproduction. Elle cherche donc à gouverner les pulsions et les instincts liés à la fonction reproductrice.

Mais on ne peut pas régulariser cette fonction isolément. Elle est rattachée aux autres instincts et pulsions de l'homme. C'est pourquoi Jahvé a besoin d'être aidé. Il faut, par exemple, que les instincts alimentaires soient d'accord avec les instincts reproducteurs, et que, d'une façon générale, la sphère des instincts soit régularisée. Dans cette tâche, Jahvé, qui est le dieu de la Lune en quelque sorte, se fait aider par les esprits de Mercure et de Vénus. C'est ainsi que nous constatons dans le monde spirituel une alliance entre la Lune, où se trouve le Dieu Jahvé, avec d'autres esprits lunaires, et les esprits qui sont dans Mercure et dans Vénus. Tous ensemble. Ils veulent gouverner ce qui, dans l'homme, est fait de chair et de sang. Car l'homme n'est pas uniquement un être terrestre : tout l'univers agit en lui !

Les entités que j'ai, tout à l'heure, appelées ahrimaniennes, qui ont leurs citadelles sous la surface de la Terre, ne sont pas assez « mûres » pour pouvoir

régner sur la planète terrestre comme Jahvé règne sur la Lune, et d'autres esprits sur Mercure et Vénus. L'ordre universel les condamne à rester seulement sous la surface du globe terrestre. Comme vous pouvez bien le penser, ces entités, qui sont dépourvues de toute moralité, ne luttent pas seulement contre les esprits lucifériens de l'air et du feu, mais encore et surtout contre Jahvé et ses auxiliaires, c'est-à-dire contre la Lune, Mercure et Vénus. Car Jahvé, je l'ai dit tout à l'heure, est le régulateur de la nature instinctive des hommes, mais il ne la dirige que de l'extérieur – depuis la Lune – et c'est pourquoi cette nature instinctive reste accessible à d'autres influences, sans néanmoins devenir totalement amoral. Grâce à la suprématie légitime de Jahvé, l'espèce humaine est devenue, sur terre, telle que nous la connaissons ; elle résulte d'une convergence entre les puissances lunaires, mercuriennes et vénusiennes.

Mais à l'encontre des intentions de Jahvé, les entités ahrimaniennes tentent de créer une race sous-humaine invisible dont je vous ai parlé tout à l'heure. Un des moyens qu'elles emploient, je vous l'ai expliqué dans la dernière conférence que j'ai faite ici. Pendant que l'homme sommeille, les entités ahrimaniennes s'en approchent et veulent le convaincre que le Mal est le Bien. L'homme accepte cet enseignement avec une facilité effrayante, lorsqu'il dort, et il la rapporte, au réveil, dans ses corps physique et éthérique. Et les entités dont il s'agit croient atteindre leur but par ces insinuations démoniaques !

Car l'homme, en ce qui concerne sa nature inférieure, devrait dépendre uniquement des entités supérieures, celles de la Lune, de Mercure et de Vénus. Cette nature inférieure n'est ni bonne, ni mauvaise en soi. Elle le devient seulement parce que les adversaires de Jahvé s'en emparent, comme je l'ai expliqué ! Jahvé voudrait que les puissances ahrimaniennes ne s'expriment que dans les marées océaniques, les phénomènes volcaniques et les tremblements de terre. Mais les suppôts d'Ahriman s'attaquent à l'homme. Non seulement ils assaillent les êtres lucifériens de l'air et du feu, mais encore et surtout, ils assaillent Jahvé et ses aides planétaires. L'homme est ainsi l'enjeu d'une terrible guerre où l'ordonnance juste du monde est mise en cause. D'un autre côté, les suppôts d'Ahriman cherchent à faire de l'homme un être totalement amoral et extraordinairement intelligent.

Tout cela monte de la terre et de l'eau, et se propage facilement dans les hommes, étant donné que ceux-ci sont astreints à manger les produits de la terre et de l'eau. Car ils ne se nourrissent ni de l'air, ni de simple chaleur.

Les entités lucifériennes, qui ont leur corps dans l'air et dans la chaleur, sont tout aussi peu mûres que les autres. Elles sont des représentants « manqués » des colonies d'esprits qui habitent Mars, Jupiter et Saturne. Elles livrent des assauts, non seulement contre les entités ahrimaniennes, mais encore contre les entités « régulières » de Mars, de Jupiter et de Saturne – les planètes dites « lointaines ». Ces entités planétaires ont, elles aussi, des influences sur l'homme, localisées principalement dans les yeux, les oreilles et les autres organes sensoriels, situés à

la surface du corps physique. En revanche, les esprits de la Lune, de Mercure et de Vénus ont de l'influence sur les viscères, sur les organes internes. D'importantes actions de Saturne se font valoir dans l'œil humain. Ces esprits des planètes lointaines veulent faire de l'homme un être terrestre, parfait en son genre, avec des organes sensoriels insérés à la périphérie de l'organisme, et qui envoient des prolongements nerveux dans tout le corps. Saturne donne les sens, Jupiter leurs prolongements nerveux, tandis que Mars est la force qui donne aux hommes le langage. Les organes des sens sont des insertions du monde extérieur à travers la peau humaine, vers l'intérieur du corps.

Les entités d'air et du feu résident dans l'atmosphère et se déploient tout particulièrement dans les éclairs, dans les phénomènes ignés de l'atmosphère. Ils voudraient rendre l'homme physique tout entier comparable, en perfection, à l'œil, à l'oreille et au nez, mais prolonger la surface dans l'intérieur : alors, l'homme ne ferait plus que voir et entendre, il cesserait de boire et de manger, il serait de la nature des anges.

Les esprits de Mars, Jupiter et Saturne se comportent très sagement dans la nature extérieure – si j'ose ainsi parler d'êtres aussi sublimes ! Ils imprègnent de moralité ce que nous percevons de cette nature extérieure. En fait, ils apportent à l'homme la moralité, car celle-ci pénètre en lui par le chemin de ses perceptions sensorielles.

Mais les esprits lucifériens veulent que l'homme devienne sensoriel de fond en comble, afin qu'il ne perçoive plus rien d'autre que ce qui est imprégné de moralité. Ils veulent ainsi réaliser un automate moral.

Voyez-vous, dans la nature qui nous environne, tout ce qui s'exprime par des *forces* provient des esprits de Mars ; ce qui s'exprime par des *lois naturelles* provient des esprits de Jupiter, et tout ce qui est *couleur ou son* provient des esprits de Saturne. Mais les lucifériens ne voudraient pas que l'homme ait un corps physique, car ils ne voudraient lui transmettre que des *forces* et des *lois*, c'est-à-dire des pensées, et le laisser dans l'ignorance des couleurs et des sons. Ils en feraient, je l'ai déjà dit, un être à peu près angélique.

Voyez-vous, dans la nature extérieure, il y a une bonne entente entre les esprits de la Lune, de Mercure, de Vénus, de Mars, de Jupiter et de Saturne... c'est le Soleil qui les maintient en équilibre. Mais ils sont attaqués de deux côtés. Les lucifériens combattent les planètes lointaines, extérieures au Soleil : Mars, Jupiter et Saturne. Les ahrimaniens combattent tout ce qui est lunaire, mercurien et vénusien.

C'est au sein de cette lutte générale que l'homme doit accéder au progrès et à la liberté ! Il l'a fait, dans les temps anciens, grâce aux enseignements des Mystères. À notre époque, il doit le faire grâce à ce que peut lui révéler l'investigation spirituelle de suprasensible et du sous-sensible. Rester dans l'ignorance au sujet de ces choses, cela conduirait l'humanité, dans l'avenir, à de grandes catastrophes !

Vous devez le comprendre à présent, les entités lucifériennes et ahrimaniennes sont extraordinairement développées, les premières en moralité, les secondes en intelligence ! Malgré cela, les unes et les autres sont persuadées qu'elles atteindront leur but. Elles reprennent sans cesse le combat. Mais elles se heurtent, sur la Terre, à d'amères déceptions. Lorsque, grâce à la science initiatique moderne, on peut rencontrer de telles entités, derrière la nature ou au-dessous de l'homme, on les trouve tantôt jubilantes dans l'ivresse du triomphe, tantôt abattues et déçues. La jubilation et la déception alternent continuellement dans la vie de ces entités.

Voici maintenant quelques détails. On remarque tout d'abord que toutes, lucifériennes et ahrimaniennes, sont déçues par l'organisme physique de l'homme. On peut en recevoir une forte impression lorsqu'on visite des hôpitaux ou des asiles d'aliénés – bref, au chevet des malades. C'est là que Lucifer et Ahriman subissent les plus cinglantes défaites. Car ils se combattent mutuellement avec une ardeur extrême, et lorsque l'un d'eux triomphe de l'autre, cela compromet leur réussite à tous deux.

Ahriman remporte des victoires sur les divinités de la Lune, de Mercure et de Vénus et Lucifer remporte des victoires sur les divinités de Mars, Jupiter et Saturne, mais ce ne sont jamais des victoires complètes, bien qu'elles soient renforcées par les succès qu'Ahriman et Lucifer remportent l'un sur l'autre. Ce sont, dans tous les cas, des succès purement apparents – d'où la déception. Car une victoire d'Ahriman, par exemple, dans le sens que j'ai indiqué tout à l'heure, provoque chez les hommes des maladies tumorales, cancéreuses, ou encore des maladies du métabolisme, telles que le diabète. Chaque fois que de telles maladies apparaissent chez les êtres humains, c'est qu'Ahriman a remporté une victoire sur Lucifer : le résultat, c'est que la nature physique de l'homme est ruinée, et alors cette nature n'a plus de valeur pour Ahriman : il ne peut pas en extraire, à la mort, les instincts et les désirs, pour en former sa race de sous-hommes. Ceci donne un aperçu, peut-être paradoxal, mais juste, de ce qu'est la maladie. Dans beaucoup de cas, elle est le seul moyen qu'ont les hommes pour échapper aux serres d'Ahriman !

Et chaque fois que Lucifer remporte une victoire dans la nature humaine, empêchant Ahriman de l'utiliser à ses fins, alors l'homme succombe à des affections catarrhales graves, ou il tombe dans des états de démence. De ce côté aussi, sa victoire est compromise.

Voilà pourquoi les entités ahrimaniennes et lucifériennes se montrent tristes au chevet des malades dans les hôpitaux et dans les asiles d'aliénés ! Elles constatent là qu'elles peuvent bien lutter, mais qu'en réalité, il est impossible qu'elles soient victorieuses.

Quand vous jetez un regard dans la nature éthérique de l'homme – et non plus dans sa nature physique – vous y trouvez de nouvelles raisons pour que les puissances lucifériennes et ahrimaniennes soient constamment déçues. Car

lorsque les premières triomphent sur les secondes, dans le corps éthérique de l'homme, celui-ci devient un *mythomane*, qui ment par habitude. Cela ne le rend pas plus moral, et il échappe ainsi à l'angélisme auquel Lucifer le destinait. Dans un tel cas, Lucifer soulève l'homme, en apparence au-dessus du monde terrestre, mais n'en fait pas un automate moral... il en fait un menteur invétéré ! Et, si paradoxal que cela paraisse, cette mythomanie est tout d'abord une arme défensive dont se servent les bonnes puissances pour soustraire un homme à Lucifer. Car cette mythomanie peut être guérie par la suite, en raison du karma personnel, tandis que l'homme serait perdu, complètement arraché à la Terre, si Lucifer avait triomphé.

Quand Ahriman triomphe, ou est près de triompher, dans le corps éthérique, l'homme devient un *possédé*. Là encore, Ahriman ne peut pas extraire la nature instinctive à ses fins, car en vertu de cette possession, elle adhère trop fortement au corps éthérique.

Ainsi, sur une vaste échelle, les esprits adversaires de l'évolution normale, éprouvent de grandes déceptions.

Et si maintenant vous observez le corps astral, eh bien, lorsqu'Ahriman est près d'y triompher, l'homme devient un affreux égoïste. De ce fait, il retient ses instincts et désirs, comme contractés, en lui. Ahriman ne parvient pas à les extraire. De cette façon, même les affreux égoïstes sont préservés du terrible destin que leur réservait Ahriman.

Si c'est Lucifer qui est près de triompher dans le corps astral, l'homme peut devenir ce qu'on appelle un *rêveur invétéré*, qui n'est jamais tout à fait en lui-même et semble privé de « Moi ». De tels états existent. L'homme peut y être sujet, par accès. Pour les puissances lucifériennes, c'est une grande déception – elles ne peuvent aucunement faire d'un tel homme un automate moral !

Vous le voyez, il y a pour les deux sortes d'entités adverses bon nombre de déceptions. Mais vous apercevez, en même temps, l'ampleur de ce combat dont les hommes sont l'enjeu. Déjà, dans les temps reculés, quand les anciens Mystères initiatiques existaient encore, l'homme se trouvait au centre d'un tel combat, qui se livrait derrière le monde physique. C'étaient les messagers de « Dieu le Père » qui étaient les grands Maîtres des Mystères. Leurs disciples étaient des « gourous », et les élèves de ceux-ci, des « chélas ». ^{15} Mais les plus hauts « gourous » recevaient des ordres, directement, des messagers de « Dieu le Père » et ceux-ci pouvaient leur enseigner comment guérir les maladies des hommes, sans être gênés par Lucifer et Ahriman. Par exemple, ainsi que je vous l'ai indiqué la dernière fois, ces thérapeutes savaient guérir par les forces lunaires les maladies dues à Saturne.

Ceci se passait dans les anciens Mystères, où les messagers de « Dieu le Père » pouvaient guérir l'homme de ses égarements.

Dans les temps modernes, les égarements ne sont pas plus bénins que dans les

temps anciens, bien que l'homme n'en sache rien dans sa conscience ordinaire. L'homme est tiraillé, de-ci, de-là, par cette lutte constante dont il est l'enjeu.

Et lorsque l'initié franchit le Seuil, lorsqu'il jette un regard dans le monde spirituel et constate ce terrible combat, il chercherait vainement, à notre époque, les messagers de Dieu qui, entre autres choses, donnaient aux thérapeutes antiques le *caducée* (bâton de Mercure) et d'autres symboles de leurs pouvoirs guérisseurs.

Aujourd'hui, on ne sait plus comment se protéger au sein de ce combat suprasensible où s'affrontent les entités retardataires de deux sortes, les esprits de la Lune et ceux des planètes. Telles deux armées qui campent l'une en face de l'autre, on voit les êtres d'air et de feu, qui sont des êtres « manqués » de Saturne, de Jupiter et de Mars, affronter les êtres de terre et d'eau, qui sont les êtres « manqués » de la Lune, de Mercure et de Vénus. La bataille se livre derrière le Seuil, de la manière la plus terrible : le clairvoyant voit le Soleil devenir rougeoyant, incandescent, puis s'obscurcir, et finalement apparaître comme un effrayant disque noir.

Il n'en était pas ainsi pour les initiés antiques. Ils pouvaient voir à travers le disque obscurci du Soleil. C'est précisément de ce disque obscurci que leur arrivaient les messagers de « Dieu le Père ». Ils étaient notamment les instructeurs de la thérapeutique. Pour nous, initiés modernes, le Soleil rougeoit, puis il reste noir et ne nous répond plus. Nous sommes refoulés et nous devons chercher notre salut sur la Terre elle-même.

Là, nous nous trouvons en présence du Christ, qui a lié son être spirituel à la Terre par le Mystère du Golgotha, et qui nous dit : « Ne désespérez pas, si le Soleil vous apparaît comme un disque noir ! C'est parce que moi, qui suis le Dieu Solaire, je ne réside plus dans cet astre ; j'en suis descendu et je me suis uni à la Terre. »

Quand on aborde le Christ avec une âme véritablement fervente et avec une claire conscience de ce qu'est le Mystère du Golgotha, alors, à vrai dire, le Soleil ne redevient pas un astre brillant – il reste un disque noir –, mais à travers lui commence à nous devenir audible le langage du Christ. Alors, on se rend parfaitement compte de la parenté entre le Christ et le Soleil. Le Soleil reste noir, mais il déverse en nous la dose de « clairaudience » nécessaire pour que nous entendions parler le Christ, si toutefois nous nous y sommes bien préparés.

C'est alors le Christ qui indique les moyens de réconcilier les puissances d'en haut avec les puissances d'en bas, c'est-à-dire les êtres d'air et de feu qui *sont au-dessus* du Soleil noir et les êtres de terre et d'eau, qui sont *au-dessous* de lui. On reçoit ainsi, en tant qu'homme, des directives pour guérir les maladies et pour comprendre tous les autres maux que ne cessent de déverser Lucifer et Ahriman. Et l'on arrive, par la force du Christ et du Mystère du Golgotha, à pouvoir dire aux esprits adversaires : « Vous êtes déçus par les maux qui ont affligé la Terre à cause de vous et de vos victoires partielles. Vous ne cessez d'avoir des déceptions,

d'engendrer des malades, des possédés, des mythomanes, des égoïstes, des rêveurs, etc. Ainsi, vous oscillez sans cesse entre l'ivresse du triomphe et la tristesse profonde ».

Mais il est donné à l'homme terrestre, lorsqu'il trouve son juste rapport avec le Christ, de ne pas désespérer, même alors qu'il constate la désespérance de ces êtres qui sont supérieurs à lui, mais veulent marcher sur un autre chemin que ne le prescrivent les divinités régulières auxquelles l'homme s'est consacré et auxquelles il doit rester fidèle dans toute la suite des temps. Au centre de ces divinités se trouve l'entité du Christ, qui naguère parlait aux initiés à travers le disque du Soleil, et qui continue à nous parler, mais à partir de la Terre, avec l'aide du Soleil.

Lorsque nous nommons aujourd'hui le Christ, nous nommons Celui qui, sur la Terre, peut se tenir à nos côtés, peut nous guider, peut nous préserver des terribles assauts des entités adverses, lucifériennes et ahrimaniennes, entre elles et contre les dieux d'en-haut comme contre les dieux d'en-bas.



TROISIÈME CONFÉRENCE

Londres, 19 novembre 1922

Expériences entre la mort et une nouvelle naissance sous l'aspect des conséquences karmiques et édification de la nouvelle vie

Je voudrais aujourd'hui continuer, et mener à leur terme, les considérations que j'ai faites en ce lieu, pendant les derniers jours. Vous savez déjà quel est le destin immédiat de l'homme après la mort. D'abord, l'homme a quitté son corps physique et il est dans une situation où il ne peut jamais se trouver, pendant sa vie terrestre, avec sa conscience ordinaire de veille. Il possède encore son Moi, son corps astral et son corps éthérique. Jusqu'alors, de la naissance jusqu'à la mort, son corps éthérique avait toujours été uni à son corps physique. Vous savez que, pendant son sommeil l'homme ne libère, en quelque sorte, que son Moi et son corps astral. Le corps éthérique reste avec le corps physique. – Après la mort, pendant un bref laps de temps (quelques jours), l'homme continue à avoir en lui le corps éthérique, le corps des forces formatrices, et grâce à ce corps, il peut encore avoir une vision rétrospective de sa vie terrestre écoulée. Cette vision, ce déroulement de visions, est contenu dans le corps éthérique. J'ai également dit, dans mes conférences publiques, que l'homme, lorsqu'il libère son corps éthérique par les procédés de l'initiation, peut également revivre le déroulement de son passé terrestre.

Mais après la mort, on ne peut pas garder longtemps en soi le corps éthérique, car celui-ci dépend, en réalité, du cosmos tout entier, et tend sans cesse à s'y répandre. Si, dans la vie terrestre, nous perdions pour un instant notre corps physique, le corps éthérique serait aussitôt porté, comme par une force élastique, à se répandre, à se dissoudre dans le cosmos. C'est seulement grâce au corps physique, dans lequel il est sans cesse retenu, que le corps éthérique garde sa cohésion. Dès que la force de cohésion donnée par le corps physique vient à manquer, le corps éthérique commence à se diluer, à se volatiliser. Au bout de quelques jours, il n'existe plus pour nous. Vous savez qu'une petite goutte d'eau,

lorsqu'on la chauffe, se dilate en tous sens et finit par disparaître. On ne peut plus la voir. C'est ce que fait le corps éthérique après la mort.

La science initiatique nous apprend que cela ne dure que peu de jours. Elle connaît des moyens de libérer le corps éthérique artificiellement, pendant la vie terrestre ; il reste alors à l'intérieur du corps physique, mais on parvient à l'utiliser indépendamment de ce corps. On obtient ainsi la vision rétrospective de l'existence terrestre écoulée. En même temps que cette vision, on voit briller dans le corps éthérique comme un reflet de l'univers entier. Tout le ciel étoilé apparaît alors dans le corps éthérique. On ne peut jamais regarder un corps éthérique séparé de son corps physique sans y voir briller le monde des étoiles et des planètes. Ces astres, finalement, absorbent le corps éthérique. C'est pourquoi la science initiatique ne peut retenir que pendant 3 à 4 jours, tout au plus, les visions qui surgissent de cette manière dans un corps éthérique. Ensuite, elles disparaissent et il faut que l'homme retourne dans son corps physique pour que son corps éthérique reste cohérent. – Après la mort, le corps éthérique disparaît au bout de quelques jours. Mais, de ce fait, l'homme désincarné s'intègre de plus en plus dans le monde des astres.

Lorsqu'on a ainsi perdu son corps éthérique, on se sent tout d'abord un étranger dans le monde des astres. Seules les forces lunaires nous semblent relativement familières. La Lune nous apparaît comme un « double », une copie, de ce qu'elle était pour nous dans le monde physique. Mais on perçoit aussi, par une prise de conscience de plus en plus exacte, les forces spirituelles qui sont liées à ce corps céleste. On apprend positivement que la force de Jéhovah, ou Jahvé, est liée à la Lune, comme je vous l'ai expliqué dans ma dernière conférence. La Lune se transforme en quelque sorte, pour celui qui a franchi la porte de la mort, en une colonie d'entités spirituelles dont le chef est Jahvé.

Ensuite, l'homme apprend ce que signifie véritablement, sur la Terre, le fait que chacun doit mourir. La science initiatique peut en parler parce qu'elle reçoit, dès cette vie terrestre, des images de ces réalités. Nous apprenons la signification de la mort grâce aux forces lunaires, aux forces de Jahvé.

Quand nous considérons la mort du point de vue de la Terre, nous voyons le corps physique privé de vie. L'éthérique, l'âme et l'esprit, tout a disparu, et le corps physique tombe si on l'ensevelit au pouvoir des forces de la Terre et de l'eau et des forces de l'air et du feu si on l'incinère. De toute manière, il n'appartient plus qu'aux forces terrestres. Qu'est-ce que cela signifie ? – Lorsque l'homme naît, et tant qu'il a encore en lui les forces de croissance de l'enfance, ou bien tant qu'il est un embryon encore physiquement partie du corps maternel, les forces qui le font grandir sont les mêmes que celles qui le détruisent physiquement aussitôt après sa mort. Quand le corps physique se désagrège, les mêmes forces qui l'avaient précédemment construit se transforment dans un monde spirituel, grâce aux expériences de l'éthérique et de l'astral que l'homme a pu faire, tout le long de sa vie ; mais sur la Terre, quelque chose se détache peu à peu du corps physique.

On peut parler d'un être ou d'un élément suprasensible, issu de ce corps physique : d'un côté, l'homme véritable s'éloigne, après la mort, et d'un autre côté, un être *sort* de son corps physique défunt – de ce corps sans vie que l'homme lui-même abandonne. Cet être est composé de forces lunaires qui vivent sur la Terre. Car les forces lunaires sont concentrées, certes, dans la Lune cosmique, mais elles étendent leurs influences au loin. Sur la Terre, elles sont des forces de mort, en même temps qu'elles sont des forces de naissance. Ce sont elles qui introduisent l'homme dans la vie terrestre et ce sont elles qui l'aident à s'en libérer. On obtient, en méditant ce fait, une certaine compréhension des rapports qui existent entre la naissance et la mort. Et si l'on considère tous les êtres humains qui meurent pendant une période donnée, on voit que de chaque décès émerge, pour ainsi dire, une image de la mort, et que de telles images, en se fusionnant, créent une atmosphère spirituelle qui environne la Terre. Là se trouve tout ce que la mort *donne* et tout ce que la naissance *reçoit*. Des êtres humains peuvent naître, grâce aux forces qui montent des cadavres humains. Oui, nos forces de croissance sont étroitement liées à des forces de mort !

Or, considérez maintenant que les forces de mort, qui sont aussi les forces de naissance, sont lunaires. Dans ces forces se trouve tout ce que l'homme a pu accumuler de valeurs morales entre sa naissance et sa mort. Si l'on a été « bon », d'une manière ou d'une autre, il se trouve dans l'atmosphère dont je parle un être né de notre bonté. Cet être a également en lui, éventuellement, tous les vestiges spirituels de notre méchanceté. C'est nous qui avons engendré cet être au fur et à mesure de notre vie terrestre. La conscience ordinaire n'en sait rien, mais nous portons cet être en nous – nous l'abandonnons temporairement, chaque nuit, quand nous dormons, mais il demeure dans notre corps physique. Je vous ai déjà dit que les sentiments moraux et les sentiments religieux restent dans le corps physique et dans le corps éthérique de l'homme qui dort. L'être dont je vous parle y reste aussi. On peut l'appeler « *le porteur de notre karma* ». Nous l'engendrons pendant la vie terrestre. Après la mort, cet être reste en rapport avec nous, tant que nous sommes dans la sphère lunaire. Il nous retient dans cette sphère – donc à proximité de la Terre ; c'est pourquoi, dans les premiers temps qui suivent la mort, nous sommes liés à la sphère lunaire, mais aussi à notre propre karma. C'est aussi pourquoi nous devons vivre rétrospectivement, dans cette sphère, toutes les actions que nous avons commises sur terre entre notre naissance et notre mort. Nous en faisons, en quelque sorte, l'examen spirituel, avec une vitesse qui est triple de la vitesse primitive, comme je l'ai dit dans ma conférence publique. {16}

Nous devons alors tout revivre, mais à rebours, en sens inverse, et trois fois plus vite. À ce moment, ayant quitté le corps physique, nous n'agissons plus qu'en tant qu'âmes et esprits, mais ce que nous faisons reste étroitement en rapport avec nos actions terrestres. Je le répète, nous revivons notre existence terrestre à rebours, et ce faisant, nous prenons clairement conscience de notre karma.

Il faut que vous appreniez à interpréter d'une manière spirituelle ce qui est de la nature de l'esprit ! Quand vous avez aimé, sur terre, un être humain qui est mort,

vous vous dites peut-être avec tristesse : « Ah ! cet être doit à présent revivre tout ce qu'il a peut-être fait de mauvais ou imparfait ! » Vous en éprouvez un certain regret. Mais si vous pouviez interroger cet être, il vous répondrait : « Non ! Je ne voudrais pas vivre autrement cette vie après la mort, car je revis, avec de nouvelles facultés de jugement, ce que j'ai fait sur terre, afin que ce jugement se grave dans mon âme. Si je ne le pouvais pas, je n'éprouverais pas le besoin de réparer ce qu'il faut réparer, et de me guérir de mes imperfections. » Le défunt ne voudrait, à aucun prix, manquer toutes ces épreuves ! Elles lui donnent la force d'atteindre à la plénitude de son humanité !

Rendez-vous bien compte qu'ici déjà, sur la Terre, un paysage apparaît différemment selon qu'on est dans le monde d'ici-bas ou dans l'autre ! Et l'on peut dire que les vivants n'interprètent pas d'une façon très juste la vie suprasensible qui fait suite à la mort.

Prenons un autre cas : disons que vous êtes un très bon Anthroposophe, que vous êtes plein d'enthousiasme pour l'anthroposophie. Mais vous avez un membre de votre famille ou un compagnon de vie qui hait l'anthroposophie. Vous le déplorez infiniment et vous regrettez de causer une vive douleur à cette personne en cultivant l'anthroposophie. Cela est peut-être bien jugé, du point de vue terrestre, mais très souvent, les choses vues par l'autre face sont différentes. Il apparaît alors que cette personne est dans l'impossibilité absolue de parvenir à l'anthroposophie, à cause des réticences qu'elle a apportées de sa vie précédente et qui ont modelé sa tête de manière à faire d'elle un détracteur de cette connaissance. Sa tête ne peut pas tolérer l'anthroposophie ! La personne s'agite, elle s'irrite, dès qu'elle en entend parler ! Cela ne signifie pas forcément que son cœur s'en détourne. Lorsque cette personne meurt, il peut arriver qu'elle éprouve après sa mort une attirance très vive vers l'anthroposophie. Et lorsque quelqu'un a détesté l'anthroposophie pendant cette vie, vous agirez judicieusement en lui adressant, après sa mort, des pensées anthroposophiques qui l'enrichiront.

Si singulier, si paradoxal que cela puisse paraître, il arrive souvent que les personnes qui ont terriblement « tempêté » contre l'anthroposophie en deviennent, après leur mort, des adhérents fervents. Il faut donc que vous preniez au sérieux ce que je vous ai dit, lors de mon précédent séjour dans cette ville : de l'au-delà, on doit juger la vie tout autrement que l'on ne fait ici-bas. [{17}](#)

Nous voyons ainsi combien l'être humain désincarné diffère de l'être humain incarné. Ici-bas, vous avez un cerveau enfermé dans une boîte crânienne, puis des poumons, d'autres organes, et au-dehors, les sens. Tout cela vous sert à percevoir le monde. Mais si vous avez franchi la porte de la mort, tout change. Les étoiles ne brillent plus que pour votre corps éthérique. Puis, quand vous avez abandonné celui-ci, vous vous identifiez avec les astres.

Au lieu d'avoir un cerveau, vous avez maintenant en vous les entités spirituelles de Vénus, de Mercure, du Soleil, et ainsi de suite. Et au lieu d'avoir un cœur, un rein, etc., vous trouvez en vous les entités de ces astres. Vous êtes devenu,

intérieurement, identique à l'univers.

Bien entendu, l'univers ne vous procure pas, à ce stade, une intelligence analogue à celle de votre cerveau ! Non, vous voyez le monde tout autrement. La Terre vue à partir du Soleil, par exemple, est tout autre chose que ce que nous connaissions. Or, tout en restant lié à la Lune, puis à Mercure et à Vénus, vous faites la révision, le retour en arrière dont je vous ai parlé. À ce stade, vous avez peu de rapports avec les planètes lointaines, dites extérieures : Mars, Jupiter et Saturne. Vous en avez encore moins avec les étoiles fixes.

Lorsqu'ayant revécu à rebours toutes ses actions terrestres, on se retrouve à la date de sa naissance, on a déjà acquis un jugement sur ces actions. C'est un jugement cosmique et non terrestre. Déjà, on veut aller de l'avant et agir pour réparer, compenser ce qu'on a fait de mal.

On fait cette expérience pendant les vingt ou trente années suivantes de sa vie post-mortem. Sa durée dépend de l'âge qu'on avait atteint sur la Terre. Elle est un tiers environ du temps terrestre. Ceux qui sont morts pendant l'enfance traversent très rapidement cette phase. Pour les tout jeunes, il n'en est pas question.

Quand on retrouve le moment de sa naissance, on a encore un souvenir bien vivace de tout ce qu'on a vécu, et de tout ce qu'on vient de traverser. Mais il faut s'arracher à ce souvenir, et c'est comme si on devait, à nouveau, abandonner un corps ! On dit généralement qu'à ce moment, l'homme abandonne son corps astral.

Mais ce qui se passe, en réalité, est plus complexe : une pensée imagée vient remplacer en nous l'activité précédente, qui était pleine de vie. À présent, la pensée prend le dessus – une pensée dont le substrat est cosmique, stellaire, et non pas terrestre, comme c'était le cas lorsque nous pensions ici-bas !

Et maintenant, vous continuez votre chemin dans le monde spirituel. Vous vivez avec les êtres dont le Soleil, la Lune et les planètes sont ici-bas les reflets physiques. Vous vous familiarisez aussi avec les esprits des étoiles fixes. C'est alors que vous introduisez dans ces sphères le souvenir que vous avez gardé du « porteur de karma », bien que vous l'ayez abandonné avec votre corps astral. Vous n'en avez plus qu'un souvenir et vous entrez dans un monde purement spirituel, mais vous êtes chargé d'une sorte de « bagage » fait de souvenirs.

Je vous ai montré l'homme désincarné revivant sa précédente vie terrestre, tout en montant à travers les sphères des planètes, depuis Mercure et Vénus, jusqu'à Saturne. Le cosmos planétaire va réellement de la Lune à Saturne.

Je vous ai dit aussi, ces jours derniers, que les forces de la Lune sont antagonistes de celles de Saturne. La Lune renferme des forces qui ramènent perpétuellement l'âme à la Terre qu'elle a quittée et voudraient l'y fixer. Au contraire, Saturne tend à la faire monter jusqu'à l'univers des étoiles fixes, mais d'une manière telle qu'il ne perçoive plus l'éclat des astres : rien que leurs essences spirituelles.

Lorsque nous avons dépassé la sphère de Saturne, nous participons à la vie d'un monde purement spirituel. Dans mon livre *Théosophie*, j'ai appelé cela le passage du pays des âmes au pays de l'esprit. Mais l'homme ne peut pas franchir ce pas à l'aide de ses propres forces. Le souvenir de sa vie terrestre adhère trop à lui. Il a besoin d'une aide.

Cela aussi, je l'ai dit ici-même, et j'ai parlé de cette aide sublime. Avant l'époque du Mystère du Golgotha, les initiés des Mystères pouvaient parler comme suit à leurs disciples : « Si vous avez voué au monde spirituel assez de forces de sacrifice, vous pourrez y trouver la haute Entité Solaire qui vous accompagnera lorsque vous sortirez de la sphère du Soleil, lorsque vous vous dirigerez vers le côté du monde où le Soleil ne brille plus que spirituellement dans l'espace universel. Cette haute Entité Solaire vous portera jusqu'à la sphère de Saturne, puis encore plus loin, jusqu'aux étoiles !

D'une certaine manière, le Soleil spirituel vous éclairera pour vous aider à franchir la frontière entre le pays des âmes et le pays des esprits. »

Le Mystère du Golgotha a eu pour conséquence que la haute Entité Solaire est descendue sur la Terre, s'est incarnée en Jésus de Nazareth. – Une âme qui, dès sa vie terrestre, s'est vouée de tout son cœur au Christ, au Mystère du Golgotha, en reçoit la force nécessaire pour entrer, après la mort, dans le Pays des esprits, c'est-à-dire, plus loin que la sphère Solaire et que la sphère saturnienne, jusque dans le monde des étoiles fixes. L'âme est alors dans un état sublime qui ne peut se réaliser que par la force du Christ, depuis que le Mystère du Golgotha s'est accompli.

Avant de vous décrire cet état sublime auquel l'âme humaine peut accéder lorsqu'elle a reçu la force du Mystère du Golgotha, je voudrais vous faire pressentir ce que cela implique réellement de se trouver là-haut, dans le monde des étoiles, et de « garder un souvenir de sa vie terrestre ».

Lorsqu'on est sorti de la sphère de Saturne, on pénètre dans ce que les sciences antiques ont appelé le zodiaque. Il n'est que le représentant du ciel des étoiles fixes, donc du pays des esprits, en général. Mais c'est en rassemblant les innombrables étoiles qui composent le zodiaque qu'on peut se faire une idée du chemin que l'âme humaine parcourt à ce stade. Le but de son cheminement, c'est de constituer, de construire le germe spirituel de sa prochaine incarnation. Il doit le faire à partir du cosmos tout entier et avec l'aide des hiérarchies spirituelles.

Vous allez peut-être dire : « Ici, sur la Terre, nous avons des tâches intéressantes ; nous pouvons favoriser la culture, travailler pour l'humanité, etc. Mais ce que nous accomplissons là-haut doit être extrêmement monotone, si nous ne faisons que construire notre corps futur ! » Là, vous seriez dans l'erreur la plus complète. Car rien de ce que vous pouvez accomplir sur la Terre n'a l'ampleur et la diversité des tâches qui sont les vôtres lorsque, du haut des sphères stellaires, vous édifiez le corps humain, ce « temple des dieux ». C'est une œuvre beaucoup plus grandiose et beaucoup plus variée. Car vous ne formez pas seulement votre corps

futur, vous formez, comme vous allez le voir tout à l'heure, un corps qui fait partie de toute l'humanité : en effet, votre karma vous a lié à tels ou tels êtres humains et vous introduisez dans votre nouveau corps le besoin de vous remettre en rapport avec ces êtres, de « solder » vis-à-vis d'eux vos dettes karmiques. Ainsi, vous travaillez pour l'humanité dans une bien plus grande mesure que vous ne pouvez le faire ici-bas, sur la Terre. Et comment travaillez-vous ? – Je vais vous l'expliquer en détail ; je vous demande seulement de bien vous rendre compte que je suis obligé de m'exprimer symboliquement, comme je vous l'ai déjà dit, la dernière fois.

Lorsqu'on veut parler de ces mondes sublimes, nos concepts actuels ne sont pas tels qu'on puisse s'exprimer autrement que par images ! Vous avez donc la tâche de construire le germe spirituel de votre futur corps physique. Il s'édifie à partir de nombreux détails cosmiques. Par exemple, lorsque vous vivez avec les entités spirituelles dont le reflet physique est la constellation du Bélier, vous travaillez à ce qui sera votre tête, laquelle est, en réalité, tout un cosmos qui se condensera plus tard. Dans votre tête, vous portez le cosmos, tel qu'on le voit à partir du Bélier. Durant tout ce travail, on perçoit les planètes par leur face spirituelle, opposée à la face que voient les terriens. Ensuite, vous passez par exemple, du Bélier au Taureau. Vous travaillez avec les hiérarchies du Taureau. Ce que vous formez alors, c'est votre larynx, avec la partie du poumon qui s'y rattache. Il peut se faire alors que la planète Mars envoie des forces dans la sphère du Taureau. Et vous voyez s'exprimer dans les mouvements de Mars toutes les actions justes ou injustes que vous avez accomplies sur la Terre au moyen de votre appareil vocal – bref, au moyen du langage –, du Verbe.

Chaque mensonge proféré par l'homme lui est rapporté spirituellement par Mars dans la sphère du Taureau, lorsque l'homme la traverse après sa mort. Représentez-vous, si possible, ce souvenir que nous avons de nos manquements et de nos fautes : nous le trouvons, ce souvenir, inscrit dans l'univers ! Là, c'est le Logos universel qui nous parle. Et nous sommes amenés à modeler notre futur larynx, nos organes vocaux, avec la connaissance exacte des vérités et des mensonges que nous avons énoncés dans la précédente vie terrestre.

Lorsque vous traversez la constellation du Lion, vous y voyez toutes les imperfections éclairées par le Soleil, notamment les manquements dont nous nous sommes rendus coupables dans notre vie affective (cœur), soit que celle-ci soit restée trop superficielle, soit qu'au contraire, elle ait été trop profonde. Il s'agit là de nos sympathies et de nos antipathies, qui dépendent sur la Terre de notre tempérament et de notre circulation sanguine.

C'est ainsi que nous édifions tout notre corps futur en « écoutant » le souvenir de notre précédente vie terrestre retentir à travers le cosmos, dans le langage des planètes.

Il en est ainsi – si étrange que cela paraisse du point de vue terrestre ! Lorsque, là-bas, nous voyons se mouvoir les planètes, lorsque, par exemple, nous voyons

Mars se diriger vers le Taureau, ces mouvements sont comme une écriture, mais cette écriture, en même temps, est sonore. C'est le hiéroglyphe stellaire dans lequel sont inscrits nos propres actes. Rien d'étonnant, alors, si nous préparons notre corps futur en pleine conformité avec notre karma. Car nous ne pouvons le préparer qu'en écoutant continuellement ce langage, ce verbe cosmique.

Comme je l'ai dit dans ma conférence publique, le temps que nous consacrons à ce travail est proportionnel à la durée qu'a eue notre conscience terrestre d'adulte. Car, tant que nous étions enfants, nous avons une autre conscience, plus obscure, une conscience de rêve, en quelque sorte. Quand l'homme est âgé de 30 ans, il faut soustraire cinq années de conscience enfantine, soit un sixième du temps vécu. Mais il vit, avec la conscience très supérieure qu'il a dans le monde stellaire, six fois plus longtemps. Lorsqu'un homme meurt enfant, il reste très peu de temps dans le monde spirituel, mais plus un homme a vécu vieux, plus il y reste longtemps. Car le souvenir qu'il avait de sa vie prénatale, avant sa dernière naissance, a eu beaucoup de temps pour s'obscurcir à la faveur de son long séjour sur la Terre. Il lui faut donc, à présent, plus de temps pour en raviver la clarté. Or, nous devons accéder après la mort, à une clarté absolue.

Entre la mort et une nouvelle naissance, le moment arrive où nous entrons dans la clarté totale. C'est l'instant que j'ai appelé, dans mes « Drames-mystères », *Le minuit des mondes* ou *le minuit de l'existence spirituelle de l'homme*. Cet instant se situe à peu près au milieu de la durée qui sépare la mort d'une nouvelle naissance. C'est alors que nous avons le plus pleinement la conscience de vivre parmi les Hiérarchies spirituelles. Nous savons qu'au-dessous, dans la sphère des planètes, se trouve le souvenir de nos actes passés. C'est comme un « bagage » que nous ne nous sentons pas le droit d'abandonner. On ne peut rien changer à ce « bagage » avant d'être redescendu sur la Terre.

C'est à cet instant que se fait sentir le besoin, l'impulsion du retour à la Terre. Nous avons à choisir entre la docilité aux forces de Saturne ou de la Lune. Nous cédon's aux forces de la Lune, qui s'élèvent en nous, à nouveau, pour nous reconduire à la Terre. Pour un homme qui, dans sa vie terrestre précédente, avait atteint l'âge adulte, la phase que je viens de décrire dure des siècles. À mesure que nous redescendons dans la sphère planétaire, et notamment dans les sphères de la Lune, de Mercure et de Vénus, la conscience de communier avec les hiérarchies spirituelles s'éteint progressivement ; nous avons alors une conscience qui ne renferme plus que la *manifestation* de ces hiérarchies. Auparavant, nous nous sentions fondus en elles. Nous collaborions avec elles pour préparer, par exemple, notre tête humaine de l'incarnation à venir. À présent, elles ne nous apparaissent qu'en *images*. Nous reprenons une tendance à vivre à l'intérieur de nous-mêmes. Nous avons le pressentiment de ce que sera la vie toute intériorisée de l'homme terrestre et de l'extériorisation du cosmos par rapport à lui. En un sens, nous ne voyons plus les entités spirituelles, mais seulement leurs reflets et leurs empreintes.

À ce stade, le germe spirituel de notre organisme physique, que nous avons construit, échappe de plus en plus à notre conscience. Nous devinons que ce germe spirituel est descendu sur la Terre, dans le couple humain qui nous engendrera. Ce germe vit à présent dans le courant reproducteur, sur la Terre physique. Il sombre, en quelque sorte, dans le courant de la lignée de notre hérédité. Nous sentons qu'il nous appartient, mais nous ne pouvons plus nous unir à lui directement. Cela ne devient possible que lorsque nous acquérons un corps éthérique en rassemblant des forces éthériques du cosmos. – Le germe spirituel prépare notre corps physique dans le corps de notre mère. De notre côté, nous rassemblons des forces éthériques, pour en faire un corps éthérique, auquel nous nous unissons quand le germe spirituel a déjà séjourné, un certain temps, dans le corps maternel.

Tel est le processus du retour à la vie terrestre. À l'époque où nous n'avons plus que les *images* des entités spirituelles, nous reprenons en charge notre « bagage karmique ». Seules les forces lunaires peuvent nous le rendre. Nous nous réapproprions ce « bagage » sous forme de tendances affectives, quand nous nous intégrons à un nouveau corps éthérique. Pendant cette retransmigration de la sphère lunaire, nous développons en nous le désir d'accomplir, sur terre, notre karma. Cette nostalgie nous suivra dans notre vie terrestre.

Tel est le double trajet que l'homme parcourt, de la mort à la naissance. D'abord, une montée dans les sphères spirituelles jusqu'à une conscience claire et autonome, puis le crépuscule et l'extinction de cette conscience, qui devient un simple tissu *d'images*.

L'homme voue alors ses forces volontaires à la réalisation de son karma, il revient sur la Terre, recommence à y travailler dans un corps physique – jusqu'à ce qu'ayant vécu une série d'existences terrestres, il soit mûr pour une nouvelle métamorphose de l'être. Tels sont les processus, durant la phase évolutive actuelle de la Terre. Mais nous sommes actuellement dans une période très importante de l'histoire terrestre ! Nous le comprendrons mieux, quand nous aurons compris tout ce qui précède. Mais sur ce point, quelque chose d'essentiel se prépare, juste à notre époque.

J'ai souvent attiré votre attention sur le fait que, vers le troisième tiers du 19^e siècle, des changements sont intervenus, à partir du monde spirituel, dans le déroulement de l'existence humaine. La porte de la connaissance suprasensible s'est, en quelque sorte, entr'ouverte, et si l'on fait de soi-même, l'effort nécessaire, on peut maintenant entrer, en pleine conscience, dans le monde spirituel, ce qui avait été impossible durant de nombreux siècles, aussi longtemps que l'humanité acquerrait la connaissance de la matière.

Ces changements sont survenus dans le monde spirituel depuis qu'à la place des entités conductrices d'autrefois, une nouvelle entité est entrée en action. On l'a appelée *Michaël*, à cause de la similitude de ses attributs avec les caractéristiques traditionnelles de l'archange qui porte ce nom. On peut dire que Michaël a pris la

tête des cohortes spirituelles et qu'il est devenu le conducteur de l'humanité.

Ici-bas, sur la Terre, Michaël intervient dans la vie animique et spirituelle de l'humanité. La résultante en est que des personnes de plus en plus nombreuses sont à présent convaincues que l'homme n'est pas relié seulement au domaine terrestre, mais qu'il est, par son âme et son esprit, en rapport permanent avec le monde spirituel.

Ainsi, l'accession de la pensée humaine à la connaissance de l'esprit est un des aspects de la nouvelle souveraineté de Michaël. L'autre aspect, c'est que l'âme, les sentiments de l'être humain, se sont transformés chez tous ceux qui aspirent sincèrement à la connaissance spirituelle. Il est certain que la lumière de cette connaissance va se répandre de plus en plus, et qu'elle ne restera pas théorique : elle se propagera dans les âmes et elle y fera naître l'amour spirituel des hommes les uns pour les autres.

Ce qu'on a accumulé pendant ces derniers siècles, ce n'est qu'un savoir cérébral, qui ne rayonne pas dans tout l'être de l'homme. On peut même parler à ce sujet d'une « tumeur animique », d'une enclave qui durcit peu à peu, parce qu'elle ne reçoit aucune nourriture du reste de l'organisme. Si nous devenons cérébralement de plus en plus intelligents, sans nourrir cette intelligence de sentiments issus du reste de l'organisme, alors nous commençons à ressembler à des tumeurs cancéreuses animiques ! La tête, elle non plus, ne peut pas rester spirituellement saine quand le reste de l'être humain se refuse à aimer et à vouloir ce qu'il aime.

L'homme ne comprend ce que la puissance michaélique veut réaliser en lui que lorsqu'il s'offre et se consacre à l'œuvre de cette puissance. Étant alors éclairé spirituellement, il se remplit d'un amour universel. Car cet amour est le fruit de la lumière spirituelle. Alors, il comprend de mieux en mieux *la mission de Michaël*.

Le peuple hébraïque de l'Ancien Testament a déjà parlé d'un règne de Michaël : Michaël était alors considéré comme le représentant et le serviteur de Jahvé. En ce temps-là, Michaël agissait au sein même des forces de Jahvé. Michaël a combattu, avec Jahvé, les puissances ahrimaniennes.

De notre temps, Michaël est destiné à devenir de plus en plus l'auxiliaire du Christ. Lorsqu'on dit : « La souveraineté de Michaël intervient en régulatrice des destinées humaines », cela revient à dire que la souveraineté du Christ doit s'affirmer et se propager de plus en plus sur la Terre.

Michaël apporte, en avant-coureur, la lumière de la connaissance spirituelle. Le Christ y ajoute la chaleur de l'amour humain universel. En raison de ces apports, quelque chose change, non seulement pour les hommes terrestres incarnés, mais encore pour ceux qui se trouvent entre la mort et une nouvelle naissance.

Depuis des temps immémoriaux, l'homme se prépare, avant chaque naissance, comme je vous l'ai dit tout à l'heure, un germe spirituel de son corps physique, qu'il unit à son être total lorsqu'il entre dans l'existence terrestre. Mais depuis la souveraineté du Christ et de Michaël, l'homme qui va s'incarner est obligé de

choisir, de prendre une décision. Car la lumière de la connaissance spirituelle éclaire à la fois notre monde terrestre et le domaine supraphysique. L'homme apprend à choisir au moment où, en vertu des forces de Michaël, il a repris son karma dans son corps éthérique, et se dirige vers son corps physique. Si la connaissance spirituelle se répand de plus en plus et si l'homme éprouve de plus en plus en lui l'amour des autres hommes, alors une possibilité nouvelle se présentera dans l'humanité future. L'homme pourra se dire : « J'ai préparé ce corps ; je l'ai envoyé, en germe, sur la Terre, et j'ai repris mon karma dans mon corps éthérique. Je sais que j'ai, dans mes vies terrestres antérieures, gravement nui à tel ou tel être humain. »

En effet, nous sommes, sur la Terre, continuellement exposés au risque de nuire aux autres, par nos actes. Le jugement qui porte sur ce préjudice s'éclaire tout particulièrement lorsque nous sommes déjà dans notre corps éthérique, sans avoir encore revêtus notre corps physique. C'est alors qu'agira, dans l'avenir, la lumière de Michaël et l'amour du Christ. Nous serons alors incités à un brusque virage : céder à l'autre individu humain (que nous avons lésé) le corps physique que nous avons préparé pour nous-mêmes, et revêtir le corps qu'il s'était préparé ! Ce virage important s'amorce à peine de nos jours, mais il s'accroîtra dans un proche avenir.

C'est ainsi que nous pouvons être amenés à nous incarner dans un corps qui n'a pas été préparé par nous, mais par une autre personne, qui s'incarne elle-même dans le corps préparé par nos soins. Le karma se compense alors beaucoup plus fortement et d'une manière nouvelle. Nous échangeons nos corps physiques ! S'il n'en était pas ainsi, la Terre ne pourrait jamais atteindre son but cosmique : jamais son humanité ne fusionnerait en un tout. Or, il faut absolument que la Terre devienne un tout. Il faut que se préparent les états planétaires futurs, Jupiter et Vénus, au sein desquels il sera impossible qu'un individu jouisse d'un avantage au détriment d'un autre. De même que la feuille ou le pétale isolés – ceci n'est qu'une image – participent au bonheur et à la souffrance de toute la plante, de même, sur la Terre à venir, aucun individu ne voudra recevoir un bonheur au détriment de la communauté terrestre, de l'humanité. C'est pourquoi nous devons apprendre à préparer un corps physique pour notre semblable et non pour nous.

Nous sortons d'une période où ceci n'était pas possible : notre corps physique était doué d'une continuité absolue. Mais nous entrons dans une période inaugurée par l'accession de Michaël à la souveraineté, où nous pourrons travailler, dans le monde spirituel, à la préparation du corps physique de nos semblables. Par de tels échanges, nous préluderons, au cours de nos incarnations, à une ère plus lointaine... La Terre elle-même entrera dans un état planétaire supérieur.

Ce que j'ai voulu vous expliquer, à ce sujet, n'est qu'un des aspects résultant de la souveraineté de Michaël, et n'existe encore qu'en préparation.

Cet exemple vous aidera peut-être à comprendre ce que j'ai quelquefois appelé

la « *magie idéale* ». Lorsque vous laissez agir ici-bas en vous l'illumination qui émane de la science spirituelle, vous favorisez la souveraineté de Michaël, autrement dit, les forces qui préparent l'échange dont je viens de parler. Vous y travaillez par la sagesse humaine et par l'amour humain. Ce que vous faites là est « réel ». C'est en ce sens, une « magie idéale », qu'on appelait autrefois une « magie blanche ». L'humanité devra y accéder.

Lorsqu'il s'agit de dévoiler de tels faits spirituels, il ne faut pas s'effrayer et perdre courage. L'homme devra apprendre à vivre avec le monde spirituel comme il vit ici-bas avec le monde physique : son avenir en dépend. L'humanité devra retrouver dans le monde spirituel sa vraie patrie, comme c'était le cas dans les temps reculés, originels. Ainsi faut-il comprendre la parole du Christ : « Mon royaume n'est pas de ce monde ! » Et pourtant, le Christ est descendu sur la Terre. N'a-t-il pas voulu dire, en réalité : « Mon royaume est de ce monde ? » [f18](#) – Non, il n'a pas voulu dire cela. Car il désirait faire peu à peu de la Terre un monde qui ne s'épanouirait plus dans la nature, mais dans l'esprit. Son royaume n'est pas tel qu'il était avant le Mystère du Golgotha, ni tel qu'il s'est conservé, ensuite, pendant quelques siècles encore, en vertu d'une certaine force d'inertie. Son royaume est le triomphe de l'esprit, sur la Terre. Il est conditionné par la souveraineté de Michaël, librement admise et consentie par les hommes, et par l'illumination spirituelle doublée d'un véritable amour christique.



PARTIE V

PREMIÈRE CONFÉRENCE

Londres, 17 novembre 1922

Connaissance exacte des mondes suprasensibles au sens de l'anthroposophie

Il est hors de doute que les hommes qui cherchent à connaître le spirituel, les mondes suprasensibles, sont nombreux aujourd'hui. Même les hommes de science se sont mis récemment à explorer de possibles chemins de connaissance des mondes suprasensibles. Cependant, toutes les tentatives de l'homme moderne de pénétrer dans le monde spirituel se sont continuellement achoppées à un obstacle résidant dans de la faculté de jugement et provenant du caractère d'autorité émanant des sciences naturelles modernes. Si bien qu'à l'encontre des sources si nombreuses auxquelles on prétend puiser les connaissances du suprasensible, on oppose la critique suivante : en effet, mais une connaissance exacte, comme celle dont on a l'habitude dans les sciences naturelles, une telle connaissance ne peut pas exister pour ce qui touche les connaissances des mondes suprasensibles, car tout cela ne tient pas debout.

C'est pour répondre à cela que la science spirituelle anthroposophique, dont je me permettrai de vous entretenir ces prochains jours, tend précisément vers une connaissance exacte du monde suprasensible. L'exactitude de cette science ne repose pas, comme les sciences naturelles, sur des expériences, mais sur un éveil de facultés humaines qui dorment, au demeurant aussi dans les sciences naturelles. Cet éveil se fait de manière à ce que, tout au long du développement, la conscience humaine reste ferme, comme elle reste ferme dans les sciences exactes. Alors qu'il s'agit, dans les sciences exactes, de maintenir la conscience aussi ferme que dans la vie de tous les jours et de l'appliquer avec exactitude dans les méthodes d'observation du monde extérieur, dans la science spirituelle anthroposophique, on décide un beau jour de se soumettre à ce que j'appellerais une humilité intellectuelle, en se disant : tu fus un jour enfant, et tu ne disposais alors pas le moins du monde des facultés qui sont les tiennes maintenant et que tu

as acquises par l'éducation et la vie. Eh bien, de même que nous avons développé, dès notre enfance, certaines facultés qui faisaient défaut, de même nous pouvons nous dire qu'il existe sans doute dans l'adulte aussi certaines facultés dormantes, comme dormaient en l'enfant les facultés actuellement présentes dans l'adulte. Or, il existe des méthodes pour extraire ces facultés des tréfonds de l'âme.

Par la science spirituelle anthroposophique dont il est question ici, ces facultés doivent être tirées du fond de l'âme d'une manière qui respecte avec exactitude les méthodes à appliquer à son propre développement et qui doivent précéder les connaissances spirituelles. La préparation à la contemplation des mondes supérieurs doit suivre une méthode exacte. Il est possible, comme je vous le disais ici lors de mes dernières conférences, de développer une clairvoyance exacte. La clairvoyance s'acquiert par une voie exacte, comme s'acquièrent par une voie exacte les connaissances ordinaires des sciences naturelles.

Je ne vais pas m'attarder aujourd'hui sur la manière d'acquérir cette clairvoyance. J'y ferai allusion en son temps et en son lieu. Elle figure dans mon livre *Initiation ou comment acquérir les connaissances des mondes supérieurs* [{19}](#).

En revanche, j'aimerais attirer aujourd'hui votre attention sur ce qui empêche l'homme moderne, dans sa vie ordinaire, d'accéder aux mondes supérieurs. Cet empêchement lui vient avant tout du fait qu'il ne perçoit toujours du monde que l'instant présent. Nos yeux ne sont en mesure de percevoir le monde et ses manifestations qu'à l'instant présent. Nos oreilles ne perçoivent que les sons de l'instant présent. Il en va ainsi de tous nos sens. Tout ce qui fait partie du passé de notre vie terrestre ne nous est accessible que par le souvenir, c'est-à-dire dans des pensées affaiblies. Songeons seulement à la vivacité, au réalisme avec lesquels nous avons vécu des événements il y dix ans et combien leur souvenir en est aujourd'hui pâle et terne.

Il en est ainsi de tout ce qui dépasse l'instant présent, cela n'entre dans la conscience normale humaine que sous forme de souvenirs affaiblis, d'une ombre des événements. Ces ombres des événements peuvent cependant faire l'objet d'une revivification, elles peuvent être attisées. Cela se fait par la méthode dont je ne vous parlerai pas plus longuement aujourd'hui, il s'agit de la méditation, de la concentration sur des pensées, de l'exercice intérieur, de l'éducation de soi etc.

En appliquant sur soi la méthode qui permet de vivre avec la même intensité dans les pensées que dans la vie extérieure faite de perceptions sensorielles, on acquiert une certaine faculté de vivre aussi en dehors de l'instant présent. Les exercices qui permettent cela, qui permettent de vivre avec la même intensité aussi en dehors de l'instant, demandent toutefois beaucoup de temps, selon les dispositions de chacun. Ces exercices exigent d'être faits en méditations et concentrations exactes. Certaines personnes, justement à notre époque, apportent avec elles à la naissance déjà les facultés que l'on peut acquérir par cette méthode. Ces facultés ne se manifestent évidemment pas dès la naissance, mais il arrive un

moment dans la vie où elles surgissent du tréfonds de l'âme, alors que l'on sait parfaitement n'avoir rien entrepris pour cela dans sa vie ordinaire ; elles ne peuvent provenir que de dispositions présentes à la naissance. Ces facultés consistent en ce qu'on est capable de vivre dans la pensée comme on vit dans le monde sensible par le corps.

C'est une affirmation à prendre au sérieux. Songeons seulement que tout ce en quoi consiste l'existence, que l'homme fait sien, provient de l'expérience dans le monde sensible. Lorsque l'homme parvient à une vie intérieure intense – sans recourir aux impressions sensorielles de la vue, de l'ouïe ou autres – et qu'il vivifie ses pensées, qui ne sont plus alors des ombres, mais des expériences aussi intenses que celles de la vie sensorielle, il atteint une deuxième existence, une autre conscience. Il fait alors l'expérience de ce que j'ose appeler : l'éveil, non pas hors du corps, mais en l'homme, à une vie intense, en dépit du repos corporel physique et de l'extinction des sens – ce qui est au demeurant son état lors du sommeil.

Nous constatons, lorsque nous regardons en nous-mêmes, que nous ne connaissons de notre vie habituelle que ce que nous avons recueilli par nos sens. Nous ne connaissons par contre rien de notre intériorité par l'intermédiaire immédiat des sens. Notre conscience ordinaire ne nous permet pas de regarder en notre organisation intérieure. Avec l'acquisition d'une conscience de soi dans la pensée pure nous apprenons à contempler notre intériorité comme nous contemplons l'extérieur.

Nous ressentons alors à peu près la chose suivante : pour voir vers l'extérieur, il faut que les rayons du Soleil ou qu'une lumière tombent sur les objets qui nous entourent. Cette lumière extérieure permet de voir les objets autour de nous. Lorsque nous devenons conscients, dans notre second genre d'existence, au sein du pur processus de pensée, qui est au demeurant un processus de contemplation aussi coloré et intense que notre perception sensorielle ordinaire, nous ressentons en quelque sorte – non seulement en quelque sorte, mais véritablement au sens spirituel – une lumière intérieure, une lumière qui illumine notre intériorité avec une intensité comme celle de la lumière extérieure qui illumine les objets.

C'est pourquoi l'on peut appeler cet état de l'expérience humaine une clairvoyance. Dans la conscience de soi éveillée en l'esprit, cette clairvoyance procure la faculté de revivre, à tout moment, chaque instant vécu sur terre.

Il est parfaitement possible de faire l'expérience suivante : on a eu dix-huit ans. On a fait alors certaines expériences. Or, ces expériences ne sont pas de simples souvenirs, elles éveillent comme un vécu plus ou moins fort. On se retrouve, dans son corps temporel, dans sa peau des dix-huit, quinze ou dix ans.

Ce corps temporel se présente subitement. Il ne se présente pas en moments successifs, mais d'un seul coup. Il est là, présent, doté de sa mobilité intérieure. On se contemple dans toute sa vie passée jusqu'ici sur terre, comme seule notre pensée peut se souvenir des reflets, quoique atténués, des événements de cette vie

terrestre. On éclaire tout le cours de la vie de telle manière que l'on se sent présent en chaque instant.

Lorsque l'on fait l'expérience de l'illumination intérieure, on sait ne pas porter en soi le seul corps physique humain, spatial. On sait porter en soi un second corps, plus subtil, constitué en fait des images des événements vécus, des images, pourtant, dont la nature est également propre à créer sa vie terrestre, propre à créer notamment son organisme et son activité – l'organisme dans lequel on est et les activités que l'on a exercées. On découvre véritablement un second être humain en soi.

La perception du second homme que l'on découvre ainsi se fait de la manière suivante : on en fait l'expérience dans les faits – tout comme on fait l'expérience de notre corps physique spatial dans l'espace du monde physique – dans une subtile atmosphère éthérique, j'aimerais dire comme dans un monde traversé de lumière. Le monde se présente une deuxième fois. Il se présente en des formes subtiles. Toutes les formes physiques sont sous-tendues par des formes éthériques fines que l'on voit de cette façon.

Nous faisons alors aussi l'expérience singulière suivante : tout ce que nous percevons dans l'éther subtil ne subsiste qu'un court instant. Il arrive le plus souvent que celui qui peut observer — grâce à la clairvoyance exacte acquise et par laquelle il illumine son corps éthérique, son corps de forces formatrices, comme je désire aussi l'appeler – doit en même temps constater la fugacité des impressions. On ne peut pas les arrêter. On est gagné alors par une sorte d'anxiété qui veut faire revenir le plus vite possible aux perceptions corporelles pour retrouver une fermeté intérieure humaine, personnelle. On fait l'expérience de son corps éthérique. On participe alors à des événements de nature éthérique des mondes supérieurs. Mais on constate en même temps le caractère fugace de toutes les impressions éthériques que l'on ne peut jamais saisir plus d'un court instant, à moins de se servir de certaines aides.

Je vais vous donner l'exemple d'une aide dont je me sers pour empêcher que les impressions éthériques ne passent trop vite : j'essaie, chaque fois qu'une impression se présente, non pas seulement de l'observer, mais de la mettre par écrit ; ainsi l'activité ne s'exerce pas seulement par les facultés abstraites de l'âme, mais passe dans l'acte d'écrire. Il ne s'agit pas de relire ensuite ce que l'on a écrit, ce qui importe c'est de déverser une activité plus intense dans l'activité, d'abord purement éthérique, de l'observation.

De cette manière on accueille dans une faculté humaine ordinaire une activité extrêmement volatile, tendant à s'évaporer en un clin d'œil. Contrairement à la médiumnité, la clairvoyance acquise se passe en toute conscience. Il s'agit de déverser toute cette activité éthérique dans une activité humaine ordinaire. C'est un moyen de l'immobiliser. Cela nous permet de comprendre aussi quelque chose d'important. En effet, nous comprenons alors comment fixer le monde éthérique suprasensible – nous parlerons plus tard des mondes suprasensibles –, un monde

qui enveloppe autant notre biographie que la nature extérieure s'étendant jusqu'au monde stellaire. On découvre ce monde éthérique. On apprend à ressentir sa propre vie dans ce monde éthérique ; et l'on sait que, sans retourner à son corps physique, il est impossible de maintenir ce monde plus de trois jours. Lorsque l'on a développé, même très fermement, ses facultés de vision du monde éthérique, on ne peut pas le retenir plus de deux ou trois jours. Je vous montrerai qu'il y a des choses par lesquelles l'initié moderne peut observer tout cela, et vous comprendrez ce que signifie se tenir dans son corps éthérique, dans son corps de forces formatrices, sans l'appui du corps physique. Il s'agit de ce que l'être humain contemple pendant trois jours dans sa conscience de soi, lorsqu'à la mort il quitte, dépose et abandonne son corps physique aux forces de décomposition.

Ainsi, par la formation [l'édification] de la clairvoyance exacte, on fait l'expérience des premiers états de l'être humain après la mort, et ce grâce à l'expérience préparatoire par la connaissance.

Les expériences que l'initié vit par anticipation, grâce à la connaissance, sont partagées par tout être humain après sa mort. L'être humain ne développerait en outre aucune conscience de cela – je vous dirai comment il en développe néanmoins une après la mort –, il n'a aucune conscience, pour toute la durée où il parvient, par sa connaissance supérieure, à retenir son corps éthérique ou corps de forces formatrices, c'est-à-dire durant deux à trois jours après le décès.

Durant ces deux à trois jours, l'homme dispose donc d'une conscience vivante du monde éthérique. Ensuite il dépose cette conscience. Il fait comme l'expérience de l'abandon du corps éthérique au même titre qu'il a abandonné auparavant son corps physique ; il ressent maintenant le besoin de disposer d'une nouvelle conscience lui permettant de parcourir la vie après la mort en tant qu'être conscient.

Ce que je vous décris des premiers instants – il s'agit effectivement des premiers instants de l'existence cosmique – est permis à celui qui est capable de contempler, par anticipation, grâce aux facultés caractérisées acquises, ce que tout être humain ne contemple qu'après son décès. En s'étant forgé une forte conscience de soi, laquelle n'est plus tributaire du corps physique, il lui est possible de voir par anticipation, en sa conscience actuelle déjà, les premiers moments du décès.

Il [celui qui est capable de contempler] est capable d'éclairer sa propre vie supérieure, de reconnaître en lui la lumière qui lui révèle, lors des deux à trois jours après le décès, l'existence d'un monde autour de lui tout différent de celui que révèlent les sens ici-bas entre la naissance et la mort.

J'évoquerai les événements se déroulant au-delà des premiers jours du décès lorsque cette partie de la conférence aura été traduite.

Pour contempler la partie suprasensible de la vie terrestre dont le caractère

demeure vivant durant quelques jours après la mort, on a besoin de l'illumination intérieure dont je vous ai parlé. Il faut en quelque sorte allumer en soi la lumière qui illumine l'intériorité. On dépasse alors le stade de la simple perception de l'instant telle qu'elle est possible par les sens.

Pour progresser dans les connaissances du monde suprasensible il ne suffit pas que l'état de conscience change, il faut aussi que l'état de vie même change. Notre état de vie habituel est tel qu'il se déroule à l'intérieur d'un corps physique spatial. Les limites de notre peau sont en même temps celles de notre vie. Notre vie s'étend aussi loin que notre corps. Il n'est pas possible, en un tel état, de dépasser l'expérience ordinaire et d'accéder à celle des mondes supérieurs. Il faut pour cela, acquérir une capacité de participer à des événements extérieurs au corps physique spatial, à la totalité des expériences du monde qui nous entoure, pour laquelle l'expérience ordinaire ne suffit pas.

Une telle capacité de participation aux mondes supérieurs peut être l'objet d'une acquisition. Je me contenterai de quelques allusions aux méthodes de l'initiation moderne par lesquelles on obtient des connaissances exactes des mondes supérieurs. Ces méthodes sont, au demeurant, décrites dans l'ouvrage que j'ai évoqué [{20}](#).

On peut acquérir la faculté de vivre une deuxième vie dans la pensée encore attachée au corps physique spatial. Si l'on ne se contente pas de laisser vivre intensément ses pensées dans sa conscience et que l'on est capable, grâce à des exercices systématiques appropriés, d'évacuer sans cesse les pensées hors de la conscience, on acquiert une faculté d'existence hors de son corps physique [{21}](#). Voici un exercice simple à ce sujet.

Admettons que nous observions un cristal. Nous l'avons devant nos yeux. Celui qui se contente de la médiumnité ou d'un genre d'hypnose fixera simplement ce cristal ; il laissera agir sur lui l'impression qu'il en reçoit en se transposant en un état de légère inconscience. La science spirituelle anthroposophique est étrangère à cela. Elle recourt à des exercices totalement différents. Il s'agit, lors de l'exercice correct, de finalement faire abstraction du cristal, comme on ne fait généralement abstraction que d'une idée. On a donc devant soi un cristal et on apprend à le regarder non pas physiquement, mais à travers l'âme ; si bien que l'on n'utilise pas les yeux pourtant ouverts, pour l'observer, mais pour donner une structure telle à l'observation de l'âme que le cristal disparaît aux yeux ; en d'autres termes on l'évacue de l'observation. On peut faire cet exercice au moyen d'une couleur que l'on a devant soi et que l'on évacue de manière à ce qu'on ne la voie plus malgré sa présence.

On peut tout particulièrement faire des exercices qui tendent à utiliser des pensées venues de l'instant présent, ou puisées aux souvenirs de notre vie pour les évacuer ensuite de la conscience afin de n'être que dans le simple éveil, où rien d'extérieur ne pénètre dans la conscience.

Ce genre d'exercices permet de développer la faculté d'étendre la vie en dehors

des limites corporelles spatiales. On participe alors à toute la vie alentour, laquelle ne nous parvient d'ordinaire que sous sa manifestation sensorielle.

Il se présente alors, dans la conscience totalement éveillée, quelque chose que l'on peut comparer à un souvenir de la vie entre l'endormissement et le réveil. De même que la perception sensorielle ordinaire est limitée à l'instant présent, de même on est limité dans la vie ordinaire par les seules expériences vécues dans la conscience éveillée.

Songez seulement qu'en vous souvenant de votre vie présente, les moments de sommeil sont des vides pour votre conscience ordinaire. Les expériences de l'âme faites entre l'endormissement et le réveil ne se présentent pas dans les souvenirs, si bien que ceux-ci forment véritablement une discontinuité dont nous n'avons simplement pas conscience.

Les expériences vécues durant le sommeil forment, en revanche, d'intenses souvenirs chez celui qui a éveillé suffisamment sa conscience pour vivre en dehors de son corps spatial. Ainsi se présente la deuxième étape de la connaissance des mondes suprasensibles, par laquelle on prend tout d'abord conscience de l'expérience vécue par l'âme quand le corps physique demeure au repos, en sommeil, comme privé d'âme, de toute perception et de tout mouvement volitif. Grâce à cela il est possible d'obtenir, lors de l'existence consciente ordinaire, comme des souvenirs d'expériences vécues par l'âme hors du corps, entre l'endormissement et le réveil. Il faut toutefois être bien au clair et comprendre correctement ce qui se présente ainsi.

On découvre que les expériences de l'âme faites entre l'endormissement et le réveil sont extracorporelles. Elles ne peuvent être observées que si l'on a développé une faculté de transposer sa conscience, ou son état d'existence, à l'extérieur du corps. On découvre alors dans le souvenir diurne ce qui, s'étant maintenant élevé à une clairvoyance exacte, constitue l'expérience véritable vécue entre l'endormissement et le réveil. Il ne s'agit plus de ce qui est en quelque sorte illuminé par la lumière intérieure, comme le corps temporel. Mais il s'agit tout d'abord de quelque chose de saisissant. On dispose alors d'une conscience non plus personnelle humaine, mais d'une conscience cosmique au même titre que, lors de notre existence éveillée, on possède en son corps physique un cœur, des poumons, etc. On a une conscience – cela peut sembler paradoxal, mais on l'observe véritablement – comme si vivaient en soi des reflets des mondes planétaires et stellaires. On se sent participer à la vie entière du cosmos. On observe le monde comme à partir du point de vue de la vie intégrale du cosmos.

En faisant l'expérience intérieure de ce que l'on vit d'ordinaire autour de soi, on parcourt les événements dans le sens inverse de leur déroulement dans l'existence ordinaire, entre le réveil et l'endormissement.

Si l'on a, par exemple, vécu une journée continue normale et que l'on s'endort le soir, on commence par revivre les événements ayant immédiatement précédés l'endormissement, puis ceux de l'après-midi. On revit ainsi, dans le sommeil, toute

la journée écoulée en sens inverse.

Comme déjà dit, il s'agit, quant à la clairvoyance exacte dont il est question, que l'on parvienne durant la conscience de jour à se souvenir des événements advenus dans le sommeil, exactement comme on se souvient d'événements ayant eu lieu dans l'existence consciente plusieurs années auparavant. La clairvoyance exacte permet de revivre, à l'envers, les événements de la journée précédente. Avec cela on dispose par la clairvoyance exacte, d'un souvenir plus étendu. On jette son regard sur les événements du sommeil. On se sait dormant, hors de son corps physique spatial, au sein d'un être spirituel réel du monde qui contient comme la conscience du reflet du monde tout entier et on sait que l'on revit en arrière, au sein de cet être, les événements de la journée écoulée. On découvre aussi que le déroulement de ces événements ne nécessite pas la même durée que dans le monde physique. On apprend en effet, si l'on est un réel chercheur dans ce domaine, c'est-à-dire si l'on procède systématiquement à l'approfondissement des connaissances par l'expérience exacte, que le déroulement des événements en sens inverse est plus rapide que dans la conscience diurne physique ordinaire. Ainsi, lorsque l'on veille pendant deux tiers et que l'on dort pendant un tiers du jour, on revivra, dans ce dernier tiers, les événements vécus dans la conscience physique pendant les deux premiers tiers. On découvre bien une vie qui se déroule en arrière, en dehors du corps physique, à une triple rapidité {22}.

En se souvenant de jour, dans la conscience ordinaire, par la clairvoyance exacte {23}, de la vie du sommeil, on sait en même temps que cette vie du sommeil, se déroulant à l'envers, n'a pas de signification propre. Ce que montre la clairvoyance dans la conscience de jour est certes un souvenir, mais les événements du sommeil dont on se souvient, montrent qu'ils n'ont aucune signification propre, mais ne sont que des présages. Et c'est ainsi. Demandez-vous comment vous jugez le souvenir d'un événement survenu voici vingt ans ? Vous vous dites : j'éprouve des pensées, des reflets atténués. Le souvenir, par sa nature, me fournit l'assurance qu'il n'est pas un fantasme, mais bien le reflet d'un événement survenu dans ma vie terrestre. De même que le souvenir contient en lui la garantie qu'il se réfère à tout à fait autre chose situé réellement dans le passé, de même ce que l'on voit en conscience claire des expériences du sommeil porte en lui la garantie de ne pas revêtir de signification propre, mais de présager un futur.

Il n'est nul besoin de prouver que le souvenir se réfère à un passé. La clairvoyance exacte des événements du sommeil n'a pas davantage besoin de prouver ne pas être un fantasme du présent.

Son seul aspect montre qu'elle se réfère à un avenir de l'homme, lequel est au demeurant l'avenir de l'homme ayant déposé son corps physique, à sa mort, comme on a déposé son corps physique par la discipline de la clairvoyance exacte.

C'est ainsi que l'on apprend à découvrir ce que l'homme éprouve au-delà des trois jours qu'il passe après son décès. On apprend, par ce processus qui est

semblable au souvenir, à évaluer l'importance des deux ou trois jours consécutifs au décès, où l'on se trouve comme dans une conscience cosmique, où l'on contemple son élément éthérique à partir de l'éther cosmique, où l'on jette un regard rétrospectif sur tous les événements de la vie terrestre écoulée. On reconnaît aussi ce qui est vécu après l'événement de la mort comme se déroulant trois fois plus vite que la vie terrestre. On le découvre bien par la contemplation des événements du sommeil.

On sait qu'après la contemplation éthérique, qui ne dure que peu après le décès, commence une vie qui [...] s'écoule environ trois fois plus vite que la vie terrestre – tout est approximatif. Si une personne décède à l'âge de trente ans, la vie dont je parle durera 10 ans, si elle décède à soixante ans, elle durera 20 ans ; approximativement.

Tout cela constitue des découvertes que l'on fait par la clairvoyance exacte comme on fait, par le souvenir, la découverte des événements passés. On découvre ainsi qu'à la mort succède, dans le monde suprasensible, une vie qui est un déroulement à l'envers des événements de la vie terrestre passée. Chaque nuit on revit le jour écoulé. Après le décès on revit, à l'envers, l'entier de la vie terrestre écoulée. On revit tout. En outre c'est par le fait de revivre, sous forme spirituelle, tout ce qui constitue la vie terrestre écoulée, que l'on se dote d'un jugement pertinent quant à sa valeur morale.

Après la mort nous nous incorporons un genre de conscience de notre personnalité morale, de notre valeur morale, au même titre que nous avons, dans l'existence ordinaire, la conscience de notre vie dans la chair et le sang. Nous vivons après la mort dans l'être humain moral que nous avons été ici-bas. Par le fait de les revivre à l'envers et de poser un regard libéré des influences instinctives, pulsionnelles et passionnelles sur nos actes, nous acquérons un jugement juste de notre propre qualité morale.

L'élaboration de ce jugement nécessite le laps de temps dont je vous ai parlé. Passé ce temps après la mort, ce qui constituait la vie intérieure morale disparaît, et c'est munis d'une autre conscience que nous devons traverser les mondes spirituels. Cette conscience-là peut aussi faire l'objet de la connaissance grâce à la clairvoyance exacte.

Cette connaissance nécessite toutefois que l'on apprenne à vivre dans une toute autre conscience que celle du monde physique ; il ne suffit plus de vivre simplement en dehors du corps spatial. Après avoir traversé le temps de la contemplation de son être moral durant une période égale à un tiers de la vie terrestre, on fait une nouvelle expérience suprasensible, spirituelle. On découvre ce qui fait suite à cette période. On découvre une vie purement spirituelle. Mais il faut pour cela que la clairvoyance exacte se hisse au-dessus de la conscience normale, à une conscience supérieure pure et qu'elle apprenne en outre à juger pleinement cette nouvelle conscience.

J'ai donc tenté d'évoquer deux états au-delà de la mort. Le troisième fera l'objet

de la suite, lorsque cette partie aura été traduite.

Si l'on observe, comme je vous l'ai dit, à rebours l'expérience vécue lors du sommeil, on constate que l'on se trouve hors de son corps physique, comme à côté de soi. Mais cette vie ne permet, je dirais, aucun mouvement ; on est obligé, en quelque sorte, de revivre les événements conscients du jour tels qu'ils se présentent, mais dans l'autre sens. Celui qui dispose de la clairvoyance exacte dans toute sa conscience diurne et observe les événements de manière suprasensible se trouve ligoté, comme prisonnier du monde de ses souvenirs. Ce qu'il faut précisément acquérir par le troisième stade de la conscience est la capacité de se mouvoir dans le monde spirituel. Il n'est pas possible sans cela de pénétrer dans la connaissance du pur spirituel, de la pure conscience suprasensible.

Il faut donc ajouter à la clairvoyance exacte une aptitude que je nommerai la magie idéale. Il s'agit de bien faire la différence avec la fausse magie que l'on pratique extérieurement et qui est liée à toutes sortes de charlataneries ; il faut vraiment faire la différence avec ce que j'entends par magie idéale.

Voici ce que j'entends par magie idéale : lorsque l'être humain fait la rétrospective de sa vie terrestre dans sa conscience habituelle, il constate qu'il a changé, sous certains aspects, avec chaque année et chaque décennie qui passe. Les habitudes ont changé, fût-ce lentement. Certaines facultés ont été acquises et d'autres perdues. Toute observation honnête de ses facultés terrestres montre que l'on a changé. Or, c'est la vie qui a fait cela de soi. On s'est adonné à la vie et celle-ci éduque, entraîne et donne forme à l'âme.

Pour entrer par la connaissance dans le monde suprasensible, pour acquérir, en d'autres termes, la magie idéale, il ne suffit pas d'intensifier ses pensées jusqu'à l'observation d'une seconde existence de soi, mais il faut encore libérer sa volonté de ses attaches physiques corporelles. D'ordinaire notre volonté ne peut se mettre en mouvement que par le recours au corps physique, par la mise en mouvement des membres, de l'organe de la parole etc. Mais on peut faire la chose suivante – c'est ce que fera quiconque veut acquérir la magie idéale pour la joindre à sa faculté de clairvoyance exacte –, on développera une volonté suffisamment forte pour s'enjoindre de se débarrasser d'une certaine habitude et la remplacer par une autre.

Par une volonté énergique, appliquée parfois durant des années, il est vraiment possible de retourner complètement certaines formes d'expériences. On peut ne plus laisser à la seule vie le soin de l'éducation de soi et prendre en main soi-même sa propre éducation.

Par des exercices énergiques de la volonté, comme je les ai décrits dans mes livres, celui qui désire se mettre sur le chemin de l'initiation, au sens moderne, devient capable, non plus de revivre simplement dans son sommeil, ses

expériences diurnes, mais de créer des états qui ne sont pas le sommeil, qui sont vécus en pleine conscience et qui lui permettent, dans son sommeil, de surmonter sa passivité dans le monde spirituel, de s'y mouvoir et d'y agir. L'être humain ne peut pas, sans cela, dépasser son sommeil. L'initié au sens moderne du terme porte en lui la faculté d'agir dans la vie qui se déroule entre l'endormissement et le réveil. Lorsque l'on peut porter la volonté de cette manière dans l'être humain alors qu'il vit hors de son corps, on obtient la formation d'une tout autre conscience en soi : une conscience qui est capable d'observer les expériences que l'homme fait dans la mort, après la période dont je vous ai parlé. Cette faculté, cette autre conscience, permet véritablement d'observer la vie après la mort et la vie avant la naissance. On observe donc le déroulement d'une vie dans le monde spirituel comme on observe, sur terre, le déroulement d'une vie dans le monde physique. On se découvre comme esprit pur dans le monde spirituel, comme on se découvre un être physique, ici-bas, dans le monde physique, on a alors aussi la possibilité [ou l'occasion] d'évaluer la durée de cette vie, selon une évaluation du temps moral, comme je l'ai évoqué auparavant.

En conférant notamment ainsi la volonté à l'âme, par la magie idéelle, on découvre le type de conscience que l'on a en tant qu'adulte et l'on est capable de le comparer correctement au type de conscience plus sourd, par exemple celui de l'enfant ou du nourrisson que l'on a été.

Vous savez que la conscience normale ne se souvient pas des premières années de la vie terrestre. L'enfant vit en une conscience atténuée, comme en un sommeil. Notre conscience d'adulte est claire et lumineuse en comparaison de celle, vague et sombre, que nous observons dans l'enfant que nous étions. Celui qui atteint la magie idéelle est capable de comparer sa conscience habituelle et la conscience indéfinie de son enfance. Il découvre en quelque sorte avoir franchi comme un seuil entre la conscience enfantine et la conscience adulte. Comme il connaît maintenant le rapport qu'il y a entre la conscience indéfinie enfantine et la conscience claire, adulte, il mesure aussi la différence qu'il y a entre celle-là et la conscience lumineuse où n'entre pas seulement la clairvoyance exacte, mais aussi la magie idéelle qui permet de se mouvoir librement dans le monde spirituel.

Je dirais volontiers qu'on apprend à se mouvoir dans le monde spirituel comme on a appris, étant petit enfant, à mouvoir son corps physique alors que l'on en était tout d'abord prisonnier. Ainsi, nous découvrons le rapport entre la conscience adulte et la conscience supérieure purement spirituelle, comme nous avons découvert le rapport entre la conscience enfantine et la conscience adulte.

On apprend ainsi que, dans la vie après la mort, on n'est pas seulement un esprit parmi les esprits avec qui on collabore, mais on acquiert aussi une notion de la durée de la vie passée en leur compagnie. Il faut, une fois de plus, que je recoure, pour décrire cela, à l'exemple du souvenir dans la vie ordinaire. On comprendra ainsi que de même que les souvenirs portent en eux une réalité passée, de même l'expérience faite maintenant porte en elle une évaluation juste

de la conscience de l'initié, laquelle n'a nullement une signification propre, mais indique quelque chose de la vie après la mort en tant qu'esprit parmi les esprits. On découvre alors comment situer cette pure vie spirituelle par rapport à la vie passée ici-bas, entre la naissance et la mort.

L'initié qui observe la vie de sa petite enfance découvre que la contemplation du monde spirituel devient plus facile plus on avance en âge. Il existe certes de jeunes personnes capables de bien contempler déjà le monde spirituel. Mais cette contemplation prend de l'acuité et de la netteté avec les années. On acquiert avec l'âge une capacité accrue de se transposer dans l'autre conscience. On apprend à distinguer le rapport entre un état de conscience et un autre. On découvrira par exemple la chose suivante : on a, disons, quarante ans et on est incapable de se souvenir au-delà de sa troisième année. On considère alors combien de fois plus les quarante ans représentent par rapport à [la durée de] l'état de conscience rêveuse de l'enfant. On découvre alors que, dans la vie après la mort, le nouvel état de conscience aura une durée autant de fois plus longue que la durée de la conscience ordinaire ; cela fait plusieurs siècles. Il y a donc, faisant suite à la période de la rétrospective morale après la mort, une vie purement spirituelle de l'être humain en tant qu'esprit parmi les esprits pouvant durer des siècles. Durant cette période l'être humain a autour de lui des tâches spirituelles, comme il est entouré sur terre des tâches du monde physique.

La clairvoyance exacte, épaulée par la magie idéelle qui permet en quelque sorte de se promener dans le monde spirituel, montre que ces devoirs ou ces tâches à accomplir, consistent à extraire de l'essence spirituelle toutes les forces qui conduiront plus tard à une nouvelle incarnation terrestre. Cette nouvelle incarnation se présente à soi comme un but dès le tout début de la vie après la mort. Or, la vie sur terre est un véritable microcosme élaboré à partir d'une expérience grandiose macrocosmique dans le monde spirituel après la mort.

Voyez-vous, lorsqu'il est question ici d'un germe, il s'agit toujours d'un petit organisme appelé à grandir ; il deviendra une plante ou un gros animal. Je pourrais aussi parler d'un germe spirituel que l'homme élabore dès sa mort terrestre. Il travaille, avec l'aide des entités spirituelles et à partir des forces spirituelles de l'univers, à la constitution d'un germe spirituel pour sa prochaine vie terrestre. Or, cette élaboration n'est absolument pas une répétition de la vie terrestre, mais elle englobe des activités d'une essence fondamentale plus grande et plus puissante que toutes les expériences possibles sur terre. L'expérience première, parmi toutes celles que l'être humain fait dans le monde spirituel après sa mort, est la préparation de sa prochaine vie terrestre.

Il s'agit en outre, tel que je l'ai évoqué, de l'apparition de la conscience cosmique. Cette conscience cosmique se fait jour dans tel être humain et dans tel autre aussi. Cette conscience cosmique est déjà présente chaque nuit, quoique atténuée ; il ne s'agit alors pas vraiment d'une conscience, mais j'utiliserai une expression paradoxale en disant qu'il s'agit d'une conscience inconsciente. Grâce à

cela les êtres humains ne partagent pas seulement leur vie avec les entités spirituelles qui ne s'incarnent jamais et qui habitent le monde spirituel, mais davantage encore avec toutes les âmes incarnées dans des corps physiques et avec toutes celles qui ont déjà franchi la porte de la mort. Tous font l'expérience de la conscience cosmique.

Il en est vraiment ainsi que tout ce qui a été noué entre des âmes ici-bas, dans les familles, entre des hommes qui se sont rencontrés du fait d'être dans un corps physique, mais qui se sont aussi rencontrés en leurs âmes, tout ce qu'on a trouvé sur terre, tout cela est déposé ; tout ce qui a été vécu en tant qu'amour, amitié et expériences avec des êtres proches, tout ce qui est vécu par l'entremise du corps physique, tout cela est déposé, comme est déposé le corps physique lui-même. Mais toutes les relations de nature familiale, amoureuse ou amicale développées se perpétuent en esprit, au-delà de la porte de la mort, en des expériences spirituelles qui contribuent à édifier la vie terrestre suivante. Or, on n'y travaille pas seulement pour son propre profit, mais, lors du jugement moral déjà, on travaille avec les âmes humaines qui nous étaient chères ici-bas.

Tout cela constitue une véritable connaissance grâce à la clairvoyance exacte et à la magie idéale dès ici-bas ; cela ne relève absolument pas de la foi et se présente, sans intermédiaire, à l'observation de l'être humain. On peut même affirmer que, dans le monde physique, existe un abîme entre les âmes, même entre celles qui s'aiment profondément, car elles ne se rencontrent qu'au sein de leur corporéité et ne peuvent entrer en relations réciproques que par l'intermédiaire de leur corporéité. Mais dès lors que l'on est dans le monde spirituel, le corps physique, même celui d'un être cher laissé derrière soi ne constitue plus un obstacle pour vivre en lien avec son âme. De même qu'il faut acquérir, pour être en mesure d'observer le monde spirituel, la faculté de voir à travers les objets terrestres, comme je l'ai évoqué, de même, celui qui a franchi la porte de la mort est capable de partager, en communion d'âme, le corps même de l'être cher laissé derrière lui, jusqu'à la mort de ce dernier.

C'est ce que je désirais donner au début de ces trois conférences : des éléments d'une compréhension de la vie suprasensible véritable de l'être humain. J'aimerais avoir montré que par le fait d'aspirer à une clairvoyance exacte et à la magie idéale, il est possible de parler du monde spirituel supérieur comme on parle des sciences naturelles grâce à l'observation physique – et d'une manière tout aussi scientifique. On verra, par la multiplication des expériences spirituelles – car il se trouvera des personnes pour développer des facultés de contemplation du monde spirituel – qu'aucune science, aussi parfaite qu'elle fût, ne constituera un obstacle à la reconnaissance des résultats obtenus, par une authentique attitude scientifique, dans la clairvoyance exacte et la magie idéale, concernant les expériences humaines non seulement d'ici-bas, mais aussi celles de la vie entre la mort et une nouvelle naissance.

Je parlerai demain de ce qu'il en est des vies successives et dans quelle mesure

elles arrivent à leur terme. Je me permettrai de parler de l'influence, sur la vie terrestre de l'être humain, de l'événement christique du Golgotha.

Je montrerai que la connaissance dont j'ai parlé concernant l'individualité humaine porte une lumière sur toute l'évolution du genre humain lié à la vie de la Terre et par conséquent aussi sur ce qui a été introduit pour l'humanité dans la vie terrestre par l'apparition du Christ.

On verra par ces conférences qu'il n'est nul besoin de s'opposer aux sciences naturelles exactes pour parler des connaissances suprasensibles. Ce sera l'objet de la conférence de demain de montrer que l'événement christique, le plus important pour la vie terrestre du genre humain, se présente sous un jour nouveau, en une forme lumineuse devant l'âme humaine, pour peu que celle-ci veuille accepter les résultats de l'investigation suprasensible.

La tâche de demain sera d'expliquer les rapports entre la science spirituelle anthroposophique et le christianisme.



DEUXIÈME CONFÉRENCE

Londres, 18 novembre 1922

Le Christ du point de vue anthroposophique

Il y a entre autres deux sources d'opposition à ce que je nomme la voie de la connaissance anthroposophique. J'ai évoqué la première dans la conférence d'hier. Il s'agit des sciences naturelles qui considèrent que les connaissances suprasensibles dont je vous ai parlé ne sont pas accessibles aux facultés de connaissance humaines. C'est ainsi que l'on considère l'anthroposophie comme une impossibilité.

Nous nous occuperons de la deuxième source aujourd'hui. Elle émane de personnalités et de nombre de leurs adeptes qui considèrent que l'anthroposophie les coupe du lien avec le Christ. Ces personnes sont pour la plupart, en leur genre, de très pieux chrétiens et c'est précisément de la piété de leur âme que provient l'opposition à l'anthroposophie. Elles sont d'avis que le rapport de l'homme avec le Christ doit reposer avant tout sur une piété naïve du cœur et de l'âme. Elles estiment que tout ce que l'on peut dire à propos du Christ, résultant d'une connaissance, ne peut que troubler la simple piété naïve du cœur ; elles préfèrent que l'aspiration au Christ procède de la simplicité du cœur humain et ne soit déroutée chez personne par nul effort de connaissance à son propos.

Les sentiments qui naissent chez ces personnes par cette attitude sont certes très respectables. Toutefois, ces personnes sont victimes d'une grande erreur surtout quant à l'anthroposophie. Si elles voulaient reconnaître la vérité, elles trouveraient que l'anthroposophie aplanit tout au contraire le plus sûrement la voie qu'elles cherchent vers le Christ. Elles découvrirait que toute la nostalgie pour le Christ, qui réside au sein de la piété de leur cœur, est renforcée par tout ce que l'anthroposophie peut exprimer à propos du Christ.

Je désire vous expliquer sous divers aspects ce que je prétends ici. Le premier aspect sera celui du sentiment de la conscience religieuse tel qu'il a été vécu au cours des diverses époques du développement terrestre de l'humanité.

Retournons donc dans les temps anciens de l'humanité. Vous verrez que cela ne sera pas inutile, bien au contraire, pour clarifier maintes erreurs de

compréhension de l'époque présente. Les anciennes périodes de l'humanité ne peuvent pas être étudiées à l'aide de quelconques documents historiques, mais seulement à l'aide des méthodes de la science spirituelle. On ne peut observer ces périodes que par les moyens évoqués hier, ils sont les seuls à permettre l'observation de la nature suprasensible tant de l'être humain que des événements de son destin. Cette observation révèle que l'être humain d'alors suivait les instructions dispensées par des élèves des mystères. Les anciens mystères, dont il ne reste aucun document – tout ce qui reste est bien trop tardif pour en permettre une quelconque compréhension –, réunissaient l'art, la religion et la science en *une seule discipline*. Les grands maîtres, les gourous, jouissaient auprès des élèves d'une vénération quasi surhumaine. Le reste de l'humanité écoutait les élèves de ces maîtres chaque fois qu'il s'agissait de satisfaire son besoin de piété. On accueillait ce que les élèves avaient eux-mêmes acquis, en matière de compréhension du monde et de son ordre, par leur vie de dévotion et de vénération. J'aimerais vous montrer par l'exemple de la vénération que ressentait un élève de jadis pour son gourou [\[24\]](#) ou pour son maître des mystères, ce que peut être encore actuellement la piété, notamment la vénération pour le Christ.

[...] Les élèves qui pensaient avoir reconnu l'être intérieur de leur maître voyaient celui-ci comme un être humain empli de la force divine. Les élèves disaient de ces maîtres des mystères – par leurs paroles pleines d'enthousiasme au sortir des lieux des mystères [...] – qu'en eux ne parlaient pas des hommes, mais que par leurs bouches s'exprimaient les puissances universelles divines.

Il ne s'agissait nullement de paroles symboliques, les élèves des mystères ressentaient cela comme une réalité. Vous pouvez mesurer la profondeur de la vénération d'un tel élève qui savait que son maître lui adressait non pas des paroles humaines, mais des paroles divines, des paroles émanant d'une entité qu'il appelait divine. Or, pour l'homme actuel, ceci peut paraître paradoxal, mais c'était une caractéristique de la conception propre aux élèves des mystères d'alors. En des temps plus anciens encore du développement humain, disaient-ils, alors que le monde était à ses origines, des entités spirituelles divines étaient descendues sur terre sous la forme alors possible, soit la forme spirituelle. Ces êtres spirituels sans corps physique qui communiquaient par l'esprit avec les premiers maîtres des mystères, ont dispensé les premières instructions concernant l'enseignement donné aux hommes qui devait leur permettre de se situer correctement par rapport au monde spirituel. On pensait ainsi que ce que les dieux avaient remis autrefois aux hommes était transmis de génération en génération pour parvenir aux élèves de tous les temps.

Vous direz que cela explique que l'origine de la sagesse humaine se trouve dans les mondes suprasensibles. Mais on touche ici un domaine qui reste encore bien obscur aujourd'hui lorsque l'on songe, par exemple, aux explications que l'on trouve concernant l'apparition du langage humain. Il y a des personnes qui pensent que le langage prend son origine dans les sons animaux, au sens de la théorie darwiniste. Il y a cependant d'autres personnes qui défendaient,

récemment encore, l'origine divine de la parole.

Je ne veux pas m'étendre aujourd'hui sur ce qui se cache derrière cette question, cela nous entraînerait trop loin. Il nous suffit pour l'instant de savoir ce qu'étaient réellement les sentiments de piété chez les élèves, reposant sur leur conviction que les enseignements de leurs maîtres venaient directement des dieux.

À quoi pouvait bien mener une telle école ? Elle consistait avant tout en cela que l'élève s'abandonnait complètement à son gourou par un sentiment infiniment grand de vénération et d'affection. Il devait voir en son maître comme le seul flux possible par lequel le divin lui parvenait. L'élève se disait redevable à son maître de tout ce qu'il pouvait acquérir en son âme. Le maître lui donnait en retour, tout d'abord, des indications concernant la conduite des pensées. Il ne fallait pas conduire ses pensées selon les observations du monde sensoriel, mais selon la force que le gourou implantait dans l'âme de l'élève par des suggestions autorisées et dirigeant toute l'attention sur le monde suprasensible. Tandis que les pensées s'achoppent d'ordinaire, par l'observation du monde sensible, aux choses extérieures – nous pensons une table et notre pensée rencontre la table ; nous pensons un arbre et notre pensée rencontre ou est arrêtée par l'arbre – elles devaient, sous l'influence du gourou, devenir transparentes de manière à ce que l'élève ne voie rien du monde, mais accède, par la contemplation de la pensée, au monde particulier décrit hier selon la science initiatique moderne, le monde suprasensible.

Certaines indications données pour cela à l'élève concernaient le langage. Par notre langage courant nous communiquons à d'autres des pensées de notre propre cru ou prises ailleurs. Bref, il se déverse dans la parole ce qui vit sur la Terre physique. Le gourou donnait à son élève des mantrams, mi-récités ou mi-parlés, qui devaient le conduire à découvrir les mondes divins dans leur flux même, dans la langue vivante, dans le flux des phrases. La phrase devait être prononcée de manière à faire disparaître sa signification humaine pour y laisser se déverser ce qui vit de divin dans le monde et dans l'être humain. Ainsi l'élève devait contempler le divin à travers les pensées devenues transparentes. Il ne devait pas entendre la signification des mantrams qu'il récitait, mais devait être conduit vers les actes par la force divine même, affluant par la vertu du sacrifice de la signification. Par la vertu du sacrifice, l'élève devait diriger et sa volonté et son être personnel tout entier selon le divin. Les actions sacrificielles étaient, au demeurant, souvent liées à cela. Voyez par exemple comme, aujourd'hui encore, on prend la pose du Bouddha ; vous voyez qu'elle interdit toute action terrestre par la position même des membres détournés de la terre, totalement élevés hors du terrestre, et qui s'accompagne des actions se déroulant dans l'esprit, totalement dirigées vers le divin.

Quel but poursuivait-on avec tout cela ? L'âme de l'élève, par sa triple inclination, devait élever vers le divin, déverser dans les mondes suprasensibles toute la déchéance par rapport au divin que l'homme apporte par le mal et le

péché. Hier j'ai évoqué devant vous la science initiatique moderne par laquelle il est possible de pénétrer dans les mondes que l'homme quitte en tant qu'être psycho-spirituel pour entrer dans l'existence terrestre, pour se lier au corps physique offert par la mère et le père et qu'il regagne en passant le seuil de la mort, pour préparer sa prochaine vie terrestre. Je vous ai dit que l'élève des anciens maîtres ne se contentait pas de lever un regard observateur vers le monde suprasensible, mais faisait naître en lui une force de pensée dévotionnelle, une force de récitation mantrique dans laquelle se déversait le divin, une force d'abnégation où se déversait le péché sur terre. C'est en cela que résidait le but recherché alors par l'enseignement divin prodigué à leurs élèves par les maîtres des anciens mystères. L'action éducative des élèves auprès des hommes, fondée sur leur propre éducation dans les mystères, formait l'essence civilisatrice en ces temps-là.

Quelle était la condition pour qu'une telle chose se produise ? Eh bien, il fallût que l'homme vive ici-bas, sur terre, dans un monde qui, comparé au monde spirituel, n'englobât pas la totalité de son être ! Voici ce qui était pensé alors par l'élève et ce que lui enseignait son gourou : Le monde dans lequel tu vis entre la naissance et la mort contient tous les règnes de la nature qui, par essence, se fondent en quelque sorte en l'homme ; mais ce monde ne recouvre pas l'être profond de l'homme. Ce que l'être humain peut accomplir entre la naissance et la mort – abstraction faite du jugement que l'époque portait alors sur cela avec la notion de péché – était présenté ainsi : nulle expérience terrestre, entre la naissance et la mort, nul acte ne saurait refléter la totalité de l'humanité de mon être ; cette totalité appartient au monde suprasensible.

En ces temps anciens, les élèves des maîtres disposaient encore d'une clairvoyance primitive qui leur était donnée, une clairvoyance rêveuse qui leur permettait, à certains moments de leur vie, d'observer clairement avoir vécu dans un monde spirituel avant leur descente sur terre et avoir à y retourner après leur mort. Ils se disaient donc : en accomplissant, en tant qu'homme, les seules choses liées aux possibilités du monde physique, je ne suis pas un être humain complet. Il faut que je dirige mes forces vers le haut des mondes spirituels. Oui, ces forces ne sont pas sur terre, mais là-haut ! On se représentait, dans ces anciens mystères, que tout ce que l'homme ne peut pas accomplir correctement sur terre était conduit vers le supraterrestre, seul lieu où cela pouvait être mis en ordre par la voie des actes sacrificiels accomplis sous le signe de la clairvoyance, lors des réceptions sacrificielles des paroles mantriques aux résonances divines, car ces mondes appartiennent à la totalité de l'homme.

L'enseignement prodigué à leurs élèves par les sages gourous était réellement le suivant : lorsque l'homme franchit la porte de la mort, il sait que ce qu'il a pu accomplir sur terre ne saurait suffire à sa pleine humanité ; que lors de la traversée du monde spirituel doit s'opérer une compensation et que les actions mauvaises, incomplètes ou dépourvues de sagesse, doivent trouver leur compensation.

Vous voyez maintenant que, parmi toutes les connaissances du monde spirituel acquises par la méthode décrite hier, il y a aussi la connaissance d'une possibilité de transférer dans le monde suprasensible parfait des actes imparfaits accomplis sur terre.

Cela était donc différent lors des anciens mystères. Nous verrons par la suite que cela doit nécessairement changer aujourd'hui. Voici ce qu'apprenaient les élèves auprès de leurs maîtres : lorsque l'homme franchit le seuil de la mort et entre dans le monde spirituel, il rencontre, à un certain moment, une haute entité spirituelle ; cette entité se manifeste extérieurement par le Soleil et son apparence. C'est pourquoi les anciens sages des mystères appelaient cet être le grand Être solaire divin. Alors qu'ici-bas nous reconnaissons l'activité de l'âme humaine aux mimiques et à la physionomie, les hommes des temps anciens reconnaissaient l'Être solaire aux mouvements et à l'éclat du Soleil. Ils voyaient l'expression physiognomonique, le reflet extérieur, de cet Être, dans les mouvements du Soleil ; l'activité du Soleil leur signifiait les gestes du grand esprit solaire qui leur restait invisible sur terre, mais qui venait à leur rencontre dès le franchissement de la porte de la mort et aidait à parfaire tout l'acquis imparfait apporté de la Terre : édifiez [125](#) par la piété de votre cœur le grand Être solaire afin que vous le trouviez après votre mort, afin que cet être que vous rencontrez dans les mondes spirituels et que jamais vous ne verrez ici-bas, conduise votre être imparfait à travers les mondes spirituels par les voies correctes ! C'est de cette façon que parlaient les gourous et les maîtres des temps anciens à propos de l'Être qui remet en équilibre toutes les imperfections humaines.

Au moment du Mystère du Golgotha, l'ancienne sagesse était déjà tombée en décadence. Il n'en restait plus grand'chose, sinon quelques traditions. Il y avait encore des initiés au sens ancien du terme, s'adonnant avec la même vénération, la même piété, la même foi en Dieu le Père qui avait envoyé jadis sur terre des émissaires pour instruire les premiers gourous. Ils savaient que la grande consolation de la vie était donnée aux élèves des anciens mystères dans les paroles suivantes : après la mort vous trouverez le grand Être solaire qui vous aidera à transformer en perfection toute imperfection terrestre, qui déchargera votre conscience du poids d'être en réalité déchu de l'ordre spirituel divin. Ce grand Être solaire devait cependant descendre sur terre, il devait prendre corps humain en Jésus de Nazareth, et Jésus-Christ devait disparaître du monde suprasensible dès sa mort au Golgotha, pour résider parmi les hommes, où il faut désormais le chercher.

C'est ainsi que les initiés faisaient entendre leur voix à l'époque du Mystère du Golgotha et jusqu'au 3^e siècle après J.-C. Si bien que ces initiés pouvaient encore dire à ceux qui voulaient bien les entendre : l'être rédempteur auquel vous aspirez était auprès de l'humanité aux temps anciens. Il est descendu sur terre par un acte divin, s'est présenté en un homme et vit désormais de manière suprasensible au sein du développement de l'humanité. Alors que les élèves des temps anciens devaient entrer dans les mystères, lever le regard vers les cérémonies sacrificielles,

vers ce que le culte éveillait en eux des mondes spirituels, les hommes de notre temps doivent apprendre, sur terre, à créer eux-mêmes un lien personnel immédiat avec l'être du Christ descendu parmi les hommes, devenu homme comme tout autre homme.

Voilà l'attitude qui régnait parmi les contemporains du Mystère du Golgotha et encore quelques siècles plus tard, mais il en est peu resté dans les documents historiques en raison de l'expurgation du contenu des Évangiles. L'observation de l'ordre universel par la méthode dont je vous ai parlé permet de découvrir l'état d'âme qui régnait, lors des trois premiers siècles du christianisme, parmi ceux qui écoutaient encore les initiés d'alors. Cette « ambiance » christique se perdit ensuite et doit faire aujourd'hui l'objet d'une nouvelle découverte. Je vous parlerai de cela lorsque cette première partie de ma conférence aura été traduite.

Ainsi les hommes apprirent peu à peu à lever le regard vers le divin à travers le lien de vénération et de dévouement des élèves pour leurs maîtres. Ceux-ci, les gourous, étaient considérés comme les relais du message divin, ceux qui faisaient se déverser le divin sur terre et conduisaient vers les hauteurs des mondes spirituels la piété que l'homme voulaient leur envoyer. Il se forma une somme de sentiments, de sensibilités qui entra, de génération en génération, dans les âmes humaines. Les initiés, devenus les premiers initiés chrétiens – dont personne ou presque ne mesure plus ni la sagesse ni la faculté de vénération –, tournèrent la vénération, que leur vouaient ceux qui les écoutaient, non plus vers des gourous au sens ancien du terme, mais vers le Christ descendu des mondes spirituels pour devenir homme dans le corps de Jésus de Nazareth.

La somme de sentiments se perpétua de siècle en siècle et fut sans cesse envoyée vers celui que l'histoire chrétienne extérieure annonçait comme celui qui avait dû traverser le Mystère du Golgotha, traverser la mort afin que les hommes le trouvassent désormais sur terre.

La nouvelle science de l'initiation permet de s'approcher du mystère du Christ, elle essaie d'approcher le secret du Golgotha. Pourquoi cela est-il nécessaire ?

Il se trouve que tout au long du Moyen Âge chrétien, alors qu'un courant de piété et de religiosité prenait la relève du courant de vénération de l'élève pour son gourou, on assiste à l'extinction progressive de ce qui subsistait encore aux temps anciens comme une clairvoyance rêveuse. La science spirituelle anthroposophique permet de retrouver cela en dehors même de tout document historique : dans ces temps anciens, l'homme était capable de se mettre en état de clairvoyance rêveuse par laquelle il percevait le monde d'où il descendait dans son existence terrestre. Cette connaissance de la partie éternelle en l'âme humaine se perdit progressivement. Si l'influence de cette connaissance avait perduré, jamais l'homme n'aurait pu découvrir le sentiment de liberté. Or, ce sentiment de liberté, sans lequel l'homme ne peut pas être pleinement humain, devait être acquis. L'époque de cette acquisition est précisément le Moyen Âge.

Ce fut aussi à cette époque que s'éteignit l'ancienne conscience qui n'aurait

jamais pu conquérir la liberté. Car en levant le regard sur l'âme de son être, telle qu'elle était parmi les êtres spirituels de l'existence pré-terrestre, l'homme éprouvait sa dépendance, il ne se sentait pas libre. On peut dire qu'il vint un temps où la clairvoyance rêveuse s'éteignit et où l'humanité développa, dans l'obscurité spirituelle, le sentiment de liberté qui atteint comme un point de culmination dans notre civilisation moderne. Par conséquent, l'homme ne pouvant plus observer le monde suprasensible d'où le Christ est descendu en Jésus de Nazareth, la vénération envers le Christ devint tout d'abord une tradition. On fit confiance aux héritages de l'histoire et on fit appel aux facultés héritées de l'ancienne vénération pour le gourou. C'est ainsi qu'il fut possible de diriger vers l'entité divine, qui avait passé par le Mystère du Golgotha, toute la vénération que l'humanité avait cultivée en rapport avec la divinité. Or, l'homme ayant développé, dans cette obscurité spirituelle, les sciences naturelles à un degré encore jamais égalé, il se détourna progressivement du pressentiment même d'une possible connaissance d'un monde spirituel par les facultés humaines.

La connaissance spirituelle est vraiment une continuation des connaissances naturelles. Tout ce que je vous ai dit sur ce qui se présente à l'homme pour lui permettre de s'élever, par la concentration et la méditation, à des connaissances des mondes spirituels, se développe mieux encore lorsque, comme homme moderne, on ne reste pas fasciné par ce que les sciences actuelles peuvent dire du monde extérieur. Cela se développe mieux encore lorsqu'on lutte intérieurement avec ce que dit la nature, lorsqu'on accueille les pensées scientifiquement exactes pour les unir à l'humanité la plus intérieure. [...] Une certaine ambiance, un certain état d'âme se fait jour. Si maintenant on introduit la méditation, la concentration dans le monde des pensées et dans celui de la volonté, l'âme se trouvera élevée dans les mondes suprasensibles, spirituels. On acquiert ainsi la possibilité de comprendre ce qu'est le suprasensible. On apprend à dépasser l'image de la Terre enseignée par les sciences naturelles et à jeter un regard dans le monde suprasensible qui doit être compté comme faisant partie de la Terre, ce d'autant plus que l'on veut comprendre l'être humain sur Terre.

Des questions d'une portée immense surgissent alors au plus profond du lutteur anthroposophe. Les réponses recherchées conduisent aussi inéluctablement vers la compréhension du Mystère du Golgotha.

D'un côté on a donc appris à observer le spirituel après avoir élevé sa conscience au-dessus de la Terre, après avoir acquis la faculté de vivre en dehors de son corps et même, d'agir par la magie idéale. Bref, on a appris à pénétrer, en état extracorporel, dans le monde spirituel au moyen de sa faculté de connaissance et de son vouloir.

Si maintenant, fort de cette compréhension intérieure du monde spirituel, on tourne son regard vers le Christ, vers ce qui nous apparaît, parmi les événements terrestres, comme le Mystère du Golgotha, on ne se contente pas d'en rester, comme nombre de théologiens, à Jésus de Nazareth. La compréhension n'en reste

plus au sens matériel des événements du Mystère du Golgotha, elle s'étend au Christ divin qui a pénétré dans l'homme Jésus de Nazareth ; car on a acquis une faculté spirituelle. Grâce à la faculté de distinguer l'esprit, on est capable de contempler l'élément spirituel divin dans le Christ. C'est ainsi que la théosophie moderne, par le fait d'accéder à nouveau directement au divin spirituel au moyen de la connaissance spirituelle, est capable de reconnaître en Jésus de Nazareth, le Christ, une entité que l'on ne peut approcher qu'en esprit. Par la connaissance suprasensible on accède au Christ pour contempler le supraterrestre en Lui, le divin en Dieu fait homme.

L'anthroposophie conduit, par une pleine compréhension du monde spirituel, à nouveau vers le Christ. Elle conduit vers Lui précisément lorsque l'on s'est ainsi préparé par l'anthroposophie. J'aimerais montrer les voies erronées et les voies justes que l'homme moderne peut emprunter pour s'approcher des mondes spirituels. Voyez-vous, on est tenté de dire que les successeurs des hommes de piété, les héritiers des hommes de jadis qui, sous l'influence des mystères et dans un état de conscience atténuée, pouvaient observer certains aspects du monde spirituel, sont aujourd'hui des personnes qui cherchent le lien avec le monde spirituel d'une manière bien douteuse. La vie de l'âme des hommes pieux de jadis restait dans la substance de l'âme, ces hommes dirigeaient leur âme vers le supraterrestre.

Cette attitude pieuse s'est perpétuée chez ceux qui, comme je l'ai évoqué au début de cette conférence, voulaient demeurer dans cette piété naïve. Elle est naïve aujourd'hui en raison de l'impossibilité pour l'homme du présent de voir l'existence suprasensible avec sa conscience ordinaire et parce que cette piété ne conduit plus, comme elle le faisait jadis, vers les hauteurs spirituelles, mais maintient ici-bas, dans le corps physique. C'est en cela que consiste aujourd'hui le caractère de cette piété naïve ; elle en reste aux sentiments, à une sensibilité qui résultent de l'immersion en sa propre humanité. En se plongeant dans sa propre humanité, l'être humain découvre, il est vrai, que ce qui se trouve là-dessous, dans le corps physique, n'est pas que chair et sang, mais aussi d'essence spirituelle. Cet élément spirituel, que l'élève pieux dirigeait vers le divin, est ce que son successeur illégitime veut appliquer par la médiumnité.

Qu'est-ce donc qu'un médium ? C'est celui qui, par la parole, l'écriture ou d'autres moyens, laisse exprimer l'esprit à partir du corps physique. Le fait que les médiums s'expriment dans un état de conscience, par lequel d'ordinaire se manifeste la parole ou l'écriture, mais atténué, comme chez les élèves des gourous du passé, permet de déduire que le corps humain n'est pas seulement physique, mais aussi spirituel, d'une spiritualité toutefois mécanique, de nature inférieure. Ces médiums veulent non seulement éprouver directement le spirituel dans leur corps, mais aussi le manifester par eux-mêmes. Or, par les paroles ou les écrits d'un médium s'exprime, en effet, un esprit habitant le corps. Quelle est la particularité des médiums avec leur manifestation du divin ? Eh bien ! C'est ceci, vous le savez peut-être : ils deviennent très diserts, écrivent en abondance en

mélangeant aux communications de l'esprit faites à travers le corps toutes sortes de choses que notre logique habituelle met en doute. Ces médiums sont la preuve que nous ne pouvons plus, de nos jours, recourir à l'ancienne façon d'établir le lien avec le spirituel divin ; nous devons trouver une nouvelle voie.

Cette nouvelle voie c'est la science spirituelle anthroposophique. Il m'est permis, je crois, de parler de cette voie pour une raison toute particulière. Cette autre manière de s'approcher du monde spirituel – pour autant que l'on accueille pleinement les découvertes des sciences naturelles et que l'on reconnaisse qu'elles font partie des grandes acquisitions de la civilisation moderne – rencontre une grande difficulté à recourir à l'organe de la parole, voire à la pensée même ou encore à utiliser l'écriture médiumnique. Lorsque l'on est saisi dans la méditation, par la concentration, par l'esprit on n'a tout d'abord qu'une envie : celle de se taire ! Alors que le médium est saisi d'un besoin de parler et que le spirituel se fait entendre alors à travers l'organisme de la parole, on aimerait, en tant qu'homme consciencieux et connaissant les sciences naturelles, lorsque l'on est saisi par l'esprit pour la connaissance suprasensible, rester tout d'abord silencieux, ne pas trahir les expériences délicates de l'âme.

Ayant appris à penser au contact des objets physiques terrestres, on aimerait même s'interdire les pensées. Mû par l'angoisse d'appliquer inconsciemment la pensée physique au monde spirituel, on désire empêcher le déversement dans son âme des pensées qui feraient non seulement s'échapper le monde que l'on a franchi grâce à l'état d'âme particulier, mais le profaneraient, le déformeraient. On aimerait encore moins recourir à l'écriture, car on sait que, dans les temps anciens, la vénération divine était transposée, par l'acte sacrificiel et par l'entremise du corps, en une activité corporelle étrangère à l'écriture. L'écriture n'est entrée dans l'humanité qu'avec l'apparition de la raison, de l'intellect appliqué au sensible physique de la nature ; l'écriture nous apparaît comme quelque chose que l'on aimerait éloigner de soi lorsque l'on est saisi par la faculté de connaissance du spirituel divin. Celle-ci nous invite, touchant au spirituel divin, au silence intérieur d'abord en pensée puis davantage encore en parole et en écriture.

Si je me permets de parler de cela, c'est qu'il s'agit de mes propres expériences. Je les ai découvertes par mon développement à travers les sciences naturelles, par mon accès à la compréhension du monde spirituel, à l'observation du monde spirituel jusqu'à la contemplation du Mystère du Golgotha. Vous comprendrez sans peine que celui qui approche le Mystère du Golgotha par la science spirituelle anthroposophique puisse se trouver devant des difficultés ! Ce Mystère doit être contemplé dans toute sa majesté et dans toute sa grandeur, tel qu'il se manifeste dans l'histoire de l'humanité. Il faut apprendre à observer le fait historique par lequel un dieu est descendu dans le corps de Jésus de Nazareth et a traversé la mort au Golgotha. Il faut contempler en une image dépourvue de toute perception sensorielle le plus grand événement historique de l'humanité. Or, transcrire la connaissance suprasensible en pensée, en parole et en écriture, est précisément

d'une extraordinaire difficulté.

On acquiert par cette voie une vénération intérieure, un respect intérieur devant le grand Mystère qui a eu lieu au Golgotha. Il se déverse quelque chose dans l'âme de celui qui est resté muet en pensée et en parole, lorsque le spirituel divin touchant le Mystère du Golgotha prend place en lui. Il se déverse en lui une sensibilité de vénération : une crainte de s'en approcher. Ainsi, la voie anthroposophique ne conduit pas seulement aux connaissances. Elle y conduit en un premier temps. La contemplation des mondes suprasensibles dispense cette connaissance, mais celle-ci se déverse dans l'âme et y devient vénération et respect. C'est quelque chose qui saisit l'âme humaine avec beaucoup plus de force que ce qu'éprouvait jadis l'élève devant son gourou. Ces sentiments prennent la forme, tout d'abord, d'un profond besoin de comprendre le Christ Jésus au Golgotha. Ce qui était d'abord une contemplation suprasensible se transforme, par une métamorphose intérieure de l'âme, en un sentiment. Ce sentiment cherche l'homme-Dieu au Golgotha. Or, il peut le trouver en ayant appris à contempler l'esprit. Il ne parle pas de l'homme Jésus de Nazareth, mais il reconnaît et découvre qu'en la vie terrestre de Jésus de Nazareth se laisse contempler véritablement le Christ en tant qu'entité divine spirituelle. Ainsi, la science de l'esprit anthroposophique déverse la connaissance du Christ spirituel, et tout à la fois, déverse aussi une véritable vénération envers le divin par ce qui peut vivre dans la connaissance suprasensible.

Nous verrons, après la traduction de cette deuxième partie, comment tout cela peut conduire à une fécondation du christianisme.

Il faut bien voir que c'est précisément celui qui franchit son désir de silence, alors que tout l'appelle à renoncer à l'usage de son organisme et ne pas exprimer, comme je vous l'ai dit, ce qui vit en lui lorsque les forces de la connaissance suprasensible s'emparent de lui, c'est celui-là qui, en franchissant ce pas pour exprimer ses expériences intérieures, éprouve quelque chose qui lui donne le droit de parler de la nature spirituelle ^{26} du Christ. L'expérience vécue lors de ce franchissement par l'initié – après s'être fait violence en se disant : tu ne penses plus que des pensées spirituelles, tu parles de l'esprit – tu écris sur l'esprit, est la suivante : il se sent élevé hors de son corps pour toute parole ou pensée à propos de ce spirituel. Étant ainsi hors du corps, il ne peut ni penser, ni parler, car il faut pour cela un corps physique ; il se sent comme étranger à son corps physique. Alors que le médium se sent complètement dans son corps physique, au point que sa conscience en est amoindrie, alors qu'il ne vit que dans le corps et laisse s'exprimer l'esprit, celui qui, au contraire, aiguise sa conscience vers une conscience plus élevée, je parle maintenant de celui qui a des connaissances suprasensibles, se détache de son corps physique. Par toutes ses expériences dans le monde spirituel, l'initié éprouve le monde physique comme extraordinairement lourd à saisir ; il ne trouve pas sa parole, ni l'activité naïve de la pensée, il ne

trouve pas ses bras ni rien de son corps physique. Il lui faut alors faire l'expérience de devoir retrouver ce monde physique, la pensée, la langue, avant de pouvoir exprimer son vécu du monde suprasensible. Cela le met en situation de devoir comme reconquérir la vie une seconde fois, de devoir recréer lui-même sa propre naissance. Cela permet de découvrir les profondeurs de l'être humain.

En ressaisissant l'être humain une seconde fois pour en faire l'instrument de la pensée et de la parole des mondes spirituels, suprasensibles, on le découvre. On le découvre de telle manière que l'on sait maintenant de façon suprasensible – comme la connaissance suprasensible dont je vous ai parlé hier – qu'en pénétrant dans un organisme par la connaissance suprasensible on trouve le Christ car il a passé par le Mystère du Golgotha. C'est ainsi que l'on comprend maintenant le Christ, non pas de l'avoir vu descendre une fois sur terre et passer par la mort, mais de l'avoir vu passer par la mort pour se déverser dans toute l'humanité, de telle sorte que l'homme peut le retrouver lorsqu'il plonge suffisamment en ses profondeurs. Voilà l'expérience que fait celui qui, par la connaissance suprasensible, doit ressaisir son corps une seconde fois et qui ne l'en ressaisit que plus fortement. Ce qu'il a acquis de la connaissance du Christ pourra être revêtu de paroles contenant un véritable message christique. Car il sait que le Christ est mort au Golgotha, qu'il s'est déversé par la mort dans les forces qui mettent l'homme au monde [forces de naissance], et qu'il vit désormais en l'être humain. Celui-ci peut le trouver en entrant profondément en lui-même. L'initié moderne mesure bien toute la vérité de la parole de Paul : « Non pas moi, mais le Christ en moi. » Je trouve le Christ en moi lorsque je plonge suffisamment profondément en moi-même.

Il n'est donc pas nécessaire que l'initié forme autour de lui d'innombrables initiés pour en faire des chrétiens, car il trouve, grâce à cette connaissance du Christ, les nouveaux chemins convenant aussi à la piété simple et primitive. Cette piété simple et primitive *peut* trouver le Christ. Cette piété nouvelle doit toutefois se démarquer un peu de l'ancienne, révélée aux pieds des gourous. Elle doit être plus intérieure, car l'homme ne doit plus diriger le courant de sa sensibilité pour le divin vers le monde suprasensible. Il doit entrer en lui-même afin d'y trouver le Christ vivant sur terre depuis le Mystère du Golgotha. Une personne pieuse peut se hisser à entendre ce que dit la science spirituelle : Ce n'est pas une illusion lorsque tu trouves le Christ au plus profond de toi-même, car il y est descendu par sa mort au Golgotha. – Celui qui a la connaissance spirituelle anthroposophique sait, en parlant à une personne pieuse, qu'il dit une vérité, et non des paroles destinées à la simple formation de sentiments ; il montre un but qu'une simple personne pieuse peut atteindre. C'est ainsi que des voies modernes peuvent être empruntées par la piété naïve. Alors qu'il s'agissait jadis de développer le geste sacrificiel par l'écoute, à travers la pensée transparente acquise par la vénération pour les gourous, des résonances divines des mantra, il s'agit aujourd'hui pour approcher le Christ, de trouver avant tout la voie vers sa propre intériorité de l'âme. On doit apprendre, sur la voie nouvelle, à jeter un regard sur son intériorité,

de manière à y éprouver un vécu intérieur lorsque les yeux se détournent du monde extérieur. On doit trouver ici, sur terre, par le dévouement au Christ et au Mystère du Golgotha, la force qui conduira par-delà la porte de la mort.

Que disaient les gourous de jadis à leurs élèves et à toute l'humanité ? Ils disaient : Lorsque vous franchirez le seuil de la mort vous trouverez le grand Être solaire qui compense les imperfections terrestres. – Le maître moderne dit : Si vous établissez ici sur Terre un lien avec le Christ descendu, si vous établissez avec Lui et avec le Mystère du Golgotha un lien par une dévotion intérieure, une adoration intérieure, une vie de l'âme intériorisée, alors s'éveillera en vous une force intérieure qui ne vous quittera pas à la mort, que vous emporterez avec vous et qui vous permettra d'accomplir ce que vous ne pouvez accomplir dans votre corps physique, ici sur terre. Ce que jadis accomplissait le grand Être solaire avec l'être humain sera maintenant accompli avec vous par la force du Christ qui restera dans votre être libéré du corps, à la mort. La force du Christ agira sur terre sur ce qui demeure imparfait en l'homme et il y aura une possibilité alors pour que les hommes se situent, par la reconnaissance du Christ, dans la vie sociale. – Car la force intérieure qui traverse les hommes, la force qui rayonne du Christ, celle que la science spirituelle anthroposophique met en lumière, agit dans les actes et dans la volonté des hommes, elle donne les impulsions de la volonté et se déverse dans la vie sociale. Les forces du Christ se déversent dans la vie sociale.

On parle aujourd'hui de réformes sociales ou de progrès. Qui sera le grand réformateur de la vie sociale lorsque les actes accomplis par les hommes seront conduits par le Christ Jésus permettant que le monde soit christifié ? Qui sera le grand réformateur, celui qui pourra aussi répandre la paix dans le conflit social sur terre ? Seul le Christ pourra l'être pour autant que les hommes trouvent dans la vie sociale des instants de religiosité où ils lèveront le regard vers le Christ non pas en disant je, mais en disant : Où deux ou trois sont rassemblés déjà, et où beaucoup sont rassemblés en son nom, le Christ est parmi eux. L'activité sociale sera sacrée, elle sera la continuation des actes cultuels. En agissant aujourd'hui en l'être humain, le Christ devient le grand réformateur de la vie sociale.

La christification de la vie sociale constitue le second élément. Je vous demande maintenant : Est-ce que ce à quoi aspire l'homme, l'homme pieux, trouver la force du Christ en son âme, agir selon le Christ dans son comportement social, accomplir ses actes sous l'instance du Christ ; est-ce que cela peut donner à la personne pieuse la certitude de ces actes lorsque l'initié moderne lui dit : C'est ainsi, cela découle de la mort au Golgotha, de ce que tu trouves en toi-même, par la piété naïve, au creux de ton âme, de ce que tu trouves en méditant sur toi-même et sur ce qui vit en toi du Christ ? Oui, cela coule véritablement de la source du Christ. C'est ce que tu accomplis dans la vie sociale avec la conscience d'agir sur l'impulsion du Christ. C'est ce qui est accompli sous l'instance du Christ car le Christ vit parmi les hommes, s'ils le trouvent. – Et ces personnes pieuses trouvent le Christ par elles-mêmes, par une intériorisation dans la vie sociale, de la même manière qu'elles trouvent le véritable amour dévoué qui crée le pont entre les

cœurs humains, qui introduit un élément suprasensible dans le sentiment au même titre que la lumière intérieure apporte un élément suprasensible dans la connaissance.

Il est ainsi possible que les personnes de simple piété ne soient plus tenues de dire : Notre voie de la simple piété est perturbée par la connaissance que s'emploie à acquérir la science spirituelle anthroposophique {27}. – Non ! C'est par le développement des sciences naturelles, purement extérieures, que la piété serait progressivement atténuée et obscurcie. En apportant des connaissances du suprasensible, la science spirituelle anthroposophique apporte aussi une connaissance de l'être du Christ en tant qu'être suprasensible, et cela peut véritablement nourrir les aspirations de la vraie piété : la certitude que ce qui vit en son âme, que ce qui vit dans sa main, transposé avec amour dans les actes, est une impulsion du Christ. C'est précisément ce à quoi aspire l'âme pieuse, qu'une certitude puisse se faire jour dans le monde par les buts que se propose la science de l'esprit anthroposophique. C'est la raison pour laquelle celle-ci ose affirmer ne pas troubler la véritable voie de la piété, elle ne détourne pas les hommes du Christ. Ainsi, de même qu'elle peut affirmer ne pas entrer dans le monde spirituel en s'opposant aux sciences naturelles, mais avec celles-ci, de même elle dit ne pas vouloir que l'humanité entre dans l'avenir sans le Christ, mais avec le Christ, avec le véritable Christ reconnu et ressenti et avec l'action voulue de son être dans le monde.



TROISIÈME CONFÉRENCE

Londres, 19 novembre 1922

Questions relatives à l'éducation et à l'enseignement

L'anthroposophie telle que je me suis permis de la caractériser ici au cours de ces deux derniers jours [\[28\]](#) ne veut pas être une simple théorie qui offre à l'homme une échappatoire à ce que la vie peut comporter d'affligeant, de douloureux et de malheureux, un refuge dans un monde mystique, mais elle veut être capable d'intervenir dans la vie pratique de l'homme. Elle doit devenir une façon concrète d'aborder l'existence, parce que la connaissance de l'esprit dont j'ai parlé hier et avant-hier doit mener à un accès réel au monde spirituel, à une vision réelle de ce dernier, lequel ne mène pas une existence séparée, totalement indépendante, mais intervient dans tout événement matériel. Quand nous nous trouvons devant l'être humain, nous n'avons pas affaire seulement à ce que nos yeux peuvent en percevoir, à ce que notre sens du langage peut comprendre à travers ses paroles ou toutes autres expressions et manifestations de son être que peut capter notre conscience ordinaire, mais nous avons affaire à une entité spirituelle qui vit en lui, à un être spirituel, suprasensible, qui intervient sans cesse dans son organisation matérielle.

Par la connaissance que nous acquérons grâce à notre perception sensorielle ordinaire et par l'intellect qui lui est lié, nous ne parvenons jamais à une compréhension profonde du monde. On s'adonne certes à l'illusion de croire que les progrès de la science, comme on dit, permettront de comprendre le monde par l'intelligence, l'observation sensorielle et l'expérience bien plus que ce n'est actuellement le cas. Mais celui qui peut apprécier le rapport de l'homme au monde, tel que je l'ai décrit dans les deux conférences qu'il m'a été permis de faire ici, sait qu'avec la perception sensorielle et l'intellect on ne peut comprendre que le règne minéral. Déjà dès qu'il s'agit des lois et des forces à l'œuvre dans le règne végétal, il faut savoir qu'intervient depuis le cosmos un élément beaucoup plus subtil que tout ce que peuvent saisir l'entendement et les sens.

C'est encore plus vrai pour le monde animal, et par-dessus tout pour l'être humain. Car les plantes et surtout les animaux et les hommes ont une organisation physique telle que les forces œuvrant en eux au niveau matériel agissent comme une magie idéale. Celui qui croit pouvoir suivre un processus quelconque qu'il a observé en laboratoire de la même manière dans l'organisme animal et dans l'organisme humain se leurre grandement. Car dans les organismes animal et humain, le processus purement physique est pris dans une magie idéale. Et nous comprenons ce qui se passe en l'être humain si nous perçons du regard cette magie idéale, si donc nous sommes en mesure de porter sur l'homme un jugement qui soit le fruit d'une vision qui saisit, à travers les processus matériels, l'action continuelle de l'esprit.

L'homme ne peut accéder à la perception d'une telle magie spirituelle que par les connaissances dont j'ai parlé hier et avant-hier. J'ai pu montrer qu'un premier degré de cette connaissance révèle que l'homme n'a pas seulement un lien avec le monde au moment présent, mais qu'il peut se replonger dans chacune des périodes qu'il a traversées depuis sa naissance terrestre. On peut se replonger dans l'époque de ses dix-huit, quinze ans, et revivre ce que l'on a vécu à ce moment-là pas seulement sous forme d'un souvenir vague, mais en s'y replongeant avec la même intensité, la même force qu'autrefois. On redevient l'adolescent de quinze ans, l'enfant de douze ans, etc. On effectue en soi cette métamorphose spirituelle. On est ainsi en mesure de percevoir en l'homme un second organisme, plus subtil, que l'on peut de ce fait nommer éthérique parce qu'à l'opposé du corps spatial, il n'a pas de poids. Cet organisme plus subtil est un organisme du temps. On a dans une vision globale tout ce qui dans cet organisme éthérique est une succession d'événements qui se déroulent dans le temps. Mais l'on sait qu'il s'agit bien cependant d'un organisme et l'on découvre que l'homme habite ce subtil organisme temporel, de même qu'il habite l'organisme spatial.

Quand par exemple l'homme a une douleur à la tête, on doit pouvoir se dire qu'il faut éventuellement provoquer la guérison à partir d'un quelconque organe interne du corps, qu'on n'est pas du tout obligé de chercher à guérir directement la tête, mais qu'on peut agir sur un autre organe. Dans l'organisme spatial dont nous sommes revêtus, tout est lié. Mais il en est de même pour l'organisme éthérique du temps, qui est particulièrement mobile dans la première enfance, mais demeure en mouvement toute la vie durant, et qui porte des forces qui agissent comme suit : supposons qu'une situation nouvelle se présente à une personne de trente-cinq ans ; si cette dernière se montre à la hauteur des circonstances au point de pouvoir leur apporter une réponse opportune, elle peut être alors certaine qu'à l'âge de douze ans, ou de huit ans, elle a acquis l'essentiel de cette faculté d'adaptation. Lorsqu'elle atteint sa trente-cinquième année, une certaine joie émane de ce que l'éducateur ou le professeur a apporté à l'enfant, parce que ce qui se passe dans le corps éthérique pendant la huitième ou la dixième année, par le biais de l'éducateur, par l'enseignement, agit à la manière d'un organe que nous songerions, et qui exercerait alors une action curative sur la tête, bien que situé

loin d'elle. Les expériences de la sixième ou de la douzième année ont encore des répercussions dans la trente-cinquième année et plus tard, suscitent joie ou dépression.

Toute la manière dont l'homme aborde la vie, même à un âge adulte avancé, dépend de ce que l'éducateur a modelé dans le corps éthérique de l'être humain, de même que dans l'espace chaque organe du corps humain est dépendant d'un autre. Lorsque l'on réfléchit à cela, on doit se dire : seule la connaissance fondée sur la vision du développement du corps éthérique, du lien entre ses diverses activités, peut constituer la base juste d'une action éducative appliquée à l'être humain. Et quand on pense jusqu'au bout et de façon juste ce que je viens de dire, on se dit : oui, de même qu'un peintre – ou un artiste quelconque – doit apprendre la technique propre à son art, il est nécessaire que l'éducateur, que l'enseignant assimile une technique de l'éducation, au sens le plus idéal.

De même que le peintre doit observer les formes à sa façon – qui n'est pas celle du profane – qu'il doit observer les couleurs, leurs harmonies ou leurs dysharmonies, puis tirer de cette observation des conclusions qui passent ensuite dans son usage des couleurs et du pinceau, de même qu'il doit acquérir quelque chose qui agit à travers tout son être et qui repose sur une observation exacte, l'éducateur ou l'enseignant doit pouvoir exploiter le résultat de l'observation de ce qui travaille spirituellement en l'homme et donne l'unité organique à sa vie. Car l'éducation ne saurait être une science, elle doit être un art. Et lorsqu'il s'agit d'art, il faut acquérir premièrement une faculté d'observation particulière, deuxièmement la maîtrise des interventions qu'imposent les données d'une observation et d'un combat continu avec la matière. La science spirituelle dont il est question ici, la science anthroposophique de l'esprit est apte à fournir la base d'un véritable art de l'éducation.

Mais elle a cette compétence à un autre titre encore : si l'éducation veut avoir un impact vigoureux, elle doit prodiguer des soins adéquats à cette enfance qui aspire à se développer à partir du centre le plus intime de l'être humain. Cet art de l'éducation doit être en mesure de considérer l'enfant comme un être qui lui est confié, pour accomplir en lui une mission divine et morale. Seule l'élévation morale intérieure que nous, les éducateurs, les enseignants pouvons cultiver dans l'éducation, dans la religiosité qui imprègne nos actes pédagogiques, donne la force par laquelle notre action auprès de l'enfant peut prétendre faire surgir toutes les dispositions qu'il porte. En d'autres termes : tout travail d'éducation ou d'enseignement doit être lui-même une action morale, doit naître d'impulsions morales. Ces impulsions morales doivent répondre à une connaissance et une observation de l'être humain telles que je viens de les caractériser.

Si nous tenons compte de cela, nous voyons qu'il existe pour l'être humain des phases de vie bien plus nettement déterminées que ce que l'on croit habituellement. D'ordinaire, on considère très extérieurement le fait que l'être humain, au cours de sa septième année, fasse sa seconde dentition. On voit parfois

quelles autres modifications physiques accompagnent ce changement de dentition, mais on ne perçoit pas avec exactitude la métamorphose qui s'effectue en l'être humain à ce moment. Celui qui est en mesure de distinguer la situation de l'être humain avant la septième année de celle où il se trouve après, voit qu'après cette septième année, se développent, à partir des profondeurs de l'être, des forces qui étaient auparavant cachées dans l'organisme.

Si nous regardons correctement ce phénomène, nous devons nous dire : le changement de dentition n'est pas un événement unique et soudain dans la vie humaine. Le changement de dentition qui survient dans la septième année ne se répète certes pas, mais est un événement qui se déroule en réalité dès l'apparition des premières dents. Durant toute cette période, les forces qui finissent par expulser les premières dents exercent leur pression sur l'organisme de l'enfant. Le changement de dentition n'est que la conclusion de ce qui est à l'œuvre dans toute la première phase de la vie infantile. Or, l'enfant dans sa vie ultérieure ne fait plus de dents. Qu'est-ce que cela signifie ? Cela signifie que dans son physique l'enfant a développé jusqu'à la septième année des forces dont il a besoin jusqu'à l'apparition des secondes dents, mais dont ensuite il n'a plus besoin pour son corps physique, car il ne subira plus de changement de dentition. Qu'advient-il de ces forces ?

Nous le saurons si nous pouvons observer l'être humain à la lumière d'une connaissance suprasensible et être attentifs à la transformation qui marque la vie de l'âme infantile entre le changement de dentition et la puberté. La vie de l'âme se métamorphose. L'âme se revêt d'une nouvelle forme de mémoire. L'enfant modifie son lien avec le monde qui l'entoure. Si nous savons observer, de façon spirituelle et pas seulement physique, les choses se présentent à nous de telle façon qu'il nous faut dire : ce que nous voyons dans l'âme de l'enfant, de la septième à la quatorzième année environ, se trouvait auparavant dans son organisme physique, était une activité diversifiée dont la seule manifestation concrète est le changement de dentition, mais qui impulse de nombreux processus dans l'organisme humain, et qui, dès la septième année, cesse son activité sur le plan physique pour agir sur le plan de l'âme.

Nous pouvons donc dire : si tu veux apprécier les forces spécifiques à l'œuvre en l'âme de l'enfant entre le changement de dentition et la puberté, tu dois tourner ton regard vers ce qui se passe physiquement en l'enfant de sa naissance jusqu'au changement de dentition. Là, sont à l'œuvre les forces psychiques qui se manifestent encore dans l'organisme physique comme une réalité d'ordre psychique et spirituel. Et la conséquence en est que l'enfant, si nous l'observons correctement – plus particulièrement tant qu'il est un nourrisson, mais encore d'une certaine manière jusqu'au changement de dentition – est tout organe des sens, de façon subtile, non grossière. C'est de façon très subtile, aimerais-je dire, que l'enfant est entièrement une sorte d'œil tactile. De même que l'œil, lorsqu'il voit les objets autour de lui, reconstruit intérieurement ce qui est au-dehors, si bien que l'homme a une image intérieure des objets extérieurs, de même l'enfant,

dans la toute première période de sa vie, a une image intérieure, élaborée par ses perceptions, mais cette image n'est pas de nature purement visuelle.

L'enfant est entièrement organe sensoriel, si je puis m'exprimer ainsi. Je voudrais formuler cela de façon imagée. Prenons le nourrisson. Nous, les adultes, nous avons le siège du goût sur la langue et dans le palais ; chez l'enfant – c'est ce que nous montre la science spirituelle dont je vous ai parlé ici ces jours derniers – ce sens du goût est diffus à travers tout l'organisme : l'enfant est entièrement organe du goût. Il est également aussi entièrement organe de l'odorat et, d'une certaine manière, entièrement organe intérieur du toucher. Toute son organisation est de nature sensorielle et cette nature sensorielle rayonne dans tout l'organisme. C'est pourquoi l'enfant, jusqu'à sept ans, est prédisposé à copier intérieurement tout ce qui se passe dans le monde qui l'entoure, et à se développer selon cette image. Celui qui, avec ce sens affiné que donne la démarche de connaissance selon la science de l'esprit, observe un enfant, le voit rapporter à lui-même le moindre geste que fait toute personne de son entourage, le copier intérieurement et désirer le refaire lui-même, le voit vivre ainsi totalement dans ce que font les personnes qui l'entourent, découvre que l'enfant, jusqu'au changement de dentition, est un être d'imitation.

Dans cette imitation nous voyons ce qui provient du don reçu au premier âge de sa vie : le langage humain. Celui-ci ne repose que sur le fait que l'enfant s'identifie aux personnes qui l'entourent, à ce qu'elles sont et font. L'enfant forge ainsi son langage par imitation, en s'adaptant intérieurement à ce qui se passe dans son entourage. En tant qu'éducateurs accompagnant le petit enfant dans la première période de sa vie, nous ne pouvons que prendre en compte ce principe d'imitation absolument essentiel en éducation. On doit se dire alors : nous ne pouvons éduquer le tout petit enfant qu'en exerçant autour de lui des activités qu'il doit imiter pour que son esprit, son âme et son corps s'affermissent. Car ce qui s'implante là, en son esprit, en son âme et plus encore en son corps par la manière dont les organes se fortifient intérieurement, deviendra sa constitution pour toute sa vie. L'être humain aura à assumer jusque dans sa soixantième année la façon dont je me serai comporté auprès de lui alors qu'il avait quatre ans ; lorsqu'il atteindra l'âge mûr, il éprouvera l'attitude que j'ai eue à ses côtés comme un élément constitutif de son destin.

Nous pouvons illustrer cela par un exemple : quand on s'occupe de ces questions, on rencontre des personnes qui vous disent par exemple : « Mon enfant a toujours été bien gentil, il n'a jamais mal agi et voilà qu'il se met à faire les pires choses ! » Si l'on demande plus de détails sur ce qui s'est passé, on apprend par exemple qu'il a volé l'argent de sa mère. Lorsqu'on a une grande expérience de ces situations, on demande : « Quel âge a l'enfant ? » – « Cinq ans ! » C'est donc en premier lieu le principe d'imitation qui l'anime. On découvre ensuite que l'enfant a vu sa mère prendre de l'argent dans son armoire ; il imite ce geste, il n'a pas encore la moindre impulsion du bien ou du mal, mais il a celle de refaire ce qui se fait autour de lui. Si nous croyons pouvoir parvenir à quoi que ce soit avec l'enfant

à coups de lois édictant le bien et le mal, nous sommes le jouet d'une énorme illusion. Nous n'obtenons rien sinon par nos actes éducatifs, en plaçant devant l'enfant le modèle qu'il peut imiter. Cela va jusque dans les pensées : entre l'éducateur et l'enfant existe un lien subtil, intime et spirituel ! Nous devrions nous efforcer, lorsque nous sommes avec l'enfant, de n'avoir que des pensées et que des sentiments qui puissent être imitées, intérieurement par l'enfant dans ses propres pensées et sentiments. Car voyez-vous, l'enfant a une âme qui est tout organe sensoriel, il perçoit dans des mouvements subtils, dont nos sens d'adultes n'ont pas la moindre idée, ce qui se passe dans son entourage.

Lorsque l'enfant a achevé son changement de dentition, les forces qui étaient auparavant dans les profondeurs de son organisme sont devenues des forces psychiques. Après s'être totalement adonné à son entourage, il peut maintenant opposer son âme à une autre âme, en ce sens qu'ayant dépassé le stade de l'imitation pure, il s'adapte maintenant à une autorité évidente. C'est une réalité que, dans les premières années de l'enfance, nous voudrions nous relier totalement à notre environnement, nous y adonner sans réserve. C'est, aimerais-je dire, la contre-image physique du sentiment religieux. Le sentiment religieux se donne esprit à l'esprit. L'enfant se donne avec son corps à son environnement physique. C'est le corrélat physique, la contre-image physique de la religiosité.

Quand l'enfant a passé l'étape de la septième année, il ne s'adonne plus avec son corps à son environnement physique, mais avec son âme à une autre âme. Le maître d'école paraît à ses côtés et il est nécessaire pour l'enfant qu'il puisse considérer ce maître comme la source de tout ce qui est bien ou mal pour lui, qu'il puisse accorder exactement autant d'importance à ce que dit son maître, à ses initiatives pédagogiques qu'il en a accordée autrefois aux gestes, aux activités extérieures qui se déroulaient autour de lui. À présent, entre la septième et la quatorzième année environ, naît chez l'enfant le désir de se soumettre à une autorité reconnue qui suscite en lui le désir de s'identifier à elle. L'amour envers cette autorité qui va de soi, à laquelle l'enfant obéit d'emblée est le principe d'éducation qui succède à celui de l'imitation.

Vous ne pourrez pas me soupçonner, moi qui ai écrit au début des années quatre-vingt-dix une *Philosophie de la liberté*, de plaider ici en faveur d'un principe d'autorité injustifié. Je veux seulement dire qu'il y a une sorte de loi naturelle dans la vie selon laquelle l'être humain, entre sa septième et sa quatorzième année, doit faire face à l'enseignant, à l'éducateur et assimiler des jugements, comme « c'est bien, c'est vrai, c'est mal, c'est faux, c'est laid », non pas comme des dogmes intellectuels, mais comme des vérités dont l'éducateur est garant. L'enfant doit aborder tous les mystères du monde par l'intermédiaire du professeur ou de l'éducateur bien-aimé. Voilà le principe du développement humain entre la septième et la quatorzième année environ. Nous pouvons donc dire que, au cours de la première période de sa vie, ce qui caractérise l'enfant, c'est un abandon religieux à ce qui l'environne sur le plan physique. Ce qui le caractérise ensuite du changement de dentition à la puberté, c'est une

appréhension esthétique du monde environnant, une approche esthétique pénétrée d'amour.

L'enfant exige que les propositions du professeur, de l'enseignant, lui plaisent et que les choses qu'il censure lui déplaisent. À cet âge tout acte pédagogique qui se veut efficace doit se prolonger en une vision intérieure. Nous devons dire : le professeur ou l'éducateur doit être un modèle au cours de la première période de la vie. Dans la deuxième, il doit représenter une autorité au sens le plus noble, une autorité qui va de soi, qui émane de son être, de son caractère. Si nous sommes des professeurs, c'est avant tout en nous que nous devons porter les qualités qui permettront à l'enfant de s'éduquer lui-même à nos côtés de façon juste, aimerais-je dire. L'important, dans l'éducation de soi, c'est l'éducation morale.

Si l'on peut dire que l'enfant, jusqu'à sa septième année, est tout organe sensoriel, il faut considérer qu'après le changement de dentition, après la septième année, le principe de l'appréhension par les sens s'est déplacé davantage vers la superficie de l'organisation humaine, et s'est donc retiré des profondeurs de celui-ci. Chez l'enfant, les impressions des sens ne peuvent cependant pas encore avoir d'impact harmonisant, régulateur dans les organes sensoriels. Nous voyons que l'âme de l'enfant, du changement de dentition à la puberté, veut s'adonner à toute l'organisation des sens, à la vie sensorielle dans sa totalité organique, mais sans y prendre encore part de l'intérieur avec sa volonté. La participation intérieure à cette organisation des sens engendre des êtres intellectuels. Nous ne devenons des êtres intellectuels qu'après la puberté. À ce moment seulement, nous sommes vraiment en mesure de porter un jugement intellectuel sur le monde. Car juger intellectuellement signifie émettre un jugement personnel, à partir d'une liberté intérieure. Nous en acquérons la capacité quand nous entrons dans la période de la puberté. D'où la nécessité de ne pas éduquer l'enfant d'âge scolaire, du changement de dentition à la puberté, de façon intellectuelle, ni moralisatrice. Au cours des sept premières années de sa vie, l'enfant veut avoir devant lui, dans la réalité extérieure sensible, des choses qu'il peut imiter. Ensuite, après la septième année, l'enfant veut s'entendre dire par l'autorité de l'éducateur ce qu'il peut faire ou ne pas faire, ce qu'il doit tenir pour vrai ou non, pour juste, etc.

Mais voilà qu'entre la neuvième et la dixième année, quelque chose d'extraordinairement important s'anime en l'enfant. L'éducateur qui est vraiment un bon observateur de la nature humaine sait que l'enfant, à un moment donné entre la neuvième et la dixième année, éprouve un besoin spécifique très fort. Certes l'enfant n'a pas de doutes intellectuels, mais il a une inquiétude intérieure : il porte une sorte de question intérieure, formulée de façon enfantine concernant le destin, une question qu'il ne peut pas exprimer, qu'il ne doit pas non plus nécessairement exprimer pour le moment ; mais il la ressent, en partie comme en rêve et en partie inconsciemment. Il suffit d'avoir observé une fois, avec le véritable regard de l'éducateur, des enfants qui abordaient cette période de leur vie. On le sait avec certitude : ils attendent quelque chose de très particulier de la part de l'éducateur vers qui ils lèvent les yeux avec amour. En général, on ne peut

pas leur répondre comme on répondrait à une question intellectuelle. Il s'agit bien plus d'établir, précisément à cet âge-là, un lien de confiance particulièrement intense et intime, de faire naître en l'enfant l'impression qu'on parle beaucoup avec lui, d'être particulièrement gentil avec lui. Cet amour qu'il reçoit de l'éducateur, cette confiance qu'il place en lui recèlent la réponse à une question enfantine relative à la vie est d'une importance capitale.

Quelle est la teneur de cette question ? Nous l'avons dit, l'enfant ne la pose pas avec l'entendement, il la pose par le sentiment, de tout son être inconscient. Nous, nous pouvons en revanche la formuler. Lui, il ne la formule pas. Nous devons alors nous dire : jusqu'ici, l'enfant a admis naïvement et d'emblée l'autorité de l'éducateur qu'il aimait. Maintenant, un besoin s'éveille en lui : recevoir la notion du bien et du mal d'une façon encore différente, comme s'ils étaient des forces agissantes dans le monde. Jusqu'ici, il levait les yeux vers l'éducateur, pourrait-on dire ; à présent il voudrait regarder à travers l'éducateur, et pouvoir se dire : cet éducateur n'est pas seulement une personne qui dit simplement que telle chose est bonne ou mauvaise, mais il le dit parce qu'il est un messager de l'esprit, un messager de Dieu, c'est des mondes supérieurs qu'il tient ce savoir. Comme nous l'avons dit, l'enfant ne le formule pas dans son entendement, mais il le ressent. Cette question particulière, qui surgit sur le plan des sentiments, inspire à l'éducateur les mesures qui conviennent tout spécialement à l'enfant. On voit alors vraiment que les choses que l'on qualifie de bonnes ou de mauvaises, de vraies ou de fausses ont leurs racines en une région plus profonde. L'enfant, à ce moment, reprend confiance.

Mais c'est aussi le moment où l'on doit passer, en ce qui concerne l'éducation morale, à un autre stade que celui de la simple imitation ou de la simple affirmation qu'une chose est bonne ou mauvaise. C'est ce moment, entre la neuvième et la dixième année, où l'on peut commencer à présenter à l'enfant les vérités morales de façon imagée – car il est tout adonné à ses sens, sans qu'intervienne l'intellect. De toute façon, pendant toute la période scolaire, entre le changement de dentition et la puberté, il faut éduquer l'enfant par des images, des images qui s'adressent à tous les sens. Car bien qu'il ne soit plus entièrement organe sensoriel, il vit dans les sens qui se manifestent maintenant à la surface de son corps. Je décrirai plus particulièrement, au cours de la conférence de demain soir [\[29\]](#), comment il faut éduquer l'enfant dès ses six ou sept ans, principalement par la lecture ou l'écriture.

Quand l'enfant a atteint l'âge de neuf ou dix ans, nous pouvons commencer à lui présenter des images qui stimulent avant tout son imagination, des images d'hommes bons, d'êtres dont les actes suscitent en lui de la sympathie. Notez bien ceci : je ne dis pas qu'il faille prêcher des lois morales à l'enfant ; je ne dis pas d'aborder un jugement moral avec l'intellect. C'est à la sphère esthétique, à l'imagination qu'il faut faire appel. On doit éveiller un sentiment à l'égard de l'acte moral et de la compensation qu'appellent les actions injustes, un sentiment d'adhésion ou de déplaisir à l'égard de ce qui est bon ou mauvais, de ce qui est

juste, injuste ou sublime. Auparavant, on a dû s'imposer en personne à l'enfant pour être un régulateur moral ; à présent, il faut introduire des images, des images qui n'agissent plus sur autre chose que sur l'imagination qui se déploie dans les sens. L'enfant, jusqu'à la puberté, doit recevoir la moralité sous la forme du sentiment. Il doit acquérir de la fermeté dans ses jugements fondés sur le sentiment : le bien c'est ce envers quoi j'éprouve de la sympathie ; le mal c'est ce envers quoi j'éprouve de l'antipathie. Ce sont les mouvements de sympathie et d'antipathie, les jugements basés sur le sentiment, qui constituent la base de la vie morale.

Si l'on comprend ce que j'ai exposé, c'est-à-dire que le corps temporel chez l'être humain est un organisme dans lequel tout se tient, on se dira : il s'agit de faire ce qui est juste pour l'enfant au moment opportun. Vous ne pouvez pas faire pousser une plante en lui demandant de fleurir immédiatement. La floraison doit se faire plus tard. Vous devez d'abord prendre soin de ses racines. Si vous vouliez faire de la racine une fleur, vous commettriez une absurdité. Si vous vouliez enseigner à l'enfant entre le changement de dentition et la puberté des jugements moraux formulés de façon intellectuelle, ce serait comme si vous vouliez faire fleurir la racine d'une plante. Vous devez d'abord prendre soin du germe, de la racine : c'est le rôle de la moralité revêtue de sentiment. Si l'enfant a cultivé cette moralité qui vit dans le sentiment, il s'éveillera à l'intelligence après la puberté. C'est lui-même qui fera subir alors une métamorphose intérieure à ce qui aura vécu dans ses sentiments entre le changement de dentition et la puberté. Le jugement moral intellectuel pourra alors s'éveiller en lui. C'est quelque chose de si important pour la vie que toute éducation morale doit être fondée sur cela !

De même que vous ne pouvez pas faire fleurir la racine de la plante et que vous devez attendre que la racine grandisse et que la plante parvienne à floraison, vous devez pour ainsi dire prendre soin de la racine morale qu'est le jugement du sentiment, par la sympathie pour ce qui est moral. Ensuite, vous devez laisser l'être humain introduire lui-même son sentiment dans l'intellect par la force inhérente à sa nature. Il aura alors la profonde satisfaction intérieure, plus tard dans la vie, de constater que ce qui vit en lui ne sont pas seulement les souvenirs de ce que les professeurs lui ont dit du juste ou non au plan moral, mais que les paroles, avec une joie intérieure, emplissent de force toute la vie de l'âme si bien qu'il est capable lui-même d'un jugement moral au bon moment et en toute liberté. Ne pas éduquer l'enfant comme un esclave à qui on imposerait une orientation morale, mais préparer cette orientation pour qu'elle surgisse d'elle-même de l'âme humaine qui a grandi librement ; voilà qui confère à l'être humain non seulement un jugement moral sûr, mais aussi une force morale. Si nous voulons accéder à une éducation spirituellement fondée, nous devons sans cesse tout apporter de la manière juste et au bon moment à l'être en devenir.

Vous allez me demander à présent : si dans l'éducation de l'enfant, entre le changement de dentition et la puberté, je dois mettre en place son jugement moral fondé sur le ressentir sans lui transmettre d'ordres et sans faire appel à son

intellect, à quoi donc dois-je faire appel ? Oui, cette relation d'autorité autonome comporte bien des impondérables entre l'éducateur et l'enfant ! J'aimerais maintenant illustrer cela par un exemple. Je voudrais enseigner à l'enfant en image l'immortalité de l'âme humaine ; lui enseigner cela de façon imagée, sans passer par des raisonnements intellectuels. Pour l'enfant, jusqu'à la puberté, la science est pour ainsi dire quelque chose qui n'existe pas. Je dois réunir la nature et l'esprit et ce que je dis à l'enfant, je le dis sous forme d'une image artistique : vois cette chrysalide ; le papillon en sort. De même que le papillon sort de la chrysalide, l'âme sort du corps humain quand ce dernier meurt. Je stimule ainsi l'imagination de l'enfant, j'apporte à son âme une image morale vivante.

Je peux le faire de deux façons : je peux dire : je suis un éducateur expérimenté, je sais beaucoup de choses ; l'enfant est petit, très sot, et comme il n'est pas encore à mon niveau, je vais inventer une image pour lui. J'élabore donc cette dernière : je sais que cela n'a aucune valeur pour moi, mais je le fais pour l'enfant. Si je me dis cela, et si j'apporte l'image à l'enfant avec cet état d'esprit, elle n'agira pas sur son âme, elle en ressortira comme elle y est entrée ; car des impondérables sont en jeu entre l'éducateur et l'enfant. Mais si je dis : en fait, je ne suis guère plus savant que l'enfant – ou peut-être : l'enfant est dans son subconscient beaucoup plus sage que moi –, si j'éprouve du respect envers l'enfant, et me dis par rapport à l'image du papillon : oui, cette image, ce n'est pas du tout moi qui la crée, c'est la nature elle-même qui a placé devant nous cette image du papillon sortant de sa chrysalide, je crois en elle avec la même intensité que l'enfant doit y croire, si je porte cette force de ma propre foi, l'image va s'installer dans l'âme de l'enfant et les choses qui appartiennent non au monde grossier, mais qui vivent en celui, plus subtil, qui unit l'éducateur et l'enfant, agiront.

Et tous ces impondérables qui se tissent entre l'éducateur et l'enfant remplaceront largement toutes les théories intellectuelles que le professeur pourrait infliger à l'enfant ! De cette façon, l'enfant a la possibilité de se développer en toute liberté aux côtés de son professeur. Ce dernier se dit : je fais partie de l'entourage de l'enfant, je dois lui offrir le plus possible d'occasions de s'éduquer lui-même. Cela signifie que je dois l'accompagner sans me sentir supérieur à lui, je dois seulement me considérer comme un peu plus âgé que lui. On ne devient pas forcément plus intelligent au fil des années – toutes proportions gardées ! On n'a donc pas besoin de se placer sans cesse au-dessus de l'enfant, on doit seulement l'aider à se développer. Le jardinier chargé de s'occuper d'une plante ne pousse pas la sève qui monte de la racine à la fleur, mais prépare la Terre de telle sorte que la sève puisse circuler. L'éducateur doit faire preuve de suffisamment de désintéressement aussi pour permettre aux forces intérieures de l'enfant de se déployer, c'est alors qu'il est un bon éducateur et que l'enfant peut vraiment s'épanouir.

Si la sphère morale se construit de cette façon en l'être humain, il en va comme de la plante : les parties se forment l'une après l'autre. D'abord, en correspondance exacte avec la nature humaine, la moralité qui se manifeste dans

le mimétisme de l'organisme. Elle s'y consolide, pourrait-on dire, de la façon que j'ai décrite, afin que l'homme ait plus tard dans la vie la force intérieure nécessaire, – soutenue également par l'organisme physique, pour se mouvoir avec assurance dans la sphère morale ; cette force risque sinon de décroître, de faiblir du fait de l'organisme physique lui-même ; dans ce cas l'homme porte certes un bon jugement moral, mais est incapable de lui donner suite. Quand le modèle proposé dans la première période de l'enfance a été suffisamment fort et agissant, il pourra servir de fondement à une fermeté morale ultérieure. Si, entre le changement de dentition et la puberté les forces de sympathie pour le bien et d'antipathie envers le mal se sont emparées de l'enfant de façon juste, ce dernier aura plus tard l'élévation morale nécessaire pour surmonter toutes les formes de dépressions qui l'empêcheraient de faire ce qui est moralement nécessaire. Dans son organisme, il a formé, en tant qu'être d'imitation, ce qui est nécessaire à son âme sur le modèle des sentiments moraux, de la manière de ressentir, des sympathies et des antipathies cultivées dans la deuxième période de sa vie. Et dans la troisième période s'éveille, chez l'être humain qui s'est ainsi librement développé, le jugement moral dans l'intellect, tourné vers l'esprit et s'appuyant sur la vie, de même que la plante s'éveille au contact du Soleil pour devenir fleur et fruit. L'élément moral s'installe fermement dans l'esprit seulement si ce qui est préparé pour la moralité dans le corps et l'âme s'éveille au contact de la vie, librement, comme s'éveillent librement la fleur et le fruit au contact de la lumière du Soleil.

Ensuite, si la moralité a été développée dans le respect de la liberté intérieure de l'homme, l'impulsion morale se lie intimement à l'être humain et ce dernier peut vraiment ressentir que c'est quelque chose qui lui appartient. Il éprouve alors ses forces morales, son action morale de la même manière qu'il éprouve la circulation de son sang ou ses forces de croissance sur le plan physique. Il doit considérer que la vie naturelle lui appartient, en ce sens qu'elle traverse tout son corps de ses pulsations, lui insufflant des forces jusqu'à la surface de la peau et il ressent de la même manière la moralité parce qu'il l'a développée en lui-même de façon juste.

Qu'advient-il ensuite ? Il advient que l'homme se dit : Si je ne suis pas moral, je suis mutilé. Comme on se dit par rapport au plan physique que l'on est mutilé par un membre manquant, on apprend à se dire, après l'évolution morale que nous avons suggérée : Si je ne m'emplis pas de moralité, si je n'imprègne pas mes actes extérieurs de moralité, je suis un homme mutilé.

Un homme qui n'est pas moral est un homme mutilé : dans une éducation bien conduite, faire admettre le bien-fondé de ce jugement c'est l'aiguillon moral le plus vigoureux qui puisse être développé en l'homme. Car il suffit de faire évoluer l'homme de la manière juste pour qu'il devienne un homme complet ; alors il développe de lui-même, par une telle intégration de la moralité en lui, le désir intérieur vers la sphère spirituelle de l'être humain. Il voit alors la bonté qui baigne le monde œuvrer en lui comme œuvrent les forces naturelles dans son corps. Il comprend ce qu'on veut lui dire à travers cet exemple imagé : « Voici un

morceau de fer en forme de fer à cheval ». Quelqu'un ajoute : – « On peut utiliser ce fer à cheval comme un aimant, car il a des forces internes ! » Quelqu'un d'autre arrive et dit : « Balivernes ! du fer, c'est du fer, ce que vous dites ne m'intéresse pas ; j'utilise ce fer à cheval pour ferrer mon cheval. » Oui, voyez-vous, le deuxième n'a pu parvenir, malgré les phases de son évolution, à la vision de l'aspect spirituel de la vie, dans l'homme tout entier. Celui qui ne regarde que l'extérieur des choses, et non les éléments spirituels qui sont à l'œuvre en l'être humain, n'utilise un aimant en forme de fer à cheval que pour ferrer son cheval ; cela signifie que l'on n'a pas éduqué cet homme à la vision juste et au déploiement correct des forces. Si cela était compris dans un sens spirituel, ressenti et transmis, il en jaillirait une très forte impulsion également dans le domaine de la volonté sociale.

Or, nous nous trouvons aujourd'hui sous le signe de la question sociale. Cette question sociale est certes pleinement justifiée, et je serais heureux si je pouvais en dire davantage, mais le temps m'est compté. J'ajouterai brièvement ceci : la question sociale a de très nombreux aspects et beaucoup d'éclaircissements seront nécessaires pour les cerner tous d'assez près, pour qu'un homme sans préjugés puisse en envisager la métamorphose future. Mais tout ce que nous élaborons par la pensée et introduisons en pratique dans des institutions extérieures, les nombreux schémas de la vie sociale que nous inventons aujourd'hui, tout cela fait dire à celui qui voit la moralité à la lumière de la réalité spirituelle : traiter la question sociale sans la question morale, c'est chercher des objets dans une pièce obscure.

La question sociale ne peut s'envisager dans une juste perspective qu'en y intégrant réellement la question morale. Celui qui observe la vie sous tous ses aspects devra se dire : pour que la question sociale parvienne à un niveau religieux au véritable sens humain, il faut que la moralité en constitue la lumière. C'est pourquoi il est avant tout nécessaire, même dans le domaine social, que l'homme ait un point de vue sur la question morale. Je pense qu'il a peut-être été possible de montrer que ce que j'appelle ici une science spirituelle, une science anthroposophique de l'esprit, aborde avec honnêteté les grandes questions de notre époque et qu'elle prend très au sérieux la question morale et l'éducation de l'homme vers la moralité.



PARTIE VI

CONFÉRENCE

Londres, 20 novembre 1922

L'art de l'éducation fondé sur la connaissance de l'être humain

Il pourrait paraître singulier de débattre de questions éducatives pratiques du point de vue d'une conception du monde très précise : celle de la science anthroposophique de l'esprit. Seulement, ce qui nous pousse en ce cas à parler d'éducation provient de l'expérience pédagogique elle-même.

Vous venez d'entendre dire [{30}](#) que cet art de l'éducation dont je me permettrai de vous parler ce soir est pratiqué à l'école Waldorf [{31}](#). Et cette école Waldorf a largement permis de donner forme aux idées, aux objectifs pédagogiques émanant de la conception du monde que je soutiens. Lorsque, il y a quelques années, les questions d'éducation étaient sur toutes les lèvres, Emil Molt, un industriel de Stuttgart, voulut fonder une école, en premier lieu pour les enfants de son entreprise. À cette fin il s'adressa à moi pour donner à cette école son contenu et son orientation pédagogiques.

Nous avons affaire au début aux enfants des prolétaires travaillant dans l'usine Waldorf et à un certain nombre d'enfants des membres de la Société anthroposophique. Mais la mission assignée à cette école a pris rapidement une plus grande ampleur : nous avons commencé avec environ cent cinquante élèves, répartis en huit classes, et nous avons aujourd'hui onze classes et plus de sept cents élèves. Cette situation m'a conduit à faire en août dernier, sur invitation, un cycle de conférences sur les principes de cette école Waldorf, cycle qui a eu lieu ici en Angleterre, à Oxford après que quelques amis de la conception anthroposophique du monde aient fait un bref séjour à Noël au Goetheanum, à Dornach en Suisse, pour y écouter un cycle sur cet art de l'éducation [{32}](#). De cette initiative qui a permis la réalisation du cycle d'Oxford [{33}](#) est née l'Union pour l'éducation qui a été fondée ici et qui se propose de faire connaître en Angleterre, à un large public, les principes d'éducation dont je parlerai ce soir.

Je devais évoquer ce contexte pour que vous n'ayez pas l'impression qu'il s'agit ce soir d'exposés théoriques, mais que vous compreniez bien que je parlerai d'un art de l'éducation réellement concret. Ce préambule était d'autant plus nécessaire que je ne pourrai donner ce soir, bien évidemment, que quelques points de repère. Ces indications que je donnerai seront d'autant plus incomplètes que ces principes pédagogiques dont je parle ne consistent pas en un programme, mais en une pratique. Dans ce cas, on ne peut que citer quelques exemples tirés de cette expérience concrète. Il est plus facile pour un orateur de partir d'un programme ; il donne alors des phrases générales, des maximes. Le caractère très spécifique des principes éducatifs qui sont à la base de la pédagogie Waldorf interdit de procéder de cette manière. J'ai déjà dit qu'il s'agit de fonder la pédagogie et l'éducation à partir d'une conception du monde scientifique et spirituelle, qui peut conduire à une véritable connaissance de l'être humain et, par là, à une connaissance réelle de l'être de l'enfant.

Quand le peintre ou un autre artiste veut exercer son art, il doit acquérir deux choses : premièrement – prenons l'exemple du peintre – il doit acquérir une certaine faculté d'observation des formes et des couleurs. Il doit être capable de créer à partir de l'essence d'une couleur ou de l'essence d'une forme. Il ne peut pas partir d'une connaissance théorique, il ne peut partir que d'une communion vivante avec les formes et les couleurs. C'est alors seulement qu'il doit acquérir une seconde chose : la technique elle-même. La science anthroposophique de l'esprit ne conçoit pas l'éducation comme une science, comme une connaissance théorique, mais comme un art réel, un art qui travaille le matériau le plus noble qui soit au monde : l'être humain lui-même, l'enfant, qui manifeste pour nous de façon si merveilleuse les énigmes cosmiques les plus profondes, en nous montrant d'année en année, on aimerait presque dire de semaine en semaine, à travers la physionomie, les gestes, à travers toutes les expressions de sa vie, l'apparition de l'esprit et de l'âme, dons divins venant des mondes spirituels et enfermés dans les profondeurs enfantines.

La conception dont je parle ici part du fait que, de même qu'il est nécessaire pour le peintre d'acquérir un don d'observation qui devienne activité à travers ses mains, son âme et son esprit, un don d'observation pour les couleurs et les formes, il est nécessaire pour l'artiste pédagogue de pouvoir suivre en l'enfant les manifestations de l'entité humaine qui l'habite. Mais cela, on ne peut pas le faire si l'on ne s'élève pas des données habituelles de la conscience à une observation véritable de la vie de l'âme et de l'esprit. Et c'est précisément le but de la science anthroposophique de l'esprit. Ce que l'on appelle aujourd'hui connaissance ne peut en réalité s'occuper que de ce qui est physique, de ce qui s'adresse aux sens. Comment nous, hommes d'aujourd'hui, pouvons-nous découvrir l'âme si nous ne nous élevons pas à une véritable connaissance de l'esprit ? Uniquement en apprenant à connaître en nous-mêmes les manifestations, les activités de l'âme. En pratiquant cette auto-observation, nous découvrons notre penser, notre ressentir, notre vouloir, tous trois qualités de l'âme humaine. Nous n'accédons à

l'âme que par un jugement, aimerais-je dire. Nous voyons ce qui est de nature sensible, nous le percevons. Mais l'âme, nous ne la saisissons que par un jugement, qui, considérant nos propres qualités intérieures, admet l'existence d'une âme sur laquelle se fonde notre propre personne.

La science anthroposophique de l'esprit, telle que je l'entends, ne part pas de la conscience habituelle, mais cherche à développer de façon très systématique les forces dormant en l'âme humaine : il en résulte – ne vous effrayez pas de cette expression je vous prie – une sorte de clairvoyance exacte. C'est par elle que l'on contemple l'âme véritable, à travers ses qualités. Et on apprend à connaître cette âme par une vision spirituelle tout comme on apprend à connaître la couleur sensible par l'œil, les sons sensibles par l'oreille. Mais l'esprit qui œuvre dans le monde, lui, la conscience ordinaire ne le connaît qu'au terme d'un raisonnement. Nous pouvons seulement dire, si nous en restons à la conscience ordinaire : nous voyons des phénomènes naturels, et des phénomènes psychiques. Nous en concluons qu'une réalité spirituelle en est le fondement. Nos pensées s'occupent à conclure qu'un élément d'ordre psychique, d'ordre spirituel est à la base de la réalité corporelle. La science anthroposophique de l'esprit développe des forces endormies dans l'âme, les organes des sens de l'esprit, si je puis employer cette expression paradoxale, par lesquels on peut faire dans le penser vivant l'expérience de l'esprit et pas seulement conclure à son existence.

C'est seulement lorsque l'on contemple l'âme, lorsque l'on peut faire l'expérience de l'esprit dans le penser vivant, que l'on peut avoir une réelle connaissance de l'être humain. Par la science de l'esprit, on accède à une connaissance vivante de l'être humain qui le pénètre totalement, si bien que nous pouvons voir, à chaque moment de la vie de l'enfant qui grandit, l'esprit et l'âme à l'œuvre en lui. L'éducateur ne voit pas alors seulement l'enfant à travers les sens, de l'extérieur, si je puis dire, mais il voit comment l'âme s'exprime dans les manifestations sensibles. Car il ne part pas de ce qui est simple manifestation psychique, mais directement de la substance psychique, qui peut être vue, comme la couleur peut être vue par les yeux. Il part du mode d'agir de l'esprit en l'enfant, parce qu'il fait acte de connaissance, parce que cette connaissance lui est livrée par une science qui saisit l'esprit lui-même dans le penser vivant.

Cet art de l'éducation dont je parle ici est issu d'une connaissance vivante de l'être humain, d'une vision qui capte ce qui est en devenir dans l'enfant à chaque instant de sa vie. Ce n'est que lorsqu'on porte ainsi ce regard pénétrant sur l'être humain, le matériau le plus noble dont un art puisse disposer, le matériau destiné à un art de l'éducation, lorsqu'on exerce aussi une véritable action éducatrice sur l'être humain, que l'on voit de tout autres choses que celles que l'on peut voir avec la conscience ordinaire. On peut alors, à partir d'une telle science, donner des indications aux professeurs et aux éducateurs sur la manière de développer, à travers les contacts immédiats et concrets qu'ils ont avec l'enfant, ce que l'on peut observer comme l'âme elle-même et éprouver comme l'esprit lui-même.

Une observation vivante montre que l'esprit n'est pas présent chez l'enfant dans une moindre mesure que chez l'adulte ; mais il est enfermé profondément à l'intérieur de l'enfant, et il doit faire d'abord la conquête du corps. Nous avons une idée de la façon merveilleuse dont l'esprit, cadeau divin à l'enfant, agit dans l'organisme infantin quand nous pouvons voir cet esprit lui-même, avant qu'il ne s'adresse à nous par le langage, avant qu'il ne puisse se manifester à nous par le penser intellectuel. L'impression que l'on reçoit ne nous permet en aucune façon d'affirmer que la nature physique de l'être humain est une chose et que sa nature spirituelle en est une autre. Chez l'enfant, on voit que dans la nature physique, l'esprit travaille intérieurement beaucoup plus que chez l'adulte ; dans l'enfant l'esprit imprègne totalement le physique. En tant qu'adultes, nous avons l'esprit dans la mesure où nous en avons besoin pour penser le monde. L'enfant a l'esprit dans la mesure où il en a besoin pour modeler lui-même, comme un sculpteur spirituel, son propre organisme. L'organisme physique de l'être humain, bien plus qu'on ne le croit, est une création qui dure toute la vie terrestre, une création de ce que fait l'esprit enfermé en l'enfant sur cet organisme physique. Permettez-moi tout d'abord, afin de ne pas rester dans les théories, de vous citer un exemple concret.

Celui qui ne regarde l'enfant que de l'extérieur, muni de la seule science physique, qui ne voit de lui que la structure observée sur la table de dissection ou par la physiologie ordinaire, mais non celle que révélerait une observation spirituelle, ne remarque pas la manière dont se répercutent dans l'organisme physique, où ils s'inscrivent, tous les gestes adressés à l'enfant. Par exemple : l'enfant est occupé à une activité quelconque et tout à coup il est interpellé grossièrement par un adulte. L'impression faite sur l'enfant est tout autre qu'elle le serait sur un adulte. Quand nous interpellons ainsi un enfant, nous devrions penser que ce dernier est encore constitué tout autrement que l'adulte. Chez l'adulte les organes des sens sont à la surface de son organisme ; l'adulte maîtrise par son intellect les informations que ces organes lui apportent. Il oppose aux impressions sensorielles une volonté mûre venant de l'intérieur. L'enfant, lui, se livre totalement au monde extérieur. L'enfant, si je puis m'exprimer ainsi – et ce n'est pas une image, c'est une réalité –, l'enfant est tout organe des sens. Je voudrais parler très clairement : observons un nourrisson. Si nous le regardons sous le seul éclairage d'une connaissance extérieure, il nous semble qu'il ressent le monde, qu'il le considère comme le ferait un adulte, à cette seule différence que son intellect, sa volonté ne sont pas développés comme chez l'adulte. Or, ce n'est pas le cas. L'adulte sent le goût sur sa langue, dans son palais.

Ce qui, chez l'adulte, est déjà passé à la surface de l'organisme pénètre chez l'enfant beaucoup plus profondément vers l'intérieur de l'organisme. L'enfant devient d'une certaine manière entièrement sensation de goût quand il absorbe la nourriture, entièrement sensation de lumière quand lumière et couleurs pénètrent dans ses yeux. Ce n'est pas une simple image, c'est une réalité : la lumière qui atteint un enfant ne vibre pas seulement à travers le système nerveux de celui-ci,

elle vibre à travers la respiration, la circulation du sang, elle vibre à travers tout l'organisme, alors que chez l'adulte, la lumière n'est active que dans l'œil. L'enfant est intérieurement totalement organe des sens. Et de même que l'œil est adonné au monde, qu'il vit totalement dans la lumière, l'enfant vit totalement dans le monde qui l'entoure. Il porte l'esprit en lui pour recevoir avec son organisme tout entier ce qui vit dans son environnement physique. Par conséquent, quand nous l'interpellons en hurlant, nous provoquons une activité très précise dans son organisme. Du fait de nos cris, quelque chose vibre intérieurement en lui beaucoup plus intensément que chez l'adulte, qui lui, peut faire obstacle par des forces intérieures. Cette sorte de blocage de la vie psychique et spirituelle de l'enfant causée par des cris, se traduit chez lui immédiatement dans son organisation corporelle. Et s'il arrive fréquemment que nous nous adressions à un enfant en criant, que nous lui causions une sorte d'effroi, nous n'agissons pas seulement sur son âme, nous agissons sur toute son organisation physique. Nous tenons alors entre nos mains la santé de l'adulte jusqu'à un âge avancé : elle dépend de la manière dont nous nous comportons dans l'environnement de l'enfant.

L'outil pédagogique le plus important pour élever un jeune enfant, c'est notre comportement d'adulte dans son entourage. Si l'enfant est dans un milieu où règne une activité continuelle, où tout doit aller vite, où tout se fait dans la précipitation, toute son organisation physique héritera d'une tendance à la précipitation intérieure. Celui qui connaît la nature profonde de l'être humain et part donc de l'observation de l'esprit et de l'âme voit, chez un enfant de onze ou douze ans, s'il a grandi dans un environnement agité, où les choses se font à un rythme accéléré, ou dans un environnement qui lui était adapté, ou encore dans un milieu au rythme trop lent. Nous le voyons à la manière de marcher de l'enfant : s'il était dans un environnement où tout se fait à la hâte, à une vitesse exagérée, où les impressions changent perpétuellement, l'enfant marche d'un pas léger. La façon dont l'enfant se pénètre de son milieu se traduit dans son pas, dans sa démarche, dans son organisation physique. Quand l'enfant est dans un environnement qui ne le stimule pas suffisamment, qui suscite en lui de l'ennui, nous voyons inversement l'enfant avancer plus tard dans la vie d'un pas beaucoup trop lourd. J'évoque ces exemples parce qu'ils sont particulièrement frappants et parce qu'ils montrent comment on peut affiner l'observation de l'être humain. On voit à travers ces exemples ce que nous pouvons donner à l'enfant si nous pouvons l'observer de façon juste au premier stade de sa vie. Car l'enfant est à cette période un être qui imite tout ce qui l'entoure, qui imite aussi ce qu'il doit faire sur le plan de l'âme et sur le plan moral. Je voudrais citer ici un exemple.

Qui a beaucoup d'expérience en ce domaine peut rencontrer des faits de ce genre. Un jour par exemple, un père vint me trouver et dit : « Notre garçon a toujours été jusqu'à présent bien brave, n'a toujours fait que des choses qui recevaient notre approbation morale ; et voilà qu'il vient de voler de l'argent ! » Celui qui connaît vraiment la nature de l'entité humaine pose en ce cas la

question : « Où l'enfant a-t-il pris de l'argent ? » Le père me répond : « Dans l'armoire. » Je demande encore : « Qui prend chaque jour de l'argent dans l'armoire ? » – « Sa mère ! » L'enfant a vu sa mère prendre de l'argent tous les jours dans l'armoire. L'enfant est un être qui imite, c'est un organisme sensoriel pénétré d'âme, totalement adonné à son environnement, il fait ce qu'il voit faire autour de lui, en mettant son propre être en mouvement. Ce ne sont pas des exhortations qui l'aident à s'orienter au cours de cette première période de la vie ; il n'est pas guidé par des ordres ou des interdictions – elles n'ont que peu de prise en son âme –, il s'oriente d'après ce qu'il voit autour de lui. Il voit cependant beaucoup de choses, beaucoup plus précisément que l'adulte, même s'il n'a pas conscience de tout ce qu'il voit. Son organisme s'imprègne de ce qu'il voit autour de lui. Tout son organisme devient un reflet de ce que l'enfant voit autour de lui.

Les connaissances actuelles surestiment beaucoup ce que nous appelons l'hérédité. Quand on considère les qualités d'une personne adulte, on prétend qu'elle en a hérité la plupart par le courant purement physique, par les générations. Mais le véritable connaisseur de la nature humaine voit les muscles de l'enfant se former d'après les impressions reçues de son entourage, selon que nous le traitons avec douceur et délicatesse, avec amour ou de tout autre façon, il voit la respiration et la circulation du sang refléter les sentiments qu'éprouve l'enfant. Si l'enfant voit souvent une certaine personne de son entourage s'approcher de lui avec amour, adoptant par une sympathie instinctive un rythme qui stimule l'être intérieur de l'enfant, ce dernier, sur le plan de l'organisation subtile, se construit un appareil respiratoire en bonne santé. Si vous demandez d'où viennent chez l'adulte les dispositions au bon fonctionnement de son organisme physique, vous devez chercher la réponse du côté de ce qui a agi sur l'enfant – qui n'est qu'un grand organe sensoriel – dans son environnement, de ce qui, dans les paroles, les gestes, tout le comportement de son entourage, est passé dans les muscles, dans la circulation du sang, dans la respiration. Vous verrez que l'enfant n'est pas seulement imitateur en ce qui concerne l'apprentissage du langage, qui repose entièrement sur l'imitation – il met en place et fortifie tout d'abord l'organisation du langage sur le plan physique –, mais que tout son organisme est l'empreinte physique, perceptible dans son agencement subtil de ce que nous accomplissons auprès de lui.

Nous pouvons donc dire : la manière dont l'homme a plus ou moins transformé son organisme physique au cours de sa vie, le soutien qu'il peut en attendre, il le doit aux impressions venues de son entourage dans sa petite enfance.

Ce que je vous ai dit à propos de cette phase d'imitation que traverse l'être en devenir, concerne la première période de la vie. Une connaissance véritable de l'être humain la fait aller de la naissance jusqu'au changement de dentition, jusqu'à la septième année environ. Au cours de cette septième année, l'enfant subit une métamorphose plus profonde que l'on ne se l'imagine habituellement. Ce qui intervient ensuite dans son évolution et qu'il faut percevoir, parce que c'est la base d'une pratique éducative véritable, d'un authentique art de l'éducation, je

vais l'expliquer dans la seconde partie de cette conférence, après que la première partie aura été traduite.

Vers la septième année environ, il n'y a pas qu'une métamorphose de la nature physique de l'enfant dont le symptôme physique est le changement de dentition, son âme aussi se transforme totalement. Si l'enfant, jusqu'au changement de dentition, est essentiellement un être d'imitation, s'il est dans sa nature de modeler son organisme sous l'influence des forces de l'imitation, vers la septième année, avec le changement de dentition, cesse pour l'enfant la nécessité d'être adonné physiquement à son environnement : c'est par son âme qu'il peut désormais s'y adonner. Si tout ce qui se trouve dans l'environnement de l'enfant jusqu'au changement de dentition pénètre dans les profondeurs de son être, pour la deuxième période qui va du changement de dentition à la puberté, c'est ce qui est fondé sur l'autorité naturelle des éducateurs ou des enseignants qui va pénétrer en lui.

Cette autorité intervient dans une situation où l'enfant ne souhaite pas, par nature, apprendre ces arts proposés par les adultes que sont la lecture, l'écriture etc. C'est une énorme erreur pédagogique de croire que l'enfant éprouve le moindre désir d'assimiler ces notions qui sont les moyens de se faire comprendre, les moyens par lesquels des adultes transmettent ce qu'ils savent à d'autres adultes ! Tout ce qui a un effet positif sur le développement de l'enfant, c'est ce qui émane de la soumission confiante et pleine d'amour à une autorité acceptée d'emblée. L'enfant apprend les choses comme il le fait non pas pour une raison inhérente à l'enseignement ; l'enfant apprend parce qu'il voit que l'adulte connaît et maîtrise sa matière, parce qu'il entend l'adulte, investi d'une autorité naturelle d'éducateur, dire : Voici ce qui est juste et que l'on doit faire, etc. Cela va jusqu'aux principes moraux.

J'ai montré comment, jusqu'au changement de dentition, l'enfant doit assimiler la moralité par imitation. De la septième à la quatorzième année environ, du changement de dentition à la puberté, tout doit être assimilé par la confiance totale et aimante en l'autorité naturelle. Nous ne pouvons pas intervenir intellectuellement auprès de l'enfant avec un commandement tel que « c'est bien » ou « c'est mal » : l'enfant doit grandir avec le sentiment qu'il lui faut trouver bonne toute chose que cette autorité naturelle lui présente comme bonne. Il doit éprouver du déplaisir envers toute chose que cette même autorité lui dit être mauvaise. Il ne doit pas y avoir d'autres raisons à la sympathie ou à l'antipathie envers le bien ou le mal que celles énoncées par l'autorité protectrice. Il ne s'agit pas que la chose en soi apparaisse bonne ou mauvaise selon l'intellect, mais que l'éducateur la juge de telle ou telle façon. C'est ce à quoi l'on doit parvenir dans une éducation réelle, authentique. Il s'agit que tout ce qui est d'ordre moral et religieux soit apporté à l'enfant, entre le changement de dentition et la puberté, par l'intermédiaire d'un être humain. La relation humaine cultivée par le professeur, l'éducateur, voilà l'essentiel. Ce que nous croyons apporter à l'enfant en faisant appel à sa faculté de jugement, nous le faisons en tuant en réalité

beaucoup de choses en lui. Certes, l'enfant n'est plus totalement organe des sens, mais, bien que ses organes sensoriels aient déjà été déplacés à la surface de son corps, ils sont encore emplis de son âme tout entière. Et il ne peut retirer aucun profit de l'élément intellectuel qui, d'une certaine manière, règle les sens organiquement, les régularise ; tandis que l'enfant peut se soumettre en toute confiance à l'autorité naturelle de l'éducateur si tout l'enseignement lui est apporté sous forme d'images pleines d'âme et de vie.

Cela exige cependant que nous donnions une forme artistique à toute l'éducation prodiguée entre le changement de dentition et la puberté, que nous partions toujours de l'élément artistique. Les lettres de l'alphabet que nous apprenons à l'enfant, et qui le font accéder à la lecture, à l'écriture, ont aujourd'hui, dans notre civilisation actuelle, des formes avec lesquelles l'enfant n'a aucun lien, aucune relation. Nous savons que dans certaines civilisations ces formes provenaient de l'imitation plastique de processus extérieurs et des choses elles-mêmes ; le monde est issu d'une écriture en images. Pour enseigner l'écriture à l'enfant, il nous faut partir à nouveau de l'image. C'est ainsi qu'à Stuttgart, dans la pédagogie artistique pratiquée à l'école Waldorf, nous ne commençons pas par l'apprentissage des lettres de l'alphabet en tant que telles, mais par des cours de peinture et de dessin. C'est une chose difficile pour l'enfant qui vient d'entrer à l'école, à l'âge de six ou sept ans ; mais cette difficulté sera surmontée. Nous la surmontons en nous tenant aux cotés de l'enfant, en usant de notre autorité de manière juste, celle qui donne à l'enfant ce sentiment : je veux faire la même chose que mon professeur avec les couleurs et les formes, car je veux devenir comme lui. C'est par ce biais que tout doit être appris. Mais cela n'est possible que s'il existe un lien non seulement extérieur, mais aussi intérieur entre le professeur et l'élève, lien qui imprègne d'une qualité artistique tout l'enseignement et toute l'éducation qui sont dispensés. Car entre l'éducateur et l'enfant, agissent des impondérables, pas uniquement le savoir-faire pédagogique que l'on a acquis, mais avant tout la qualité de réflexion, la sensibilité, toutes les nuances de l'âme du professeur. Cette vie intérieure peut prendre une direction particulière si le professeur est en mesure de pressentir l'esprit à l'œuvre dans le monde.

Je voudrais ici aussi donner un exemple pour bien illustrer ce que je veux dire, un exemple que j'affectionne tout particulièrement. Supposons que nous voulions apporter à l'enfant une certaine dynamique dans le domaine moral et religieux. Si cela se fait au moment opportun, ce sera vers la neuvième ou la dixième année. Dans le cas de l'éducation que j'évoque ici, c'est la lecture même du développement de l'enfant qui nous permet de déterminer ce que l'on doit lui apporter année par année, voire mois par mois. Je désire lui apporter vers la neuvième ou la dixième année une représentation de l'immortalité de l'âme humaine. Je peux faire des exposés intellectuels sur le sujet : non seulement cela ne fera aucune impression sur l'enfant, mais encore cela provoquera une atrophie de son âme ; car quand je fais à l'enfant des exposés intellectuels sur la morale ou la religion il n'y a là aucune nourriture pour son âme ! Ce qui est du domaine de

l'âme repose sur des impondérables qui doivent agir entre le professeur et l'enfant. Je peux apporter à l'enfant sous forme imagée, symbolique, artistique ce qu'il doit connaître au sujet de l'immortalité de l'âme. Je peux lui dire : regarde la chrysalide, le papillon la déchire, s'envole, se meut ensuite dans la lumière solaire. Il en est de même pour l'âme humaine : elle se trouve dans l'organisme humain comme le papillon dans la chrysalide : quand l'homme passe le seuil de la mort, elle abandonne l'organisme et se meut dès lors dans le monde spirituel.

Mais il y a deux façons d'apporter cela à l'enfant. En tant que professeur, on peut se sentir très savant et dire : moi, je suis savant, l'enfant, lui, est stupide ; l'enfant ne peut pas comprendre ce que je sais du fait de mon intelligence supérieure, sur l'immortalité de l'âme. Je transforme donc pour lui ce sujet en une image, je m'efforce de construire cette image.

Si je me contente d'élaborer cette image pour l'enfant tout en me sentant bien supérieur à lui, l'enfant n'en aura qu'une impression fugitive, qui desséchera littéralement quelque chose en lui. Mais ma propre sensibilité peut me permettre d'adopter une autre position vis-à-vis de l'enfant. Je peux me dire : Je crois moi-même en cette image, je ne la fabrique pas. Ce sont les puissances divines et spirituelles elles-mêmes qui ont placé dans la nature la chrysalide et le papillon qui en sort en virevoltant, afin de mettre sous mes yeux une image, une image réelle, placée dans le monde par la nature elle-même pour m'aider à concevoir ce qu'est l'immortalité de l'âme. Cette dernière se présente à moi sous une forme simplifiée, plus primitive, dans le papillon quittant sa chrysalide. C'est Dieu lui-même qui a voulu me montrer cela dans le papillon qui prend son envol. C'est seulement si je peux accorder foi de cette façon, moi-même, à mes images que se nouent des liens de nature particulière, invisibles, suprasensibles entre l'enfant et moi. Si j'élabore ma propre conception avec ces convictions profondes en mon âme, et que je la propose à l'enfant, cette image s'enracinera en lui pour toute sa vie et elle poursuivra son développement. Quand nous pouvons tout transposer en leçons imagées, entre le changement de dentition et la puberté, il en résulte que nous n'apportons pas à l'enfant des concepts achevés auxquels il doit se tenir, qui doivent être le plus précis possible. Apporter des concepts achevés à l'enfant, c'est comme lui coincer la main dans une machine, bloquant ainsi son libre développement. Ce dont il s'agit, c'est d'apporter à l'enfant des concepts intérieurement mobiles, des concepts qui grandissent comme nos membres, permettant aux leçons données à l'enfant de se métamorphoser totalement au cours des décennies suivantes lorsqu'il parvient à sa dix-huitième, sa vingtième ou sa quarantième année.

Seul peut juger de ces choses – qui sont en ce cas naturellement transposées dans une pratique artistique – celui qui ne regarde pas seulement l'enfant ponctuellement, s'interrogeant sur ses besoins et ses forces au moment actuel de son développement, mais celui qui peut avoir une vue d'ensemble sur toute la vie humaine. Je voudrais encore vous donner un exemple. Supposons que nous réussissions à établir avec un enfant, entre le changement de dentition et la

puberté, la relation de confiance totale envers l'éducateur dont il s'agit. Celui qui comprend ces choses sait quel bonheur durable ce fut dans sa vie d'avoir pu entendre parler dans son enfance d'un parent fort vénéré qu'il n'avait pas encore vu. Voici qu'un jour, il a la permission de lui rendre visite. Empli de vénération craintive après tout ce qu'il a entendu dire, après toute la description qui lui a été faite, il va chez ce parent. Toujours empli de vénération craintive, il voit la porte s'ouvrir. Ce regard qui se lève vers une personne digne de vénération est un moment extraordinaire. Quand on a pu ressentir ainsi ce genre de respect, quand on a pu lever les yeux de la sorte vers un être humain, c'est quelque chose qui s'enracine profondément dans l'âme humaine, et qui porte encore ses fruits quand on a atteint un âge avancé !

Il en va de même pour tous les concepts mobiles, vivants que nous apportons à l'enfant, sans le gaver. Celui qui parvient à susciter chez l'enfant ce regard infiniment respectueux envers l'éducateur, considéré comme une autorité évidente, fait naître quelque chose pour la vie ultérieure de l'enfant que je voudrais exprimer ainsi : nous savons qu'il y a des personnes qui, lorsqu'elles ont atteint un certain âge, sont une bénédiction pour leur entourage ; elles n'ont pas besoin de parler beaucoup : leurs paroles agissent comme une bénédiction. C'est quelque chose qui imprègne la voix, ce n'est pas le contenu des mots. C'est une bénédiction pour les êtres humains de pouvoir approcher au cours de l'enfance de telles personnes. Si nous regardons chez une telle personne de cinquante, soixante ans, ce qui lui a été donné dans son enfance entre le changement de dentition et la puberté, ce qu'elle a appris, nous trouvons qu'elle a appris à vénérer, à cultiver une attitude de vénération envers une sphère morale, ce qui lui enseigna à lever les yeux de la juste manière, c'est-à-dire, religieusement, vers les puissances supérieures qui dirigent le monde. C'est quelqu'un qui a appris à prier de la bonne manière, si je puis dire. Chez celui qui a appris à prier de la bonne manière, ce qu'il a appris intérieurement en cultivant cette attitude de vénération se transforme avec les années en forces bénissantes, en forces qui font de lui une bénédiction pour son entourage. J'ajouterais, pour exprimer cela de façon la plus imagée possible : celui qui, lorsqu'il était enfant, n'a jamais appris à joindre les mains pour prier, ne pourra jamais trouver dans sa vie la force d'étendre ces mêmes mains pour bénir.

Il ne s'agit pas pour nous d'inculquer à tout prix à l'enfant quelques idées que nous nous sommes forgées abstraitement, mais de savoir comment procéder avec lui si nous voulons déposer en son âme une force modelante susceptible d'être féconde tout au long de sa vie. Nous n'enseignerons donc pas à l'enfant en premier lieu une manière abstraite de lire et d'écrire, mais nous commencerons par l'écriture, à l'aide d'une démarche artistique qui fera naître de l'image les lettres abstraites. En commençant par faire écrire l'enfant de cette manière, nous répondons à ses besoins, nous ne faisons pas seulement appel à sa faculté d'observation, mais à son être tout entier, pas uniquement à sa tête. Nous apprendrons d'abord à l'enfant à écrire ; car quand l'enfant apprend à écrire à

partir de l'image, en étant engagé de tout son être et pas seulement avec la tête, il reçoit de nous ce qui est juste pour lui. Quand il a appris à écrire de la sorte, il peut passer à l'apprentissage de la lecture.

Celui qui est trop englué dans le système scolaire actuel dira : Oui, mais l'enfant apprend dans ce cas à lire et à écrire plus lentement. Mais il s'agit de savoir si le rythme en vigueur aujourd'hui est le bon ! En principe, la seule chose qui serait juste, c'est que l'enfant n'apprenne à lire qu'après la huitième année ! Tout doit être construit à partir de la sphère plastique, à partir du domaine artistique.

Celui qui a acquis des connaissances sur l'être humain par une réelle vision psychique et spirituelle de ce dernier, pourra faire de très fines observations d'où découlera l'art pédagogique. Supposons que nous ayons un enfant qui foule le sol d'un pas trop violent : cela vient d'une mauvaise influence exercée sur son âme avant le changement de dentition. Mais il n'est pas trop tard pour faire encore maintes bonnes choses en suscitant intérieurement, par un élément artistique, les images d'avant le changement de dentition qui sont ainsi revivifiées après cette époque. Celui qui connaît véritablement la nature humaine orientera un enfant au pas lourd de préférence vers des activités artistiques de peinture et de dessin. Prenons par opposition un enfant qui a un pas trop léger, dansant : toute la formation ultérieure du caractère, l'apparition de forces morales profondes, dépendent du fait que nous encourageons chez un tel enfant plutôt l'activité musicale. Si nous pouvons avoir pour l'être humain ce regard pénétrant, nous pouvons trouver ainsi pour chaque cas la forme sous laquelle apporter les images que nous forgeons.

Nous pouvons dire : jusqu'au changement de dentition, ce sont les parents et le milieu familial qui constituent l'environnement immédiat et naturel de l'enfant. Mais nous devons le compléter par des écoles enfantines où l'on joue. Nous ne pouvons faire de justes choix dans le domaine des activités enfantines, des jeux, que si nous savons comment ces derniers agissent sur l'enfant, dans l'organisme physique. Il faut seulement imaginer un enfant auquel on offre une poupée achevée, ce que l'on appelle une « très belle » poupée qui a même un beau visage peint, qui est donc le plus possible « achevée » : le sang de cet enfant devient visqueux, un désordre est donc introduit dans son organisation physique – ces choses échappent à une observation anatomique grossière. Nous ne nous rendons pas compte de la faute que nous commettons là, de l'influence exercée sur l'enfant ! Si nous fabriquons nous-mêmes la poupée en sa présence avec quelques chiffons, si nous dessinons les yeux sur la tête de chiffon, de sorte que l'enfant suive la dynamique de cette création, cette dynamique passera dans la mobilité de son organisme, dans son sang, dans son système respiratoire.

Prenons par exemple un enfant mélancolique ; celui qui ne le regarde que de l'extérieur, sans perception aucune de son âme, dira : c'est un enfant mélancolique, intérieurement sombre, nous devons mettre des couleurs très vives autour de lui, lui donner des jouets plutôt rouges et jaunes, lui faire porter le plus

possible des vêtements clairs, pour que ces couleurs claires l'éveillent. Non, toutes ces mesures ne produiront pas l'effet recherché ! Car voyez-vous, cela ne provoque qu'un choc intérieur en l'enfant, cela pousse les forces de vie dans la direction exactement opposée ! Ce sont des couleurs et des jouets bleus, bleu-violet, dont nous devons entourer un enfant mélancolique, replié sur lui-même ; alors que nous devons stimuler un enfant intérieurement actif en l'entourant largement de couleurs claires. L'enfant met ainsi son propre organisme en harmonie avec son environnement et puise, précisément dans la mobilité et la clarté présentes dans son entourage, des forces de guérison pour un éventuel excès d'instabilité et de nervosité.

On peut donc déduire d'une connaissance véritable de l'être humain les mesures éducatives et pédagogiques adéquates pour l'enfant et ce jusque dans les détails, jusque dans l'aide pratique immédiate qu'on peut lui apporter. Si l'on pratique une éducation dans ce sens, on comprendra bien qu'on peut toujours agir selon nos desiderata quant aux choses que l'enfant doit apprendre à tel ou tel âge, celles que nous devons lui inculquer à tout prix, aux activités que nous avons à lui proposer. Mais celui qui sait que l'enfant ne peut prendre de son environnement que ce à quoi son organisme le prédispose, se dira : Imaginons un enfant qui ait des dispositions pour travailler dans un cadre intime et non pas pour s'activer perpétuellement dans le monde extérieur, qui préfère par exemple travailler dans un élément artistique. Si l'on s'obstine à faire exécuter à cet enfant un travail rude dans le domaine extérieur, ses dispositions pour un travail plus en finesse se tarissent ; et les facultés que l'on voudrait développer, parce qu'on s' imagine personnellement qu'elles sont universellement humaines et qu'il faut les développer chez chaque être humain, s'étiolent grandement à leur tour. L'enfant ne s'en soucie point : entre le changement de dentition et la puberté, il accomplit le travail demandé, mais il ne reste rien en lui, rien ne ressort de ce dont il a été ainsi gavé. Dans le principe pédagogique dont il est question ici, il s'agit que la personne chargée de l'éducation ait un sens subtil de ce qui habite l'enfant et qu'à partir de ce qu'elle observe chez lui aux niveaux du corps, de l'âme et de l'esprit, elle sache par instinct pédagogique ce qu'il est juste de faire à chaque moment.

De cette manière, le professeur pourra observer les effets de la pédagogie sur l'enfant qui grandit. Dans la pédagogie Waldorf, le plan scolaire est fondé sur l'observation directe de l'enfant. C'est elle qui définit ce qui doit être fait au fil des années, des mois, et même des semaines, pour apporter à l'enfant ce dont a besoin son être intérieur. Le métier de professeur est celui qui exige le désintéressement le plus grand, qui ne s'accommode en aucun cas de programmes tout faits. Le professeur doit toujours chercher à utiliser sa relation de proximité avec l'enfant pour lui fournir, au fond, simplement l'occasion de se développer lui-même.

On pourra atteindre cet objectif surtout entre la septième et la quatorzième année, au cours de la première partie de la scolarité, si, renonçant totalement à faire appel à l'intellect, on donne à tout l'enseignement une orientation artistique. Ainsi donc à cet âge ce qui appartient au domaine physique, à celui de l'âme et à ce

qui doit constituer le domaine spirituel, doit être donné sous la forme de l'image. Quand l'enfant a neuf ou dix ans, nous devons en effet présenter en images ce qui est moral. Nous ne devons pas donner des lois morales, dire : « c'est bien » ou « c'est mal », mais présenter à l'enfant des êtres bons qui peuvent faire naître en lui une sympathie pour le bien ou bien lui présenter des êtres mauvais qui peuvent lui inspirer une antipathie envers le mal. Par le biais de l'image nous pouvons éveiller son entité morale dans la sphère du sentiment.

Je n'ai voulu donner ici que de brèves esquisses concernant la deuxième période de la vie humaine. Quand cette deuxième partie sera traduite, j'exposerai dans une troisième partie, qui sera très succincte, comment tout cela constitue une éducation fondamentale, une éducation s'appliquant non seulement à la période de l'enfance, mais à toute la vie humaine.

Vous verrez plus clairement à travers l'exemple de l'eurythmie quelle est l'action juste qui doit être visée par cet art de l'éducation, action s'exerçant de l'enfance à toute la vie humaine, de la naissance à la mort. Cet art, qui a été présenté ces jours derniers à Londres ^{34} dans des spectacles publics, a également un côté pédagogique, didactique.

L'art eurythmique consiste à faire monter des profondeurs de la nature humaine des mouvements, effectués par un individu isolé ou par un groupe, qui s'écoulent de l'organisme humain en suivant les mêmes lois que le langage humain ou le chant. Dans cet art eurythmique, aucun geste, aucune mimique n'est arbitraire, le moindre mouvement manifeste un langage réel, visible : on peut visualiser par l'eurythmie le chant et la parole. Ce qui est retenu en tant que mouvements dans l'être humain tout entier et est métamorphosé en sons audibles, est élaboré dans l'art eurythmique et devient langage visible.

À l'école Waldorf, nous avons introduit l'eurythmie de la première à la dernière classe. Il s'avère que l'enfant entre effectivement dans ce langage visible où, de même qu'un son de la langue audible correspond toujours à l'expression psychique de quelque chose, chaque mouvement du doigt, de la main, du corps est un véritable son appartenant à un langage, mais transposé sur un plan visible. On voit que l'enfant, à l'âge du changement de dentition et jusqu'à la puberté, entre de façon vivante et naturelle dans ce langage, comme il s'était adapté au langage qu'il utilisait lorsqu'il était petit. Il s'avère que tout son organisme, corps, âme et esprit – car l'art eurythmique est aussi une gymnastique de l'âme et de l'esprit – se meut dans ce langage eurythmique avec la même aisance que dans le langage parlé ; il s'avère que l'enfant ressent ce qui lui est donné là comme émanant directement de tout son organisme. Ainsi avons-nous dans l'eurythmie, comparée à la gymnastique qui tire son essence plutôt de l'observation du corps physique extérieur, une discipline qui s'appuie sur l'observation de l'âme et de l'esprit, où l'être humain, dans chaque mouvement, se ressent non seulement comme corps, comme corps pénétré d'âme, mais comme âme pénétrée d'esprit, dans un corps qu'à son tour elle modèle. En retour, cet art eurythmique dont l'homme fait

l'expérience exerce d'une part une influence incroyablement vivifiante sur toutes ses dispositions et se révèle d'autre part une force féconde et efficace pour toute la vie.

Vous pouvez faire faire à l'enfant de la gymnastique : si bonne soit-elle, si elle n'obéit qu'à des règles du corps, vous ne protégerez pas par sa pratique l'enfant devenu adulte de toutes sortes de maladies du métabolisme, de maladies rhumatismales, car les effets de la gymnastique vont plutôt dans le sens d'une densification du corps physique. Ce que vous cultivez en exécutant des mouvements qui prennent leur source dans l'âme et l'esprit permet à l'âme et à l'esprit de devenir maîtres des domaines psychique et physique. Par une gymnastique purement extérieure, vous n'empêchez pas le corps de soixante ans de se fragiliser. En revanche, si vous proposez à l'enfant au cours de son éducation une gymnastique où les mouvements ont leur source en l'âme, vous empêchez que le corps à soixante ans ne soit fragilisé, même s'il aurait dû l'être, vous prévenez cette fragilisation si donc vous dispensez, entre le changement de dentition et la puberté, un enseignement en images dont vous déversez le contenu, qui occupe normalement l'âme, de façon spirituelle et psychique dans le corps.

Cette langue imagée n'est rien d'autre qu'une gymnastique pénétrée d'âme et d'esprit. Cette gymnastique pénétrée d'âme et d'esprit cherche à développer autant le corps que l'âme et l'esprit de l'enfant, afin que ce que l'on met en place au cours de l'enfance porte des fruits tout au long de la vie. Nous ne pouvons faire cela que si nous nous ressentons comme le jardinier qui soigne une plante : il ne veut pas intervenir dans le mouvement de la sève, procéder à un greffage artificiel, il offre à la plante, du dehors, la possibilité de se développer au mieux. Il se fait un devoir sacré de ne pas intervenir dans cette croissance intérieure de la plante. Nous devons garder cette distance respectueuse en face de ce qui veut se développer en l'enfant. Nous ne chercherons pas par exemple, de façon unilatérale, à enseigner à tout prix quelque chose à l'enfant. Le principe d'autorité dont j'ai parlé doit régner dans l'enfant au plus profond de son âme. Il faut que l'enfant ait la possibilité de recevoir en lui des choses qu'il ne peut pas encore comprendre par son intellect, qu'il accepte parce qu'il aime le professeur. En ce cas, nous ne privons pas l'enfant d'expériences ultérieures. Si j'ai déjà tout compris alors que je suis encore un enfant, je ne ferai pas l'expérience suivante : supposons que dans ma trente-cinquième année se présente à moi une situation similaire à ce qui m'avait été décrit autrefois par un professeur que j'aimais, par une autorité que j'aimais, et que j'avais alors acceptée au seul nom de cette autorité, par un acte de foi aimante.

À présent j'ai mûri, je commence à voir cette situation sous un jour tout nouveau ! Ce fait que l'on puisse revenir à l'âge mûr sur quelque chose qu'on a admis autrefois, sans le comprendre encore parfaitement, et qui prend vie avec les années, procure une satisfaction intérieure, un renforcement de la volonté dont il ne nous est pas permis de priver l'être humain si nous avons le respect nécessaire de sa liberté et si nous voulons l'éduquer pour en faire un être libre. Éduquer

l'homme en respectant sa nature d'être libre, est la base du principe d'éducation dont il est question ici. C'est pourquoi nous ne devons pas implanter en l'enfant une volonté mue par des jugements moraux intellectuels. Nous devons comprendre que si nous développons dans le sentiment de l'enfant, entre la septième et la quatorzième année environ, des représentations morales, si le sentiment développe sympathie et antipathie, l'enfant une fois pubère et s'apprêtant à entrer dans la vie, perçoit la nature du sentiment intellectuel-moral de ce qu'il veut. Ce qui traverse la volonté, ce qui vient de la volonté anime de moralité le sentiment esthétique autrefois développé, lorsque cela s'enflamme en toute liberté au contact de la vie, cela apporte forces et sécurité intérieure à l'être humain.

Voyez-vous, celui qui veut appliquer de la manière décrite ici l'art juste de l'éducation n'envisage pas seulement la période de l'enfance, il envisage également celle de la maturité. Car il veut que ce qu'il dépose en l'être humain se comporte comme la fleur qui grandit et s'épanouit à l'aide des conditions naturelles qu'elle trouve. Quand nous mettons une plante en terre, nous ne pouvons pas vouloir qu'elle se développe rapidement ; nous savons qu'elle pousse progressivement à partir de la racine pour devenir tige, puis feuille et s'épanouir enfin en fleur et en fruit, qu'elle se développe librement à la lumière du Soleil. C'est le but que nous nous proposons dans un art juste de l'éducation. Nous voulons cultiver en l'enfant ce qui est la racine de la vie, mais le cultiver de telle sorte que la vie remodèle ensuite progressivement, sur le plan du corps, de l'âme et de l'esprit, ce que nous cultivons dans l'enfance et l'adolescence. Nous pouvons alors être assurés que notre éducation, dans le respect total de la liberté humaine, fera de l'enfant un être libre qu'elle place dans le monde ; que ce qui est la racine de l'éducation se développera librement, pas par des connaissances que l'on fait ingurgiter en masse et qui transforment l'enfant en esclave. Plus tard, dans les circonstances les plus diverses {35}, il pourra toujours donner une réponse d'homme libre.

Ces principes éducatifs sont très exigeants pour le professeur. C'est vrai ; mais comment pouvons-nous imaginer un instant que l'être le plus parfait de notre monde terrestre – l'homme – puisse être traité de façon simple, sans une connaissance réelle et approfondie de ses qualités ? Ne devons-nous pas croire que, justement vis-à-vis de l'être humain, le travail que nous effectuons auprès de lui doit être un acte empreint de vénération, une sorte de service religieux ? Nous devons comprendre que l'art de l'éducation exige de nous le plus grand désintéressement, qu'il nous faut faire abstraction de nous-mêmes et nous plonger dans l'entité de l'enfant pour y contempler ce qui doit porter ses fruits à l'âge adulte. Vision désintéressée et volonté réelle d'approfondir la nature humaine pour accéder à une connaissance réelle de l'être humain, ce sont les conditions fondamentales d'un art véritable de l'éducation.

Pourquoi ne devrions-nous pas reconnaître qu'il est nécessaire de nous consacrer à cet art si nous admettons que l'éducation est la chose la plus noble de toute la vie humaine, d'où elle est d'ailleurs tirée ! L'éducation est la chose la plus

noble de toute la vie humaine sur terre.

Voilà en quoi consiste le progrès. Ce progrès que nous cultivons à travers l'éducation, c'est que les jeunes générations qui nous ont été confiées par les mondes divins se développent à travers nos acquis, ceux de l'ancienne génération, et qu'elles accomplissent un pas de plus que nous sur la voie du progrès humain. Toute personne au jugement pertinent ne devrait-elle pas considérer que ce sacrifice des richesses les meilleures et les plus belles de l'ancienne génération à la plus jeune est un juste service rendu à l'humanité ? Ne devrait-elle pas considérer que l'on pratique ainsi l'art de l'éducation de la plus belle manière qui soit, la plus digne de l'humanité ?



PARTIE VII

CONFÉRENCE

Stuttgart, 4 décembre 1922

La relation de la vie terrestre de l'être humain avec la vie entre la mort et une nouvelle naissance

Je suis très heureux de profiter de mon passage à Stuttgart pour m'adresser ce soir à vous, et je voudrais saisir cette occasion pour prolonger dans une certaine direction ce qui fut l'objet des deux dernières conférences qu'il m'a été permis de prononcer ici. J'avais parlé alors des relations de l'homme avec le monde spirituel, dans la mesure où elles se révèlent dans les processus qui se déroulent pendant le sommeil et qui échappent à la conscience habituelle, et où elles peuvent être éclairées par la lumière de la science de l'esprit orientée vers les expériences que l'homme doit traverser dans le monde spirituel entre la mort et une nouvelle naissance.

Je voudrais vous parler aujourd'hui de la vie humaine sur terre entre la naissance et la mort sous son aspect d'image métamorphosée des expériences faites dans les mondes spirituels entre la mort et une nouvelle naissance. On ne comprend en effet la vie humaine sur terre que lorsqu'on peut en rapporter les différentes manifestations à ce qui leur correspond dans le monde spirituel, où l'homme est appelé à passer pour ainsi dire la majeure partie de son existence.

Je voudrais d'abord parler principalement des expériences de l'âme humaine, dans la mesure où leur forme terrestre peut être rapportée à des expériences du monde spirituel. Vous pouvez conclure de mes deux dernières conférences [{36}](#) que les expériences de l'âme humaine dans le monde spirituel entre la mort et une nouvelle naissance sont essentiellement différentes de celles que peut faire l'homme ici-bas. Ici, c'est en effet par l'intermédiaire de son corps physique, ou de son corps éthérique, que l'être humain fait toutes ses expériences. Il ne peut y avoir d'expérience terrestre humaine sans le support du corps. On pourrait croire très facilement, par exemple, que l'activité pensante est un acte purement spirituel et que son déroulement ici, sur terre, dans l'âme humaine, n'a rien à voir avec l'existence corporelle. D'un certain point de vue, c'est juste. Mais si indépendant

que soit le penser de l'être humain sur le plan spirituel, il ne pourrait pas s'exercer ici, dans l'existence terrestre, si l'homme ne pouvait s'appuyer sur son corps et les processus qui s'y déroulent. Permettez-moi de faire une comparaison, à laquelle d'ailleurs j'ai eu souvent recours à ce propos. Quand un être humain marche sur le sol terrestre, ce sol n'en représente certes pas un constituant essentiel ; l'homme porte ce qui est essentiel en lui, à l'intérieur des images que représente la peau ; mais, dans sa dimension physique, il ne pourrait pas avoir part à l'existence sans le soutien du sol terrestre.

Il en va de même pour le penser, qui est un processus vivant en l'âme. En son essence, ce n'est certes pas un phénomène cérébral quelconque, mais il ne pourrait toutefois se produire sans le soutien du cerveau, ici, dans la vie physique. C'est seulement si l'on regarde les faits sous cet éclairage que l'on a une représentation juste de la nature spirituelle du penser humain et de sa dépendance à l'égard du corps. Bref, il n'y a rien en l'homme ici, dans l'existence terrestre, qui échappe à l'obligation de s'appuyer sur la nature corporelle. Dans le cadre de cette existence, nous portons nos organes en nous : poumon, cœur, cerveau etc. Dans la vie ordinaire, quand nous sommes en bonne santé, notre conscience n'est pas occupée par la perception de nos organes internes. Nous ne les percevons en réalité que si nous souffrons d'un organe quelconque, et c'est alors une perception fort imparfaite. Nous ne pouvons jamais dire que nous avons la connaissance d'un organe interne par vision immédiate si nous n'étudions pas l'anatomie, et même dans ce cas nous n'avons devant nous que l'organe mort, et non l'organe vivant. Nous ne pouvons jamais prétendre avoir la vision d'un organe interne comme nous avons celle d'un objet extérieur. Ce qui justement est caractéristique, c'est qu'au cours de l'existence terrestre, nous n'avons pas une conscience immédiate de notre corps.

Ce que l'homme, ici sur terre, connaît le moins, c'est ce qu'il considère habituellement comme la chose la plus précieuse de son existence corporelle : l'intérieur de sa tête. Quand il commence à en avoir connaissance, c'est en règle générale par les plus désagréables maux de tête et tous leurs corollaires. Dans l'existence spirituelle entre la mort et une nouvelle naissance, c'est l'exact contraire qui se passe. Là, nous connaissons réellement ce qui est à l'intérieur de nous-mêmes. C'est comme si ici, sur terre, nous ne voyions pas les arbres et les nuages en dehors de nous, mais que nous regardions en nous et que nous nous disions : voici le poumon, le cœur, l'estomac. Dans le monde spirituel nous regardons dans notre monde intérieur, seulement ce que nous y voyons, c'est le monde des hiérarchies spirituelles, ce monde décrit dans notre littérature anthroposophique comme celui des hiérarchies supérieures.

C'est notre monde intérieur. Entre la mort et une nouvelle naissance, nous avons en réalité le sentiment d'être le monde entier ; quand je parle de cette totalité, c'est au sens figuré, mais c'est malgré tout l'entière vérité : chacun de nous a le sentiment d'être le monde entier. Précisément au moment le plus important de notre existence spirituelle entre la mort et une nouvelle naissance, nous

sentons en nous le monde des entités spirituelles, nous en faisons l'expérience et nous avons conscience d'elles. Il est également vrai que nous avons là une conscience de notre monde interne qui a en lui les esprits du monde supérieur, alors qu'ici, nous n'avons aucune conscience de notre monde interne, du foie, du poumon etc. C'est justement un fait caractéristique que dans l'expérience spirituelle, tout soit inversé par rapport à l'expérience physique d'ici-bas. On ne découvre que peu à peu, par la science initiatique, comment penser cette inversion.

Mais il y a un processus essentiel, je pourrais dire plus exactement un groupe de processus se rapportant à cette vie commune intérieure avec les êtres des hiérarchies supérieures. Si nous ne faisons que percevoir intérieurement, dans le monde spirituel, le monde des hiérarchies supérieures, nous ne nous trouverions jamais nous-mêmes. Certes, nous saurions qu'en nous vivent tels et tels êtres, mais nous ne pourrions jamais nous trouver nous-mêmes dans le monde spirituel. C'est pourquoi il existe un rythme dans les expériences entre la mort et une nouvelle naissance. Ce rythme consiste en ceci : nous regardons notre monde intérieur et nous y faisons l'expérience de ce monde des entités spirituelles que décrit notre littérature anthroposophique, puis nous atténuons cette conscience.

Par rapport à ce monde spirituel intérieur, nous faisons comme nous faisons dans la vie physique quand nous fermons les yeux et cessons d'écouter avec nos oreilles, quand nous dormons. Mais le sommeil a, dans le monde spirituel, une autre signification. Si nous détournons notre attention – si je puis m'exprimer ainsi – du monde des entités spirituelles qui sont en nous, nous commençons à nous percevoir nous-mêmes. Certes, c'est comme si nous étions hors de nous, mais nous savons que nous sommes nous-mêmes cette extériorité. Dans le monde spirituel, tantôt nous nous percevons nous-mêmes, tantôt nous percevons le monde des entités spirituelles.

Voyez-vous, ce processus rythmique qui se répète sans cesse, on pourrait le comparer à deux choses de l'existence physique terrestre. On pourrait le comparer à l'inspiration et à l'expiration, mais aussi à la veille et au sommeil. Ce sont deux processus rythmiques de l'existence terrestre physique comparables à ceux que je viens de vous décrire pour l'existence dans le monde spirituel. Mais maintenant il ne s'agit pas seulement d'avoir des éléments de connaissance abstraits sur ces processus du monde spirituel qui se déroulent entre la mort et une nouvelle naissance, de satisfaire ainsi ce que j'appellerais une curiosité spirituelle, il s'agit de considérer la vie terrestre comme un reflet de la vie spirituelle. Il faut se demander : qu'est-ce qui se déroule ici, dans la vie terrestre, qui serait comparable à une faculté du souvenir – que l'homme ne possède pas dans la conscience habituelle, mais une faculté du souvenir qu'auraient des entités des hiérarchies supérieures, les archanges –, qu'est-ce qui se déroule donc ici dans la vie terrestre physique qui soit comparable à un souvenir de cette vie de communion avec le monde des entités spirituelles et de cette expérience de son propre soi dans le monde spirituel. Quelle image en avons-nous ici-bas ?

Eh bien ! Si, dans la période qui se déroule entre la mort et une nouvelle naissance, nous n'avions pas cette expérience qui consiste à regarder en nous et à y éprouver le monde de l'esprit, il n'y aurait pas de morale sur terre. Ce que nous conservons de cette expérience des êtres du monde de l'esprit quand nous parcourons la vie embryonnaire et entrons dans la vie terrestre, ce que nous conservons, c'est l'inclination pour la vie morale. Cette inclination est chez l'homme d'autant plus forte qu'il a vécu en toute clarté cette communion avec les esprits du monde supérieur entre la mort et une nouvelle naissance. Celui qui, pourvu d'un véritable sens spirituel, peut porter sur ces choses un regard pénétrant, sait que les hommes immoraux ici sur terre ont vécu, par suite de leur vie terrestre antérieure, une expérience trop terne quand ils ont observé l'existence spirituelle. Mais si, entre la mort et une nouvelle naissance, nous ne pouvions avoir que l'expérience de cette union avec les êtres du monde supérieur, si nous ne pouvions jamais nous trouver nous-mêmes dans le monde spirituel, il nous serait impossible de parvenir ici sur terre à la liberté, à la conscience de la liberté, à la conscience de notre personnalité, qui est au fond identique à la conscience de la liberté. La moralité et la liberté que nous cultivons sur terre sont des souvenirs de ce rythme que je vous ai décrit et dont nous faisons l'expérience dans le monde spirituel entre la mort et une nouvelle naissance.

Tournant le regard vers l'âme, nous pouvons parler plus précisément encore de l'écho qu'elle garde de ces expériences alternées d'union avec les êtres spirituels d'une part et de conscience de soi spirituelle d'autre part. L'écho de cette communion avec les êtres du monde spirituel, qui demeure en notre âme dans la vie terrestre, c'est la faculté d'aimer. Cette faculté d'aimer a un lien plus étroit qu'on ne le pense avec la vie morale. Car, sans la faculté d'aimer, il n'y aurait aucune vie morale sur terre : toute vie morale découle de la compréhension que nous pouvons avoir pour une autre âme humaine, de l'effort fait pour accomplir nos actes à partir de la compréhension de l'autre. Le comportement désintéressé vis-à-vis des autres hommes, la faculté d'être moral en maintenant une attitude d'amour, sont essentiellement un écho de la vie d'union avec les êtres spirituels dans le monde entre la mort et une nouvelle naissance.

Que nous reste-t-il de l'expérience que j'aimerais qualifier de solitaire – car elle se présente ainsi – de l'expérience solitaire de notre Soi dans le monde spirituel ? Car nous nous sentons solitaires quand nous expirons. Inspirer c'est faire l'expérience des êtres spirituels, expirer c'est éprouver notre Soi. Or, voyez-vous, c'est un sentiment de solitude ; l'écho de ce sentiment de solitude, c'est, ici, sur terre, la faculté de la mémoire, du souvenir. En tant qu'êtres humains, nous n'aurions aucune mémoire si elle n'était un écho de ce sentiment de solitude. Si nous sommes des êtres humains véritables dans le monde spirituel, je ne peux pas dire que ce soit dû à la possibilité de nous retirer en nous-mêmes, mais à celle de nous libérer des esprits supérieurs que nous portons. C'est ce qui fait de nous des êtres humains autonomes dans le monde spirituel. Sur Terre, nous sommes des êtres autonomes du fait que nous pouvons nous souvenir de nos expériences.

Pensez seulement à ce qu'il adviendrait de votre indépendance si vous ne pouviez vivre qu'au présent avec vos pensées. Ce sont les pensées dont vous vous souvenez qui constituent votre intériorité. C'est la mémoire qui fait de nous ici sur terre une personnalité. Cette mémoire est l'écho de l'expérience que je vous ai décrite de solitude dans le monde spirituel.

Maintenant, pourquoi descendons-nous du monde spirituel pour venir dans le monde physique ? Vous pouvez conclure de ce que je vous ai décrit la dernière fois, que les forces qui nous unissent aux entités spirituelles supérieures s'affaiblissent. Dans le monde physique nous vieillissons parce que les forces qui maintiennent nos liens avec la Terre physique faiblissent ; dans l'autre monde ce sont les forces qui nous lient aux entités spirituelles qui faiblissent. Avant tout faiblissent les forces qui nous permettent de nous saisir à l'intérieur des entités spirituelles et d'être un homme, un homme indépendant. Dans le monde spirituel, nous perdons d'abord – assez longtemps avant de descendre sur terre – la faculté de vivre en union avec les êtres spirituels. Je l'ai dit la dernière fois : avec les êtres spirituels nous donnons forme au germe spirituel de notre corps physique ; c'est lui que nous faisons descendre en premier, puis nous prenons le corps éthérique et nous le suivons.

Je vous ai décrit cela la dernière fois. Nous perdons d'abord la faculté de vivre avec les êtres du monde spirituel ; elle décline. Nous sentons que nous nous rapprochons de la Terre sous l'impulsion des forces lunaires. Nous nous ressentons comme un Soi, mais nous sentons de moins en moins cette faculté de nous saisir, de nous maintenir au sein du domaine spirituel ; cette faculté décroît continuellement. Nous éprouvons une sensation grandissante d'évanouissement dans le monde spirituel. Cela suscite en nous le besoin de chercher un appui extérieur à ce sentiment de soi que nous ne pouvons plus porter nous-mêmes : appui représenté par un corps, notre corps. J'aimerais presque dire que nous désapprenons progressivement à voler et qu'il nous faut apprendre à marcher. Vous savez bien que c'est une image, mais elle traduit une vérité, une réalité. C'est ainsi que nous prenons possession de notre corps. Le sentiment de solitude prend appui sur le corps et devient faculté de mémoire, et le sentiment de vivre en communauté il nous faut le reconquérir sur terre. Cette conquête se présente en fait vraiment dans toute sa signification quand nous étudions l'état de sommeil du point de vue de la science spirituelle.

Je vous ai décrit cet état de sommeil la dernière fois. Je veux à présent compléter ce premier exposé par la description d'autres processus. Je sais que ces choses-là peuvent être mal comprises. Il y a toujours des gens qui disent : mais il nous a déjà décrit la dernière fois les expériences de l'homme entre l'endormissement et le réveil, et voilà qu'il nous raconte maintenant quelque chose d'autre. Oui, mes chers amis, quand je vous raconte les expériences d'un haut conseiller dans sa chancellerie, il n'y a pas de contradiction avec ce que je vous dis la fois suivante concernant sa vie de famille. Les choses sont en effet mêlées. Vous devez donc bien comprendre que quand je vous expose les

expériences entre l'endormissement et le réveil il peut s'y rajouter maintes choses, de même que la vie d'un haut conseiller ne se limite pas à son bureau, mais comporte aussi un volet familial.

C'est ainsi que l'homme, entre l'endormissement et le réveil, fait une sorte de répétition rétrograde de ce qu'il a accompli pendant la journée. L'homme, de l'endormissement au réveil – le sommeil peut être bref, les choses sont alors concentrées – ne jette pas simplement un regard rétrospectif sur ses expériences de la journée, un regard inconscient – il faudrait évidemment que ce soit un regard inconscient – non, quand l'âme devient réellement clairvoyante pendant le sommeil, ou quand elle se souvient par clairvoyance de ce qu'elle a vécu entre l'endormissement et le réveil, l'homme vit vraiment à rebours les expériences faites dès son dernier réveil. Quand on vit normalement la nuit on fait à reculons ce que l'on a accompli pendant le jour. Le dernier événement se déroule immédiatement après l'endormissement et ainsi de suite. Tout le sommeil exerce ainsi une action remarquablement équilibrante. Je ne peux rien vous raconter d'autre que ce que l'on peut étudier par la science de l'esprit. Si vous dormez un quart d'heure, le début du sommeil sait d'une certaine manière quand sera la fin. Et vous vivez à rebours dans ce quart d'heure ce que vous avez accompli depuis votre dernier réveil. Cela se répartit fort bien, si étonnant que cela puisse paraître. Ces expériences à rebours sont entre la réalité totale et l'apparence.

C'est ainsi : quand on a le souvenir de quelque chose que l'on a vécu dans la vie physique il y a vingt ans, et qu'on est un être sensé et en bonne santé, on ne se dit pas : tu fais cette expérience actuellement – mais c'est le souvenir lui-même qui fait rapporter cela à une expérience passée. Celui qui observe par clairvoyance ce que l'âme vit à rebours pendant le sommeil ne rapporte pas cela au présent, mais au temps à venir après la mort et il sait que de même que celui qui se souvient de ce qu'il a vécu il y a vingt ans sait que cela se passait il y a vingt ans et n'a pas d'importance pour le présent, mais qu'il s'agit du modèle des expériences qui surviendront après la mort : que nous devons donc accomplir à nouveau à rebours tous les actes que nous avons accomplis ici sur terre. C'est pourquoi cette image du sommeil est mi-réalité, mi-apparence, car elle se rapporte à quelque chose du futur. Pour la conscience ordinaire, c'est une traversée inconsciente de ce que l'homme est appelé à vivre dans ce que j'ai désigné dans mon livre *Théosophie* comme le monde des âmes. La conscience intuitive et la conscience inspirée, que j'ai décrites dans mon livre *Initiation ou comment acquérir des connaissances sur les mondes supérieurs ?*, retirent de l'observation du sommeil ce que l'homme doit faire au cours du stade qui suit immédiatement la mort. Ce ne sont pas des choses construites à partir de chimères, mais elles peuvent simplement être observées quand on a acquis le don nécessaire pour cela. L'homme vit donc, de l'endormissement au réveil, sans son corps, ce qu'il a fait durant l'état de veille avec son corps.

Nous parvenons maintenant à une représentation extraordinairement subtile. Imaginez que nous devions vivre encore une fois extérieurement nos actes avec

notre Moi et notre corps astral. La faculté de le faire est proportionnelle à notre faculté d'aimer. C'est le mystère de la vie quant à l'amour. Si l'homme peut vraiment sortir de lui-même dans l'amour, aimer son prochain comme si c'était lui-même, il acquiert une faculté dont il a besoin dans le sommeil pour pouvoir revivre sans tourment ce qu'il lui faut précisément revivre. Car là, il lui faut être totalement hors de lui. Si l'homme est un être sans amour, il éprouve de la tension quand il doit revivre hors de lui les actes qu'il a accomplis sans amour. Il est alors comme enfermé dans un espace étroit. Les hommes sans amour dorment – si je peux m'exprimer en image – avec une oppression de la poitrine.

Ainsi, ce que nous implantons en nous dans la vie par amour devient vraiment fécond pendant notre sommeil. Ces événements qui se déroulent entre l'endormissement et le réveil – ce qui découle de la description que je viens de faire – constituent ce qui traverse la porte de la mort et continue de vivre, dehors, dans le monde spirituel. La vie en communauté avec les êtres spirituels des mondes supérieurs se perd d'elle-même dans les états que nous traversons entre la mort et une nouvelle naissance ; nous en faisons la reconquête sous la forme de germe pendant notre vie terrestre par l'amour. Car l'amour dévoile son sens quand l'homme est, pendant le sommeil, avec son Moi et son corps astral en dehors de son corps physique et de son corps éthérique. L'entité humaine prend de vastes dimensions entre l'endormissement et le réveil quand ce dernier est empli d'amour, et est ainsi bien préparée à ce qui doit lui advenir après la mort. L'entité humaine s'étrique quand l'être humain est sans amour et se prépare mal, de la sorte, à ce qui doit lui arriver après la mort. Le déploiement d'amour est le germe privilégié des événements qui se déroulent après la mort.

Pendant notre vie terrestre, entre la naissance et la mort, le souvenir est quelque chose d'extraordinairement fugitif. Ce ne sont que des images présentes dans notre mémoire. Pensez combien, dans ces images-là, il nous reste peu des événements que nous avons vécus. Il suffit de nous représenter, par exemple, de façon vivante quelle était la douleur inexprimable éprouvée à la mort d'un être proche ; quel était alors l'état intérieur de notre âme et ce qu'est devenue cette expérience intérieure dix ans plus tard quand nous en ravivons le souvenir : elle a pâli, elle est presque devenue abstraite. Voilà ce qu'il en est de notre souvenir. Il est pâle et abstrait par rapport à la fraîcheur de notre vie. Pourquoi notre souvenir est-il faible, de la nature de l'ombre ?

Il est justement l'ombre de l'expérience de soi que nous faisons entre la mort et une nouvelle naissance. C'est là que se trouve la faculté du souvenir qui nous donne en fait notre existence. Ce qui nous donne sur terre chair et sang nous vient de la faculté du souvenir, d'entre la mort et une nouvelle naissance. Le souvenir est alors fort, plein de saveur – si je puis utiliser ces expressions pour parler des réalités du monde de l'esprit. Puis il utilise la chair et alors s'affaiblit. Quand nous mourons, pendant quelques jours – j'ai souvent décrit cela et vous trouvez cela aussi dans mes livres – le dernier reste du souvenir est encore présent dans le corps éthérique. Quand nous passons la porte de la mort, nous regardons notre vie

terrestre écoulée, puis le souvenir en pâlit. De ce souvenir, dont nous avons fait preuve sur terre, s'envole la force destinée à assumer la vie après la mort. La force de notre souvenir est donc l'héritage de notre vie pré-terrestre et la force de l'amour est la force germinative dont nous disposons après notre mort. Tels sont les rapports de la vie terrestre avec le monde spirituel.

J'ai dû comparer l'expérience que fait l'homme, dans le monde de l'esprit, quand il est lié aux êtres supérieurs du monde spirituel ou quand il fait l'expérience de lui-même, avec l'expérience de la respiration et de l'expiration, dans le monde physique. D'une certaine manière on peut aussi reconnaître en notre respiration et dans ce qui lui est lié dans les processus de la parole et du chant, un reflet de cette respiration dans le monde spirituel. Voici comment notre vie dans le monde spirituel entre la mort et une nouvelle naissance se déroule en réalité : regard porté sur son propre monde intérieur : union avec les êtres des hiérarchies supérieures ; regard qui se détourne de son propre monde intérieur : union avec soi-même. Cela se déroule donc comme une inspiration et une expiration. Seulement nous nous inspirons nous-mêmes et nous nous expirons nous-mêmes ; c'est une respiration spirituelle. Ici sur terre, ce processus de respiration, comme je viens de le montrer, devient souvenir et amour. Effectivement, souvenir et amour agissent comme les deux temps d'une respiration dans la vie terrestre physique. Et vous pouvez même, s'il vous est possible d'observer vraiment cette vie physique avec les yeux de l'âme, y voir dans une manifestation importante de la respiration – le langage et le chant – la double action du souvenir et de l'amour jusque sur le plan physiologique.

Étudiez l'enfant jusqu'au changement de dentition. Parmi les études les plus intéressantes que l'on puisse faire sur cette période, il y a celle de l'apparition progressive de la force de la mémoire, de la force du souvenir. Elle est au début fort élémentaire. L'enfant a un certain souvenir, mais ce souvenir ne devient force indépendante que vers l'époque du changement de dentition. Il est extrêmement intéressant d'observer comment la force du souvenir se constitue dans la première période de la vie humaine. Elle n'est vraiment formée que quand l'enfant atteint l'âge scolaire. Alors seulement nous pouvons construire sur le souvenir. Avant, nous durcissons l'être humain, nous lui sclérosions son âme pour sa vie ultérieure si nous bâtissons trop fortement sur son souvenir. Chez l'enfant jusqu'au changement de dentition, ce qui importe avant tout c'est de lui donner des impressions justes. Nous ne devrions bâtir sur le souvenir que dans la période allant du changement de dentition à la puberté.

Aujourd'hui, notre science physiologique n'est pas encore en mesure de décrire les détails de ce processus. La science de l'esprit le peut, et la science physiologique la suivra certainement, car on peut établir ces faits par une observation très précise de la nature humaine. Nous pouvons dire que quand nous émettons un son ou une note de musique, la tête est la première à œuvrer. Et depuis la tête, la même faculté qui à l'intérieur, sur le plan de l'âme, donne le souvenir, sort dans le son et la note chantée : cela vient d'en haut. Vous ne pouvez

pas imaginer qu'un être quelconque puisse parler sans avoir une faculté de souvenir. Si l'on oubliait toujours ce qui se trouve dans le son parlé ou chanté, on ne parlerait ni ne chanterait jamais. D'un côté, c'est le souvenir incarné qui se trouve dans le son parlé ou chanté. De l'autre, vous avez, au sens physiologique, un signe net, de la part que prend l'amour dans ce qui devient parole et chant dans le processus respiratoire, dans le fait que pendant la deuxième période importante de la vie, quand l'amour s'exprime physiologiquement, se manifeste pour le sexe masculin l'entière plénitude intérieure du son.

Cela vient d'en bas. Vous avez alors les deux éléments réunis : d'en haut ce qui est physiologiquement à la base du souvenir, et d'en bas, ce qui est le fondement physiologique de l'amour : cela forme le son parlé et chanté. Vous avez là l'action conjuguée par alternance de ces deux éléments. D'une certaine manière, c'est également un processus de respiration qui traverse la vie entière. De même que nous inspirons l'oxygène et expirons le gaz carbonique, la force du souvenir se lie en nous à la force de l'amour, elles se rencontrent dans la parole, dans le son chanté et nous pouvons dire : parler et chanter sont chez l'homme une pénétration réciproque de la force de souvenir et de la force de l'amour. Ce fait est d'une importance extrême pour le dévoilement du mystère du son chanté ou parlé.

Il y a donc quelque chose de vrai dans ce qu'expriment certaines langues plus anciennes qui ont nommé logos la somme des forces et des pensées cosmiques, la part d'au-delà, la part suprasensible de ce qui s'exprime physiquement dans le langage. Nous ne faisons pas qu'inspirer et expirer les êtres les plus hauts, mais, d'une certaine manière, nous parlons – tandis que ce langage est en même temps un chant – entre la mort et une nouvelle naissance, dans cette alternance entre la fusion dans les êtres spirituels du monde supérieur et l'accès à la conscience de soi, nous parlons avec les entités des hiérarchies supérieures. Car c'est en même temps un parler spirituel. Quand nous sommes dans l'état d'union avec les êtres du monde spirituel, nous les contemplons, bien que ce soit en nous. Quand nous nous séparons d'eux et revenons en nous-mêmes, nous en avons l'écho, nous sommes alors nous-mêmes.

Là-bas, ils expriment leur propre être en nous, là-bas, ils nous disent ce qu'ils sont, là-bas le logos vit en nous. Quand nous revenons à nous sur terre, c'est l'inverse : là, nous exprimons notre propre être quand nous parlons et chantons. Car c'est l'être propre de l'homme que nous exprimons dans le chant et la parole. Nous exprimons notre être tout entier dans le processus d'expiration ; tandis que nous recevons dans le logos l'être entier du monde quand nous nous dégageons de l'union avec les êtres spirituels entre la mort et une nouvelle naissance.

Or, quand nous passons du monde spirituel au monde physique, nous passons d'une certaine manière par le grand oubli. Qui voit ici, avec la conscience habituelle, dans le faible pouvoir du souvenir plutôt fantomatique, l'écho du Soi que nous étions dans le monde spirituel ? Qui reconnaît encore dans le langage, dans la partie qui vient du souvenir, les dernières vibrations de ce Soi ? Qui

reconnaît dans le modelage de la langue, dans le chant et la parole, qui reconnaît là, avec la conscience ordinaire, l'écho des entités des hiérarchies supérieures ? Pourtant, celui qui sait écouter le langage en faisant abstraction de son aspect utilitaire, qui sait écouter ce que disent les sons à travers leur entité propre, n'en vient-il pas à pressentir – s'il est doué d'un sens artistique – qu'il se manifeste plus dans la parole et le chant que ce que peut saisir la conscience ordinaire ? Et pourquoi transformons-nous le langage courant, cette faculté utilitaire dont nous jouissons ici sur terre, pourquoi le transformons-nous en chant, en déclamation en le débarrassant de ses caractéristiques utilitaires pour en faire l'expression de notre être propre ? Pourquoi donc le transformons-nous ? Que faisons-nous là ?

Eh bien, nous nous faisons une idée juste de ce phénomène si nous nous disons : Avant de descendre sur cette Terre, tu étais dans le monde spirituel ; tu y as vécu comme cela a été décrit. Advint ensuite le grand oubli. Tu ne reconnais pas dans ce que la bouche exprime, dans ce dont ton âme se souvient, dans ses mouvements d'amour, l'écho de ce que tu étais dans le monde spirituel. Mais dans l'art, nous reculons de quelques pas par rapport à la vie et nous nous rapprochons de ce que nous étions dans la vie prénatale et de ce que nous deviendrons dans la vie après la mort. Si nous pouvons reconnaître d'une part que le souvenir est l'écho de ce que nous avons eu dans la vie prénatale et d'autre part que les manifestations de l'amour sont le germe de ce que nous aurons après la mort, si nous nous représentons bien, par la connaissance de l'esprit, le passé et l'avenir de l'être humain, nous invoquons dans le présent même – dans la mesure où cela est possible à l'être humain à l'intérieur de son organisation physique – dans l'art, ce qui nous relie à l'esprit.

Voyez-vous, cette vertu qu'a l'art de nous transposer naïvement au moment présent dans le monde spirituel, lui confère son éclat particulier. Celui qui peut regarder la face intérieure de la vie humaine se dit : L'homme ne se souvient habituellement que des choses qu'il a accomplies dans la vie terrestre précédente immédiate. Mais la force par laquelle il se souvient de ces expériences terrestres, cette force n'est que la force affaiblie de son existence en tant que Soi dans la vie pré-terrestre. L'amour que l'homme peut déployer ici en tant qu'amour humain universel est la force germinative atténuée de ce qui fleurira pleinement après la mort : passé, avenir. Il en va pour tout art comme pour le chant et la déclamation où ce qui fait l'essence de l'être humain, le souvenir, doit se relier réellement à la manière dont l'homme peut se donner au monde, à l'amour : l'homme éprouve au présent, l'accord de son Soi avec l'extérieur ; et si l'homme n'est pas capable de porter à la surface son monde intérieur – que ce soit par le son parlé, chanté, la peinture qu'il réalise ou une activité artistique quelconque – si l'homme n'est pas capable de révéler ce qu'il est, ce que la vie a fait de lui, ce qui est au fond le contenu de son souvenir, il ne peut pas être dans la vie terrestre un artiste. Celui qui veut être un parfait égoïste également dans son art, ne peut pas être non plus un artiste véritable. Seul celui qui sait, d'une certaine manière, s'écouler dans le monde, devenir un avec d'autres, qui a la faculté de déployer de l'amour, peut unir

ce déploiement d'amour à son propre être. Altruisme et égoïsme confluent. C'est dans les arts musicaux qu'ils sont naturellement le plus intimement mêlés, mais ils se mêlent également dans les arts plastiques.

Et quand nous dévoilons, par un certain approfondissement de nos forces de connaissance, les liens qui unissent l'homme, le passé et le futur à un monde suprasensible, nous pouvons nous dire par ailleurs que l'homme a un pressentiment de ce lien au présent dans la production artistique ou dans la jouissance artistique. L'art n'atteint jamais sa pleine valeur s'il n'a pas, dans un certain sens, une sorte de tonalité religieuse. Non qu'il doive être de la piété pure : un art joyeux peut aussi avoir cette tonalité religieuse.

L'évolution même de l'art constitue une preuve de cela. Il était à l'origine uni à la vie religieuse. L'art était intégré à un culte aux origines de l'humanité, au culte religieux. Les images des dieux que formait l'homme constituèrent la source de la sculpture. Évoquons ici par exemple les Mystères de Samothrace, auxquels Goethe fait allusion dans la seconde partie de son Faust {37} lorsqu'il parle des Cabires. J'ai tenté de modeler ces Cabires dans mon atelier à Dornach. Qu'est-ce qui est ressorti ? C'est quelque chose de très intéressant. Je me suis simplement fixé pour tâche de retrouver par une vision intérieure l'apparence des Cabires dans les Mystères de Samothrace. Quelle surprise : ce sont trois pots qui sont venus, certes des pots aux formes artistiquement modelées ! Au début j'étais moi-même étonné, bien que Goethe parlât lui aussi de pots de terre. Je n'ai compris cette affaire que lorsque j'ai trouvé que ces pots se tenaient sur un autel. On y mettait quelque chose qui ressemblait à de l'encens, on entonnait les cantiques de sacrifice, et à partir de ces incantations, qui avaient dans les temps anciens de l'humanité une tout autre puissance vibratoire qu'aujourd'hui, la fumée sacrificielle prenait la forme de l'image de la divinité invoquée. Vous avez dans la pratique religieuse ce chant d'accompagnement qui se manifeste immédiatement dans le modelé de la fumée.

L'humanité a réellement puisé l'art à la vie religieuse. Schiller a raison aussi de dire : « Tu ne pénètres dans le pays de la connaissance que par l'aurore de la Beauté » {38}, ce qui est habituellement transcrit ainsi : « Tu ne pénètres dans le pays de la connaissance que par le portail matinal de la Beauté ». Quand un artiste fait une faute, elle se transmet à la postérité. Il faut lire naturellement : « Tu ne pénètres dans le pays de la connaissance que par l'aurore de la Beauté ». Cela veut dire en d'autres termes : toute science est empruntée à l'art. Il n'y a au fond aucune science qui ne soit intimement apparentée à l'art. Seul le savoir qui se rapporte à des choses extérieures, utiles, paraît n'avoir aucun rapport avec l'art. Mais le champ de ce savoir est similaire à celui du simple broyeur de peinture en matière de connaissance de la peinture.

Dès que l'on dépasse en chimie ou en physique le pur broyage de couleurs – je parle en images, vous comprenez ce que je veux dire – la science entre dans une sphère artistique. Quand l'élément artistique est saisi de la façon juste dans sa

spiritualité, il passe progressivement dans le domaine religieux. Art, religion et science étaient autrefois une seule et même chose. Nous devons encore pressentir en eux leur origine commune. Nous ne le pouvons que si dans la civilisation, dans son évolution, nous retournons à l'esprit, que si nous prenons au sérieux les relations qui existent entre l'homme ici, dans son existence terrestre physique, et le monde spirituel. Nous devons en acquérir la connaissance à partir des points de vue les plus différents.

J'ai voulu aujourd'hui retenir l'un de ces points de vue pour vous décrire d'un certain côté le lien qui unit l'homme au monde spirituel. J'espère que nous pourrons compléter ces considérations dans un avenir pas trop éloigné.



PARTIE VIII

CONFÉRENCE

Berlin, 7 décembre 1922

Les expériences de l'homme dans le cosmos éthérique

Ce m'est une grande satisfaction de pouvoir vous parler à nouveau ici, dans cette branche anthroposophique de Berlin où j'ai développé le plus clair de mon activité pendant de nombreuses années. J'aimerais vous parler aujourd'hui d'un sujet qui me semble particulièrement actuel. Je veux vous parler de certains aspects des liens entre l'être humain et le monde suprasensible.

C'est à vrai dire le thème permanent dans le mouvement anthroposophique. Vous en avez certainement déjà pris l'habitude. Les vérités à propos du monde suprasensible n'entrent vraiment dans les âmes que si elles sont présentées sous leurs aspects les plus divers pour former comme une impression générale, comme je l'ai souvent exprimé.

Vous savez qu'il ressort des considérations de la science spirituelle que l'existence humaine durant la vie terrestre se présente en deux parties temporellement distinctes : l'état de pleine conscience de veille et l'état de sommeil. Vous savez aussi que, dans le sommeil, les corps constitutifs humains que l'on nomme corps physique, corps éthérique (ou corps de forces formatrices), corps astral et le Moi se séparent. D'une part l'existence physique comprend dans le sommeil le corps physique et le corps éthérique tandis que le corps astral et le Moi mènent une existence tout d'abord inconsciente en dehors des deux premiers.

Le fait d'accéder aux connaissances supérieures ne fournit pas à lui seul une connaissance de l'être humain, aussi peu que les connaissances théoriques au sujet de la digestion n'aident, du moins directement, en quoi que ce soit la digestion telle qu'elle se déroule chez un homme normalement constitué. On peut sans autre affirmer que la connaissance spirituelle n'apporte rien de neuf à l'homme. Tout ce que cette connaissance découvre est déjà en lui. Pourtant, ce qui n'apporte, comme on dit, rien de neuf en l'homme pointe sur ce qui reste inconnu

à la conscience ordinaire. Or, ce qui non seulement pénètre dans le champ de la conscience, mais aussi dans celui de l'âme, pour y être vécu par toutes les forces de l'âme, introduit un élément supérieur en l'être humain. Non pas la connaissance en tant que telle, mais l'expérience de cette connaissance.

J'ai ainsi mis le doigt sur un triple aspect de l'effort anthroposophique, et j'aimerais vous en parler. Il faut tout d'abord qu'il y ait des personnes ayant acquis les méthodes de la science spirituelle et pouvant apporter des connaissances à partir de leur contemplation des mondes suprasensibles. Peu importe comment on appelle l'acquisition sur terre de cette méthode. Si le concept de clairvoyance n'était pas un fourre-tout, on pourrait parler de connaissance clairvoyante. Quoi qu'il en soit, c'est par celle-ci que doit pénétrer progressivement dans les âmes, à notre époque, le sens à donner à l'existence.

Le deuxième élément est ce que l'on appelle la saine raison, pour peu qu'elle soit suffisamment dépourvue de préjugé pour admettre ce qui se manifeste par la connaissance clairvoyante. J'ai souvent insisté sur ceci ; il n'est pas besoin d'être clairvoyant pour admettre les résultats de la recherche spirituelle. Il est cependant important que celui qui contemple par la clairvoyance soit capable aussi de formuler ses observations en des termes usuels humains. Car c'est en ceci que réside l'importance de la clairvoyance pour le développement actuel de l'homme : que la contemplation clairvoyante soit transposée dans le langage en des concepts tels qu'ils se présentent dans notre civilisation actuelle ! Il importe donc, clairvoyant ou non, de comprendre ce que donne à observer la clairvoyance.

Le troisième élément enfin est celui-ci : les concepts dans lesquels sont transcrites les observations clairvoyantes, les représentations que l'on peut s'en faire, doivent recevoir une vie intérieure de telle sorte que l'homme puisse se dire : Je ne suis pas un être exclusivement lié à l'existence terrestre entre la naissance et la mort, je suis aussi un être pour qui la vie terrestre n'est qu'une phase, une métamorphose temporaire. – Il entre alors dans l'âme tout ce qui peut s'en approcher, l'anthroposophie devient en ce sens un contenu de vie. L'homme découvre tout d'abord appartenir au monde spirituel et que ses tâches terrestres lui sont confiées par le monde spirituel. Il se sent en outre responsable devant le monde spirituel. Tout cela le hausse au-dessus de son existence terrestre, sans pour autant en faire un mystique passionné dédaignant le terrestre, mais en le rendant capable de puiser ses tâches au monde spirituel et de conduire son existence terrestre sous cette influence.

Voici donc ce qui importe particulièrement à notre époque. Il nous faut apprendre à écouter ce que la science de l'esprit peut apporter par la clairvoyance ; nous employer ensuite à comprendre, au moyen d'un discernement sain, le résultat des recherches et, enfin, faire de ce contenu une tâche pour la vie, donner la lumière à la vie par des tâches propres à rehausser la responsabilité de la vie envers les mondes spirituels. C'est en apportant cette nuance à mon exposé que je désire aujourd'hui vous apporter quelques éléments nouveaux concernant le lien

de l'homme avec les mondes suprasensibles.

L'homme sur terre ouvre ses sens au monde physique. En se tournant vers lui-même, il perçoit, d'une certaine manière, sa pensée, son sentiment et sa volonté. Ce qui constitue le contenu de son âme à travers la perception sensorielle, il l'appelle son entourage. Constatons cependant qu'en tant qu'être terrestre nous sommes relativement familiers avec l'environnement terrestre naturel qui entre dans notre horizon, mais que notre conscience ordinaire ne nous laisse connaître que bien peu de chose de notre être intérieur, même physique. L'être humain découvre certes ses organes internes grâce à la science, mais hélas seulement sur la table de dissection ou ailleurs où il en fait un monde extérieur. Il est évident que l'homme ne saurait connaître ses organes internes comme le cœur ou les poumons par un regard en lui-même au moyen de la connaissance ordinaire. Tout au plus en prenons-nous conscience lorsqu'ils sont malades. L'homme ne perçoit pas ses organes internes sains. Il vit en leur intérieur, il les possède, actifs en lui. C'est précisément parce qu'il est dans ses organes internes, parce qu'il est lui-même ses organes qu'il ne les perçoit pas, contrairement au monde extérieur qui est distinct de lui-même.

Nous avons donc, dans notre existence terrestre, un regard sur le monde qui nous entoure riche de ses contenus, qui contraste avec ce que nous percevons de nous-mêmes par le regard tourné vers l'intérieur. Nous percevons alors vaguement un moi dont nous devons avouer honnêtement qu'il est fort imprécis, fort obscur. Nous pouvons alterner notre regard intérieur, qui n'offre à l'âme que des impressions vagues et ténébreuses, avec le regard extérieur clair sur un monde bien précis et riche de contenu. Notre conscience oscille entre les deux. C'est cela l'expérience essentielle entre la naissance et la mort.

Entre la mort et une nouvelle naissance, l'expérience est totalement différente. Il est une période, dans la vie entre la mort et une nouvelle naissance, que l'on peut comparer au milieu de la vie terrestre, vers l'âge de trente à quarante ans où l'on est au sommet de ses capacités physiques. Dans cette période du milieu de la vie entre la mort et une nouvelle naissance, tout est inversé par rapport à l'existence terrestre. Nous regardons notre intériorité à partir de la conscience différente dont nous disposons alors. Ce regard nous offre une vue concrète et pleine de contenu, comme la vision terrestre du monde extérieur. Il y a toutefois une différence. Sur Terre notre regard se pose sur les êtres des trois ou quatre règnes de la nature : minéral, végétal, animal et la partie physique du règne humain. Ils se présentent autour de nous, comme contenu, des perceptions sensorielles.

Dans le monde spirituel, à la période considérée, lorsque nous tournons notre regard vers l'intérieur – c'est ainsi – nous ne voyons pas les choses des règnes de la nature, mais un monde d'êtres que nous désignons comme les êtres des hiérarchies spirituelles supérieures. Ici nous avons des perceptions extérieures d'objets du monde extérieur et là nous avons des perceptions intérieures, des

perceptions d'êtres. Nous regardons en nous-mêmes et ne voyons pas des organes comme sur terre, mais découvrons la totalité du monde des êtres, pour autant que nous disposons de la conscience appropriée. En décrivant les êtres spirituels des hiérarchies supérieures, on ne fait que décrire les expériences extérieures entre la mort et une nouvelle naissance. Sur Terre on peut tourner le regard vers soi-même et, entre la mort et une nouvelle naissance, en revanche, on peut le tourner vers l'extérieur. On ne trouve alors plus les êtres des hiérarchies supérieures qui sont à l'intérieur, mais on se voit soi-même. Le monde extérieur est alors monde intérieur et inversement.

Ce qui se présente là-bas comme un monde intérieur empli d'êtres spirituels, se présente ici-bas, dans l'existence terrestre par son reflet, comme un reflet sensible des êtres que nous percevons normalement en notre intériorité entre la mort et une nouvelle naissance. Nous ne voyons pas ici-bas les êtres proprement dits, mais en quelque sorte leur lieu de résidence – et comme il y a toujours une grande communauté d'êtres réunis –, soit le monde stellaire autour de nous. Que décrivons-nous par notre pleine connaissance – je ne parle pas de la connaissance de taupe dont nous disposons sur terre et qui est le propre de la conscience ordinaire – lorsque nous parlons des étoiles ou, par exemple, du Soleil ?

Le Soleil apparaît à nos sens physiques sous une certaine forme, mais, dans la vie entre la mort et une nouvelle naissance, il nous apparaît comme le royaume d'êtres spirituels. Nous disposons dans notre vie terrestre d'une sorte de souvenir par lequel nous savons que ce royaume d'êtres spirituels correspond, vu depuis la Terre, au Soleil. Il en est ainsi pour les autres étoiles. Cela signifie que notre conscience spirituelle entre la mort et une nouvelle naissance est une conscience cosmique. Nous ne sommes plus comme ici-bas dans une peau, mais nous sommes alors véritablement la totalité du monde, à la différence près toutefois qu'il ne s'agit plus de dimensions spatiales. Nous sommes le monde et portons en nous tout le firmament. Sur Terre nous portons en nous notre estomac, notre cœur, nos poumons etc., et dans la vie entre la mort et une nouvelle naissance nous portons en nous le Soleil, la Lune, Saturne et les autres étoiles comme nos organes intérieurs, mais ce sont des êtres spirituels. Nous portons alors en nous leurs corrélats spirituels.

Jamais dans le monde spirituel nous ne nous trouverions en nous-mêmes si nous étions toujours en cet état. Nous éprouverions constamment comme faisant un avec le monde des hiérarchies supérieures. Or, cela ne doit pas être. Ce serait comme de vouloir, sur terre, inspirer sans jamais expirer. C'est pour cette raison que notre existence entre la mort et une nouvelle naissance s'écoule en une alternance rythmique : une vie au sein des hiérarchies alterne dans la conscience cosmique avec un regard vers l'extérieur qui signifie, là-bas, venir à soi. Comme on alterne ici-bas entre l'inspiration et l'expiration, je pourrais dire aussi entre la veille et le sommeil, on alterne, là-bas, entre l'expérience de la fusion totale avec les hiérarchies du monde spirituel et l'expérience de soi en se retirant en son âme, en revenant à soi-même. C'est ainsi que l'expérience vécue là-bas alterne entre une

expansion dans tout le cosmos et un retour à soi : expansion et retour à soi se succèdent inlassablement.

La vie dans le monde spirituel entre la mort et une nouvelle naissance, dont le reflet physique est donné par le monde stellaire, n'est pas moins riche que la vie ici-bas. Nous ne pouvons reconnaître ici-bas que le résultat – encore que d'une façon très confuse – de la vie entre la mort et une nouvelle naissance. Imaginons la chose suivante : nous sommes sur terre, l'un fabrique des souliers, un autre des costumes, un autre encore des locomotives ou est coiffeur, etc. Ainsi, par l'activité exercée sur terre, dans l'existence physique, apparaît la culture humaine, la civilisation. Imaginez que, de temps à autre, toutes les réalisations d'une civilisation soient résumées en un lieu tout différent, le Soleil par exemple. On ne pourrait pas reconnaître sans autre, au moyen d'une conscience solaire, qu'il s'agit du résultat de la civilisation terrestre. Imaginons, comme je l'ai dit, que les réalisations terrestres soient résumées dans le Soleil en un seul résultat sous d'innombrables exemplaires.

C'est ce qui se passe effectivement avec ce que nous accomplissons en collaboration avec les êtres spirituels des hiérarchies supérieures entre la mort et une nouvelle naissance. Nous travaillons avec eux à la forme spirituelle de notre corps physique terrestre. Or, ce travail est véritablement beaucoup plus riche, beaucoup plus varié que tout ce que produit la culture lors de l'existence physique. Le corps physique que nous avons devant nos yeux ne trahit pas sans autre comme étant l'œuvre des entités divines collaborant avec l'être humain, entre la mort et une nouvelle naissance. Les anciennes conceptions du monde savaient cela ; ne disaient-elles pas du corps humain qu'il est le temple des dieux ! Le corps humain est véritablement ce qu'il y a de plus complexe dans toute la création, que la conscience ordinaire ne sache pas le reconnaître ne fait rien à l'affaire. Le corps humain est le confluent du travail d'innombrables êtres spirituels dont nous faisons aussi partie. Nous collaborons à la formation du corps que nous revêtons lors de notre incarnation, mais nous ne pouvons pas le faire sans l'aide d'innombrables êtres spirituels des hiérarchies les plus diverses.

Du point de vue terrestre un germe est quelque chose de petit qui est appelé à grandir au sens physique. Mais le germe spirituel que l'homme crée entre la mort et une nouvelle naissance est d'abord aussi grand que l'univers et devient « petit » en passant par la vie embryonnaire dans le corps physique. Le petit germe humain renferme un reflet du grand germe spirituel élaboré par l'homme avec l'aide des êtres spirituels supérieurs. Nous pouvons dire ainsi, en jetant notre regard sur le monde que traverse l'homme entre la mort et une nouvelle naissance, que les tâches du macrocosme sont à l'origine du microcosme qu'est le corps humain, en ses multiples exemplaires sans cesse renouvelés. Cette tâche est infiniment plus élevée que tous les efforts que l'humanité a accomplis sur terre dans ses civilisations successives. Le travail accompli par l'être humain dans le monde spirituel pour réunir les forces du cosmos en un germe humain spirituel est d'une diversité et d'une richesse incomparablement plus grandes que son travail sur

terre, comme fabriquer des chaussures, des costumes, enseigner, gouverner des États etc. ; la liste est infinie. Pour comprendre le monde, il faut être bien conscient que c'est une tâche infiniment grandiose que de former le corps humain tel qu'il se présente ici-bas, en tant que reflet des tâches issues de l'univers, et que l'expérience de l'activité créatrice qui en résulte dans le monde spirituel est quelque chose d'une grandeur infiniment supérieure à l'expérience vécue ici-bas par la fabrication de tous les produits de la civilisation.

Cela se présente ainsi dans le monde spirituel, entre la mort et une nouvelle naissance : l'homme a autour de lui un monde extérieur, qui est lui-même ; son regard se pose sur sa vie future et à cet instant, dans la perspective de la vie à venir, il y a le retour sur soi, la contraction sur soi-même. L'être humain est en lui à l'instant où sa conscience est emplie par l'action de regarder la vie à venir et la vie passée. À l'instant où, avec les entités des hiérarchies supérieures, il collabore à la tâche complexe de former le germe spirituel de son corps physique, il est comme hors de lui, mais il est devenu un avec l'être spirituel, il appartient à la vie des entités extérieures. Cet instant particulier de culmination de l'expérience entre la mort et une nouvelle naissance est celui que je nomme le minuit des mondes dans mes *Drames Mystères* ; c'est le moment où l'homme éprouve intérieurement ce dont il voit ici-bas le reflet dans le firmament. Car le ciel des étoiles fixes, ou son représentant – comme le disaient les anciennes conceptions –, le zodiaque, vu à partir d'ici, est le reflet physique du monde spirituel où se trouve l'homme entre la mort et une nouvelle naissance et qui constitue alors son intériorité.

L'homme séjourne pour un certain temps dans cet état d'activité vivante, qu'il faut nommer supérieur, du point de vue de la Terre et où il collabore en relation immédiate avec les hiérarchies supérieures. Lors de l'expérience suivante il participe aux manifestations des entités supérieures.

Puis arrive un moment où l'être humain sait ne plus agir directement avec les entités supérieures, où celles-ci se présentent à lui par leurs reflets. Du point de vue terrestre on peut dire que l'homme passe alors du monde des étoiles fixes à celui des planètes. En progressant sur la voie vers l'existence terrestre, l'être humain ne ressent plus la vie des mondes supérieurs comme sa vie intérieure propre. Dans le monde physique il ressent, comme une vie intérieure, la circulation sanguine, la respiration etc. Là-bas il ressent comme telles la vie et l'activité des êtres des hiérarchies supérieures. Il est alors au sein d'une réalité spirituelle et il y participe. À un certain moment il se dit : je ne participe plus. Tout ce à quoi on a participé apparaît maintenant en une image. Avant on était dans la réalité du monde spirituel, désormais on est au sein de la manifestation de celui-ci. Cela signifie en réalité que l'on a passé de la sphère des étoiles fixes à celle des planètes.

Or, il se présente ici une certaine difficulté. Il s'agit du franchissement de la sphère de Saturne. De Saturne émanent certaines forces spirituelles. Après avoir traversé la mort, on traverse d'abord la sphère des planètes, avant d'accéder à celle

des étoiles fixes, c'est le même parcours, mais en sens inverse, le même chemin. Saturne est le séjour des entités qui exercent sur l'être en provenance de l'existence terrestre des forces tendant à l'extraire des forces terrestres, à l'en libérer pour l'élever vers le monde de la pure spiritualité. Dans mon livre *Théosophie* j'ai décrit un autre aspect de ce passage : comme étant celui qui mène du pays de l'âme au pays de l'esprit. Ces deux descriptions sont comme deux photographies d'un même arbre, elles diffèrent, mais l'objet est le même. Au retour vers une nouvelle vie terrestre, on retrouve donc les effets de Saturne. Les êtres humains qui, par le karma forgé lors de leur vie précédente, sont soumis fortement aux forces saturniennes seront facilement détournés de la Terre ; certains aspireront à fuir ce qui est pour eux l'inanité du terrestre et se réfugieront dans des concepts évanescents et d'autres, se satisfaisant de la superficialité de la condition humaine, se livreront à leurs penchants pour le spiritisme où pourront s'ébattre les entités spirituelles les plus diverses. Tout cela est l'effet du karma des personnes soumises par trop aux forces saturniennes lors de leur retour dans la sphère terrestre.

En franchissant la sphère des planètes et en s'approchant du Soleil, l'être humain se trouve bientôt soumis aux entités lunaires qui s'opposent à celles de Saturne. Ces entités ont avant tout pour tâche de conduire l'être humain vers son existence terrestre. Celui qui accueille les effets lunaires aura une attitude fermement terrestre ; mais c'est aussi une trop forte ouverture aux forces lunaires qui provoquera une inclination trop forte pour la vie purement physique.

Alors que sur terre nous côtoyons les arbres, les fleurs, les herbes, les animaux, entre la mort et une nouvelle naissance, nous côtoyons les étoiles. Il n'y a rien d'irréel à penser que la vie sur terre est suivie, après la mort, d'un passage par les sphères planétaires, de la perte du penchant terrestre après avoir quitté la sphère de la Lune. Après la sphère saturnienne s'ouvre un chemin vers la sphère des étoiles fixes où le séjour est très long, comparé au séjour terrestre. Puis c'est le retour, tout particulièrement dans la sphère lunaire, où l'existence suprasensible accueille à nouveau le penchant pour la Terre. La sphère lunaire pousse vers une nouvelle existence terrestre. Tout comme on jouit d'un certain rapport avec le monde sensible par l'entremise des sens, on est de même dans cette existence terrestre en rapport avec le monde des étoiles. Tout cela revêt une grande importance pour notre tâche, aidée par les êtres des hiérarchies supérieures, qui consiste à créer le germe du corps physique. Car lorsque nous abordons les sphères planétaires, au retour de notre vie spirituelle, le sexe de notre individualité demeure indéterminé.

Cette indétermination perdure bien avant dans la sphère planétaire, jusque dans la phase de vie psychospirituelle. Une telle détermination serait, au demeurant, complètement absurde dans le monde des étoiles fixes. Dans ce que j'ai commencé à vous dépeindre, il vous est facile de vous représenter la chose suivante : voyez ici la Lune vue de devant ; puis vous l'avez, vue de derrière. Vous voyez aussi de l'arrière Vénus, Mercure et le Soleil, puis vous voyez la sphère du

zodiaque, etc. En passant ces sphères, ce que nous avons sur terre comme reflet physique se transforme en une somme d'êtres spirituels que vous voyez. En regardant la Lune depuis l'arrière, vous voyez les êtres spirituels, par exemple ceux que voyaient les initiés de l'Ancien Testament : Jahvé et les entités jahviques. En vous approchant de la Lune, lors de votre descente sur terre, vous pouvez, selon votre karma, entrer dans sa sphère lorsque sur Terre il y a pleine lune, mais vue de l'arrière la lune sera noire. En choisissant ce moment-là, lorsque justement la sphère lunaire n'est pour ainsi dire pas sous l'influence du Soleil et que sur terre il y a pleine lune, on sera sur terre de sexe féminin. En revanche, si on choisit un moment qui correspond ici-bas à la nouvelle lune où l'action solaire peut se répandre librement dans tout l'espace, on aura une existence terrestre de sexe masculin.

Vous voyez bien que tout ce que nous sommes ici-bas, sur terre, dans le corps physique, est déterminé par les expériences vécues dans la sphère stellaire, c'est-à-dire, de l'autre point de vue, celui du monde spirituel, entre la mort et une nouvelle naissance. On peut suivre ces choses en détails. Tout comme nous pouvons dire que sur terre l'homme a ceci ou cela du fait qu'il mange par exemple de la viande, des œufs ou du chou – car il en dépend pour l'existence physique –, de même il y a partout, dans le monde spirituel, des liens correspondants dont les effets se traduisent dans la formation et l'animation de l'être humain sur terre. Ici-bas nous choisissons nos aliments, dans le monde spirituel, entre la mort et une nouvelle naissance, nous choisissons, selon notre karma, le moment de notre approche de la sphère lunaire qui va déterminer le sexe de notre future personnalité. La pleine existence humaine, dans ses rapports avec la totalité du cosmos, n'est véritablement compréhensible que si, au regard sur les événements entre la naissance et la mort, s'ajoute celui qui porte sur les liens qui existent entre les événements d'ici-bas avec ceux qui se déroulent entre la mort et une nouvelle naissance.

Il s'agit là de quelque chose dont l'homme d'aujourd'hui ne veut pas reconnaître la réelle signification pour la vie terrestre. En réalité, aujourd'hui, on ne connaît l'homme que comme une taupe connaîtrait un musée. La taupe qui creuse le sol sous les fondations du musée peut, certes, évoquer ses expériences, mais cela ne contiendra pas grand-chose du musée. Voilà un peu la situation de la science ; elle a choisi le point de vue de la taupe, à la différence toutefois que la taupe peut vivre même sans le musée au-dessus d'elle – celui-ci n'a en effet pas grand rapport avec elle – alors que l'être humain est étroitement lié au monde spirituel. Il faut que l'humanité acquière à nouveau cette conscience. Il fut un temps où elle disposait d'une vague conscience de cela à travers les mystères ; c'était d'anciennes méthodes. Ces anciens mystères n'étaient pas de simples lieux de culte. Le besoin de simples lieux de cultes est un phénomène de l'humanité récente.

L'humanité moderne a besoin de cela, car elle est devenue égoïste et doit trouver une assurance d'immortalité pour son moi propre. On peut la lui donner, puisque c'est un fait. Mais l'homme d'aujourd'hui tend à séparer toutes ses

activités. Au temps de Paracelse la médecine était encore un service divin. Il nous faut revenir – bien que des transitions soient nécessaires – à une attitude qui considère toutes les activités terrestres comme un accomplissement de l'activité spirituelle. Il incombait à l'homme actuel de traverser son existence terrestre en vivant ses expériences comme coupé du monde spirituel, sans quoi il n'aurait pu accéder à la conscience de sa liberté. Mais le temps est révolu où cette séparation était légitime. Il faut maintenant qu'il nourrisse sa conscience de la lumière intérieure de l'existence spirituelle. Mais les anciennes méthodes ne sont plus applicables. Il doit affronter ce qui peut lui être donné dans cette direction par le présent.

Imaginez par exemple un centre s'occupant des affaires liées aux mystères dans une certaine contrée ! Son souci s'étendrait à toutes les activités humaines ne pouvant s'accomplir et s'ordonner sur terre qu'en lien avec le monde spirituel. Prenons maintenant un homme touché par une maladie. On ne se demandait pas alors : qu'avons-nous parmi les substances qui pourrait agir dans tel ou tel sens sur le patient ? On ne cherchait certainement pas parmi des substances testées sur des animaux ! Que ne doit pas subir en cela l'homme d'aujourd'hui ! Il ne s'agit pas de déverser une critique hautaine sur la médecine, mais simplement de situer les choses dans le développement de l'humanité. Dans les temps anciens tout malade cherchait de l'aide auprès des centres de mystères, car les prêtres étaient à la fois artistes et médecins. Art, religion et médecine étaient un ; c'est ce que l'on cultivait dans les mystères. On avait, en ces temps-là, une vision globale de l'être humain. On savait, en se plaçant à un point de vue plus élevé, qu'une maladie atteignant un homme à un certain âge ne relevait pas simplement de la présence ou de l'absence de substances, mais des expériences que l'homme avait vécues dans le monde des étoiles avant d'entrer dans le monde physique.

Admettons qu'un malade, de quatorze à vingt et un ans, se présente à un centre de mystères, à la fois centre médical, pour y trouver de l'aide. Les mesures thérapeutiques prises dans ces centres étaient certes de l'ordre de l'instinct et à demi du rêve ; mais l'examen du malade y était souvent bien plus pertinent que ce que l'on pratique aujourd'hui. Car je connais réellement des médecins qui, lors de discussions importantes à propos d'un patient, n'en connaissent pas l'âge ! Comme s'il était véritablement possible d'aider d'une quelconque manière un patient dont on n'a aucune idée exacte de l'âge ! L'être humain demande, d'une certaine manière, à chaque âge des soins différents, car il change sans cesse. Il ne viendrait à l'idée de personne de mettre en terre le pétale d'une plante dans l'espoir de le voir prendre racine. On prendra une graine car on a une idée précise du développement d'une plante. C'est aussi comme cela qu'il faut considérer la vie d'un être humain. On savait dans les centres des mystères qu'un malade de tel âge, les choses n'étaient pas aussi précises toutefois, pouvait être atteint de toute une série de maladies liées au passage de l'homme dans la sphère solaire lors de sa descente sur terre.

On savait qu'un malade âgé de trente-cinq à quarante-deux ans peut manifester

des affections liées à son passage, lors de sa descente dans le monde physique, dans la sphère de Saturne. Le prêtre des mystères recherchait donc les liens qui existaient pour son patient entre son existence terrestre et ses expériences vécues entre la mort et une nouvelle naissance. Il découvrait ainsi comment ce qui se manifestait extérieurement de l'être humain était relié aux êtres des hiérarchies supérieures et à leurs reflets physiques, les astres. Or, certaines plantes ont une relation particulière, plus profonde avec le Soleil que d'autres. D'autres sont davantage en rapport avec Saturne etc. La plante à fleur, en s'élançant vers le haut, parlera déjà à votre instinct de son rapport avec le Soleil, contrairement à un champignon ou à un lichen accroché à un arbre. On ne soignait assurément pas un patient de quatorze à vingt ans souffrant de maladie du cœur ou de l'estomac avec de quelconques tisanes, mais avec un jus de plante aux affinités solaires, selon les connaissances des liens de l'homme avec le cosmos.

Ces connaissances sont comme « ensevelies » ; elles doivent faire l'objet d'une redécouverte à un plan supérieur, au moyen de notre intelligence moderne, après que l'être humain a dû nécessairement traverser une période de ténèbres. Elles doivent et peuvent faire l'objet d'une redécouverte, et la conception anthroposophique du monde est le début d'une nouvelle lumière posée sur tous les domaines de la vie.

J'ai donc évoqué devant vous la descente de l'homme jusque dans la sphère des planètes. Vient alors un moment où les forces lunaires se sont déjà exercées et ont dépouillé l'être humain de son germe spirituel, qui est alors déjà dans un état de contraction avancé. Les expressions ne peuvent être que grossières, n'allez pas mal me comprendre ! Le germe spirituel du corps physique descend sur terre plus vite que l'homme lui-même ; il est transmis à un couple parental et pénètre dans un germe humain fécondé pour y former un élément de croissance, avant que l'homme lui-même n'y prenne asile. Il y a donc un instant où l'homme a transmis son germe spirituel à la vie terrestre, où il jette comme un regard sur la Terre en se disant : voilà ce que je vais devenir sur Terre, l'homme auquel j'appartiendrai – alors qu'il demeure un court instant encore libre dans le cosmos. C'est le moment où il rassemble les forces éthériques du cosmos autour de lui afin d'exister comme être composé d'un moi, d'un corps astral et d'un corps éthérique. Après s'être muni d'un corps éthérique, l'être humain s'unit avec ce que son germe physique est devenu après l'avoir lui-même envoyé devant lui.

Il y a dans le fait d'envoyer d'abord le germe physique et d'amasser ensuite, si je puis dire, le corps éthérique, une sagesse immensément profonde. Imaginez seulement que l'on conserve le corps physique pendant que s'assemble le corps éthérique et que le corps physique ne soit pas traversé de matière physique, mais seulement l'ensemble des forces qui peuvent être traversées de matière physique dans le corps maternel. Admettez qu'on ne l'envoie pas en avant, mais qu'on l'imprègne du corps éthérique avant son arrivée dans la substance de l'embryon et tout ce qui nous est offert. Que se passerait-il dans ce cas ? C'est précisément lorsque l'on entrevoit ce qui pourrait alors se passer que l'on s'incline plein

d'admiration pour la sagesse qui règne dans la conduite de l'univers. Il se passerait cela : à chaque pensée que nous aurions se présenterait immédiatement un penchant pour le mal. Nous aurions présents, dans une mémoire vivante, même les plus petits maux commis en acte, sentiment ou pensée.

Nous serions envahis par les contenus les plus mauvais de notre conscience et ne serions plus capables d'aucune pensée neutre, ne pourrions, par exemple, jamais accueillir aucune connaissance quelconque de la nature. Il se mêlerait sans cesse lors de l'observation d'une plante une pensée comme : quel mauvais garnement étais-tu à l'âge de dix-sept ans, qu'as-tu fait ! Cela entrerait dans l'observation de la nature et empêcherait toute observation neutre. C'est donc à la sagesse qui nous fait envoyer notre germe physique avant que notre corps éthérique ne soit assemblé que nous sommes redevables de notre faculté de distinguer la pensée neutre de nos instincts immoraux. Nous maintenons une ferme distinction entre les deux par le pouvoir d'arrêter le souvenir, de l'empêcher d'être sans cesse présent, ceci pour que nous soyons libres et que l'ensemble de notre être moral ne se présente pas constamment à nous, que la pensée neutre soit possible dans notre corps éthérique.

Je vous ai donc décrit le parcours de l'être humain dans le monde spirituel jusqu'au moment où il se lie à la matière pour commencer son existence terrestre. Qu'est ce qui devient évident lorsque nous sommes ainsi arrivés [dans l'embryon] ? Comme je vous le disais, nous devons nous dire : si je reconnais que l'homme commence par envoyer devant lui les forces formatrices de son corps physique pour ensuite seulement les rejoindre, je suis conduit nécessairement à l'admiration de la sagesse qui règne dans la direction de l'univers. Si je comprends cela de manière vivante, il ne m'est plus possible de rester comme un benêt construisant une machine sans admirer son travail, car il faudrait vraiment un cœur complètement desséché pour ne pas nourrir une grande admiration devant cette sagesse grandiose. Il en est ainsi de toutes les connaissances anthroposophiques.

En d'autres termes la connaissance terrestre habituelle, que nous acquérons par notre conscience claire, ne parle qu'à notre raison et très peu à notre sentiment. Ce n'est pas le cas des connaissances qui nous viennent de nos expériences intérieures vivantes des mondes spirituels. Celles-ci accaparent la totalité de notre être, notre être même se trouve totalement réorganisé par notre accès à de telles connaissances. Les connaissances de la science spirituelle ne sauraient nous laisser froids, sans qu'elles soient pour autant dépourvues d'objectivité. Si l'on vient vous dire que les connaissances qui s'adressent au sentiment ne sont que subjectives, vous pouvez répondre ceci : placez-vous devant la Madone Sixtine [{39}](#) de Raphaël ! Il faudrait être [un drôle d'oiseau] dépourvu de toute sensibilité pour rester froid devant ce spectacle, et personne ne prétendra que c'est simple subjectivité, que cette Madone de Raphaël n'est pas quelque chose d'objectif.

Il ne s'agit pas d'étouffer toute sympathie ou antipathie dans notre sentiment

devant un objet, mais il s'agit que l'objectivité ne soit pas perturbée par nos sentiments. Si nous acceptons une chose pour la seule raison qu'elle nous convient, nous ne sommes pas objectifs. Mais dans le cas où une chose se manifeste à nous objectivement, comme les connaissances dont je vous parle, et qu'elle nous remplit d'admiration, celle-ci ne doit pas mettre en cause l'objectivité de la connaissance. L'essentiel des connaissances spirituelles anthroposophiques est qu'elles ne s'adressent pas seulement à la raison, mais emplissent l'homme tout entier. En se familiarisant toujours davantage avec les vérités touchant les expériences vécues entre la mort et une nouvelle naissance, on verra croître la vie de ses sentiments et, plus tard, aussi celle de sa volonté. Cela veut dire que l'être humain nourrit les impulsions de ses actes avec les connaissances qui lui viennent du monde spirituel. Il se sent ici sur terre comme celui qui accomplit ce qu'il fut dans sa vie spirituelle entre la mort et une nouvelle naissance.

L'anthroposophie vécue constitue en elle-même un enrichissement de l'âme humaine au même titre qu'enrichissait l'humanité de jadis le lien qu'établissait la clairvoyance instinctive avec le monde spirituel. Comment sommes-nous devenus si intellectuels et pourquoi l'humanité de jadis ne l'était-elle pas ? Pour la raison que les anciens connaissaient les principes résultant de la totalité de l'entité humaine. Aujourd'hui on étudie, par exemple, la géométrie : on apprend ce qu'est une verticale. Mais ce concept de verticale flotte en quelque sorte – on ne peut même pas dire dans l'air – dans l'idéal, sans aucun rapport avec la vie. Personne ne développerait jamais aucun sentiment de verticalité s'il ne s'était pas redressé lui-même une fois, au cours de sa vie, pour faire de la verticalité un élément ressenti dans la marche verticale. L'expérience vécue ainsi par l'être humain tout entier est vécue aussi par la tête qui en fait une verticale. L'expérience vécue par l'extension des bras devient, dans la tête, une expérience de l'horizontalité. L'homme qui vivait d'abord dans sa totalité s'est progressivement cantonné dans la tête, laquelle ne peut concevoir que des images. Or, comment se comporte la tête de l'homme ? N'est-ce pas, lorsque je marche je fais un effort autre que si je suis assis calmement dans une voiture. Eh bien, c'est ce que fait la tête ! Elle se laisse paresseusement porter par son véhicule, le reste du corps. Tout y est immobile, comme pour un corps assis dans un wagon de chemin de fer. C'est la raison pour laquelle tout y devient abstrait, imagé. Nous en sommes arrivés à cette abstraction au cours de l'existence terrestre.

Or, nous devons retrouver ce que l'esprit permet d'en saisir. Seul l'être dans sa totalité peut faire cela. Il s'agit d'engager un processus inverse de celui qui fut vécu par les hommes de jadis. Il nous permettra de redécouvrir l'homme dans son entier. Ce chemin nous mènera aussi à retrouver une culture satisfaisant la totalité de l'être humain.

Il y a des personnes, ayant entendu ce que la science spirituelle est en mesure de décrire, qui disent : des gens bien singuliers annoncent des vérités de la science spirituelle et pensent que l'humanité en a besoin. Nous ne voulons pas contester que tous les mondes spirituels dont on parle existent, mais en quoi cela nous

regarde-t-il ? Nous pouvons sans autre attendre la mort, il sera bien temps alors de nous en préoccuper. Pourquoi nous fatiguer ici à vouloir comprendre ce qui se passe dans les mondes spirituels ? – Mais il n'en est absolument pas ainsi. Si l'on veut bien accepter la signification de la connaissance spirituelle – celle qui s'acquiert grâce à un sain discernement et sur les indications du chercheur en science spirituelle – on comprendra mieux encore lorsqu'il nous est expliqué, sur la base de la recherche spirituelle, comment acquérir le premier degré de la connaissance spirituelle appelé connaissance imaginative. C'est pourquoi je vous donnerai quelques indications.

L'homme n'a dans sa vie ordinaire qu'une conscience du présent. Celle-ci lui vient de son corps physique, spatial. Avec ses trois dimensions, l'espace représente le présent. L'homme n'a jamais qu'une conscience du présent. Avec le souvenir, il n'a toujours que la conscience d'un événement du présent ; il n'est pas au sein de l'événement advenu dix ans plus tôt, il n'est que dans l'image de son vécu d'autrefois. Celle-ci est cependant bien abstraite, elle n'est qu'une ombre. En accomplissant avec suffisamment de sérieux les exercices mentionnés dans mon livre *Initiation, comment acquérir les connaissances des mondes supérieurs ?* Tend à développer la connaissance imaginative, on acquiert la faculté, non pas de vivre dans le présent, mais de surmonter le caractère d'ombre du souvenir et de participer de manière vivante aux événements passés. Il devient possible par exemple de participer de manière vivante en 1922 à des événements survenus en 1911, comme ils furent vécus alors.

Celui qui s'emploie particulièrement à faire vivre ses pensées acquiert aussi la faculté de vivre dans son corps temporel au même titre qu'il vit, dans sa conscience ordinaire, dans son corps spatial. Cette vie des pensées n'est pas une vie dans des abstractions, mais dans le concret qui permet de comprendre que la vie dans les pensées est à la source des contours du destin et de tout le reste, des sympathies et des antipathies profondes, comme d'ordinaire seule l'est la vie triviale matérielle. Si je me coupe le gros orteil, cela me causera une douleur qui ne sera pas le simple souvenir dans ma tête, celle-ci étant assez loin de l'orteil, mais une douleur immédiate. La tête est certes reliée spatialement à l'orteil, mais le temps, lui, n'est pas vécu ainsi. Le souvenir que l'on a à l'âge de trente ans d'un événement survenu à l'âge de dix-sept ans est pâli, il est de la nature d'une ombre projetée. Quelle différence entre la douleur ressentie à la mort d'un être cher et celle ressentie lors de son souvenir !

En acquérant la connaissance imaginative par les exercices décrits dans l'ouvrage cité, par la faculté de vivre en des pensées dépourvues de tout élément sensoriel, comme j'en parle dans ma *Philosophie de la liberté*, on est capable de vivre toutes les intensités dans son corps temporel au même titre qu'on vit dans son corps spatial en toutes ses parties. Si l'on se reporte, à l'âge de cinquante, soixante ou même de quatre-vingts ans, à son passé même lointain – car l'existence présente s'étend sur la totalité de la biographie – on constate que l'on est immédiatement présent en chaque point. Il est vrai que l'on paie cette présence

avec la fugacité [des souvenirs]. S'il vous est possible, fût-ce grâce à une pensée vivante des plus intenses, de revivre des événements, disons, de vos dix-huit ans, ces événements vous échapperont – certes pas plus que dans un rêve, mais vous ne pourrez néanmoins pas les retenir – vous devrez nécessairement les oublier. Le chercheur en esprit serait pour cela dans une situation pénible, n'étaient d'autres moyens auxiliaires. Il serait certes alors possible de créer le lien par lequel on accède à une vision dans le monde éthérique, mais l'oubli agirait dans l'instant. C'est pourquoi il faut s'aider de toutes sortes de moyens – en voir les détails dans mon livre *Initiation, comment acquérir les connaissances des mondes supérieurs* ? Cela disparaît pourtant inéluctablement après quelques jours, aussi vite que disparaissent les restes du corps éthérique après la mort.

C'est ainsi par le vécu tel, que je vous l'ai décrit, que l'on découvre la nature de l'éthérique. Les choses du monde spirituel dont on parle ne sont pas construites, mais jaillissent d'une connaissance vivante. Lorsque l'on désire s'aider des moyens dont je vous ai parlé, la simple activité mentale ne suffit pas. Comme je parle d'expérience, je ne crains pas d'évoquer l'extrême fugacité des expériences vécues dans l'éther cosmique. On peut contempler autant que l'on veut le monde éthérique, mais pour en parler quelques jours plus tard il faut recourir à d'autres aides. Ces aides n'ont toutefois pas leur origine dans la tête. Il existe un moyen très efficace qui consiste à écrire ce qui reste encore en mémoire, si bien que l'activité ne passe pas par la tête, mais par celle de la main.

Il ne s'agit pas, dans ce cas, d'une écriture médiumnique, automatique, ni d'ailleurs de fixer par écrit une connaissance. La mise par écrit – aussi celle de conférences – est de toute manière quelque chose de très antipathique au vu de l'esprit. Mais cela fournit une aide en permettant de fixer par l'activité de l'organisme en son entier, comme la peinture ou le dessin, ce qui resterait sinon très volatil. Le souvenir reste ensuite dans l'organisme sans nul besoin d'être à nouveau acquis. Il ne s'agit donc que de fixer la chose. L'activité mentale est pour cela inappropriée. Aucun chercheur en esprit ne peut s'en servir pour cela. Il doit recourir à une activité qui accapare l'être humain tout entier. La mise par écrit de ses expériences est un tel moyen. Ne prenez pas en considération la part d'activité intellectuelle, ce qui importe c'est la conduite de l'écriture ; vous pouvez même vous contenter d'un dessin symbolique, d'une peinture etc.

Vous voyez ainsi que des liens profonds, avec l'entité totale de l'être humain, doivent exister pour transposer en des représentations ordinaires les observations du monde spirituel. Il est alors possible de communiquer celles-ci aux hommes qui ne voient pas par eux-mêmes le monde spirituel, mais qui sont capables de comprendre les représentations par leur entendement sain, ordinaire. Ils partagent ensuite ces mêmes représentations avec le clairvoyant. Pour découvrir les vérités de la science spirituelle on doit disposer d'un art de la clairvoyance ; pour vivre avec ces vérités il n'en est pas besoin, mais d'une saine compréhension des représentations.

Il ressort de tout cela encore autre chose. Ce que l'être humain est dans son corps éthérique n'est pas du domaine spatial, mais temporel. Regardez l'organisme physique ! L'œil, par exemple, vous pouvez observer grâce à lui les choses visibles. Si vous arrachez l'œil, vous ne voyez plus les choses visibles. Regardez maintenant l'être humain spirituel ! Il est en quelque sorte le courant continu qui passe de vie en vie, tantôt il est entre la naissance et la mort, tantôt il est entre la mort et une nouvelle naissance et ainsi de suite. Il est une unité. Les hommes de jadis avaient une clairvoyance instinctive en arrivant sur terre, c'est-à-dire qu'ils avaient un lien avec le monde spirituel par les forces mêmes de la nature. Cela subissait ensuite une transformation telle que les hommes pouvaient l'emporter à nouveau dans le monde spirituel, à travers leur mort ; mais la connaissance de l'esprit ne devait pas être interrompue.

Pour l'homme moderne elle ne doit pas disparaître non plus. Il doit à nouveau se l'approprier ici-bas, car elle est un courant ininterrompu. Lorsque vous avez derrière vous une vie terrestre qui a tout ignoré de la vie spirituelle, cela correspond, au plan physique, à l'arrachage de l'œil. Car ce que vous accueillez sur terre des connaissances de la vie spirituelle vous appartient, comme vous appartient l'œil avec lequel vous pouvez « voir » plus tard entre la mort et une nouvelle naissance. Si vous restez « dans les ténèbres » quant aux connaissances de la vie spirituelle, vous n'aurez pas non plus d'œil pour voir au-delà de la mort ; vous traverserez la vie entre la mort et une nouvelle naissance comme dans une vallée obscure. Vous devez pouvoir disposer de cet œil grâce à ce que vous aurez acquis ici-bas. En refusant les connaissances du monde spirituel vous arrachez votre œil spirituel.

C'est là une vérité dont l'homme doit se pénétrer. Maintenant que l'observation spirituelle instinctive a disparu complètement, il faut que l'humanité comprenne clairement que le chemin proposé par le mouvement anthroposophique permet d'acquérir à nouveau des organes indispensables à la vie spirituelle. Il ne s'agit donc pas de dire : nous voulons attendre d'être morts pour nous occuper de cela. Nous n'avons aucun besoin de comprendre maintenant le monde spirituel. Nous verrons cela le moment venu. – Nous verrons, certes, après la mort, mais ce sera pour l'âme comme dans un sombre cachot. Vous voyez quelle irresponsabilité il y a à prétendre de manière dogmatique qu'il n'est nul besoin sur terre de s'occuper de l'existence suprasensible. Nous sommes plutôt à une époque où celui qui entreprend d'acquérir l'œil dont il aura besoin, entre la mort et une nouvelle naissance, ne fait que remplir son devoir envers les fondements de l'univers lorsqu'il dit : ici, dans cette vie entre la naissance et la mort, il te faut acquérir cet œil afin que ton périple entre la mort et une nouvelle naissance ne soit pas obscur, mais qu'au contraire la lumière qui t'entoure alors devienne aussi une expérience pour toi.

Lorsque j'ai parlé pour la dernière fois dans ce même cercle d'auditeurs, j'étais arrivé à la conclusion que, dans ses rapports avec le monde spirituel, l'humanité avait atteint aujourd'hui un point où un noyau d'êtres humains reconnaissant la

nécessité d'une science de l'esprit doit se former. Avec ce que j'ai dit aujourd'hui, cette nécessité devient plus patente encore. Nous vivons à une époque où le monde spirituel veut se dévoiler à nous dans la vie terrestre. Nous ne devons pas fermer les portes ni les fenêtres par lesquelles il veut entrer. Il nous faut laisser pénétrer la lumière du monde spirituel tant pour le salut de la vie terrestre que pour celui de la vie entre la mort et une nouvelle naissance. L'être humain doit entendre la voix qui lui parle sur le mode de l'esprit à partir des mondes spirituels et il doit se dire : il est temps que l'homme perçoive la lumière de l'esprit et entende la voix de l'esprit. – Lorsque nous avons reconnu, grâce aux connaissances de la science de l'esprit, les nécessités de notre époque, alors règne l'esprit approprié ; lorsque l'on se sent un devoir de conduire les hommes vers un point où ils diront : c'est le moment de regarder la lumière de l'esprit et d'écouter sa voix.

Nous voulons œuvrer en commun dans cet esprit et dans ce sentiment alors même que nous serons séparés dans l'espace. Voici ce que je veux vous communiquer en guise d'au revoir : faisons que ce que nous avons dit et entendu, alors que le destin nous a rassemblés, rester actif parmi nous comme en une communauté présente dans l'esprit alors que nous serons séparés par les distances ! Le vœu subsiste néanmoins que je puisse bientôt être parmi vous pour apporter une suite à ce qui m'a été donné de vous présenter aujourd'hui.



PARTIE IX

CONFÉRENCE

Stuttgart, 9 décembre 1922

L'homme et les mondes suprasensibles, entendre, parler, chanter, marcher, penser

La dernière fois, j'ai pu vous parler de certains faits spirituels qui concernent la relation de l'être humain à des mondes suprasensibles. Je pourrais tout aussi bien dire : qui concernent la relation de l'existence terrestre humaine avec l'existence entre la mort et une nouvelle naissance. Car du point de vue humain, la vie de l'homme entre la naissance et la mort, du fait de son imbrication dans le monde physique sensible, peut être identifiée pour l'essentiel à ce monde physique et sensible, tandis que la vie de l'être humain entre la mort et une nouvelle naissance, parce que l'homme est là totalement mêlé au monde spirituel suprasensible, peut être identifiée, du point de vue humain également, au monde suprasensible.

Je voudrais poursuivre aujourd'hui ces considérations en ajoutant quelques autres faits et certains éléments importants pour la connaissance de l'être humain. Avant tout, on peut prendre conscience, par la science anthroposophique de l'esprit, que l'homme qui vit dans le monde physique est, dans ce monde physique, une véritable image du monde suprasensible. Quand nous regardons un minéral, nous ne pouvons pas prétendre qu'il soit une image immédiate du monde suprasensible. Vous pouvez trouver des éclaircissements sur sa nature dans mon livre *Théosophie*. Mais dans le cas de l'être humain, nous pouvons dire qu'il ne peut absolument pas être compris à partir de ce que nous voyons autour de nous dans le monde physique et sensible. À partir de ce que nous voyons dans le monde physique et sensible, nous pouvons comprendre pourquoi le sel a des cristaux cubiques. Certes, ces choses-là ne sont pas encore absolument transparentes aujourd'hui pour la science, mais avec les faits qui lui sont connus, on peut dire qu'elle est en mesure d'expliquer un cristal de sel à partir de ce qui peut être immédiatement exploré dans le domaine accessible aux sens.

Un œil humain ou une oreille humaine ne sont pas compréhensibles à partir de ce qui est perceptible avec des sens physiques dans le monde physique. Ils ne peuvent pas naître de ce monde. L'homme apporte en naissant l'esquisse tant de la forme interne que de la configuration externe d'un œil ou d'une oreille. Cette forme, il ne l'a pas acquise non plus par les forces qui agissent à travers la fécondation ou dans le corps de la mère. On attribue volontiers tout ce que l'on ne comprend pas en ce domaine à l'« hérédité ». Mais on ne fait là que s'adonner à une illusion. Car la vérité est qu'on a, dans la configuration interne d'un œil ou d'une oreille, quelque chose qui est mis en place, qui est construit antérieurement en esprit dans l'existence humaine pré-terrestre, en communion avec des entités spirituelles supérieures, avec les entités des hiérarchies supérieures. L'homme, sous de nombreux rapports, entre la mort et une nouvelle naissance, construit son corps physique sous une forme spirituelle, celle d'un germe spirituel, et immerge ensuite ce germe spirituel, après l'avoir d'une certaine manière réduit autant que cela est nécessaire, dans le courant héréditaire physique.

Ainsi ce qui est spirituel se remplit-il de substance physique et sensible et devient germe sensible physique. Mais toutes les formes, la forme interne d'un œil, d'une oreille, sont nées du travail que l'homme accomplit entre la mort et une nouvelle naissance en union avec des êtres spirituels suprasensibles. Nous pouvons donc dire : quand nous observons un œil humain, nous ne pouvons pas affirmer que cet œil humain soit concevable, comme l'est un cristal de sel, à partir de ce qui peut être perçu autour de nous. Nous devons au contraire affirmer que si nous voulons comprendre un œil humain, une oreille humaine, nous devons nous tourner vers les mystères que nous pouvons découvrir dans le monde suprasensible. Nous devons bien savoir qu'une oreille humaine – conservons cet exemple – est formée à partir du monde suprasensible et ne s'engage qu'après avoir reçu cette forme dans sa tâche sensible à l'intérieur de la sphère aérienne, de la sphère terrestre en général, pour écouter de manière physique des sons chantés ou parlés. Nous pouvons dire : sous ce rapport, l'homme est une image des processus et de la substance du monde suprasensible.

Regardons un tel phénomène en détail. Si vous observez comment est formée intérieurement l'oreille humaine, vous rencontrez d'abord, si vous regardez par le conduit auditif externe, ce que l'on nomme le tympan. Derrière lui se trouvent de minuscules osselets ; la science parle du marteau, de l'enclume et de l'étrier. Derrière ces osselets, on pénètre dans l'oreille interne. Je ne veux pas faire une description détaillée de cette configuration de l'oreille interne. Mais les termes qu'a choisis la science pour désigner ces minuscules osselets, que l'on trouve immédiatement derrière le tympan, montrent à eux seuls que cette science n'a pas la moindre idée de ce qu'elle a là sous les yeux. Quand on sait éclairer la chose avec la science anthroposophique de l'esprit – je vais conduire maintenant mon observation de l'intérieur vers l'extérieur – on voit que ce qui est posé davantage sur la partie interne de l'oreille interne, et que la science nomme étrier, ressemble à un fémur humain transformé, métamorphosé, avec son prolongement vers la

hanche. Et cet osselet que la science nomme enclume, ressemble à une rotule métamorphosée ; et ce qui va ensuite de cette enclume vers le tympan se présente comme un tibia auquel est attaché le pied. Le pied, dans ce cas de l'oreille, ne s'appuie pas sur le sol, mais sur le tympan.

Vous avez en effet un membre humain à l'intérieur de l'oreille, un membre métamorphosé. Vous pourriez dire aussi un bras – mais le bras ne forme pas de rotule, il manque l'enclume. Vous pourriez dire un avant-bras – autre petit osselet auditif posé sur le tympan. Et de même que vous sentez le sol avec vos deux jambes, vous sentez le tympan avec le pied du petit osselet. Seulement, votre pied terrestre, avec lequel vous cheminez, a une forme grossière. Vous sentez grossièrement le sol avec la plante du pied tandis que vous captez continuellement les plus légers frémissements du tympan avec cette main ou ce pied que vous avez dans l'oreille. Quand vous continuez d'aller vers l'arrière, vous trouvez ce qu'on appelle le limaçon, rempli de liquide. Tout cela est nécessaire à l'audition. Ce que le pied capte auprès du tympan doit être dirigé vers ce limaçon, situé à l'intérieur du conduit auditif. Au-dessus de notre cuisse, se trouvent les viscères. Ce limaçon de l'oreille est en effet un viscère de très belle forme, un viscère métamorphosé : vous pouvez donc vous représenter que dans l'oreille se trouve en réalité un homme dont la tête est plongée dans notre propre cerveau. Nous portons d'ailleurs en nous un certain nombre d'hommes plus ou moins métamorphosés dont l'un se trouve en cet endroit.

À quoi avons-nous affaire ici ? Vous voyez, celui qui n'étudie pas le devenir de l'être humain avec la science grossière qui observe seulement le monde sensible, mais sait que ce germe humain se formant dans le corps de la mère est l'image des événements de la vie pré-terrestre, sait aussi que, dans les premiers stades du développement embryonnaire, c'est la tête qui pour l'essentiel est ébauchée. Les autres organes sont de petits appendices ; ces moignons qui deviendront les pieds et les jambes humaines pourraient en effet, s'il n'en tenait qu'aux possibilités internes, devenir, à partir du germe qui est dans le corps maternel, une sorte d'oreille. Ils ont absolument la possibilité de devenir une oreille. C'est-à-dire que l'homme pourrait grandir non seulement avec une oreille ici et une là, mais avec une autre vers le bas. Cela est certes paradoxal, mais c'est la vérité. L'homme pourrait aussi devenir une oreille vers le bas.

Pourquoi cela ne se produit-il pas ? Parce qu'à un certain stade du développement embryonnaire, l'être humain pénètre dans le champ de la pesanteur terrestre. Cette pesanteur, qui fait tomber une pierre à Terre, qui est synonyme de poids, exerce sa poussée vers le bas sur ce qui veut devenir une oreille, la métamorphose, et il en résulte tout l'être humain inférieur. Sous l'action de la pesanteur terrestre, l'oreille qui veut grandir vers le bas devient l'homme inférieur. Pourquoi l'oreille, en se développant, ne fait-elle pas de ses osselets de jolies petites jambes à droite et à gauche ? Parce que la position de l'embryon humain dans le corps maternel préserve l'oreille du champ de la pesanteur, ce qui n'est pas le cas de l'ébauche des jambes. L'oreille n'entre pas dans le champ de la

pesanteur et conserve ainsi la disposition reçue au cours de l'existence pré-terrestre dans le monde spirituel. Elle est une pure image de ces mondes spirituels. Mais qu'y a-t-il donc dans ces mondes spirituels ? J'en ai souvent parlé : la musique des sphères est une réalité, et dès que nous entrons dans le monde spirituel, qui se trouve derrière le monde des âmes, nous sommes dans un monde d'accords sonores et musicaux, un monde tout en mélodies et en harmonies. À partir de ces accords sonores et musicaux se forme l'oreille humaine.

Nous pouvons dire que nous avons dans notre oreille un souvenir de notre existence spirituelle pré-terrestre ; dans notre organisation humaine inférieure, nous avons oublié l'existence pré-terrestre et avons adapté l'organisme à la pesanteur terrestre, à tout ce qui vient du poids. Si bien que, quand on comprend vraiment comment l'homme s'est formé, s'est constitué, on peut toujours dire que tel système organique est adapté à la Terre, mais tel autre reste adapté à l'existence pré-terrestre. Songez que nous continuons de développer, même après la naissance, ces dispositions déjà présentes à l'état embryonnaire. La marche verticale, l'insertion totale dans la pesanteur, l'orientation dans les trois dimensions de l'espace ne sont que des apprentissages que nous effectuons après notre naissance. Mais l'oreille échappe à ces trois dimensions de l'espace et conserve son lien étroit avec le monde spirituel, son adaptation à ce dernier. Nous sommes, par la forme humaine que nous avons, en partie un souvenir vivant de ce que nous avons fait, en union avec des êtres supérieurs, entre la mort et une nouvelle naissance, et en partie le témoignage d'une insertion dans l'existence terrestre dominée par la pesanteur, par le poids.

Mais ces métamorphoses ne se déroulent pas seulement dans la direction que j'ai décrite : elles se font aussi en sens inverse. Avec vos jambes, vous marchez sur terre, vos pas vous conduisent vers des actes bons, vers d'autres qui sont meilleurs et d'autres qui sont pires. Le mouvement des jambes est, dans un premier temps, un fait neutre, que l'on dirige ses pas vers des actes bons ou des actes mauvais. De même qu'il est vrai que l'homme inférieur se transforme, à partir d'une ébauche d'oreille, en un individu se tenant debout sur terre grâce à ses jambes, toute la réalité morale engendrée par la marche, que vos pas vous aient conduits vers des actes bons ou mauvais, se transforme, après le franchissement de la porte de la mort, pas immédiatement, mais au bout d'un certain temps, en sons parlés et musicaux.

Supposons donc qu'une personne ait dirigé ses pas vers un acte mauvais. Ici-bas, nous pouvons tout au plus décrire le mouvement des jambes. À ce mouvement des jambes est fixé l'acte mauvais quand nous franchissons la porte de la mort. Là, après que l'homme a déposé son corps physique puis son corps éthérique, tout ce qui était dans les mouvements des jambes se transforme en un son discordant, en une dissonance dans le monde spirituel. Tout l'homme inférieur se transforme en un système-tête. Si nous en retenons la nuance morale, la manière dont vous vous mouvez ici sur la Terre devient, après votre mort, un système-tête. Vous entendez avec les oreilles la manière dont vous vous êtes

conduits sur le plan moral ici dans le monde terrestre. Votre moralité devient une belle musique, votre immoralité devient une musique laide. Ces sons harmonieux ou dissonants donnent naissance aux paroles prononcées par les hiérarchies supérieures qui font sur vos actes œuvre de juges et que vous entendez.

Vous pouvez donc observer sur l'homme lui-même comment les passages du monde spirituel au monde sensible et du monde sensible au monde spirituel s'effectuent par des phénomènes de transformation et de métamorphose. Votre système-tête s'est épuisé dans l'incarnation terrestre actuelle. Il est constitué pour percevoir le spirituel au sein du sensible. Après la mort, la tête déchoit. Ce qui reste de l'homme, hormis sa tête, se retourne spirituellement en une tête, une organisation-tête, et ce nouvel homme devient dans la vie terrestre suivante une tête. La réalité des vies terrestres successives s'exprime donc déjà par la forme humaine. Nul ne comprend la tête de l'être humain s'il ne la considère comme la métamorphose du corps de la vie terrestre précédente. Nul ne comprend le corps actuel s'il ne voit en lui le germe d'une tête qui apparaîtra dans la prochaine vie terrestre. Une compréhension totale de l'être humain suppose la compénétration de ce que nous percevons par les sens et des aperceptions du domaine suprasensible.

Nous pouvons encore ajouter dans cet ordre d'idées maints éléments concrets. La dernière fois que je vous ai parlé ici, je vous ai dit que l'être humain, entre la mort et une nouvelle naissance, vit dans un état d'union intérieure avec les êtres des hiérarchies supérieures. Là, en réalité, il s'oublie. Il s'identifie aux hiérarchies supérieures. Mais il ne prendrait jamais conscience de lui-même s'il ne pouvait pas interrompre ce contact intérieur avec les hiérarchies supérieures. Il sort alors d'une certaine manière de lui-même ; c'est précisément comme cela qu'il se trouve lui-même. Ici, sur terre, nous nous trouvons nous-mêmes quand nous nous détournons du monde extérieur et nous concentrons en nous-mêmes.

Entre la mort et une nouvelle naissance, nous nous trouvons nous-mêmes quand nous nous détournons de ce qui est en nous, c'est-à-dire des hiérarchies supérieures. C'est alors que nous nous trouvons. Les forces qui subsistent de cet éveil à soi-même, ce sont les forces du souvenir, de la mémoire. Les forces qui subsistent de l'état d'union avec les autres êtres des hiérarchies supérieures, ce sont les forces morales, les forces de l'amour, par lesquelles nous étendons notre propre être sur terre aux autres êtres. Nous avons donc, dans cette faculté d'amour ici sur terre, un écho de la vie en union avec les hiérarchies supérieures, et dans le souvenir, dans la mémoire, nous avons un écho de l'autre état par lequel nous passons aussi entre la mort et une nouvelle naissance, celui qui est un mouvement de libération vis-à-vis des hiérarchies supérieures et d'éveil à soi-même.

Or, voyez-vous, j'ai déjà fait dernièrement allusion à ceci : c'est quelque chose qui est semblable au processus respiratoire. Nous devons inspirer, nous vivifier ; c'est un air pour ainsi dire mortel que nous expirons, car dans ce qui est expiré, on ne peut pas vivre. Nous respirons d'une certaine manière spirituellement dans le

monde entre la mort et une nouvelle naissance. Nous nous unissons aux êtres des hiérarchies supérieures, puis nous les quittons à nouveau. Ici, sur terre, nous avons un écho de cette sorte de respiration céleste. Le fait de pouvoir marcher ici sur cette Terre marque une adaptation à la pesanteur terrestre. C'est le poids, oreille métamorphosée, ai-je dit. D'une façon semblable, nous ressentons aussi, si nous pouvons observer correctement la chose, que nos organes de la parole et du chant sont une métamorphose des dispositions acquises dans le monde spirituel que nous traversons dans l'existence pré-terrestre.

Ce n'est qu'ici, sur cette Terre, que nous adaptons nos organes de la parole au langage humain. Dans l'ébauche qui s'en fait entre la mort et une nouvelle naissance, nous accueillons le Logos, le verbe cosmique, la langue universelle, et tous nos organes de la parole et du chant sont formés à partir de cette langue cosmique. De même que nous transformons cette oreille qui s'étend vers le bas en organes d'orientation et de marche, nous métamorphosons aussi, mais de façon moins intense, l'organe de la parole et du chant. Pour l'oreille, il ne reste sur terre qu'une copie fidèle de ce qui s'est formé dans le monde spirituel au cours de l'existence pré-terrestre ; pour l'organe de la parole, nous avons une situation médiane. Nous n'apprenons certes à parler qu'ici, sur terre. Mais c'est une illusion. En vérité, c'est la langue cosmique qui modèle notre larynx et tous nos organes de la parole et du chant. Or, nous oublions le Logos universel quand nous nous penchons vers la Terre et plongeons dans la vie embryonnaire. Ce qui s'est glissé dans l'inconscient, nous en ranimons la mémoire ici par l'acquisition du langage humain.

Mais dans ce langage humain, on peut percevoir en vérité aussi bien la part terrestre que celle qui porte la marque de l'esprit. Nous ne pourrions prononcer aucune consonne si nous ne pouvions pas nous adapter aux choses du monde extérieur. Dans les consonnes nous avons toujours des copies de ce que nous offre le monde extérieur. Celui qui a le sens de ces choses sentira bien que telle consonne lui évoque quelque chose d'anguleux, telle autre quelque chose de velouté. Dans la consonne nous avons un élément qui nous permet de nous adapter aux formes du monde extérieur. Dans les voyelles nous donnons notre propre monde intérieur. La personne qui dit A sait qu'elle exprime ainsi un sentiment particulier qui vit dans son âme proche de l'émerveillement, de l'étonnement. O est également l'expression d'un geste intérieur comme l'est chaque voyelle.

Voyez-vous, il y aura un jour une science intéressante, pénétrée d'esprit, qui constatera que, dans les langues où les consonnes prédominent, on ne peut guère accuser les hommes sur le plan moral, parce qu'ils sont beaucoup moins responsables de leurs actes que les hommes parlant des langues où les voyelles prédominent. Car les voyelles sont l'écho de notre vie en union avec les hiérarchies spirituelles. Nous apportons cela avec nous, nous l'apportons ici sur terre. Cela reste aussi en nous. C'est notre propre manifestation. Dans les consonnes, nous nous adaptons au monde extérieur. Le monde des consonnes est terrestre. Si nous

pouvions penser une langue qui n'ait que des consonnes, ce serait une langue dont un initié pourrait dire : elle est faite pour le monde terrestre ; si tu veux avoir la dimension céleste, tu dois prendre les voyelles. Prends garde alors, car là, tu deviens responsable à l'égard du monde divin, tu ne peux pas agir de façon aussi profane qu'avec les consonnes.

C'est ce qu'ont fait les anciens Hébreux. Ils n'ont que suggéré les voyelles et n'ont écrit que les consonnes. Bref, notre langue est un accord de sons d'origine céleste et terrestre. Nous voyons que nous avons quelque chose qui appartient à l'homme médian, qui possède une double orientation, céleste et terrestre. La tête, elle, est entièrement tournée vers le ciel, le reste de l'être humain, vers le terrestre, mais il aspire à ce qui est de nature céleste, y aspire à tel point qu'il acquiert cette nature quand il a franchi la porte de la mort. L'homme médian, celui de la respiration qui englobe chant et langage, relie le céleste au terrestre. C'est pourquoi cet homme médian est sous tous rapports le siège par excellence de la disposition artistique de l'être humain, celle qui relie toujours le céleste au terrestre. Ainsi pouvons-nous également dire : quand nous observons l'homme en devenir, il naît sans orientation dans le monde, il ne peut pas encore marcher ni se tenir debout. Il a certes déjà la disposition pour s'inscrire dans la pesanteur ; il l'a reçue avant la naissance, quand la pesanteur s'est emparée de lui, à l'exception de sa tête. Des éléments comme l'oreille et l'œil ont échappé à la pesanteur.

L'acquisition de la station verticale et de la marche traduisent notre travail d'orientation dans l'espace. Nous achevons ces apprentissages après notre naissance. La constitution dont nous sommes dotés à l'issue du monde spirituel ne nous permet pas de jouir pleinement de la faculté d'orientation spatiale. Si nous étions orientés, nous pourrions peut-être dormir sur terre car finalement, l'osselet auditif qui représente le pied a une direction horizontale. Nous pourrions dormir, certes, mais nous ne pourrions pas marcher. Nous pouvons affirmer la même chose de l'œil. Ce que nous achevons d'apprendre ici sur terre, c'est l'adaptation de nos acquis pré-terrestres à la pesanteur terrestre. La seconde chose que nous réalisons avec l'apprentissage du langage et du chant, c'est l'adaptation à la sphère terrestre. Puis nous apprenons à penser. Car nous naissons dépourvus d'orientation pour marcher et nous tenir debout, sans langage, et finalement sans pensée non plus. Car on ne peut pas dire que les petits enfants peuvent déjà penser. C'est sur terre que nous achevons l'apprentissage de ces trois choses. Mais ces choses sont trois facultés métamorphosées de ce que nous avons dans l'existence pré-terrestre. Elles se présentent toutes trois comme des monuments vivants de ce qui a été esquissé de façon spirituelle dans l'existence pré-terrestre.

Je vous ai montré la dernière fois que le souvenir est ici, sur terre, l'écho d'un état de concentration en soi dans le monde spirituel. L'amour sous toutes ses formes est l'écho de notre état de fusion avec le monde des hiérarchies supérieures. Maintenant nous jouissons de ces facultés qu'il faut qualifier de corporelles : marcher, parler, chanter et penser. Ce n'est qu'un préjugé de croire que le penser sur terre est une faculté spirituelle ; le penser terrestre est

absolument lié au corps physique, de même que la marche : les qualités les plus éminentes sur le plan corporel sont une transformation, une métamorphose de réalités spirituelles. Les qualités de l'âme les plus hautes, souvenir, amour, sont une métamorphose de réalités spirituelles. Ce que nous possédons sur terre et qui est du domaine spirituel, qu'est-ce donc ? C'est justement la perception sensible. Voir, entendre, sentir, goûter etc., sont des perceptions sensibles dont les organes, qui se trouvent à la périphérie externe de notre organisme, sont précisément formés dans les plus hautes régions spirituelles. L'oreille est engendrée par l'harmonie des sphères. Elle reçoit si intensément l'empreinte de cette région qu'elle est préservée de la pesanteur. La position de l'oreille dans ce milieu fluide a pour but de la protéger de la pesanteur. L'oreille est insérée de telle sorte dans le milieu liquide que la pesanteur ne peut l'atteindre ; cette oreille n'est vraiment pas une citoyenne terrestre, elle est, dans toute son organisation, une citoyenne du monde spirituel le plus élevé. Il en va de même pour l'œil et pour les autres organes des sens. Si nous regardons dans le corps la marche, la parole, le chant et la pensée, nous y voyons la métamorphose de réalités spirituelles de l'existence pré-terrestre. Si nous regardons l'âme, le souvenir et l'amour, ils sont la métamorphose de réalités spirituelles de l'existence pré-terrestre. Regardons les sens : ils sont précisément les métamorphoses de suprêmes réalités spirituelles de l'existence pré-terrestre.

C'est ici que nous rejoignons avec la science anthroposophique de l'esprit d'un certain côté le goethéanisme, ce que Goethe savait déjà et que nous poursuivons dans le respect total de son esprit. J'ai souvent cité cette phrase de Goethe : l'œil est formé « par la lumière pour la lumière ». Oui, mais pas par la lumière et pour la lumière que nous voyons. La lumière que nous voyons ne pourrait jamais engendrer les formes intérieures de l'œil. Prenez un être humain, un visage humain, le front bombé, le nez saillant, les yeux, la physionomie. Nous y ajoutons le geste. Si nous inscrivions tout cela spatialement à l'aide d'un appareil enregistreur, nous obtiendrions certes les formes. Mais quand nous regardons un être humain, la seule saisie des formes par un appareil enregistreur ne nous satisfait pas : nous contemplons, à travers les gestes réalisés dans l'espace, l'âme qui se trouve derrière. C'est de la lumière solaire qui perce jusqu'à nous. Dehors, il y a le Soleil, de la lumière solaire vient à nous. C'est la face d'une réalité. L'autre face de la lumière solaire, l'esprit de la lumière solaire est derrière.

Nous nous trouvons au sein de cette âme et de cet esprit entre la mort et une nouvelle naissance. Là, la lumière est d'une autre nature. Si parlant du regard vous voulez indiquer l'âme qui vient à notre rencontre, vous vous tournez en réalité vers ce qui, derrière l'œil, se trouve dans le domaine de l'âme. Si je parle de l'élément spirituel contenu dans la lumière, je fais également allusion à ce qui se trouve derrière le Soleil. C'est l'esprit de la lumière, c'est l'âme de la lumière. L'œil achevé voit la face antérieure de la lumière, l'aspect physique. L'œil est formé par l'élément spirituel et l'élément psychique présents dans la lumière, par ce qui se trouve à l'arrière-plan de la lumière. On devrait donc dire, quand on a compris la

phrase de Goethe : l'œil voit la lumière, mais il est formé par l'âme, par l'esprit de la lumière avant de devenir une entité physique ici sur terre.

En l'être humain tout entier nous voyons une entité spirituelle métamorphosée, qui subit, elle aussi, une nouvelle transformation. À la mort, vous rendez à la Terre vos organes sensoriels physiques. Mais ce qui vit dans les organes sensoriels physiques se met à briller, entre la mort et une nouvelle naissance, et participe à votre union intérieure avec les entités des hiérarchies supérieures. Vous comprenez maintenant en quoi le monde sonore terrestre est le reflet physique des harmonies des sphères célestes et l'homme une résultante des forces célestes – et non des forces terrestres dans lesquelles il vient simplement s'insérer. Nous voyons comment se fait cette insertion. L'homme deviendrait oreille vers le bas et devrait, s'il restait dans cette situation, renoncer à la marche, se mouvoir par un autre moyen, il devrait se mouvoir sur les ondes des harmonies cosmiques, de même que, image réduite de ce phénomène, le petit osselet de l'oreille se meut sur les ondes du tympan. Avec l'oreille, nous apprenons à entendre, avec le larynx et les organes situés dans la région de la bouche, nous apprenons à parler et à chanter.

Vous entendez un mot quelconque, par exemple : « arbre ». Vous pouvez prononcer vous-mêmes le mot arbre, vous y rattachez un sens. Que signifie : vous entendez le mot arbre ? Cela signifie qu'en votre oreille vit, de la façon que je viens de décrire, dans ces organes formés sur le modèle d'activités célestes, une réalité que vous prononcez avec ce simple mot arbre. Vous pouvez dire le mot arbre. Qu'est-ce que cela signifie, pouvoir dire le mot arbre ? Cela signifie que le larynx et les instruments de votre bouche font prendre à l'air terrestre une forme qui est la manifestation du mot arbre. Mais c'est la seconde oreille qui entre en jeu dans l'audition. La troisième est quelque chose d'autre, qui n'est seulement pas suffisamment perçu. Quand vous entendez le mot arbre, vous prononcez doucement avec votre corps éthérique – pas avec votre corps physique, mais avec votre corps éthérique – le mot arbre. Par la trompe d'Eustache, c'est son nom, qui va de la bouche dans l'oreille, le mot arbre répond éthériquement au mot arbre qui arrive de l'extérieur. Les deux se rencontrent et de ce fait vous comprenez le mot arbre. Sinon, vous l'entendriez, et ce serait un son quelconque. Vous le comprenez du fait que vous redites en écho ce qui vient de l'extérieur par la trompe d'Eustache. Tandis que les vibrations de l'extérieur rencontrent les vibrations de l'intérieur et se superposent, l'homme intérieur comprend ce qui vient de l'extérieur.

Vous voyez les merveilleuses correspondances qui existent dans l'organisme humain. Mais il se rattache à cela encore la chose suivante : supposez que vous ayez l'intention d'étudier l'organisation de l'oreille humaine, de l'œil humain, du nez humain etc. Vous vous dites que la science a fait des progrès grandioses. Il faut certes payer un prix quelque peu élevé pour bénéficier aujourd'hui de ces progrès scientifiques, mais on peut en bénéficier si l'on dispose d'une somme d'argent suffisante. On s'achète un manuel de physiologie ou d'anatomie, selon que l'on

souhaite étudier la forme ou les fonctions ou bien on s'inscrit à l'université et on écoute ce qui y est dit à propos de l'œil, de l'oreille ou bien on le lit en quelque autre endroit.

Vous pouvez apprendre là beaucoup de choses, mais je crois que, d'une certaine façon, votre cœur restera froid. Oui ! C'est bien ce qui se passe, le cœur reste froid. Faites-vous décrire une oreille par la physiologie extérieure : votre cœur reste froid, il n'est pas du tout engagé dans ce que l'on vous expose et qui est certes objectif. Mais si je vous décris la chose comme je viens de le faire, vous montrant comment se fait la compréhension du mot arbre, comment l'oreille est la copie d'une activité céleste, je voudrais voir l'âme qui reste impassible en entendant cela, qui ne ressent point le merveilleux de la chose, en qui cette description ne suscite aucun sentiment. Il faudrait que l'on soit vraiment desséché intérieurement si une telle description – elle est aujourd'hui incomplète certes, elle pourrait être affinée, cela susciterait un sentiment d'autant plus intense – ne nous conduisait pas à admirer le monde et la façon dont s'y intègre l'être humain originaire du monde spirituel.

C'est l'apanage de la science anthroposophique de l'esprit. Elle fait des exposés tout aussi objectifs que l'autre science. Car il ne vient se mêler aucun élément subjectif à cette description de l'oreille formée à partir des sphères célestes. Mais le sentiment, le cœur se trouve immédiatement engagé. Le second membre de la vie psychique humaine, intimement lié à notre manière d'être globale, est engagé. En d'autres termes : ce que la tête acquiert par une science de ce type engage en même temps le cœur. C'est ainsi que la science spirituelle anthroposophique s'adresse au cœur de l'être humain, elle n'est pas un savoir cérébral, c'est une science qui parle aussi au cœur ; elle ne remplit pas seulement la tête, mais aussi l'être humain qui a une circulation sanguine, qui a un cœur.

Si vous prenez au sérieux ce que je vous ai dit à propos du mouvement des jambes, on a beau étudier aujourd'hui le mécanisme de ce mouvement. Prenez un livre de physiologie, faites-vous exposer ce mécanisme, il y a à coup sûr un élément qui ne sera pas stimulé en vous : le sens de la responsabilité. Au moment où vous apprenez que le but du mouvement des jambes – qui peut être une bonne ou une mauvaise action – résonne à votre adresse à partir des mondes divins sous forme d'accords harmonieux ou dissonants après la mort, et que vous sont adressées des paroles qui jugent vos actes, la connaissance de l'être humain se double d'un sentiment de responsabilité qui accompagne ensuite les actions volontaires. Ce n'est pas seulement notre vie affective, mais aussi notre vie volontaire qui est interpellée par les éléments que, dans un premier temps, nous assimilons objectivement, comme la science extérieure, par le canal de la tête. Cela plonge en l'homme de sentiment et en l'homme de volonté. C'est pourquoi la science anthroposophique de l'esprit s'adresse à l'homme tout entier, alors que nous nous sommes de plus en plus accoutumés à ne considérer comme science que ce qui parle à la tête. Mais ce qui ne parle qu'à la tête laisse le cœur froid et ne touche en rien la volonté.

Nous nous trouvons au cœur de cette crise. C'est pourquoi la connaissance des mondes suprasensibles doit être gagnée par la totalité de l'être humain. La connaissance imaginative doit, quant à elle déjà, être gagnée par une activité. La connaissance habituelle, on l'acquiert dans certains cercles particulièrement habilités à cela ; on l'assimile par gavage. On l'acquiert et on la mémorise. Si l'on se met en devoir d'acquérir des connaissances imaginatives, comme je les ai décrites dans *Comment acquérir des connaissances sur les mondes supérieurs* ? Ou si l'on a une prédisposition pour le monde spirituel et conceptuel que j'ai décrit dans mon livre *Goethe et sa conception du monde*, on se trouve ainsi déjà au cœur du connaître éthérique, qui est en même temps une expérience, et on ne peut pas se livrer si passivement au monde. On ne peut pas se gaver de science de l'esprit – c'est peut-être une mauvaise plaisanterie – c'est pourquoi ceux qui ne pratiquent d'habitude que le gavage méprisent la science de l'esprit.

Mais je le répète, l'acquisition de la science de l'esprit nécessite une activité. On doit faire quelque chose intérieurement, être en mouvement, et savoir que ce que l'on acquiert d'abord sous forme d'imagination nous échappe rapidement de nouveau. Cela a un caractère fugitif, disparaît rapidement, ne s'inscrit pas aisément dans la mémoire. Au bout de trois jours, tout ce que l'on a porté dans l'imagination en ne fournissant que des efforts normaux disparaît. C'est pourquoi le souvenir se désintègre lui aussi au bout de trois jours avec le corps éthérique après la mort. C'est la même activité. Après la mort, on continue de se souvenir par son corps éthérique pendant trois jours environ, selon les cas. Vous pouvez lire cela plus en détail dans ma *Science de l'occulte*. On se souvient pendant environ trois jours, tant qu'on a le corps éthérique. Celui qui a acquis une faculté de connaître éthérique sait que ses souvenirs se dissipent au bout de trois jours s'il ne fait pas tous les efforts possibles pour les faire descendre dans des concepts habituels.

Pour m'aider, autrefois, j'ai toujours écrit ou dessiné immédiatement tout ce qui était acquis de cette façon ; seule la tête est alors en activité. Ce n'est pas une écriture médiumnique ; ce n'est pas non plus écrit pour être lu par la suite. Ce serait d'ailleurs extrêmement difficile, étant donné le style de vie que je mène. J'ai revu à Berlin tous les carnets de notes qui se sont ainsi amoncelés. Si je voulais y lire quoi que ce soit, je ne les aurais pas sous la main quand je suis à Dornach ou à Stuttgart. Il ne s'agit pas de se soucier de lecture ultérieure, mais d'exercer une activité qui sollicite la tête. On réunit alors le penser imaginaire et le penser habituel. On peut alors se souvenir. On peut ensuite faire des conférences à ce propos. Si l'on ne faisait pas de tels efforts, on pourrait tout au plus en parler le lendemain, cela disparaîtrait ensuite comme disparaît la vision rétrospective, après la mort, au bout de trois jours.

Vous voyez que le penser imaginaire s'adresse à l'homme tout entier et que l'homme tout entier doit vivre dans une telle connaissance imaginative. C'est encore plus vrai pour les connaissances supérieures. Vous n'avez pas à vous étonner qu'un tel type de connaissance parle à l'homme tout entier. On remarque

alors qu'il y a dans le monde beaucoup d'autres choses que celles qui sont perceptibles aux sens extérieurs. On remarque avant tout qu'il est possible de vivre dans un monde où l'espace n'a plus de signification. Le domaine de la musique est déjà comme un avant-goût d'un monde non spatial. Car l'espace est en réalité dehors, il est présent extérieurement. À l'intérieur, le mode d'existence de l'élément musical, l'espace, ne joue guère qu'un rôle d'écho. Dans le cas de la connaissance imaginative, l'aspect spatial disparaît progressivement. Il ne reste plus que la dimension du temps. Cette dimension a la même importance dans le monde imaginaire que la dimension spatiale dans le monde physique.

Cela nous mène maintenant à quelque chose d'autre. Cela nous mène à découvrir que la dimension du temps est en réalité quelque chose qui perdure. Le temporel est en réalité pérenne. Celui qui s'élève à la connaissance imaginative apprend peu à peu à percevoir chaque point de son existence terrestre écoulée. On redevient un jeune homme de dix-huit ans alors qu'on est déjà un vieux grand-père. On perçoit la jeunesse avec la même vivacité qu'on la perçoit à l'âge de dix-huit ans. Voici ce que je veux dire : supposez que vous ayez perdu à dix-huit ans une personne qui vous était très proche. Pensez à la pâleur du souvenir trente ans plus tard, même avant déjà. Le souvenir pâlit même chez un être extrêmement sensible. Il doit en être ainsi dans la vie terrestre extérieure. Mais bien que pâli au fil du temps, il n'en reste pas moins présent comme membre réel de l'entité humaine. On peut en fait se transporter en arrière, ce qui advient après la mort. Là, on refait la même expérience avec la même intensité, cela est le propre de l'être humain : ce qu'il a traversé demeure, n'appartient au passé qu'en apparence. D'où son importance.

Si vous naissiez à sept ans, si vous passiez les sept premières années de votre vie sous une autre forme, par exemple dans un état embryonnaire, et si vous naissiez alors pourvu tout de suite de vos secondes dents, ayant acquis les premières pendant le stade embryonnaire vous ne pourriez jamais devenir des hommes religieux. Car la disposition à la religiosité se serait évanouie dans une telle vie terrestre. Toute la religiosité que vous portez tire sa source dans les sept premières années de la vie cachées en vous. Vous ne les percevez pas comme une réalité présente, mais elles sont enfouies en vous, actuelles. Dans les sept premières années de la vie, nous sommes adonnés au monde extérieur. C'est ce qui fait l'essence d'une atmosphère religieuse. Nous transférons cette atmosphère sur d'autres choses. Dans les sept premières années, nous avons l'instinct d'imitation pour tout ce qui nous entoure. Plus tard cette même atmosphère est la base d'une orientation totale vers une réalité psycho-spirituelle.

Si nous naissions à quatorze ans, ayant déjà atteint la puberté, nous ne deviendrions jamais des être humains moraux, car nous devons acquérir la dimension morale par un travail intérieur du rythme entre sept et quatorze ans. C'est pourquoi nous avons, dans l'éducation primaire, une influence si grande sur l'éducation morale de l'être humain. Nous portons cela plus tard en nous. Nous portons toujours tout en nous. Si vous vous coupez le gros orteil, qui est très loin

de la tête, c'est par l'intermédiaire de la tête que vous faites l'expérience de la douleur que vous ressentez à cet endroit. Si vous avez aujourd'hui des sentiments religieux, ils sont dus à l'intensité des seules expériences qu'a faites votre âme avec le monde extérieur jusqu'à l'âge de sept ans, jusqu'au changement de dentition. De même que vous ressentez la douleur dans l'orteil par l'activité de votre tête, ce que vous avez vécu jusqu'à votre septième année est actif dans votre quarantième année.

Cela a une conséquence importante. Il y a beaucoup de gens qui disent : oui, la science anthroposophique de l'esprit, c'est bien joli, elle nous enseigne les réalités des mondes suprasensibles ; mais pourquoi avons-nous besoin de connaître les expériences que nous ferons entre la mort et une nouvelle naissance ? Quand on meurt, on accède à ces mondes, il sera alors temps d'apprendre ces choses-là. Pourquoi doit-on faire des efforts entre la naissance et la mort ? On y entrera de toute façon. Oui, mes chers amis, mais la chose ne se présente pas ainsi. Car la dimension du temps est une réalité. De même qu'ici, dans le monde physique, la dimension spatiale est une réalité, pour le monde suprasensible c'est la dimension temporelle et même supra-temporelle qui est une réalité. Ici, dans la vie adulte, l'enfant est encore en vous. Quand vous franchissez la porte de la mort, le temps entier est concentré en vous en un unique instant, il vous appartient, fait partie de votre organisation.

Alors que vous êtes ici un être humain dans l'espace, vous pouvez dire : pourquoi ai-je donc besoin d'un œil ? Autour de moi il y a la lumière. L'œil n'a pas d'autre signification que celle de voir la lumière, mais elle est autour de moi. Dans un autre domaine, c'est exactement le discours de celui qui dit : pourquoi avons-nous besoin de science de l'esprit sur terre ? Quand nous entrons dans le domaine des esprits, la lumière spirituelle ne sera-t-elle pas autour de nous ? Ne serons-nous pas entourés par la lumière spirituelle ? C'est aussi intelligent que de dire : la lumière est là de toute façon, pourquoi ai-je besoin d'un œil ? Ce que l'on apprend par la science anthroposophique de l'esprit, cela ne se perd pas, cela devient l'œil par lequel nous percevons la lumière spirituelle. Si nous ne développons pas une science spirituelle au stade actuel de l'évolution de l'humanité, nous n'aurons pas d'œil pour percevoir le monde spirituel et nous serons comme éblouis par ce que nous y vivrons.

Dans les temps anciens, les gens avaient encore, comme écho de leur vie pré-terrestre, une clairvoyance instinctive. Elle a pâli et disparu. Elle n'est plus là, cette clairvoyance instinctive. Les hommes durent acquérir, au cours d'un stade intermédiaire, le sentiment de liberté. Ils sont au stade où ils ont besoin d'un œil pour le monde spirituel dans lequel ils pénètrent après la mort. Mais ils n'auront pas cet œil s'ils ne l'acquièrent pas ici sur terre. De même que l'œil physique doit être acquis dans l'existence pré-terrestre, l'œil nécessaire à la perception du suprasensible après la mort doit être acquis ici par la science de l'esprit, par une démarche de connaissance spirituelle. Non pas par la clairvoyance, cela est affaire personnelle, mais par la compréhension s'appuyant sur le bon sens de ce qui est

découvert par la recherche clairvoyante. Il n'est tout simplement pas juste de dire qu'il faut voir soi-même dans le monde spirituel si l'on veut croire les choses que racontent les clairvoyants. Oh non, il n'en est pas ainsi ! Que l'on utilise son simple bon sens humain et l'on admettra que l'oreille est en fait un organe céleste, on pourra admettre cela par son entendement humain sain.

Un tel fait ne peut être établi que par la recherche clairvoyante, mais quand il est établi, il peut être compris. Il faut seulement accepter de penser et de ressentir la chose d'un bout à l'autre. C'est cette connaissance par l'entendement sain humain de ce qui est perçu depuis le monde spirituel par la clairvoyance, c'est cette connaissance-là qui ouvre l'œil spirituel après la mort. Le clairvoyant doit lui aussi acquérir cet œil spirituel, comme les autres hommes. Ce que l'on a acquis par la connaissance imaginative ce que l'on a contemplé, se dissipe au bout de quelques jours. Cela se maintient si on le fait descendre dans la compréhension habituelle. Le clairvoyant est obligé de comprendre cette chose comme la comprend celui à qui il la communique. Car la première tâche de l'homme sur terre, ce n'est pas la clairvoyance. La clairvoyance doit être seulement là afin de pouvoir trouver les vérités suprasensibles. Mais ce qui est la mission de l'homme sur terre c'est la compréhension des vérités suprasensibles avec l'entendement humain sain habituel.

C'est extraordinairement important. Car aujourd'hui, de fins esprits ne veulent pas admettre ce point précis. Lorsque j'évoquais cela dans une conférence publique à Berlin, il y a quelque temps, quelqu'un affirma que cela avait été une faute toute particulière de ma part que d'avoir dit que l'on pouvait comprendre la science de l'esprit avec l'entendement humain sain car – il posait cela comme un dogme – l'entendement qui est sain ne comprend rien à ce qui est spirituel et celui qui comprend le spirituel, on peut dire de lui qu'il n'est pas sain. Cette critique me fut réellement adressée. Ces choses sont très caractéristiques, car elles ne reposent sur rien d'autre que cette affirmation : celui qui affirme quelque chose de spirituel a un entendement malade. Voilà qui prétend être le summum de la sagesse, d'une sagesse malheureusement très répandue aujourd'hui. Vous conclurez de cela à quel point est vrai ce que j'ai toujours dit : le temps où l'humanité est invitée à accueillir l'esprit, à s'incorporer l'esprit, à vivre avec l'esprit est revenu.

C'est pourquoi nous ne devrions pas seulement acquérir théoriquement la science anthroposophique de l'esprit, mais nous devrions être conscients que ceux qui acquièrent cette science de l'esprit doivent se considérer comme le noyau grandissant d'une humanité qui ne considère comme être humain à part entière que celui qui est conscient de son rapport avec le monde de l'esprit. Alors un sentiment grandiose s'empare de cette humanité, un sentiment qu'il est également important de cultiver sur le plan pédagogique et didactique. La connaissance cérébrale habituelle est en réalité moralement neutre. Dès que nous arrivons dans le domaine spirituel, nous sentons le domaine spirituel pénétré partout de moralité. Vous n'avez qu'à vous souvenir de ce que j'ai dit : dans notre état d'union avec les hiérarchies supérieures prend naissance l'amour. La moralité sur terre

n'est que l'image d'une expérience faite dans les sphères célestes. Mais comment faisons-nous ensuite l'expérience de ce que nous nommons « bon ». Nous la faisons quand nous disons : l'homme en vérité n'est pas seulement un être physique, il est aussi un être spirituel, il apprend à accueillir en soi, avec l'esprit, le Bien.

C'est pour l'essentiel la pensée fondamentale de la *Philosophie de la liberté*. L'homme apprend à accueillir le bien avec l'esprit. S'il n'accueille pas le bien, il n'est pas un homme complet, mais un homme atrophié, rabougri. C'est comme s'il était privé de ses deux bras. Quand il lui manque deux bras, il est physiquement mutilé. Quand il lui manque le Bien, il est mutilé sur le plan de l'âme et de l'esprit. Transposez cette pensée dans la pédagogie et la didactique, en tenant compte de son influence sur le sentiment et la volonté, et organisez l'enseignement de telle sorte que l'homme ait ce sentiment vivace quand il atteint la puberté – il faut que ce sentiment soit à cet âge pleinement établi – : je ne suis pas un homme complet, je n'ai pas le droit de me nommer être humain si je ne suis pas bon. Vous avez alors donné un bon enseignement moral, un enseignement moral humain, alors que tout ce qui est de l'ordre du sermon moralisateur etc. n'a aucune valeur. Si vous éduquez l'homme de telle sorte qu'il considère la dimension morale comme une partie intégrante de son être intime, individuel, et qu'il se sente mutilé s'il en est privé, qu'il ne se sente pas un être humain complet s'il lui manque la dimension morale, bref, s'il découvre en lui la moralité, toutes sortes de philosophes trouveront cette conception aberrante fort peu allemande ; ils émettront des jugements en ce sens, alors qu'elle est précisément le plus pur produit allemand ; elle place le spirituel le plus près possible des hommes, elle l'apporte d'une façon conforme aux exigences actuelles et doit toucher chaque individu parce que c'est seulement l'entité humaine individuelle, l'individu humain qui parvient, à notre époque, à l'exercice de sa pleine responsabilité.

Ouvrages de Rudolf Steiner disponibles en langue française

Éditions Anthroposophiques Romandes

Autobiographie Vol. I et II

Textes autobiographiques. Document de Barr

Vérité et Science

Philosophie de la Liberté

Théosophie

Nietzsche, un homme en lutte contre son temps

Chronique de l'Akasha

Le Congrès de Noël. Lettres aux membres

Les degrés de la connaissance supérieure

Goethe et sa conception du monde

Théorie de la connaissance de Goethe

Des énigmes de l'âme

Les guides spirituels de l'homme et de l'humanité

Anthroposophie : l'homme et sa recherche spirituelle

La vie entre la mort et une nouvelle naissance

Histoire occulte

Réincarnation et Karma

Le Karma, considérations ésotériques I, II, III, IV, V, VI

Un chemin vers la connaissance de soi

Le seuil du monde spirituel

Les trois rencontres de l'âme humaine

Développement occulte de l'homme

Le calendrier de l'âme

Métamorphoses de la vie de l'âme

Expériences de la vie de l'âme

Éveil au contact du moi d'autrui

Psychologie du point de vue de l'Anthroposophie

Culture pratique de la pensée. Nervosité et le Moi. Tempéraments

Anthroposophie, Psychosophie, Pneumatosophie

Anthroposophie une cosmosophie vol. I et II

Connaissance. Logique. Pensée pratique

Fondements de l'organisme social

Économie sociale

Impulsions du passé et d'avenir dans la vie sociale

Lumière et matière

Agriculture : fondements de la méthode biodynamique

Bases de la pédagogie

Éducation des éducateurs

Éducation, un problème social

Pédagogie et connaissance de l'homme

Enseignement et éducation selon l'Anthroposophie

Rapports entre générations, les forces spirituelles qui les régissent

Pédagogie curative

Psychopathologie et médecine pastorale

Physiologie et thérapie en regard de la science de l'esprit

Physiologie occulte

Médecine et science spirituelle

Thérapeutique et science spirituelle

L'Art de guérir approfondi par la médiation

Médicament et médecine à l'image de l'homme

Santé et maladie

Imagination, Inspiration, Intuition

Le christianisme et les mystères antiques

Entités spirituelles dans les corps célestes, dans les règnes de la nature

Forces cosmiques et constitution de l'homme. Mystère de Noël

Questions humaines, réponses cosmiques

Macrocosme et microcosme

L'apparition du Christ dans le monde éthérique

Aspects spirituels de l'Europe du Nord et de la Russie :

Kalevala – Songe d'Olaf Asteson – L'âme russe

Lucifer et Ahriman

Centres initiatiques

Mystères : Moyen Âge, Rose-Croix, Initiation moderne

Mystères du Seuil

Théosophie du Rose-Croix

Christian Rose-Croix et sa mission

Noces chymiques de Christian Rose-Croix

Mission cosmique de l'art

L'art à la lumière de la sagesse des mystères

Le langage des formes du Goethéanum

Essence de la musique.

Expérience du son Nature des couleurs

Premier Goethéanum, témoin de nouvelles impulsions artistiques

L'esprit de Goethe, sa manifestation dans Faust et le Conte du Serpent vert

Goethe : Le serpent vert, les Mystères

Bindel : Les nombres, leurs fondements spirituels

Biesantz/Klingborg : Le Goethéanum : l'impulsion de Rudolf Steiner en architecture

Raab : Bâtir pour la pédagogie Rudolf Steiner

Klingborg : L'art merveilleux des jardins

Klockenbring : Perceval

Mücke/Rudolph : Souvenirs : R. Steiner et l'Université populaire de Berlin
1899-1904

Floride : Les Rencontres humaines et le Karma

Floride : Les Étapes de la méditation

Streit : Légendes de l'enfance. Naissance et enfance de Jésus

(EAR) : Éditions Anthroposophiques Romandes, Genève

(T) : Éditions du Centre Triades, Paris

Éditions Novalis

Collection

Œuvres de Rudolf Steiner :

- Goethe, le Galilée de la science du vivant (1884-1897).
- La philosophie de la liberté (1893-1918).
- Otto Palmer : Rudolf Steiner s'exprime sur sa « Philosophie de la liberté » (1894-1925).
- La théosophie (1904).
- Comment parvient-on à des connaissances des mondes supérieurs ? (1904-1905).
- La Légende du Temple et l'essence de la Franc-Maçonnerie (1904-1906).
- La science de l'occulte dans ses grandes lignes (1910).
- L'anthroposophie, son être, son essence. Deux conférences (1913, 1922).
- La pensée humaine et la pensée cosmique. Quatre conférences (1914).
- Nécessité et liberté, cinq conférences (1916).
- Aux sources de la pensée imaginative. Trois conférences (1916).
- La nature suprasensible de l'homme. Trois conférences (1918).
- Les limites de la connaissance de la nature. Huit conférences (1920).

- Le Mystère de la Trinité. Onze conférences (1922).
- Naissance et devenir de la science moderne. Neuf conférences (1922-1923).
- Les trois perspectives de l'anthroposophie. Trois conférences (1923).
- Cours aux agriculteurs. Huit conférences (1924).
- La conscience de l'initié. Onze conférences (1924).
- Les lignes directrices de l'anthroposophie (1924-1925).
- Geneviève et Paul-Henri Bideau : Une biographie de Rudolf Steiner. Aspects et devenir de l'anthroposophie, 1997.
- Geneviève et Paul-Henri Bideau : Rudolf Steiner, une vie pour l'anthroposophie, 2001.

Collection

Sources européennes

- Johann Wolfgang GOETHE : Entretiens d'émigrés allemands (dont Le Conte) (1795). Avec un essai de Rudolf Steiner (1918) et une documentation sur les « sources » de Goethe.
- Édouard SCHURÉ : Théâtre choisi I. Le drame sacré d'Éleusis (1889-1898). Suivi de deux conférences de Rudolf Steiner (1911-1912).
- Karl von HARDENBERG et autres auteurs : Novalis vu par ses contemporains (1792-1815).

Collection

Horizons d'aujourd'hui

- Joël Acremant : Se nourrir aujourd'hui.
- Almut Bockemühl : Le temps du mourir.
- S. Cooper, C. Fynes-Clinton, M. Rowling : L'enfant et la ronde des saisons.
- Athys Floride : Le mystère de la sexualité et l'évolution de l'humanité.
- Carl et Johanna von Keyserlingk : La naissance de l'agriculture biodynamique, Koberwitz 1924.
- Henning Köhler : L'énigme de la peur.
- Henning Köhler : Les enfants agités, anxieux, tristes.

- Henning Köhler : La jeunesse déchirée.
- Henning Köhler : En vérité, il n'y a pas d'enfants difficiles.
- Henning Köhler : Le miracle de l'enfance.
- Jeanne Oterdahl, Suzanne Lin, H. Grunenberger : Le Troll qui voulait devenir un homme.
- Jakob Streit : Puck le nain. Histoire venue du royaume des nains.
- Jakob Streit : Le voyage de Tatatück à la montagne de cristal. Histoire de nains et de kobolds.

[14](#) Ndt : « ... se trouver dans les planètes » semble devoir être compris par :... se trouver dans le reflet des planètes.

[12](#) GA 10 et GA 13, EAR.

[13](#) GA 15, EAR.

[14](#) Il s'agit de la sculpture réalisée par R. Steiner appelée *Le représentant de l'humanité* où sont figurées, entre autres les forces ahrimaniennes et lucifériennes.

[15](#) Brochure du D^r L. Kolisko (1893-1976) : *Fonction de la rate et question des plaquettes*, Stuttgart 1922.

[16](#) Johann Gottlieb Fichte 1762-1814 : « on devrait souhaiter pour leur propre honneur et pour la marche du monde que les gens de plus de trente ans mourussent, car leur vie ne produit à partir de là qu'une aggravation de leur propre état et de celui de leur entourage... », *Œuvres complètes*, vol VII, page 519.

[17](#) *Faust II*, acte 2, chambre gothique : À-t-on passé trente ans/On ne vaut guère plus qu'un mort/Mieux vaudrait nous abattre à temps.

[18](#) Oswald Spengler, 1880-1936, philosophe, son ouvrage : *Déclin de l'occident*, Munich 1922.

[19](#) Ndt : passage supprimé :... c'est par l'effort appliqué à forger notre propre humanité et notre propre nature humaine, par l'obligation qui nous est faite, afin de devenir au sens propre des êtres humains, d'agir au plan psycho-spirituel. Or, c'est en se surmontant, en devant fournir d'abord un effort pour devenir homme...

[10](#) Ndt : pour le lecteur qui nourrirait quelque doute, il est question dans ce paragraphe de l'âme et non de l'esprit.

[11](#) Ndt : le texte allemand ne précise pas de quelles forces il s'agit ici. Plus loin : forces saturniennes et jupitériennes.

[12](#) Ndt : nicht mehr da.

[13](#) Ndt : circonlocution pour « Schlafesleib ».

[14](#) Rudolf Steiner : *Le mystère de la Trinité*, GA 214, (Novalis).

[15](#) Gourou, maître spirituel dans les religions orientales. Chela (prononcez Tchela) est l'élève du gourou.

[16](#) Rudolf Steiner conférence du 17-11-1922 (non traduit).

[17](#) Rudolf Steiner : *Le mystère de la Trinité* (non traduit)

[18](#) Évangile St. Jean 18, 36.

[19](#) Rudolf Steiner : *Initiation ou comment acquérir les connaissances des mondes supérieurs*, GA 10, EAR.

[20](#) Rudolf Steiner : *Initiation ou comment acquérir les connaissances des mondes supérieurs*, GA 10, EAR.

{21} Ndt : variante brute : Si l'on ne se contente pas d'acquiescer la faculté de vivre une deuxième vie dans la pensée attachée encore au corps physique spatial, mais que l'on acquiert la capacité de vivre hors de son corps en parvenant, grâce à des exercices systématiques appropriés, à évacuer sans cesse les pensées hors de la conscience au lieu de les y laisser vivre intensément, on acquiert une faculté d'existence hors de son corps physique.

{22} Ndt : Selon cette explication, la rapidité devrait être double. Il manque peut-être un élément pour la compréhension (!).

{23} Ndt : L'option du traducteur est de conserver partout la locution clairvoyance exacte pour exakte Clairvoyance, nonobstant la lourdeur stylistique qui pourrait en résulter.

{24} Ndt : Le conférencier utilise partout conjointement les mots maître et gourou, ce dernier signifiant maître en sanskrit.

{25} Ndt : Nous avons traduit « Bauet... auf das Sonnenwesen... » par : Édifiez... l'Être solaire.

{26} Ndt : Il peut paraître curieux de parler de la nature spirituelle du Christ alors que l'on ne parle que d'elle, mais le conférencier ne le fait pas en vain, puisque le Christ s'est aussi fait homme !

{27} Ndt : Y a-t-il une science spirituelle non anthroposophique ? Oui, la Théosophie, la Kabbale, etc.

{28} Rudolf Steiner : voir les conférences des 17 et 18 novembre 1922, dans ce recueil.

{29} Rudolf Steiner : voir la conférence du 20 novembre 1922, la deuxième de ce recueil. Elle fut organisée par la Educational Union for the réalisation of spiritual values, Moriey Hall, George Street, Hanover Square, W.1 : The art of Education through a knowledge of the human being. Lecture by Dr Rudolf Steiner.

{30} Se rapporte sans doute à des paroles d'introduction prononcées par les organisateurs de l'Educational Union avant le début de la conférence de Rudolf Steiner.

{31} École Waldorf : Rudolf Steiner l'avait fondée en Septembre 1919 à Stuttgart.

{32} Rudolf Steiner : Bases de la pédagogie. Cours aux éducateurs et enseignants. GA303. EAR.

{33} Rudolf Steiner : Les bases spirituelles de l'éducation. GA 305, T.

{34} Le 11 novembre 1922 eut lieu une représentation publique d'eurythmie à l'Académie Royale d'Art Dramatique de Londres.

{35} La phrase qui commence par « Nous pouvons alors être assurés... présente des lacunes dans le sténogramme et dans la retranscription. Mais on peut aisément en deviner le sens si l'on réintroduit le concept de racine tiré de la phrase précédente. On ne trouve que « ... heiten des lebens » dans le sténogramme. Le mot reconstitué choisi est Begebenheiten, traduit par en français par : circonstances.

{36} Voir les conférences des 9 et 14 octobre 1922.

{37} Faust II acte II, vers 8178 sqq. Voir : Geisteswissenschaftliche Erläuterungen zu Goethes Faust, Vol. II Band II / Das Faust Problem – Die romantische und die klassische Walpurgisnacht. Voir GA 273 (non traduit, Commentaires ésotériques du Faust de Goethe.

Vol. II. Le problème de Faust. La nuit de Walpurgis romantique et la nuit de Walpurgis classique).

{38} Dans le poème Les Artistes.

{39} Ndt : Cette toile de Raphaël, dite Madone Sixtine parce que peinte à la demande du pape Sixte V, était à Dresde pendant la guerre... a disparu pour un temps, aux dernières nouvelles, elle serait retrouvée.